

*Passions extrêmes*

# BRÛLANT NOËL

4 histoires inédites

**JENNIFER LABRECQUE  
LESLIE KELLY  
JACQUIE D'ALESSANDRO  
VICKI LEWIS THOMPSON**

 **HARLEQUIN**

JENNIFER LABRECQUE

# Au nom du désir

*Passions extrêmes*

---

éditions  HARLEQUIN

# Prologue

Gertrude Brown — dite Trudie — eut l'impression que son cœur se déchirait tant la douleur physique lui sembla réelle. Son meilleur ami, Knox Whitaker, était en train de disparaître, là, juste devant ses yeux, pour se métamorphoser en quelqu'un qu'elle ne connaissait pas... et qu'elle n'était pas certaine de particulièrement apprécier.

D'un geste, elle chassa les insectes qui voletaient autour d'elle et s'écarta légèrement de Knox, assis sur le même rocher qu'elle. Jessup, le chien de Knox, croisé berger allemand et bull-terrier, mais cent pour cent peluche, rentra ses pattes antérieures sous son poitrail et baissa la tête. De toute évidence, il sentait la tension entre Trudie et Knox. Elle savait très bien ce que ressentait l'animal. Même le splendide spectacle estival du soleil de minuit qui illuminait Anchorage de ses rayons dorés filtrant à travers les nuages aux teintes rouges et roses flamboyantes ne parvenait pas à apaiser son esprit.

Knox se passa la main dans les cheveux d'un geste las.

— Prends ce que tu veux dans la maison, dit-il. Vendredi, l'agence immobilière organise sur place une espèce de vide-greniers. Tous les invendus finiront à la benne.

Trudie se sentit prise de nausée.

— Un vide-greniers ? La benne ?

Non ! Il ne pouvait pas être sérieux.

— Comment peux-tu envisager un seul instant que des inconnus aillent et viennent à leur guise chez Mormor, et fouillent parmi ses affaires et toutes ces choses qui lui tenaient à cœur ? Et comment peux-tu envisager de jeter tout ce dont ils ne voudront pas ?

Elle avait sept ans et Knox huit quand ce dernier était venu s'installer avec sa grand-mère dans la maison voisine de celle qu'elle occupait avec ses parents. C'était dix-neuf ans plus tôt, et, à l'époque, elle avait pleuré à chaudes larmes pour cet orphelin dont les yeux bleus assombris par la peine d'avoir perdu ses parents dans un accident de voiture l'avaient tant émue. A partir de ce moment-là, c'était comme si elle avait décidé de lier son cœur à celui de Knox pour l'aider à surmonter sa douleur. Et ils avaient grandi ensemble, de plus en plus soudés.

Elle avait eu des amies et était sortie avec quelques garçons mais, depuis le jour décisif où Knox était arrivé, il n'avait pas cessé une seule seconde d'être son meilleur ami. Même quand il était parti en classe préparatoire à Fairbanks, puis qu'il avait intégré l'école vétérinaire de Washington — alors que Trudie était restée à Anchorage —, ils étaient restés proches. Lorsqu'il était rentré au bercail pour travailler dans un petit cabinet, ils avaient tenu à dîner au moins une fois par semaine ensemble pour ne jamais perdre le contact.

Et puis Mormor était morte.

Ces trois derniers mois avaient été horribles. Mormor était partie très vite, conformément à ses souhaits.

Même pendant ses études, Knox avait continué à appeler sa grand-mère une fois par semaine pour savoir comment elle allait, et quand il était rentré à Anchorage il avait continué à s'occuper d'elle. Durant l'année écoulée, alors qu'elle avait peu à peu perdu en mobilité, d'hebdomadaires, ses coups de téléphone étaient devenus quotidiens. C'est ainsi que, alors que, un matin, Mormor n'avait pas répondu à son appel, Knox avait quitté précipitamment son cabinet pour filer directement chez elle. Il avait appelé Trudie en chemin. Et c'était la dernière « vraie » conversation qu'ils avaient eue tous les deux.

A l'arrivée de Knox, Mormor était décédée. Il l'avait trouvée assise dans son fauteuil, une grille de mots croisés sur les genoux, et son chat Tonto roulé en boule contre son corps déjà froid. La mère de Trudie l'avait rejoint quand elle avait vu le 4x4 de Knox. Elle avait dit que Mormor semblait paisible, comme si elle dormait.

Mormor était morte comme elle avait vécu. Toute sa vie, elle avait chéri son indépendance et n'avait jamais voulu être une charge pour personne. Elle avait toujours dit qu'une disparition rapide valait mieux qu'un lent déclin. Elle avait donc été exaucée. Mais cette disparition était tout simplement horrible.

Tout en reconnaissant que Mormor était partie comme elle l'aurait voulu, Knox était d'un coup devenu absent et s'était renfermé sur lui-même. Il se montrait distant envers Trudie. Sa mère l'avait rassurée : cela faisait partie de son travail de deuil. Malgré tout, c'était très déstabilisant pour Trudie.

Depuis plusieurs années, elle vivait dans son propre appartement, mais chaque fois qu'elle rendait visite à ses parents elle avait l'habitude de passer voir Mormor, même si ce n'était qu'en coup de vent. Mormor avait été comme une troisième grand-mère pour elle.

Elle manquait aussi à Trudie, bien sûr, mais, pour l'oublier, elle ne s'était pas mis dans l'idée de ne plus voir Knox. C'était lui qui depuis un mois avait voulu mettre un terme à leurs dîners hebdomadaires. Elle ne comprenait pas cette décision. Pendant toutes ces années, Knox et elle avaient parlé de tout, mais depuis la mort de Mormor il ne lui parlait plus de rien.

Et maintenant cette hérésie ? Il ouvrait la maison de sa grand-mère à des inconnus, avant de la vendre ? Certes, il possédait déjà son propre appartement près de sa clinique vétérinaire, mais elle s'était dit que, peut-être, il garderait la maison, ou même qu'il viendrait s'y installer. Était-il devenu si froid, n'avait-il à ce point plus de cœur pour vendre une maison qui contenait tant de souvenirs ? Cela la dépassait totalement. Pour l'instant, elle ne le comprenait pas, mais comment pourrait-il en être autrement alors qu'il refusait de lui parler ? Cette conversation était la plus longue qu'ils avaient eue depuis des semaines, et, en toute honnêteté, elle avait été surprise et ravie qu'il lui propose cette balade vespérale, une habitude qui avait longtemps été leur mais qui ne l'était plus quelques mois.

Knox haussa les épaules — qu'il avait larges —, mais ne la regarda pas. Le soleil, prêt à disparaître à l'horizon, faisait ressortir les traits de ce visage qu'elle connaissait par cœur et qu'elle aimait tant : son nez droit et bien dessiné, sa mâchoire carrée, ses tempes où venaient boucler quelques mèches de cheveux.

— Elsa dit que c'est le meilleur moyen de se débarrasser de tout ça. Elle dit que ce ne sont que des vieilleries, et elle a raison.

Trudie ressentit une vive démangeaison à la main. Qui avait-elle le plus envie de frapper, et le plus fort ? Knox ou la belle Elsa Borjeson ? Elsa et Knox s'étaient rencontrés quelques mois

auparavant, après qu'elle eut embouti sa voiture à un feu tricolore. Au cours des années, il était arrivé que Knox et Trudie fréquentent des personnes qui, chez l'autre, ne déchaînaient pas l'enthousiasme. A bien y réfléchir, ils n'avaient même jamais particulièrement apprécié leurs choix respectifs. Mais, avec Elsa, c'était encore différent. Le courant ne passait vraiment pas... Mormor non plus ne l'avait pas portée dans son cœur, cette blonde glaciale.

— Depuis quand la vie de ta grand-mère est devenue une vieillerie ? demanda-t-elle, les dents serrées.

Il eut au moins la décence de paraître penaud. L'influence d'Elsa n'avait pas gommé toute trace de son ami. Pas encore...

— Les affaires de Mormor ne sont pas exactement des vieilleries, répondit-il en changeant de position sur le rocher et en contractant les épaules. Mais elle n'est plus là, et il est temps de tourner la page.

Ce genre de phrase ne ressemblait pas à Knox non plus. On aurait dit qu'il récitait un dialogue écrit par Elsa. Trudie serra contre elle ses jambes repliées et posa la tête sur ses genoux, tout en observant Knox, qui paraissait nimbé d'une lueur dorée.

Alors qu'elle se taisait, il lui jeta un bref regard interrogateur.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Une ineffable tristesse s'empara d'elle.

— Que t'est-il arrivé ? demanda-t-elle à voix basse, si basse que ses mots semblèrent flotter dans la brise qui s'escrimait à rabattre ses cheveux dans ses yeux. Je ne te reconnais plus.

Ce fut un murmure, comme une réflexion pour elle-même. Pourtant, il l'entendit.

Les yeux bleu foncé de Knox devinrent distants, le propulsant dans une contrée où, pour la première fois, elle eut l'impression qu'elle ne pourrait jamais le rejoindre.

— J'ai grandi, Trudie. Il serait peut-être temps que tu en fasses de même.

La dureté de ses mots la fit tressaillir. Même si ses traits étaient toujours familiers, son cœur avait changé. Elle l'aimait mais elle ne pouvait pas dire, à ce moment, qu'elle l'appréciait. Si c'était sa façon de grandir, très peu pour elle.

— Certainement pas si cela signifie devenir ce que tu es devenu.

Il détourna le regard.

— Si c'est ce que tu penses...

Elle aurait aimé pouvoir l'arracher à cette folie dans laquelle il semblait avoir sombré. Certes, dans la vie, chacun était responsable de soi et de ses propres choix, mais c'était comme si Elsa avait jeté un mauvais sort à Knox, comme si elle lui avait enlevé tous ses bons côtés, en assombrissant sa façon d'appréhender le monde. C'était peut-être injuste de rejeter toute la faute sur Elsa, mais plus Knox passait de temps avec cette femme, plus il devenait sombre, cynique, et distant.

Trudie ne s'était jamais censurée avec Knox, et elle n'avait pas l'intention de commencer :

— Oui, c'est ce que je pense. Je n'ai pas envie de me dire un jour que mon passé n'est qu'un amas de vieilleries sans importance.

— C'est aussi bien, répondit Knox. Notre amitié met Elsa mal à l'aise, donc c'est peut-être mieux qu'on arrête de se voir pendant un moment.

« Elsa mal à l'aise... », « arrêter de se voir... » Elle avait sans doute mal entendu.

— Pardon ?

C'était la première fois que quelqu'un essayait de s'interposer entre eux et de les séparer.

— Elsa ne comprend pas très bien la teneur de nos relations. J'ai essayé de lui expliquer que nous n'étions qu'amis, comme deux vieux copains, mais ça la dépasse. Elle n'aime pas trop quand je

suis avec toi.

— Si je comprends bien, tu es en train de me dire que tu ne veux plus me voir parce que ta petite copine ne m'aime pas ?

A vrai dire, ce n'était pas la première fois que le problème se présentait. Mais, chaque fois les choses s'étaient réglées autrement : David Peters, son cavalier au bal du lycée, n'aimait pas Knox. Elle l'avait quitté. Missy Fairington, l'une des petites amies de Knox, s'était montrée méchante envers Trudie. Elle n'avait pas fait long feu. L'amitié entre Trudie et Knox avait toujours primé sur leurs histoires d'amour... jusqu'alors.

— Ce n'est pas qu'elle ne t'aime pas...

— Ne me fais pas l'affront de me mentir.

— Elle ne te cerne pas. Elle ne cerne pas notre relation. Elle ne comprend pas que nous puissions n'être qu'amis.

Si une femme devait faire voler leur amitié en éclats, cela aurait au moins pu être quelqu'un qui aimait Knox, qui tenait vraiment à lui, quelqu'un qui l'incitait à donner le meilleur de lui-même, quelqu'un qui le rendait heureux. Cela, Trudie aurait pu l'accepter. Mais Elsa n'était pas cette personne.

Elle prit une grande inspiration, puis dit ce qu'elle avait sur le cœur :

— Je ne pense pas que fréquenter Elsa soit la meilleure chose qui te soit arrivée.

— Elle dit que tu es jalouse d'elle.

Trudie s'était déjà posé la question. Elle n'était pas jalouse d'Elsa, malgré sa beauté, et bien que Knox semble fou d'elle. Trudie n'aimait tout simplement pas Elsa parce que ce n'était pas quelqu'un de bien. Elle était froide, calculatrice et manipulatrice... et il était assez incroyable que Knox ne s'en rende pas compte. On disait que l'amour rendait aveugle. Dans son cas, cela semblait particulièrement vrai.

Elle ne savait pas ce qui était arrivé à son ami mais, pire encore, il n'y avait absolument rien qu'elle puisse faire pour changer le cours des choses. Mormor répétait toujours que chacun devait faire ses propres choix et suivre la voie qu'il s'était tracé. Elle sentit une boule se former dans sa gorge, qu'elle essaya de ravalier.

— Je ne suis pas jalouse d'Elsa, dit-elle d'une voix calme et blanche.

Il ignora sa remarque, et poursuivit :

— Je t'appelle dans une semaine ou deux, le temps de digérer un peu.

Il ne l'appellerait pas, car il n'y avait rien à digérer. Il n'y avait qu'Elsa.

Le soleil, dispensant ses derniers rayons avant de disparaître pour de bon, enveloppa Knox d'une lumière dorée et vibrante et, à ce moment précis, Trudie sentit son univers basculer.

Elle l'aimait.

Elle l'avait toujours aimé, mais là c'était différent. Elle l'aimait comme une femme aime un homme. Elle était amoureuse de lui. C'était comme si elle avait dû attendre de le perdre pour découvrir ce qu'il signifiait vraiment pour elle.

Cette découverte la secoua. Et la plongea dans des abîmes de perplexité.

Elle se leva. Ses jambes tremblaient. Elle posa les mains sur ses larges épaules, très légèrement, en résistant au besoin d'enfoncer ses doigts dans la masse chaude et solide de son corps. Lorsqu'elle se pencha pour effleurer sa tempe d'un baiser, son odeur l'enveloppa, ses cheveux bouclés vinrent caresser sa joue.

Il comptait tant pour elle.

Knox prit sa main.

— Je t'appelle, dit-il, réitérant son affirmation, ou plutôt sa platitude convenue.

Bien sûr que non, il ne l'appellerait pas.

— Ça va aller, n'est-ce pas ?

Non, cela n'allait pas aller, et cela n'irait sans doute pas tant qu'ils ne seraient pas de nouveau ensemble. Elle fit un geste de la main, prête à lui révéler la découverte stupéfiante qu'elle venait de faire. Mais, au dernier moment, elle s'abstint. Il était fou d'Elsa, mettre son cœur à nu devant lui n'était sans doute pas la meilleure chose à faire.

Elle retira sa main.

— Oui, ça va.

Elle se pencha pour caresser Jessup. Le regard que lui adressa l'animal semblait triste, comme s'il savait aussi bien qu'elle que Knox ne l'appellerait pas.

Elle tourna les talons et s'en alla dans la nuit déjà sombre. Oui, elle allait bien. Elle n'était pas la première à avoir le cœur brisé, et elle n'allait pas en mourir.

Même si elle avait l'impression du contraire...

*Un an et demi plus tard...*

Knox installa la valise griffée d'Elsa au pied du lit du Bed & Breakfast de Good Riddance. Malgré ses nombreux séjours dans cette ville, c'était la première fois qu'il pénétrait à l'intérieur de cette pension, située au premier étage d'un bel immeuble du centre-ville. Comme le reste de la ville, elle paraissait accueillante et donnait l'impression d'un endroit hors du temps.

Quatre ou cinq chambres se partageaient une salle de bains située au bout du couloir. Les murs et le sol étaient tout de bois. Aux fenêtres étaient suspendus des rideaux de dentelle, tandis qu'un tapis tressé recouvrait une partie du parquet et qu'une couverture faite main était jetée sur un lit au cadre en fer peint en blanc. Une bassine et un broc étaient posés sur un meuble ancien, surmonté d'un miroir ovale. Un petit sapin de Noël artificiel avait été installé dans un coin de la pièce, avec ses guirlandes lumineuses multicolores et ses décorations de bois. Bull Swenson était un excellent sculpteur sur bois. C'était certainement lui qui avait réalisé ces petits sujets, songea Knox.

Mormor les aurait adorés.

A cette évocation, Knox sourit. Cela ne faisait que six mois qu'il pouvait penser à Mormor sans se sentir accablé de chagrin.

Dehors, en cette mi-journée de décembre, la nuit était déjà en train de tomber. Malgré cela, les rues n'étaient pas éclairées, ce qui accentuait encore l'impression d'avoir fait un grand bond en arrière dans le temps en arrivant dans cette ville. Cela faisait quelques années déjà que les habitants de Good Riddance s'étaient exprimés en faveur de la suppression de l'éclairage public. Malgré l'obscurité grandissante, les préparations pour la fête de Chrismoose continuaient dans la plus grande effervescence. Les aboiements des chiens, les rires des enfants, les bruits des motoneiges, des bribes de conversation et des éclats de rires se mêlaient et s'élevaient dans la nuit. L'agitation et l'excitation emplissaient l'air et Knox se sentit d'un coup comme chez lui. Il fallait dire que Good Riddance était au fil du temps devenu un peu comme sa deuxième maison, surtout pendant la fête de Chrismoose.

Pour cette petite ville perdue, cette fête était devenue une attraction d'envergure régionale. Autrefois, un vieil original vivant en ermite — un certain Chris — avait pris l'habitude de venir en ville avec son renne apprivoisé quelques jours avant Noël. Déguisé en Père Noël, il distribuait aux enfants de la ville des jouets qu'il avait lui-même sculptés et fabriqués durant l'année. Après la mort de Chris, Merrilee, fondatrice et mairesse de la ville, avait poursuivi la tradition en son honneur. Durant une semaine, tous les ans, avaient lieu jeux et compétitions, tandis que se tenait une grande exposition abritant tous les artistes et artisans locaux, ainsi que l'élection de Miss Chrismoose.

Pour Knox, être là ce jour revêtait une saveur douce-amère. Depuis ses douze ans, il avait

assisté chaque année avec Mormor à la fête de Chrismoose, en compagnie de Trudie et de ses parents. C'était devenu la tradition.

Les deux familles en profitaient toujours pour pêcher sous la glace et faire des randonnées à ski. La fête de Chrismoose était sans doute le moment de l'année qu'il attendait avec le plus d'impatience. Même adulte, il n'avait pas renoncé à ce plaisir, et Trudie et sa famille non plus.

Trudie... Il évitait de penser à elle. C'était bien mieux ainsi, d'ailleurs.

Cela faisait deux ans qu'il n'était pas venu à Good Riddance pour Chrismoose. L'année précédente, Elsa et lui étaient allés skier à Alyeska la semaine avant Noël... Enfin, il avait skié, pendant qu'Elsa avait passé tout son temps au spa. Elle avait dit qu'il était temps d'instaurer une nouvelle tradition, un peu plus sophistiquée et haut de gamme.

Il y avait eu un autre changement dans la tradition. Il n'avait jamais raconté à Elsa l'habitude prise avec Trudie depuis qu'ils étaient enfants, et qu'ils avaient suivie jusqu'à la mort de Mormor. Au lieu de le faire le jour de Noël, ils s'échangeaient des cadeaux pendant les douze jours précédant Noël. Enfants, ils s'offraient des dessins illustrant leur chant de Noël favori. En grandissant, ils étaient passés à un petit cadeau par jour. Mais il n'y avait pas eu de cadeau l'année précédente. Et, dès que la chanson passait à la radio, il s'était empressé de changer de station.

C'était ironique qu'Elsa ait décrété que Chrismoose était ringard et provincial. Quand elle le lui avait fait remarquer, il s'était presque rangé à son avis. Mais cette année, ils y assistaient, et Elsa en tant qu'« officielle ». Depuis son adolescence, elle côtoyait l'univers des concours de beauté et, en tant qu'ancienne Reine des Neiges d'Anchorage, elle devait faire partie du jury de Miss Chrismoose.

Knox avait accepté de l'accompagner uniquement pour lui rendre service. Il lui avait annoncé que tout était terminé entre eux, mais elle lui avait demandé d'être encore son « fiancé » pour la semaine. Il ne voyait pas trop pourquoi cela posait problème que Miss Reine des Neiges se promène sans escorte mais, comme elle lui avait demandé cette faveur comme cadeau de départ, ils étaient venus ostensiblement « ensemble ».

Mais, s'il avait accepté de venir à Good Riddance, c'était surtout dans l'espoir de croiser Trudie « par hasard ». Elle lui manquait, avec son sourire plein de chaleur, son goût pour l'aventure, sa perspicacité. Mais cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas donné signe de vie que l'appeler aurait semblé déplacé. Mais la croiser à la fête de Chrismoose serait inévitable.

— Merci, tu es un chou, dit Elsa en effleurant sa joue plutôt qu'en l'embrassant pour de bon, tout ceci afin de ne pas abîmer son rouge à lèvres.

Elle exécuta un tour sur elle-même, faisant danser sa robe bordée de fourrure blanche.

— Comment tu me trouves ?

Ses cheveux blonds semblaient ramassés très naturellement au sommet de sa tête et retombaient en une cascade de boucles. Toutefois, Knox, qui avait assisté à tous les préparatifs, savait combien d'efforts avaient été nécessaires pour aboutir à ce résultat. Le style naturel était une illusion construite avec application. En fait, rien n'avait été laissé au hasard, et surtout pas le choix de cet ensemble bordé de fourrure blanche — avec bottes mukluk assorties — rehaussé de broderies en perles transparentes, qui faisait ressortir le lumineux teint de porcelaine d'Elsa.

— Tu es magnifique.

Et c'était la vérité. Il était constamment frappé par sa beauté. Malheureusement, elle n'était qu'extérieure.

— On ne pourrait pas imaginer plus belle Reine des Neiges.

Elle sourit, révélant ses dents parfaitement alignées et resplendissantes de blancheur.

— Oh ! comme c'est gentil.

Non. Knox n'était pas particulièrement gentil, mais il savait à présent comment s'y prendre avec Elsa. Et, assez curieusement, la pratique de son métier l'y avait aidé. Il la traitait avec le même soin, la même déférence et la même attention qu'il aurait prodigués à une jument pur-sang.

— Il faut que j'y aille, le devoir m'appelle.

— Amuse-toi bien, dit-il alors qu'elle se dirigeait déjà vers la porte.

Elsa prenait ses obligations d'invitée officielle très au sérieux. Elle était logée au Bed & Breakfast, tandis que Knox avait décidé de retourner au chalet où il séjournait toujours avec Mormor. Les frères Knudson, qui étaient les fils d'amis de Mormor, possédaient un petit chalet, très rudimentaire, où ils venaient l'été pour pêcher et chasser, et qu'ils avaient toujours laissé à disposition de Knox et de sa grand-mère. Trudie et ses parents logeaient dans un chalet en tout point similaire, distant de moins de deux kilomètres.

Evidemment, l'endroit serait empli de souvenirs de ses séjours avec Mormor et des allées et venues de Trudie et de sa famille. Il n'avait pas proposé à Elsa de partager le chalet avec lui. En tant que « VIP », elle devait être accessible, c'est-à-dire en ville, au Bed & Breakfast. C'était logique. Et c'était aussi bien. Même si la présence d'Elsa l'aurait empêché de trop penser à sa grand-mère, il ne serait pas forcé de l'entendre se plaindre à tout bout de champ de l'inconfort de l'endroit. Ce n'était qu'une cabane de pêche et de chasse, après tout.

Knox la laissa prendre quelques minutes d'avance, avant de redescendre, en compagnie de Jessup. Dans le couloir du rez-de-chaussée, il passa devant le bureau de Merrilee Danville Weatherspoon Swenson, maire de la ville. Elle était absente au moment de leur arrivée, mais cette fois elle était bien là, et elle se leva dès qu'elle l'aperçut.

— Knox Whitaker ! Jessup ! Quel plaisir de vous revoir tous les deux.

Elle serra Knox dans ses bras et tapota affectueusement la tête de Jessup, qui en frétila de joie.

— Bonjour, Merrilee. Moi aussi, je suis très heureux de te revoir.

Adolescent, il avait eu pour Merrilee un petit béguin, qui avait duré à peu près une saison. Même si elle devait aujourd'hui approcher la soixantaine, c'était toujours une très belle femme aux yeux bleus pétillants, au sourire facile et à la chaleur communicative.

Il l'avait toujours admirée. Elle avait tout de même fondé la ville de Good Riddance trente ans plus tôt et en avait fait le petit havre de paix qu'elle était à présent devenue. La devise de la ville, qu'elle avait elle-même trouvée et qu'elle récitait à tous les nouveaux arrivants en guise d'accueil, était la suivante : « Bienvenue à Good Riddance, où l'on se débarrasse de tout ce qui tracasse. »

Beaucoup de choses tracassaient Knox, et depuis si longtemps qu'il n'était pas certain que Good Riddance puisse faire quoi que ce soit pour lui. D'ailleurs, pour cela, il faudrait d'abord qu'il soit capable d'identifier clairement ce qui n'allait pas. Comment guérir quelqu'un d'un mal non diagnostiqué ?

— Je suis vraiment désolée pour ta grand-mère. C'était quelqu'un de bien.

— C'était quelqu'un de fabuleux, renchérit-il.

Cela faisait presque deux ans maintenant, et parfois il oubliait encore qu'elle n'était plus là.

— En tout cas, je suis heureuse de te revoir parmi nous. Tu nous as manqué l'année dernière, même si je comprends bien que venir aurait été trop douloureux pour toi.

En guise de réponse, Knox se contenta d'un grave mais rapide hochement de tête.

— Un café ? demanda-t-elle. Noir, sans sucre ?

— Tu n'as pas oublié.

— Bien sûr que non. Je ne suis pas encore tout à fait sénile.

Elle rit, et lui avec elle. Elle était tout sauf sénile.

— Tiens.

— Merci, répondit-il en prenant la tasse qu'elle lui tendait.

— Et comment va Trudie ?

Et maintenant, la question à deux cent mille dollars...

— Euh... Ça fait longtemps que je n'ai pas eu de nouvelles de Trudie.

Il ne l'avait jamais rappelée. Et le seul fait de prononcer son prénom à voix haute le mettait mal à l'aise.

Ils ne s'étaient pas parlé, n'avaient pas échangé de SMS ni de mails depuis cette dernière balade au coucher du soleil. Elle l'avait accusé d'être devenu un étranger, mais c'était elle qui avait changé. Elle s'était montrée critique envers lui, envers Elsa, et elle n'avait pas eu l'air de vouloir le comprendre, alors que, étant sa meilleure amie, elle aurait dû.

Il s'était senti si perdu, si seul à la mort de Mormor... Et Elsa avait été là pour remplir le vide qu'il ressentait en lui.

Trudie avait toujours eu un problème avec Elsa, et ne s'était pas rendu compte de ce besoin qu'avait comblé Elsa. Certes, Elsa ne voulait pas qu'il appelle Trudie, mais Trudie savait où le trouver. Et jamais elle n'avait fait cette démarche. Lui non plus. Les choses avaient sans doute été plus simples ainsi.

— Hmm, fit Merrilee, le regard perplexe.

Knox balaya la question qu'il lisait dans ses yeux.

— Les choses changent, dit-il, avant de promener le regard autour de lui. Par exemple, il y a plus de photos accrochées au mur que la dernière fois que je suis venu.

Au mur étaient fixées des photographies témoignant de l'histoire de Good Riddance et de ses habitants.

— Pourtant, l'odeur est la même, et l'endroit reste toujours aussi accueillant. Mais il y a eu des changements.

De la tête, il désigna deux hommes en train de jouer aux échecs, assis un peu plus loin dans un petit salon. Il n'avait pas besoin de se montrer plus explicite. L'un des deux vieillards qui, depuis des années, faisaient littéralement partie des lieux était mort au même moment que Mormor. Un autre — cheveux gris et costume impeccable, ce qui était un peu incongru pour l'endroit — l'avait remplacé.

— C'est vrai, les choses changent. Pourtant, je m'attendais à ce que... Enfin, Trudie et toi avez toujours été tellement proches...

Elle secoua la tête, comme pour remettre un peu d'ordre dans ses idées.

— Quoi qu'il en soit, cela fait plaisir de te revoir. Nous sommes ravis que tu sois parmi nous. Et ton travail, ça va ?

— Je ne peux pas me plaindre. Je viens de prendre un associé.

Lorsqu'il avait rejoint le cabinet vétérinaire du Dr Mack Beasley, deux ans plus tôt, il savait que ce dernier avait l'intention de prendre rapidement sa retraite. Cela faisait un an et demi qu'il avait quitté ses fonctions, et Knox était depuis lors tellement débordé de travail qu'il pouvait à peine respirer. Il aurait eu toutes les peines du monde à se libérer pour Chrismoose s'il n'avait pas recruté Luke Farmington quelques mois auparavant. Enfin, il pouvait souffler un peu.

— C'est un garçon très gentil. Il a quitté Denver pour venir s'installer à Anchorage.

— C'est super. Tu aurais dû l'emmener à Chrismoose.

A la radio passa soudain *Les Douze Jours de Noël*.

Bon sang, leur chanson, à Trudie et à lui. Malheureusement, ici, il ne pouvait pas couper le son.

Il se força à sourire et essaya de se concentrer sur la conversation.

— Il fallait bien que quelqu'un reste au cabinet. Mais on dirait que les choses sont plutôt prospères ici aussi. J'ai remarqué quelques nouvelles constructions en arrivant.

Merrilee acquiesça et semblait sur le point de répondre lorsque quelque chose attira son regard. Comme si une alarme intérieure se déclenchait en lui, Knox sentit ses cheveux situés à l'arrière de sa tête se dresser.

— Eh bien, lança Merrilee, Trudie et toi allez avoir l'occasion de renouer. Elle vient juste d'entrer.

Il le savait avant qu'elle le lui dise. Il avait senti la présence de Trudie comme il l'avait toujours sentie. Et il sentait aussi son animosité. Elle lui en voulait encore.

Bien décidé à ne plus se dérober, cette fois, il se retourna.

Il eut l'impression de recevoir un coup de poing en pleine figure. C'était comme s'il la voyait pour la première fois. Bien sûr, il la reconnaissait. Mais l'avait-il jamais vraiment regardée ?

Le doux ovale de son visage, le contour sensuel de ses lèvres, la courbe de ses hanches... Et elle avait changé de coiffure.

Trudie Brown était une très belle femme.

\* \* \*

Elle se doutait qu'il serait là puisqu'elle avait entendu dire qu'Elsa était invitée en sa qualité d'ancienne Reine des Neiges. Elle savait qu'elle le verrait. Elle pensait être prête. Elle pensait l'avoir oublié.

Ce n'était pas le cas.

Knox. Elle resta immobile, comme paralysée. Et cette chanson... Le voir, c'était comme rouvrir une ancienne blessure. Toute l'attente, tout le manque, toute la souffrance resurgirent d'un coup. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder pour bien s'imprégner de sa vue. Elle avait pleuré et fulminé et essayé si fort de l'oublier. Elle avait tenté de s'occuper, se lançant à corps perdu dans le travail, voyant sans cesse du monde, s'étourdissant de sorties. Mais cela n'avait pas empêché les nuits sans sommeil, passées à se languir sa présence, à regretter le son de sa voix, la chaleur de son sourire.

Plus d'une fois elle avait eu envie de l'appeler pour lui dire qu'elle l'aimait. Mais il n'avait pas cru bon de préserver leur amitié. Pourquoi aurait-il voulu savoir qu'elle l'aimait comme une femme aimait un homme ? Elle avait donc gardé son secret, ne le révélant pas même à ses meilleures amies.

Maintenant, il se tenait devant elle, du haut de son mètre quatre-vingts. Ses cheveux foncés étaient un peu plus longs. Il avait peut-être un peu maigri. Il y avait, autour de ses yeux, quelques rides qui n'étaient pas là avant. Il semblait fatigué, mais il restait magnifique.

Par réflexe, elle recula et appuya son bras contre le mur, car elle eut du mal à tenir debout. Jessup — et ses quarante kilos de tendresse — s'était rué sur elle, oubliant dans son enthousiasme les bonnes manières que son maître lui avait patiemment inculquées.

Il lui avait presque autant manqué que Knox.

— Jessup, assis ! ordonna Knox de son ton le plus sévère.

Le chien regarda son maître, mais la joie de revoir Trudie était la plus forte. Elle enfouit son visage dans la fourrure de son cou.

— Bonjour, mon toutou. Comment vas-tu depuis tout ce temps ?

Jessup lui lécha les mains et le cou comme pour lui dire qu'il se sentait bien mieux depuis

qu'elle était là.

Trudie se redressa et, en souriant, s'avança de quelques pas, escortée de près par Jessup.

— Merrilee, salua-t-elle.

Aussitôt, Merrilee la serra chaleureusement dans ses bras.

— Je suis très heureuse de te revoir, Trudie. Comment vas-tu ?

— Très bien, merci, et toi ?

Comme c'était bizarre et perturbant de savoir Knox juste là, derrière elle. Il était assez curieux de penser que, bien qu'ils aient eu des vies étroitement liées — ils avaient notamment toujours fréquenté les mêmes amis et aimé les mêmes restaurants —, ils aient réussi à s'éviter pendant un an et demi. Trudie trouvait plutôt ironique qu'ils se retrouvent précisément dans une ville dont la devise était : « Bienvenue à Good Riddance, où l'on se débarrasse de tout ce qui tracasse. » Apparemment, elle faisait figure d'exception, car elle venait de retrouver ce qui la tracassait, ou, en tout cas, ce qui l'avait tracassée.

— Je n'ai pas à me plaindre, répondit Merrilee.

— Tant mieux.

C'est bon, dis-le, s'encouragea-t-elle. Vas-y, parle-lui.

Elle finit par se tourner vers lui. Mais elle essaya de ne pas le regarder. Il lui avait tant manqué qu'elle aurait eu toutes les peines du monde à ne pas le dévorer des yeux.

— Bonjour, Knox.

— Bonjour, Trudie.

Elle ne savait pas trop que faire et, visiblement, lui non plus. Ils avancèrent tous les deux l'un vers l'autre. Devait-elle le prendre dans ses bras ? Lui serrer la main ? Ni l'un ni l'autre ne semblait approprié. Elle recula, et Knox l'imita. C'était à la fois bizarre et merveilleux de le retrouver. Elle avait l'impression de ne pas l'avoir vu depuis une éternité.

— Ça fait longtemps, dit-elle.

Sans le vouloir, elle avait employé un ton légèrement réprobateur. Jessup, toujours planté à ses côtés, avait l'air d'en rajouter.

Merrilee regarda de Knox à Trudie plusieurs fois, avant de hocher la tête.

— Excusez-moi, j'ai quelques petites choses à vérifier, et je suis sûre que, depuis tout ce temps, vous avez une foule de choses à vous raconter.

Merrilee les avait bien coincés. Maintenant, ils étaient forcés de se parler.

— Alors, comment vas-tu, Trudie ? commença Knox. Bien, sans doute, car je te trouve resplendissante.

En entendant le ton de sa voix, et ses mots, elle ne put s'empêcher de frissonner. Combien de fois, durant l'année et demie écoulée, avait-elle espéré qu'il puisse la voir un jour comme une vraie femme ? En ce moment précis, elle avait presque l'impression d'avoir été exaucée.

— Merci. Je me suis fait couper les cheveux.

Elle avait toujours porté les cheveux longs. A présent, ils arrivaient un peu au-dessus de ses épaules, avec une frange. Le coiffeur avait dégradé quelques mèches, qui encadraient joliment son visage.

— J'aime bien.

Le regard qu'il lui adressa provoqua chez elle un subit embrasement.

Elle hocha la tête.

— Moi aussi.

Elle se sentit soudain très mal à l'aise, et elle avait de plus en plus chaud. Elle enleva son

écharpe, mais cela ne servit à rien. Elle étouffait toujours autant.

— Toi aussi, tu as l'air en forme.

— Merci, répondit-il, avant d'enfouir les mains dans les poches de son jean et de se balancer d'un pied sur l'autre. Tu veux qu'on aille manger un morceau à côté ?

Elle hésita. Le mieux serait de répondre qu'elle avait à faire, et de décliner poliment son invitation, car il était venu avec Elsa. Le mieux serait de rester en dehors de son — ou plutôt de leur — chemin.

Mais elle s'en sentit incapable.

Quel mal y aurait-il à passer une petite demi-heure avec lui ?

Elle pensait s'être fabriqué une carapace assez solide pour le moment où elle le reverrait, mais apparemment il y avait une faille dans sa préparation. Elle mourait d'envie de savoir comment il allait, et ce qu'il avait fait de sa vie pendant tout ce temps.

Une demi-heure. Montre en main.

— Avec plaisir. Tu me connais, je n'ai jamais rien contre manger un morceau.

Elle insista bien sur ce point, pour ne pas qu'il se méprenne et pense qu'elle avait surtout envie de passer un moment en sa compagnie chez Gus, le restaurant juste à côté, comme au bon vieux temps.

Bien sûr, Gus était le grand point de rencontre de la ville, et, à Good Riddance, les nouvelles se propageaient comme des traînées de poudre. Elsa savait que Trudie et Knox déjeunaient ensemble avant même qu'ils aient terminé de manger. Elle faillit demander si cela risquait de poser problème, avant de décider de s'abstenir.

Knox savait très bien comment les choses se passaient à Good Riddance. Mais il était grand, et si le fait qu'il déjeune avec elle dérangeait Elsa, cela ne la concernait pas.

Elle avait cessé de se préoccuper du sort de Knox le jour où il avait pris la décision de sortir de sa vie.

Knox ordonna à Jessup de les attendre dans le hall du Bed & Breakfast. Normalement, l'animal était obéissant et bien élevé, mais Knox se montra plus sévère que d'habitude dans ses recommandations. En même temps, il comprenait son enthousiasme et son excitation. Knox n'était pas du genre à serrer les gens dans ses bras à tout bout de champ, mais, en revoyant Trudie, il avait ressenti le besoin presque irrésistible de la toucher, de sentir sa chaleur tout près de lui, de respirer son odeur. Pourtant, il s'était abstenu. Il ignorait la façon dont elle aurait accueilli ces démonstrations d'affection. Il ne savait pas toujours très bien comment s'y prendre avec les êtres humains, mais il s'y connaissait en animaux, et elle lui avait fait penser à un chat blessé à approcher avec précaution.

Il lui tint la porte. Son parfum, le son de sa voix, sa présence faisaient remonter à la surface une foule de souvenirs. Souvenirs de Noël passés, de décorations de sapins, de randonnées à ski... D'autres souvenirs, aussi, tirés d'une vie passée ensemble. Comme le jour où elle lui avait servi d'assistante lorsqu'il s'était occupé d'un chat qu'ils avaient trouvé blessé dans la rue. C'était le premier animal qu'il avait recueilli et soigné, et depuis il y en avait eu bien d'autres. Il s'était souvent demandé si c'était parce qu'ils sentaient une certaine empathie chez lui — faite d'une souffrance partagée — que les animaux blessés semblaient naturellement se tourner vers lui, et ce depuis qu'il était enfant. Il avait toujours eu un lien avec les animaux qu'il n'avait jamais eu avec aucun être humain... à part avec Mormor et, il s'en rendait compte à présent, avec Trudie. Trudie qui avait toujours été là pour le soutenir et le seconder.

Elsa ne serait sans doute pas ravie lorsqu'elle apprendrait qu'il traînait avec Trudie chez Gus. Mais elle s'en remettrait. Avec Trudie, ils étaient amis de longue date, tandis qu'avec Elsa ils n'étaient plus ensemble que pour sauver les apparences et pour les beaux yeux de la Reine des Neiges. Cela faisait une grande différence.

Le restaurant était plein à craquer. Les rires et les bribes de conversation formaient un joyeux brouhaha. Un soap opera passait sur l'une des télévisions, malgré le juke-box qui diffusait des chants de Noël à plein volume. Une bonne odeur de viande grillée, à laquelle Knox ne fut pas insensible, flottait dans l'air.

— C'est bondé ! s'exclama Trudie, en s'immobilisant juste après la porte, car il était presque impossible d'avancer davantage.

Knox, surpris, buta dans son dos. Par réflexe, il la retint par les épaules pour éviter de la faire tomber. En contrepartie, il la heurta plus fort. Ses cheveux mi-longs vinrent effleurer son menton et ses joues tandis que son parfum — léger, innocent, et pourtant séducteur — lui caressa agréablement les narines et mit ses sens en émoi. Il se sentit parcouru par quelque chose de sauvage et de brûlant.

Le désir — si violent qu'il ne l'identifia pas tout de suite comme tel — venait de s'emparer de lui. Il avait envie de passer ses bras autour d'elle, de presser son corps plus fermement contre le coussin de son dos, de vérifier du bout des lèvres si la zone exposée de sa nuque était aussi douce qu'elle le paraissait.

Au lieu de cela, il la relâcha immédiatement. Elle avança d'un petit pas alors qu'il reculait.

Il ne manquait plus que cela. Il avait envie de... Trudie. C'était bien ce qu'il avait eu l'impression de ressentir lorsqu'il l'avait revue, mais cela lui avait paru si incongru qu'il n'y avait tout d'abord pas cru. Mais, à présent, il n'y avait plus aucun doute possible. Son sang était entré en ébullition et s'était mis à affluer très vite dans certaines parties de son corps. Vers sa tête, qui lui donna l'impression d'être sur le point d'éclater. Et plus bas aussi.

Trudie se retourna.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-elle. Je t'ai marché sur les pieds ?

*Non, c'est autre chose que tu as heurté, et maintenant je ne sais vraiment plus où j'en suis. Mais, à part ça, tout va bien.*

— Non, ne t'inquiète pas, mes orteils n'ont rien. Mais toi, ça va ?

— Oui. Mais je crois qu'on n'a pas de chance. Je ne vois aucune place, ni dans la salle, ni au bar.

Knox regarda autour de lui. Toutes les tables, tous les box et tous les tabourets du bar étaient occupés. Même les tables de billard étaient prises d'assaut. Et, pire encore, personne ne semblait sur le point de vouloir partir.

— Tu as raison.

— Comme souvent.

Combien de temps avait-elle patienté avant de pouvoir lui asséner cela ? se demanda-t-il. Un an et demi, peut-être.

— On pourrait commander quelque chose à emporter, proposa-t-il.

— Pour manger où ?

— Elsa loge au Bed & Breakfast, mais moi je suis au chalet.

— Au chalet ?

— Oui, même si je n'ai pas encore réussi à arriver jusque là-bas.

— Est-ce que tu es y retourné depuis...

Elle n'avait pas besoin de terminer sa phrase. Elle voulait savoir s'il était revenu depuis la mort de Mormor, il l'avait très bien comprise.

— Non, c'est la première fois.

Il s'interrompit, et, devant sa demande, elle en profita pour lui proposer :

— Tu veux que je t'y accompagne ?

Il n'y avait pas réfléchi avant ce moment, mais, sans hésiter, il répondit par l'affirmative.

— Et Elsa ? demanda-t-elle, marquant une légère hésitation.

Il répondit délibérément comme s'il n'avait pas bien saisi le sens de sa question :

— Elle est très occupée. Il me semble que cet après-midi elle doit être interviewée par un journaliste local. Tu veux un hamburger ?

Trudie aimait les hamburgers, avec des frites, et une bonne bière bien fraîche.

— Bien sûr. Pas trop gros, avec...

— C'est bon, pas la peine de me le dire.

Il savait ce qu'elle aimait, au moins culinairement parlant. Maintenant, comme un idiot qu'il était, il brûlait de savoir ce qu'elle aimait d'autre. Aimait-elle embrasser ? Etre embrassée ?

Comment la délicieuse et tentatrice sensualité de ses lèvres avait-elle pu lui échapper ? La fine et douce peau de son cou était-elle sensible ? Comment aimait-elle qu'on la touche ? Mais ces pensées étaient dangereuses... Vite, il essaya de se ressaisir, pour se concentrer sur quelque chose de nettement plus prosaïque : les hamburgers et les bières.

— Et j'ai quelques « Mad Moose » dans la glacière de ma voiture.

Ils avaient découvert la bière brassée localement exactement huit ans plus tôt.

— Fantastique, répondit-elle avec un sourire qui lui parut un peu forcé.

Mais lui-même se sentait légèrement mal à l'aise.

— Attends-moi ici, je m'occupe de tout.

Alors qu'il faisait la queue pour passer sa commande, plusieurs personnes vinrent le trouver pour discuter, et lui présenter leurs condoléances. Le temps passa donc relativement vite, et, malgré le monde, ils étaient dehors au bout d'un quart d'heure, leurs petites boîtes bien garnies à la main.

Ils passèrent récupérer Jessup au Bed & Breakfast. Knox fut alors saisi par une impression de déjà-vu. Tout paraissait comme avant : elle, lui, le chien. Pourtant, rien n'était pareil, et tout avait même radicalement changé. Cela montrait combien les apparences pouvaient se révéler trompeuses.

— Comment vont tes parents ? Est-ce qu'ils sont là ? demanda-t-il comme ils sortaient dans la rue.

Sur le trottoir, la neige crissait sous leurs pas. Les décorations de Noël illuminaient les vitrines qui bordaient la rue. Des flocons tombaient paresseusement tandis que des enfants jouaient avec un chien, et leurs rires se mêlaient aux jappements de joie de l'animal.

— Ils vont bien tous les deux, ils sont juste débordés. Maman a des rendez-vous qu'elle n'a pas pu décaler, et papa ne se déplace jamais sans elle. Donc ils n'arriveront que dans quelques jours.

Les parents de Trudie s'étaient mariés alors qu'ils étaient encore étudiants, quand Harriet était tombée enceinte. Ils faisaient partie de ces couples dont l'amour s'était consolidé avec le temps. Ils avaient chacun leurs centres d'intérêts et leurs occupations propres, mais Eldon Brown ne serait jamais venu à Chrismoose sans Harriet, et réciproquement.

Knox hocha la tête.

— Toi-même, tu es arrivée un peu plus tôt que d'habitude, continua-t-il, tout en la menant à travers les rues.

— Je suis arrivée en avance pour préparer le chalet et pour aider à la décoration florale de la fête.

Trudie avait toujours aimé les fleurs. Comme elle était aussi attirée par tout ce qui était artistique, elle avait vite trouvé sa voie. Elle avait passé un diplôme de décoration et composition florales, et travaillait depuis chez un grand fleuriste d'Anchorage. Knox savait qu'elle rêvait de posséder sa propre boutique un jour. En tout cas, c'était ce qu'elle souhaitait, avant.

Elle marqua une pause, comme si elle hésitait à poursuivre. Ce qu'elle choisit finalement de faire :

— Tu leur as beaucoup manqué. Maman s'inquiète pour toi.

Il se sentit ému au plus profond de lui. Il n'aurait jamais cru qu'apprendre qu'Harriet Brown se faisait du souci pour lui puisse le toucher à ce point. Ses parents étaient morts lorsqu'il avait huit ans mais, avec Mormor, il ne s'était jamais senti orphelin. Jusqu'à ce qu'il la perde, à vingt-huit ans.

Bien sûr, le traumatisme causé par la disparition de ses parents avait été énorme. Mais Mormor l'avait empêché de partir à la dérive, et il s'en était remis.

En revanche, en perdant Mormor, il avait tout perdu. Rétrospectivement, il se rendait compte qu'il était en état de choc lorsqu'il s'était désespérément accroché à Elsa. Normalement et

logiquement, il aurait plutôt dû chercher du réconfort auprès de Trudie et de ses parents. Mais rien n'avait été normal ni logique dans le fait de devoir dire adieu à Mormor, et d'une certaine façon les Brown faisaient partie de ce qu'il avait perdu, et c'était pour cela qu'il avait cherché à prendre ses distances. Mais maintenant... alors qu'un peu de temps s'était écoulé... c'était agréable d'apprendre que Harriet Brown s'était inquiétée pour lui... et qu'il comptait toujours pour eux. Elsa et ses parents étaient gentils, mais cela n'avait rien à voir.

Ce n'était que maintenant qu'il comprenait combien les Brown lui avaient manqué. Et Trudie surtout.

— C'est gentil de sa part.

Il lui ouvrit la porte de son 4x4, et Jessup se précipita à l'intérieur. Trudie laissa le chien s'installer d'abord, avant de monter à son tour.

— Je suis resté trop longtemps sans donner de nouvelles, ajouta Knox.

Occupée à boucler sa ceinture de sécurité, elle répondit, sans le regarder :

— C'est vrai.

Il fit le tour de la voiture pour venir s'installer au volant. Jessup, ce gros nigaud, avait posé sa tête sur la cuisse de Trudie et la regardait avec adoration. Knox le comprenait, car il ressentait à peu près la même chose depuis qu'il s'était cogné contre Trudie et qu'il avait commencé à prendre conscience de sa beauté et de sa féminité.

Pendant toutes ces années, il avait été son « copain ». Maintenant, c'était comme s'il avait chaussé des lunettes, et qu'il la voyait enfin comme la femme superbe et sexy qu'elle était.

— Sympa, ton 4x4, dit-elle, interrompant ses réflexions — ce qui n'était pas plus mal.

— Merci. Je l'ai depuis l'année dernière.

Elsa lui avait dit qu'il avait besoin d'une voiture plus neuve, plus grosse et plus rapide, de quelque chose qui reflétait qui il était vraiment. Certes, son nouveau 4x4 lui plaisait, à lui aussi, mais c'était surtout parce qu'il était pratique et confortable.

Il regarda Trudie. Son profil se découpait dans l'obscurité, à la fois familier et inconnu. Il cramponna le volant pour s'empêcher de tendre le bras et de parcourir du bout des doigts la courbe de sa joue, pour s'empêcher de passer la main autour de sa nuque et de l'attirer à lui jusqu'à ce qu'il sente ses lèvres tout contre les siennes et goûte à sa bouche.

Combien de fois étaient-ils montés dans la même voiture ? Des centaines, très certainement. Mais cette fois ce n'était pas pareil. Était-ce le 4x4 ? Était-ce elle ? Ou lui ? Ou tout cela ensemble ? Si seulement il avait pu répondre. Et comprendre...

C'était la première fois qu'il éprouvait de l'attirance pour Trudie. Mais apparemment, vu la violence de son désir, il était en train de rattraper le temps perdu.

\* \* \*

A sa grande surprise, Trudie réussissait encore à respirer. Partager l'exiguïté de la cabine avec Knox était à la fois une torture et un délice. Dehors, il faisait nuit, il faisait froid, et il neigeait. Dans l'habitacle flottaient une odeur virile et — malheureusement — le parfum d'Elsa. Même si elle n'avait jamais oublié l'existence d'Elsa, dire que Knox lui avait manqué était un doux euphémisme. Elle s'était languie de lui, elle était sentie complètement perdue sans lui. Pourtant, elle ne laisserait plus ses sentiments prendre le pas sur sa raison et ne retomberait pas dans ce piège.

Dehors, la rue principale était éclairée par les boutiques dont les vitrines avaient été décorées, certaines dans un style inuit, d'autres dans un style plus traditionnel pour cette période de fêtes, avec

symboles et motifs religieux, et d'autres encore avec de simples rubans et guirlandes. Le terrain de base-ball, qui ne servait qu'en été, avait été converti en ère de camping. Quelques courageux y avaient planté leur tente, mais la plupart des gens qui s'y étaient installés étaient des commerçants itinérants, venus pour l'occasion. Parmi ces camionnettes, Trudie remarqua l'ancien car scolaire repeint dans des couleurs psychédéliques, avec un gros « peace and love » sur l'avant. Cela signifiait que les Hatcher étaient là. Ils venaient depuis des années. Sans eux, Chrismoose ne serait pas vraiment Chrismoose. Tout comme cela ne l'avait pas été, l'année précédente, sans Knox et Mormor. Il lui avait vraiment manqué.

— Alors, je t'ai manqué ? demanda Knox.

Sa question la stupéfia. Ils avaient passé tant de temps ensemble que chacun avait pris pour habitude de finir les phrases de l'autre, mais elle avait cru le lien rompu. Qu'il se mette à deviner ce qu'elle pensait ou ressentait ne lui plaisait pas, même si, au fond d'elle-même, au soulagement se mêlait le regret qu'il n'ait jamais eu le moindre soupçon de ses sentiments à son égard. Pourtant, ce n'était pas le moment que les choses se mettent à changer.

— Et moi, est-ce que je t'ai manqué ? demanda-t-elle pour masquer sa gêne.

Malgré elle, elle ne put s'empêcher de se tendre. Sa réponse était bien plus importante pour elle qu'elle ne l'aurait dû. Ce qui signifiait qu'il était urgent qu'elle se reprenne.

Il ne la regarda pas, mais elle vit qu'il souriait largement. Elle sentit alors son cœur se mettre à cogner dans sa poitrine.

— C'est moi qui t'ai posé la question en premier, dit-il, alors qu'ils sortaient de la ville pour s'enfoncer dans la nuit noire... et blanche.

Trudie essaya de masquer la déception que cette non-réponse avait suscitée chez elle. Il fallait qu'elle réussisse à garder un peu de légèreté.

— Bien sûr que tu m'as manqué. Je n'ai trouvé personne à écraser au Scrabble aussi facilement que toi.

Aussitôt, la mélodie de son rire emplit la cabine, la baignant comme la plus tiède des eaux.

— Tu m'as posé la question, je te réponds, dit-elle.

— Oui, tu as raison.

Jessup posa plus franchement sa tête sur sa cuisse, et, machinalement, elle caressa son doux pelage d'une main, trouvant un peu de réconfort dans ces contours familiers et dans la chaleur que lui communiquait l'animal.

Malgré ses efforts pour se concentrer sur Jessup, son regard était irrésistiblement attiré par les mains de Knox, posées sur le volant. Par ces mains larges et fortes, si familières, et si... troublantes. Combien de fois, au cours de l'année et demie passée, avait-elle eu envie de sentir ses mains, sa bouche, sa peau contre la sienne dans les feux de la passion ? Elle avait cru avoir dépassé cela. De toute évidence, elle n'y était pas complètement parvenue.

Et c'était au tour de Knox, à présent, de répondre à la question.

— Je t'ai manqué ? répéta-t-elle.

— Bien sûr. Personne ne fait d'aussi bons cookies aux pépites de chocolat que toi, répondit-il sur un ton dont la jovialité paraissait un peu forcée.

Certes, c'était elle qui avait commencé avec son allusion au Scrabble, mais elle eut tout de même envie de le gifler. Ses cookies ? Ses cookies lui avaient manqué ?

Il soupira doucement, troublant à peine le silence qui s'était installé.

— Tu m'as manqué, Trudie.

Il s'interrompt, et les mots restèrent comme suspendus entre eux. Puis ils pénètrent jusqu'à son

âme, fendillant la solide carapace dans laquelle elle avait enfermé son cœur.

— Je suis désolé de ne pas t'avoir appelée.

Soudain, grâce à ce simple constat et à ses excuses, tout parut plus beau et plus léger à Trudie.

— Merci.

C'était agréable à entendre, mais où cela les menait-il, au juste ? Nulle part. Elle devait garder ses distances. Elle n'avait jamais fait confiance à personne comme à Knox et il l'avait laissée tomber. Il avait tout bonnement disparu de la circulation, la laissant seule et malheureuse, et elle n'allait surtout pas le laisser recommencer. Retomber dans ses erreurs passées serait complètement stupide de sa part. Et elle avait sans doute bien des défauts, mais elle n'était pas stupide.

— Nous étions de bons amis, dit-elle, en parlant sciemment au passé, donc c'est normal qu'on se soit manqué. Mais c'est la vie. Il y a des hauts et des bas dans toutes choses, surtout dans les rapports humains. Après des années de « hauts », nous traversons une période de « bas ». Ça arrive.

Elle haussa les épaules, puis elle se souvint qu'elle voulait rester légère.

— Tu as eu l'occasion d'aller pêcher l'année dernière ? demanda-t-elle alors. Moi j'ai attrapé un flétan de vingt kilos.

Knox émit un petit sifflement admiratif. Vingt kilos, sans être un record, c'était un beau poids pour un flétan.

— C'était à Homer, j'imagine ?

Ils y étaient souvent allés ensemble, depuis qu'ils étaient adolescents. Homer, dans la péninsule de Kenai, était le plus bel endroit d'Alaska pour la pêche au flétan.

— Bien sûr. Tu as fait de belles prises, ces derniers mois ?

— Ça va faire deux ans que je n'ai pas pêché.

— Pardon ?

Elle savait que c'était à cause d'Elsa, mais elle voulait l'entendre le dire. Le pauvre Knox qui adorait tant pêcher.

— Tu n'es pas allé une seule fois à la pêche ?

— J'étais trop occupé.

Trop occupé ? Si elle avait besoin d'une confirmation — ce qui n'était pas le cas —, elle l'avait : Elsa n'était pas du tout celle qu'il lui fallait. C'était un fait. Mais encore fallait-il qu'il s'en rende compte.

— C'est une honte ! s'exclama-t-elle. La vie ne vaut pas d'être vécue si on ne peut pas prendre son après-midi de temps en temps pour aller à la pêche.

— Oui, je sais. Mais j'irai au printemps prochain. C'est déjà prévu.

— Eh bien, tant mieux. C'est important de trouver du temps pour les choses qu'on aime.

Bien sûr, elle trouvait cela triste. Mais, d'une certaine façon, c'était aussi rassurant. Elle s'était dit que, s'il n'avait pas cherché à la contacter, c'était qu'il ne devait pas beaucoup tenir à elle. Mais s'il n'était pas non plus allé à la pêche, alors qu'il adorait cela, tous les espoirs étaient permis.

— Je sais, acquiesça-t-il. Mais toi, alors, avec qui es-tu allée pêcher ?

Par le passé, il lui avait déjà demandé à d'innombrables reprises avec qui elle avait fait telle ou telle chose. Mais cette fois il lui avait posé la question d'une voix dont le détachement paraissait forcé. Il la testait, donc.

— Avec mon père, une fois ou deux. Et aussi avec un ami.

— Quelqu'un que je connais ? fit-il sur un ton qui n'était plus du tout détaché.

— Je ne crois pas. Il s'appelle Jeremy Lyons.

— Non, en effet, répondit-il d'une voix pincée, je ne le connais pas. Où l'as-tu rencontré ?

— Au magasin de pêche. On cherchait tous les deux les leurres.

Et elle avait tout de suite trouvé sympathique ce solide gaillard aux cheveux roux.

— Ah, je vois. Et vous vous êtes vus ailleurs qu'à la pêche ?

En principe, cela ne regardait pas Knox. Elle aurait pu le lui faire remarquer, mais elle n'avait rien à cacher.

— On a dîné ensemble quelques fois. Et on est aussi allés au cinéma.

Ils avaient passé de bons moments ensemble, en tout bien tout honneur. Jeremy avait le seul défaut de ne pas être Knox. Mais, cela, le pauvre, il n'y pouvait rien.

— Est-ce qu'il va venir pour Chrismoose ?

Elle fut de nouveau sur le point de lui répondre que cela ne le regardait pas. A une époque, l'un ne se gênait surtout pas pour se mêler des affaires de l'autre et donner son avis sur les personnes avec qui il sortait. Mais tout avait changé avec l'arrivée d'Elsa.

— Pas que je sache.

Jeremy aurait aimé venir. Il le lui avait demandé. Mais elle avait répondu que, d'une part, elle aurait fort à faire et, d'autre part, il trouverait difficilement à se loger. Elle s'était bien gardée de l'inviter au chalet avec elle.

— C'est quelqu'un que tu apprécies ?

— Si ce n'était pas le cas, je ne le fréquenterais pas, tu ne crois pas ?

En fait, elle le voyait beaucoup moins ces derniers temps car, de toute évidence, il éprouvait pour elle des sentiments qu'elle ne partageait pas.

— Probablement pas, en effet.

Le craquement des pneus sur la neige dure et tassée fut bientôt le seul bruit à emplir la cabine. Elle avait commis une erreur en acceptant d'accompagner Knox, songea-t-elle. Elle aurait au moins dû prendre sa propre voiture, au lieu de la laisser sur le parking, en ville. L'atmosphère était assez pesante, et on était loin des silences complices qu'ils avaient si souvent partagés par le passé.

Elle ne parvenait pas à faire abstraction de la présence de Knox. Et, plus elle en avait conscience, plus son désir pour lui s'intensifiait, jusqu'à devenir presque insoutenable. C'étaient peut-être toutes ces nuits de fantasmes, ces nuits passées à rêver de ses caresses, de ses mains, de ses baisers fiévreux, de ses va-et-vient entre ses cuisses. Le simple fait d'être assise à ses côtés dans l'espace confiné de la cabine avait mis ses sens en émoi. Elle était en feu, et son cœur cognait si fort qu'elle craignait qu'il n'explose.

Pour essayer de penser à autre chose, elle regarda par la fenêtre. Au passage, elle remarqua les énormes sapins dont les branches ployaient sous la neige. Sans qu'elle sache pourquoi, ils lui parurent tristes.

Knox tapotait le volant d'un doigt. Soudain, il s'interrompit pour mettre en marche le lecteur CD. Un air de Johnny Cash emplit la cabine. Au moins, il était resté fidèle à la musique qu'il avait toujours aimée. Elsa n'avait rien dû trouver à y redire, se dit-elle, en souriant intérieurement. Certes, cette remarque était sans doute un peu perfide, mais elle ne se la serait jamais permise si elle avait pensé que Knox était heureux. Or, ce n'était pas le cas. Elle l'avait vu dans ses yeux.

Elle avait commis une erreur en l'accompagnant, se répéta-t-elle, alors que le désir la torturait. Mais c'était trop tard à présent. Il n'y avait plus qu'à espérer que les choses se passent pour le mieux, qu'ils mangent gentiment leurs hamburgers et boivent leur bière, et qu'il la ramène vite à sa voiture.

Mais, curieusement, ce sage programme ne l'enthousiasmait pas.

Knox s'arrêta juste devant la porte du chalet et coupa le moteur. Même s'ils s'y attendaient, l'obscurité et le silence dans lesquels ils furent plongés restaient impressionnants.

— Ne bouge pas, dit-il en ouvrant sa portière.

L'accès au chalet avait été fraîchement déblayé, et, sous ses bottes, la neige était dure et compacte. Il fit le tour du camion pour aller ouvrir la portière de Trudie.

Elle descendit prestement, et Jessup la suivit à contrecœur. C'était un comble qu'un chien né et élevé en Alaska n'aime pas l'hiver ni le froid. Tous les malamutes et tous les huskies ne demandaient qu'à se rouler dans la neige, Jessup ne réclamait qu'une chose : s'en tenir le plus éloigné possible.

— Petey est venu déneiger, on dirait, dit Trudie.

Knox prit des mains de Trudie les boîtes contenant leur repas.

— Je savais qu'il ferait déjà nuit lorsque j'arriverais ici, après avoir aidé Elsa à s'installer au Bed & Breakfast, dit-il en sortant sa glacière du 4x4. Et tu sais combien j'adore manier la pelle à neige.

Pour vingt dollars, Petey, chercheur d'or à ses heures perdues, et chauffeur de taxi occasionnel, était venu dégager les abords du chalet. Et cela n'avait pas été du luxe.

Trudie se mit à rire.

— Oui, ce n'est pas non plus dans la liste de mes dix activités favorites.

Knox ouvrit la porte et alluma aussitôt la lumière. Jessup les bouscula pour s'engouffrer à l'intérieur. C'était une brave bête, même si on avait déjà connu chien plus téméraire. Knox s'effaça pour laisser Trudie entrer la première. Lorsque, de son bras, elle le frôla, il sentit une bouffée de chaleur monter en lui. Il entra à sa suite et ferma la porte, laissant la nuit et la neige derrière eux.

Il resta immobile un moment, assailli par les souvenirs et frappé par le constat de l'absence de Mormor. Il pensait s'être suffisamment préparé à affronter ce moment, mais à présent il n'en était plus aussi sûr. Heureusement que Trudie était là.

De manière assez ironique, alors que tout dans sa vie et dans son univers avait changé, rien n'avait bougé à l'intérieur du chalet.

C'était la même grande salle, flanquée d'un petit cabinet de toilette. Un canapé et un fauteuil recouvert d'un plaid usé occupaient la moitié de la pièce. Ce coin salon était séparé de la cuisine — meublée d'une table de bois de chêne rayé et de chaises dépareillées — par un gros poêle à bois. L'arrière du chalet était surmonté par une petite mezzanine à laquelle l'on accédait par une échelle. Ce petit espace était aménagé en deux paliers, accueillant chacun un lit double. Knox avait toujours dormi dans celui qui se situait le plus en hauteur, laissant l'autre à Mormor.

Knox remarqua avec plaisir que la grosse tête de poisson chantante était toujours à sa place, au-dessus du canapé. Les frères Knudson n'avaient pas perdu leur sens de l'humour.

Soudain, des souvenirs de fous rires lui revinrent à la mémoire. Alors, plutôt que de céder à la nostalgie, il décida de se secouer, et de ne pas rester sans rien faire.

— Je vais allumer le poêle, lança-t-il.

Il faisait si froid dans le chalet que leur respiration formait de la fumée.

— L'atmosphère va se réchauffer en un rien de temps.

Petey avait aussi préparé un feu. Knox n'avait plus qu'à l'allumer. Au bout de quelques minutes, la chaleur commença à se diffuser dans la pièce.

Il prit place sur le canapé, alors que Trudie s'était installée dans le fauteuil. Il aurait aimé qu'elle soit assise à côté de lui, mais en même temps c'était peut-être aussi bien comme cela, car Trudie était devenue pour lui la tentation incarnée.

Il se mit à rire en regardant leurs boîtes repas posées sur la petite table.

— Maintenant que les hamburgers et les frites sont froids, nous pouvons passer à table.

Elle se mit à rire à son tour.

— Mais c'est super : comme ça, ils vont avec la bière !

— Tu te souviens quand...

— Tu te souviens quand...

Ils s'interrompirent car ils avaient parlé tous les deux en même temps.

— Quand tu es tombé en panne d'essence ? reprit Trudie.

Ce jour-là, ils avaient prévu d'aller à la pêche, et ils avaient emporté des hamburgers pour pique-niquer. Ils pensaient avoir assez d'essence pour faire l'aller et retour. Mais ils s'étaient trompés.

Knox acquiesça.

— Oui. Les hamburgers étaient froids.

— Et la bière avait gelé à l'arrière de ton 4x4.

— Je sais. C'est à partir de ce jour que j'ai acheté une glacière à glisser derrière les sièges.

Pendant quelques secondes, revivant ce souvenir commun, ils redevinrent les amis et les complices qu'ils avaient été. Knox mordit dans son hamburger. Comme toujours, il était préparé à la perfection, avec ces délicieux et inimitables oignons grillés au sommet du petit pain.

— Même froids, les hamburgers de Lucky sont bons.

— Je sais, répondit Trudie, la bouche pleine.

Le feu crépitait joyeusement dans le poêle et Knox se sentit empli d'un sentiment de contentement qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Un contentement auquel participait, bien entendu, la présence de Trudie, dans toute la splendeur de sa féminité. Il la regarda à la dérobée. Alors que le reste de la pièce était dans la pénombre, la petite lampe posée sur la console entre le fauteuil et le canapé éclairait ses traits délicats. Non, décidément, elle n'était plus pour lui la camarade qu'elle avait été.

Son nez droit était très légèrement à la retroussette et son menton était joliment pointu. Ses cheveux bouclaient un peu autour de ses joues, et il remarqua combien ses pommettes bien dessinées structuraient son visage. Elle était belle, et d'une beauté chaleureuse et naturelle qui n'avait rien à voir avec la perfection glacée d'Elsa à laquelle il était habitué. Elsa était plutôt un chat persan et Trudie un siamois, songea-t-il, alors que lui venait à l'esprit — déformation professionnelle oblige — une nouvelle comparaison animalière. Il n'était pas certain qu'Elsa ni même Trudie apprécieraient ce rapprochement mais, en tout cas, pour lui il s'agissait d'un compliment. Les persans

et les siamois étaient deux races de chats pareillement magnifiques. Différentes, mais magnifiques.

— Cette année, je participe pour de bon aux préparatifs de Chrismoose, dit Trudie, comme si elle cherchait désespérément quelque chose à dire.

Elle semblait légèrement mal à l'aise. Il avait dû la regarder un peu trop fixement.

— Ah oui ? Comment cela ?

— Eh bien, comme la fête devient de plus en plus importante, Merrilee m'a demandé si je voulais bien m'occuper de la décoration florale. Elle souhaitait quelque chose en accord avec le lieu et bien ancré dans la tradition. Demain, j'irai donc chercher ma matière première dans la nature.

— Tu as besoin d'aide ?

Elle marqua une pause, durant laquelle elle sembla en proie à un vif débat intérieur.

— Ecoute, répondit-elle finalement, j'aspire au calme et à l'apaisement. Je ne veux pas que tu viennes avec moi si cela risque de causer des tensions avec Elsa. Je ne suis pas venue ici pour ça, et je n'en ai aucune envie.

Elle détourna le regard, et continua, en fixant le poêle :

— Cela m'a pris un certain temps de me faire à ton absence et de surmonter le manque et le vide causés par ta disparition. Je n'ai pas envie de revivre tout ça.

— Je suis désolé...

— Tu me l'as déjà dit et j'ai accepté tes excuses. Tu n'as pas besoin de recommencer. Je dis juste que je ne veux plus me disputer avec toi au sujet d'Elsa. Je ne veux pas qu'Elsa te pose tes ultimatums et que tu disparaisses de nouveau de ma vie du jour au lendemain.

— Là, on dirait que c'est toi qui me poses un ultimatum.

Elle haussa les épaules.

— C'est possible, même si je ne pense pas que ce soit le cas. Je suis juste franche avec toi.

Ce fut à lui de marquer une pause. Il avait envie de lui raconter le marché qu'il avait passé avec Elsa. Il avait envie de lui dire qu'ils n'étaient plus ensemble que pour sauver les apparences et que leur histoire était en train de se terminer. Mais cela ne lui parut pas correct. Il avait aussi envie de lui dire que, s'ils passaient la journée du lendemain ensemble, Elsa le prendrait bien. Mais il savait que ce ne serait pas le cas. Il commençait à voir certaines choses un peu plus clairement que pendant un moment.

Cependant, ce n'était pas cela qui allait l'arrêter. Il s'occuperait de ménager la susceptibilité d'Elsa, il en était capable. Restait le second sujet d'inquiétude de Trudie. Là non plus, ce n'était pas un problème :

— Je te promets, je ne m'évanouirai plus dans la nature. A quelle heure est-ce qu'on commence demain ?

\* \* \*

Trudie n'aurait su dire exactement ce qu'elle ressentait. Si quelqu'un avait regardé par la fenêtre, tout lui aurait semblé comme avant : il aurait vu Knox et elle en train de discuter, tout en partageant leur repas. Et pourtant, tout était différent. Qui était-il ? Qui était-elle ? Que voulait-elle ?

— Tu as amené le sapin ? demanda-t-elle.

C'était un sapin artificiel. Enfants, ils avaient fabriqué des décorations en pâte à sel pour les y accrocher. Assis autour de la table, dans la cuisine de Mormor, ils avaient découpé des formes dans la pâte avec des emporte-pièces, pour les peindre ensuite. Chaque année, quand ils venaient à Chrismoose, ils installaient le sapin dès le soir de leur arrivée pour pouvoir en profiter le plus

longtemps possible lors de leur séjour à Good Riddance.

Knox esquissa un hochement de tête.

— Il est dans le 4x4.

Malgré elle, elle laissa échapper un soupir de soulagement. S'il s'était débarrassé du sapin et de ses décorations pendant ce malheureux vide-greniers ou qu'il les avait donnés à une association caritative, elle l'aurait regretté toute sa vie.

— Je pourrais peut-être t'aider à l'installer... sauf si tu préfères le faire sans moi.

— Faisons-le.

Elle avait compris ce qu'il voulait dire, bien entendu. Cependant, elle ne put s'empêcher de penser à autre chose. A quelque chose de bien plus torride que l'installation d'un sapin de Noël.

« Faisons-le. »

Elle imaginait déjà le goût de ses baisers, le contact de sa langue, la chaleur de ses mains ardentes et caressantes sur sa peau... Elle eut soudain très chaud au visage. Pourvu qu'il ne remarque pas sa réaction, songea-t-elle, gênée. Plutôt que de le regarder, elle tourna la tête vers Jessup, qui était allongé à côté du poêle.

— Tu as besoin d'un coup de main ?

Euh, non, ce n'était pas très heureux, comme formule, se dit-elle, légèrement paniquée.

— Enfin, je veux dire, tu veux que je t'aide à le transporter jusqu'ici, ou tu préfères que je reste à surveiller Jessup ?

— Reste au chaud avec le monstre. Je m'occupe du sapin.

Knox se leva et enfila sa veste. Un air glacial s'engouffra dans le chalet lorsqu'il ouvrit la porte. Il revint quelques minutes plus tard, une grosse boîte oblongue et une autre plus petite et rectangulaire dans les bras. Il était si encombré qu'on ne le voyait plus et qu'il dut refermer la porte d'un coup de pied.

Trudie se mit à rire et Knox fit la grimace.

— Tant mieux si je t'amuse.

— Oui, tu l'as dit, tant mieux, répondit-elle en riant plus fort.

Il l'imita alors. C'était si drôle, même si elle ne se souvenait plus vraiment de ce qui avait causé son hilarité. Et c'était exactement comme avant, quand les fous rires de l'un déclenchaient ceux de l'autre et qu'ils se mettaient à rire ensemble sans savoir pourquoi.

Soudain, ils se turent, comme s'ils prenaient tous les deux conscience de quelque chose. La respiration de Trudie se coupa et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine quand elle se perdit dans la profondeur bleue de son regard, dans ce moment partagé, dans le simple fait d'être de nouveau avec lui.

Jessup donna un petit coup de museau dans ses genoux, et elle détourna le regard.

— On dirait que Jessup est pressé d'installer le sapin, dit-elle d'une voix un peu rauque.

— Puisque nous sommes prêts à tout pour que Jessup soit content, allons-y.

En souriant, Knox sortit son canif et coupa l'adhésif qui fermait la boîte contenant le sapin.

Ce n'était que vers l'âge de vingt ans que Trudie avait pris conscience de l'incongruité du sapin de Noël choisi par Mormor. Alors qu'ils vivaient dans une région où les conifères abondaient, Mormor avait opté pour un sapin blanc artificiel.

— Tu veux préparer du chocolat chaud pendant que je m'occupe des lumières ? demanda Knox.

C'était ce qu'ils avaient toujours fait. Mormor et Trudie préparaient du chocolat chaud pendant que Knox installait le sapin et les guirlandes.

— Bien sûr. Je vais faire ça.

Trudie fouilla dans la cuisine, qui lui était encore assez tristement familière, bien qu'elle n'y ait pas mis les pieds depuis presque deux ans. Pendant que le lait chauffait, elle versa le cacao en poudre dans deux grandes tasses. Lorsque la boisson fut prête, Knox venait juste de terminer de monter le sapin et de suspendre les guirlandes lumineuses. Tout se déroulait exactement comme par le passé.

Elle lui tendit sa tasse. Lorsque leurs doigts se frôlèrent, elle frissonna et se troubla. Elle n'avait jamais frissonné de la sorte lorsque les doigts de Jeremy Lyons et les siens étaient entrés en contact. Les baisers qu'ils avaient échangés à une ou deux reprises n'avaient même pas causé chez elle le moindre frémissement... malheureusement.

Quelle chance elle avait. Il fallait que celui qui la mette en émoi soit Knox, venu à Good Riddance en compagnie de sa Reine des Neiges de petite amie. Knox qui avait tourné le dos à leur amitié et, de ce fait, lui avait brisé le cœur. N'était-ce pas fantastique ?

— Délicieux, dit-il après une gorgée prudente, car le liquide était brûlant. Merci.

— Je t'en prie.

C'était impossible de continuer à lui en vouloir. Il comptait trop pour elle, il lui avait trop manqué, et elle ne savait pas si l'occasion de passer un peu de temps avec lui se représenterait de sitôt. Elle refusait de gâcher celle-là.

Elle tira doucement sur quelques branches du sapin, pour les répartir plus harmonieusement.

— O.K. Prêt pour les décorations ?

La tête posée sur ses pattes, Jessup les observa accrocher les petits sujets qu'ils avaient fabriqués enfants.

Alors qu'il aurait été facile de sombrer dans la mélancolie, Trudie apprécia ce moment. Plutôt que d'être triste à cause de l'absence de Mormor, elle choisit de se rappeler des jours heureux, et ces souvenirs la réconfortèrent plus qu'elle ne l'aurait cru.

Ensuite, ils firent ce qu'ils avaient toujours fait. Ils éteignirent toutes les lumières sauf celles qui se trouvaient dans le sapin, et s'installèrent côte à côte sur le canapé.

Il y avait quelque chose d'hypnotisant et de relaxant dans le clignotement des lumières, la saveur du chocolat chaud, l'odeur et le bruit du bois en train de brûler, et dans la solidité et la chaleur de la présence de Knox à ses côtés. Elle sentit ses paupières et son corps s'alourdir. Elle baissa suffisamment sa garde pour venir s'appuyer contre lui. Elle sentait son cœur battre dans son dos, et sa respiration caresser sa nuque. Elle posa sa tête dans le creux de son épaule. Il sentait vaguement l'antiseptique, le cuir, et la fumée de bois.

Il faudrait qu'elle se lève et s'en aille. Il faudrait qu'elle lui demande de la raccompagner jusqu'à sa voiture, ou au moins jusqu'à son propre chalet. C'était ce qu'elle allait faire... dans quelques minutes. Elle voulait juste profiter encore un peu de ce moment. Elle voulait fermer les yeux et faire comme si — pour quelques instants encore — il lui appartenait.

— Trudie ?

— Oui ?

— On est bien.

Il passa ses bras autour d'elle, et elle eut l'impression que quelque chose à l'intérieur d'elle se mettait à fondre, comme si son cœur se libérait des glaces qui l'enserraient depuis cette nuit d'été où leurs chemins s'étaient séparés. Elle se blottit davantage contre lui, et elle sentit ses muscles puissants se contracter. Son odeur, si familière et si particulière, l'envahit.

Le feu crépitait dans le poêle et les battements de cœur de Knox résonnaient dans son oreille. Dans le lointain, elle devina le vrombissement d'une motoneige, accompagné des aboiements

assourdis d'une meute de chiens de traîneau.

Une tiédeur délicieuse et langoureuse l'enveloppa. Elle avait l'impression d'être un bourgeon sur le point d'éclorre à la chaleur et à la lumière.

Lorsqu'il la serra plus fort, elle le fixa avec intensité. A cet instant, tout bascula entre eux, bien que ni l'un ni l'autre ne bougent. Son souffle, chaud et délicieusement parfumé au chocolat, vint chatouiller ses cheveux et sa tempe.

Il se pencha légèrement, et elle inclina son visage, entrouvrant ses lèvres brûlant d'être embrassées. La confusion et le désir emplirent ses yeux bleus. Elle le vit et le sentit : il la voulait. Ses lèvres n'étaient plus qu'à quelques millimètres des siennes, lorsque l'image d'Elsa s'interposa entre eux.

Non ! Elle ne pouvait pas faire cela. Elle recula, le plus loin possible de sa bouche.

— Il est temps que je m'en aille.

Eh bien, il avait failli faire une belle bêtise. Knox se redressa et ôta son bras de l'épaule de Trudie. Indubitablement et indiscutablement, l'embrasser aurait été une erreur. Non ?

Elle se leva, légèrement hésitante.

— J'ai besoin de passer à la salle de bains avant qu'on s'en aille.

— Bien sûr. Pas de problème.

Elle traversa la pièce et disparut en fermant la porte derrière elle.

Bien sûr, que cela aurait été une erreur. Il avait cru ne pas être le seul à ressentir cette attirance ni à percevoir cette tension sexuelle. Eh bien, apparemment, si. Il avait failli l'embrasser et elle avait réagi comme un chat échaudé.

Il enfila sa veste et prépara celle de Trudie. Il avait tout à coup hâte de bouger et de se retrouver seul. Trudie le mettait trop mal à l'aise. A son contact, il devenait hésitant, incertain, agité. Dans ces conditions, oui, elle avait raison : il était temps qu'elle s'en aille.

Il entendit l'eau du lavabo couler et, quelques minutes plus tard, elle sortit de la salle de bains.

— Tiens, dit-il, en lui tendant sa veste.

Il avait prévu de la lui tenir pendant qu'elle l'enfilait. Mais elle la lui prit des mains et se débrouilla seule. Très bien. Message reçu.

— Prête ? demanda-t-il.

— Oui.

Jessup, qui avait bien compris de quoi il retournait, alla se planter devant la porte. Lorsque Knox l'ouvrit, l'air glacé s'engouffra à l'intérieur. Ils s'aventurèrent tous les trois dans la nuit de cette froide fin d'après-midi hivernale.

— Je t'emmène à ton chalet ?

Le chalet où logeaient Trudie et ses parents devait se trouver à deux kilomètres à vol d'oiseau, et à environ cinq kilomètres par la route.

— J'ai besoin de ma voiture, et je l'ai garée à Good Riddance, répondit-elle en ouvrant la portière du 4x4 et en attendant que Jessup grimpe le premier.

Dès que Knox démarra, un silence pesant s'installa. Il jeta un coup d'œil à la dérobée à Trudie. Elle regardait par la fenêtre.

Il aurait dû l'embrasser, finalement. La gêne n'aurait pas été plus importante que celle qui régnait en ce moment entre eux. Et, au moins, il aurait satisfait son envie de la goûter et de savourer ses lèvres si pleines et si sensuelles. Que risquait-il s'il l'embrassait ?

Il n'y avait qu'une façon de le savoir.

Soudain, il se gara sur le bas-côté.

L'air surpris, elle tourna la tête.

— Qu'est-ce que...

Faisant comme si Jessup n'était pas là, il se pencha vers elle pour la saisir par la nuque et l'attirer à lui. Il voulait sa bouche, à tout prix.

Sa bouche suave, brûlante, et obsédante.

Après un moment d'hésitation, les lèvres de Trudie épousèrent les siennes, jusqu'à s'y fondre. Elles étaient encore plus douces qu'il ne l'aurait cru. En soupirant, elle enfonça ses doigts dans ses cheveux. Plein de fièvre et d'ardeur, il explora sa bouche. Trudie se rapprocha et mêla sa langue à la sienne. Ce fut comme si un éclair brûlant et fulgurant le transperçait.

Trudie étouffa un gémissement dont le son se répercuta dans sa bouche et parcourut son corps, provoquant chez lui une érection violente et immédiate. Il la voulait. Il avait besoin de la sentir tout contre lui.

Mais quelque chose le gênait. Jessup. Encore lui.

Il la lâcha. Leurs respirations saccadées emplirent la cabine. Les vitres étaient couvertes de buée.

Trudie reprit sa place sur son siège, puis demanda :

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Il se redressa, et redémarra autant pour résister à la tentation de l'embrasser de nouveau que pour arriver à destination.

— Parce que les choses étaient vraiment trop bizarres entre nous. Maintenant, on sait.

— Qu'est-ce qu'on sait, mis à part le fait que tu n'avais pas le droit de faire ça ?

— On sait à quel point c'était bon.

Horriblement bon, même.

Elle croisa les bras, l'air fermé.

— Ne refais jamais ça.

— D'accord.

Ils s'embrasseraient encore mais, la prochaine fois, ce serait elle qui en prendrait l'initiative, il en était persuadé. Alors que, dix minutes plus tôt, il était pressé de se débarrasser d'elle, il ne voulait à présent plus qu'elle parte. Il ne savait pas quand il allait la revoir, ni s'il y avait véritablement une place pour elle dans sa vie, mais il ne voulait surtout plus la perdre.

— Demain, je vais faire un tour à l'élevage de bisons pour voir si tout se passe bien et pour discuter avec le vétérinaire du coin. Tu veux m'accompagner ? Je pense que ce sera assez intéressant, et une fois qu'on sera de retour on pourra aller cueillir la verdure dont tu auras besoin pour tes compositions florales.

Un long silence s'installa, avant qu'elle ne demande :

— Est-ce que tu emmènes Elsa ?

— Non. Elle est très occupée de son côté.

En plus, il ne le lui avait pas proposé.

— A quelle heure pars-tu ? Tu y vas en voiture ou en avion ?

— Etant donné toute la neige, l'état des routes et les contraintes de temps, je préfère prendre l'avion. J'ai rendez-vous avec Dalton vers 9 heures.

Dalton Saunders et Juliette Sorenson étaient les deux pilotes basés à Good Riddance. L'un ou l'autre auraient convenu à Knox. Tous les deux s'étaient mariés depuis son dernier séjour, nota-t-il au passage. Dalton avait épousé la doctoresse de la ville, et Juliette, un entrepreneur en bâtiment. Ils

n'étaient pas les seuls. Les cousins Sisnukett, Clint et Nelson, étaient aussi casés tous les deux. Gus et Teddy s'étaient tous les deux mariés et avaient quitté la région. Et même Merrilee et Bull avaient officialisé. Une vraie épidémie... D'ailleurs, quand Elsa, à son tour, avait commencé à vaguement parler mariage, il avait commencé à se dire qu'il était peut-être temps de prendre le large.

— Tu emmènes Jessup ? demanda Trudie, qui semblait toujours hésiter.

— Oui, il serait malheureux sinon. En temps normal, il m'accompagne au cabinet tous les jours.

Jessup détestait la solitude et, comme il se tenait très bien, l'emmener un peu partout ne posait jamais le moindre problème.

— J'ai du travail.

— J'ai dit que je t'aiderais.

Il avait tout à coup très très envie qu'elle l'accompagne. C'était comme s'il voulait rattraper le temps perdu pendant qu'ils se trouvaient tous deux au même endroit, dans un environnement familier et plein de repères communs. Qui savait ce qui se passerait lorsqu'ils seraient de retour à Anchorage ? Il voulait profiter de sa présence tant qu'il le pouvait. Surtout après ce baiser incroyablement explosif qu'ils venaient d'échanger.

— Viens avec moi. S'il te plaît.

Il vit la capitulation dans ses yeux avant même qu'elle ne hoche la tête et réponde :

— D'accord. A quelle heure ? Où ça ?

Elle venait d'accepter. La joie qui l'emplit était telle qu'il en fut lui-même surpris.

— Voyons voir..., dit-il, en essayant de reprendre malgré tout ses esprits. On peut se donner rendez-vous à l'aérodrome à 9 heures moins le quart. Mais je peux aussi passer te prendre à ton chalet.

Ils étaient arrivés au parking, et il se gara juste à côté de la voiture de Trudie.

— Non, répondit-elle. Je préfère te rejoindre directement à l'aérodrome.

— Très bien.

La main sur la poignée de la portière, elle s'apprêta à descendre.

— Merci de m'avoir aidé à installer le sapin, ajouta-t-il.

— C'est normal. Merci à toi pour le hamburger et la bière.

— Pas de problème.

Elle semblait hésiter, la main toujours posée sur la poignée de la portière. A tous les coups, elle avait quelque chose sur le cœur, et elle n'allait pas tarder à lui livrer le fond de sa pensée. Knox essaya de se préparer mentalement car il y avait des chances pour qu'il n'ait pas envie d'entendre ce qu'elle avait à lui dire. Trudie n'était pas connue pour mâcher ses mots.

— Je sais que je me répète, mais je voulais être certaine que tu m'aies bien comprise... Ne m'embrasse plus jamais, dit-elle, en fixant la neige qui s'était remise à tomber à gros flocons.

L'atmosphère était glaciale, dehors comme dedans.

Puis elle lui adressa un regard dans lequel il crut déceler une légère détresse.

— Pas de problème.

Le lien qui l'unissait à Trudie avait toujours été spécial et très fort. A n'importe quel moment, il savait ce qu'elle pensait et ce qu'elle ressentait. Elle avait voulu ce baiser autant que lui... mais la prochaine fois ce serait elle qui l'embrasserait. Il le répétait et le maintenait.

— Cette requête aurait un peu plus de poids si tu ne m'avais pas rendu mon baiser avec autant d'enthousiasme. Mais d'accord...

— Tu délirés, dit-elle en tournant son joli petit nez vers la portière.

— Tu crois ça ?

Là, elle le décevait un peu. Connaissant Trudie, il se serait attendu à un peu plus de franchise et à un peu moins de mauvaise foi.

— Tu voulais que je t’embrasse, mais d’accord, on va retenir ta version des faits. C’est en toute innocence que tu étais assise sur le canapé, blottie contre moi. Et, quand tu m’as regardé, ce n’était pas pour m’inciter à t’embrasser. Et tu n’as pas du tout apprécié notre baiser de tout à l’heure. Pas de problème, si c’est comme ça que tu veux te rappeler les choses.

— Avant, tu étais gentil.

— Alors ne viens pas avec moi demain si tu ne me trouves pas gentil, lança-t-il, sur un ton volontairement provocateur.

— Je ne te connais plus.

— Dans ce cas, réapprends à me connaître.

Elle ouvrit la portière et le froid s’engouffra à l’intérieur, accompagné de quelques flocons de neige portés par une rafale de vent.

— A demain matin, dit-elle en descendant du camion.

Au moins, c’était un début.

\* \* \*

Songeuse, Trudie resta un moment immobile, pendant que Knox faisait demi-tour pour sortir du parking. Elle avait bien fait de lui dire qu’ils ne devaient plus s’aventurer sur ce terrain miné. Vraiment, c’était mieux ainsi... même si son corps brûlait toujours du feu allumé par leur baiser. Dès le début, elle avait su que c’était mal — il était avec Elsa — et dangereux, comme le prouvait l’état déplorable qui avait été le sien pendant un an et demi. Pourtant, elle n’avait pas eu assez de volonté pour résister à son étreinte ni au contact de ses lèvres.

Quand on parlait du loup... Comme surgie de nulle part, Elsa apparut soudain devant elle, la laissant abasourdie.

— Hello, Gertrude.

Trudie détestait son prénom mais, se sentant coupable à cause du baiser, elle ne protesta pas.

— Salut, Elsa.

— Ça fait longtemps...

Elsa, resplendissante dans un bonnet et un manteau bordés de fourrure, pencha légèrement la tête d’un côté.

— J’ai failli ne pas te reconnaître avec cette jolie coiffure.

Que pouvait-elle donc répondre à cela ? Il y avait quelque chose de légèrement péjoratif dans le terme « joli » lorsqu’il était prononcé par une grande jeune femme blonde, élégante et racée.

— C’est moi, pourtant.

C’était une réponse lapidaire, mais elle n’avait vraiment rien à dire à Elsa, et Trudie n’était pas très douée pour le bavardage, surtout avec quelqu’un qu’elle n’appréciait pas.

— Comment va ton travail ? Tu es dans les fleurs, si je me souviens bien.

— C’est exact, et tout va bien, je n’ai pas à me plaindre. Et toi, tes affaires ?

Elsa possédait une boutique de vêtements de créateurs à Anchorage et gérait également un service de traiteur, pour des réceptions et autres événements ponctuels.

— Si tu savais... Je n’arrête pas. Mais tu devrais passer à la boutique un de ces jours. Si tu as envie de renouveler ta garde-robe, je pourrais te conseiller.

Trudie savait que c’était une critique à peine déguisée et qu’Elsa la trouvait mal habillée.

— Pourquoi pas. Un jour.

Quand les poules auraient des dents.

— Est-ce que tu es allée au spa qui vient d'ouvrir en ville ? Il est fabuleux. Si ce n'est pas déjà fait, tu devrais l'essayer.

Décidément, Elsa débordait d'idées sur ce que Trudie devait faire ou pas. Elle était pourtant capable de se débrouiller sans elle.

— J'y suis déjà allée, figure-toi. Les massages d'Ellie Sisnukett sont tout simplement divins.

— En ce qui me concerne, j'ai opté pour un modelage du visage. C'était magique, tu devrais essayer.

Assez. Si Elsa lui disait une fois de plus ce qu'elle devait faire, elle risquait de se mettre à hurler, ce qui ne serait sans doute pas une bonne idée. Elle s'était montrée jusque-là polie et cordiale, mais sa patience était à bout.

— A une prochaine fois, alors, lança-t-elle sèchement.

Soit Elsa n'avait pas compris qu'elle l'agaçait, soit elle s'en moquait, car elle poursuivit :

— Ça doit faire bizarre de te retrouver comme au bon vieux temps avec Knoxie ?

Knoxie ? C'était bien à un adulte qu'Elsa, une presque trentenaire, venait de faire référence, en l'affublant du diminutif peu flatteur de « Knoxie » ? Au passage, elle venait de laisser entendre à Trudie qu'elle savait qu'elle et Knox étaient allés chez Gus et qu'ils en étaient partis ensemble. Et elle lui rappelait aussi que c'était elle qui avait dicté sa loi pendant les deux années écoulées et qui l'avait tenue éloignée de Knox pendant tout ce temps. Tout cela faisait beaucoup pour une seule phrase.

Trudie n'appréciait pas Elsa davantage qu'auparavant et elle n'avait aucune intention de parler de « Knoxie » avec elle.

— Un peu, oui, répondit-elle. Il faut que je file. J'ai un rendez-vous dans cinq minutes.

C'était plutôt dix minutes plus tard que Trudie devait faire le point sur la décoration florale avec Merrilee, avant de rencontrer la nouvelle propriétaire du Bed & Breakfast, Alyce Henderson, mais elle était pressée de se défaire d'Elsa.

— Moi, je suis attendue au studio de Tessa Sisnukett pour une séance photos et une interview. Je dois rencontrer une journaliste locale et un de ses collègues travaillant pour un magazine sur l'Alaska. Ils veulent consacrer une double page à l'événement. On a dû bousculer un peu le programme des festivités, car l'organisation est loin d'être optimale, comme souvent dans les petites villes, ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel. La Miss Chrismoose élue l'an passé sera là aussi, mais c'est moi qui serai l'attraction, puisque je ne suis pas d'ici.

— Amuse-toi bien.

Ce serait le cas, sans aucun doute, puisqu'elle serait au centre de l'attention.

— Toi aussi.

Trudie quitta le parking à grands pas, et se dirigea vers l'immeuble abritant le bureau de Merrilee et le Bed & Breakfast. Dans le hall, elle poussa un petit soupir de soulagement. Cela faisait du bien d'être au chaud, mais surtout d'être débarrassée d'Elsa. Trudie regarda tout autour d'elle. Comme d'habitude, Dwight et Jefferson étaient assis près du poêle bien garni, autour d'un plateau d'échecs, plongés dans une partie et dans une discussion animée.

Merrilee, au téléphone, lui adressa un petit signe pour lui demander de patienter quelques minutes. Trudie hocha la tête et se dirigea vers le bar, qui proposait toujours gracieusement boissons chaudes et douceurs variées. Aujourd'hui, elle avait le choix entre biscuits au pain d'épices et muffins. Elle prit un petit pain d'épices, puis un deuxième, et se servit une tasse de café. Elle fit

comme si la bonne femme en pain d'épices était Elsa et s'empressa d'y mordre à pleines dents — lui arrachant la tête au passage — avec une satisfaction macabre.

La bouche pleine, et sa tasse à la main, Trudie alla un peu plus loin. Elle voulait laisser à Merrilee le temps de terminer son coup de téléphone tranquillement. De toute façon, elle n'était pas pressée.

Alberta — l'étincelante « fiancée » de Dwight, qui, comme son promis, devait approcher les quatre-vingts ans — était assise dans le petit salon, en train de parler à une femme brune que Trudie ne connaissait pas. Un sapin de Noël décoré de petits rennes sculptés se trouvait entre le fauteuil et la porte. Et dans ce coin se trouvait également le renne grandeur nature habillé en Père Noël que Trudie adorait depuis qu'elle était enfant. Il avait le chic pour la faire sourire dès qu'elle le voyait.

Des poinsettias de soie ornaient la chevelure rouge flamme d'Alberta. Elle portait une veste en lainage rouge, verte et noire, bordée de haut en bas d'une guirlande dorée, qu'elle avait assortie avec un pantalon bouffant que n'aurait pas renié le Père Noël. Des bottes en vinyle vertes — et c'était la première fois de sa vie que Trudie voyait des bottes pareilles — complétaient l'ensemble. Ancienne gérante d'une agence matrimoniale et diseuse de bonne aventure à ses heures perdues, Alberta était un personnage haut en couleur, dans tous les sens du terme. Lorsqu'elle fit signe à Trudie de s'approcher, on aurait dit qu'elle guidait un avion sur une piste d'atterrissage.

— Quoi de neuf, trésor ? demanda Alberta. Comment vas-tu depuis la dernière fois ?

De toute évidence, il s'agissait d'une question toute rhétorique car Alberta ne reprit même pas sa respiration avant d'enchaîner :

— Je voudrais te présenter quelqu'un. Voici mon amie Tansy Wellington, une professionnelle de l'amour, elle aussi.

Incroyable ! Trudie était une grande fan, et elle l'assumait. Elle essaya cependant de garder son calme.

— J'adore votre chronique, dit-elle. Quelle joie de vous rencontrer.

Au moment où Knox et Elsa s'étaient mis ensemble, Trudie avait songé plus d'une fois à écrire à Tansy, qui tenait un célèbre courrier du cœur, dans la presse et sur internet.

La petite femme brune sourit et remonta ses lunettes sur son nez.

— Je suis moi-même ravie de vous rencontrer.

— Viens nous rejoindre, dit Alberta en désignant un fauteuil.

Trudie s'installa dans le siège moelleux et Alberta tourna la tête vers elle, tel un oiseau coloré.

— Je t'ai vu avec Knox tout à l'heure. Et puis j'ai vu Son Altesse, seule. Qu'est-ce que c'est que ce triangle amoureux ?

— Il n'y a pas de triangle amoureux, répondit Trudie.

Elle avala une gorgée de café alors qu'Alberta la fixait en fronçant ses sourcils dessinés au crayon.

— Si tu le dis.

— Est-ce que tu parles de la grande jeune femme blonde, la Reine des Neiges, et du jeune homme brun qui était avec elle ? demanda Tansy.

— Exactement, répondit Alberta. Je parle de ces deux-là... et bien sûr, ajouta-t-elle en désignant Trudie, de cette demoiselle.

Tansy hocha la tête.

— Je les ai vus s'installer tout à l'heure. Moi-même, je venais d'arriver en ville. Je suis hébergée par ma sœur et sa famille, ajouta-t-elle en s'adressant à Trudie. Je ne manquerais Chrismoose pour rien au monde. Mon ami n'a pas pu m'accompagner, mais je crois qu'il survivra

une semaine sans moi, et réciproquement...

Trudie se mit à rire. Non seulement elle adorait la chronique de Tansy, mais elle trouvait la femme éminemment sympathique.

Tansy regarda Trudie à travers ses lunettes.

— M'auriez-vous déjà écrit, par hasard ?

— Non, mais j'y ai pensé plusieurs fois.

Alberta s'en mêla :

— J'ai vu Elsa et Knox ensemble, et elle n'est pas faite pour lui, dit-elle à Tansy.

— C'est aussi mon avis, renchérit la chroniqueuse. Je ne les ai vus que brièvement ce matin, mais ça m'a suffi.

— Le jugement est donc unanime, dit Alberta en pouffant.

— Peu importe que le monde entier le sache, tant que le principal intéressé n'est pas au courant, commenta Trudie.

Alberta et Tansy échangèrent un regard, avant que Tansy ne se tourne vers Alberta.

— Ton point de vue de professionnelle ?

— Il commence à se réveiller. Les hommes sont comme ça : parfois, ils se laissent subjugués par une femme. Là, ça crève les yeux qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Puis, en se tournant vers Trudie, elle ajouta :

— Ne change pas de cap, il a besoin de toi.

Trudie secoua la tête. Elle n'allait pas se laisser monter la tête ni écouter leurs conseils sentimentaux. Elle avait retenu la leçon des deux années passées.

— Il n'est plus l'homme que je connaissais.

— Tu le retrouveras, promit Alberta.

De nouveau, Trudie secoua la tête.

— Je n'en suis pas si sûre.

Et le point important, c'était qu'elle n'était pas certaine de le vouloir, en tout cas pas comme Alberta l'entendait. Elle avait eu sa dose de larmes et de souffrance.

— Je les ai vus tous les deux ensemble, et je vous ai vus tous les deux ensemble. Fais-moi confiance, je n'ai pas formé des couples pendant toutes ces années pour rien.

Tansy acquiesça de la tête.

— Généralement, quand quelqu'un change du tout au tout, c'est qu'il s'est produit un événement cataclysmique. Quelque chose qui est venu bouleverser l'ordre des choses.

Alberta approuva :

— Pour Knox, c'est la mort de sa grand-mère qui a tout fait voler en éclats. Mais je sens qu'un nouveau changement, tout aussi important, est sur le point de se produire.

Elles ne voulaient pas l'écouter. Trudie répéta alors :

— Je ne le connais plus.

— Il n'y a qu'une façon d'y remédier, dit Alberta en souriant. Réapprends à le connaître.

— C'est drôle, c'est exactement ce qu'il m'a dit.

— Je souscris également à ce plan, ajouta Tansy.

— Nous semblons toutes oublier qu'il a une petite amie, leur rappela Trudie.

— Je ne serais pas aussi affirmative que toi à ce sujet, dit Alberta. Il vaudrait peut-être le coup que tu le lui redemandes. En ce qui me concerne, je ne suis pas convaincue que leur couple soit une affaire qui marche.

— Mais il est venu avec elle.

— Je te le redis : pose-lui la question.

— Excellente idée. Je valide, dit Tansy entre deux gorgées de thé.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Le Grand Conseil des Relations amoureuses ? demanda Trudie. Alberta rit d'un air malicieux.

— Exactement. Parfois, mettre une histoire d'amour sur les rails nécessite l'aide de tout un village.

Tansy sourit.

— Et je le dis par expérience : Good Riddance est le village idéal pour ça.

— Est-ce que tu peux attraper cette branche ? Celle qui est là-bas, un peu sur la droite... Parfait.

Knox regarda Trudie depuis l'épicéa où il était perché, prêt à couper la branche qu'elle avait choisie. Elle l'avait accompagné à l'élevage de bisons dans la matinée. A présent, il l'aidait à trouver la « matière première » pour ses compositions florales.

Le bonnet à rayures bleues et vertes qu'elle portait était recouvert d'une fine couche de neige. Dans la lumière déclinante, ses joues étaient roses.

Cela faisait très longtemps que le soleil n'avait pas brillé aussi fort, que la neige n'avait pas été aussi blanche, ni l'air aussi doux. Il aurait pu en jurer. Et, toute la journée, il s'était abreuvé, jusqu'à l'ivresse, de la présence de Trudie à ses côtés, de ses yeux étincelants, de son odeur, de sa chaleur. C'était comme si une espèce de fièvre l'avait gagné. Comme convenu, il avait accompagné Elsa à un dîner la veille au soir, mais il s'était montré peu patient envers ses questions et son bavardage.

Trudie, l'image de Trudie, son désir pour elle, l'avaient obsédé depuis qu'ils s'étaient quittés sur le parking. Il s'était tourné et retourné dans son lit toute la nuit, sans jamais fermer l'œil, torturé par son envie d'un autre baiser, torturé par son envie d'elle. Dans son imagination tourmentée, il lui avait fait l'amour plusieurs fois et de plusieurs façons durant la nuit. Cela n'avait toutefois pas calmé son désir. Au contraire, il s'était encore accru au cours de la journée.

Il sectionna la branche et la lui tendit. Apparemment, Jessup se trouvait dans le même état fébrile que lui, même si c'étaient surtout les vacances qui lui faisaient cet effet. L'animal avait surmonté son aversion pour la neige et s'y roulait avec furie.

— Ton chien a perdu la tête, dit Trudie, en riant de ses cabrioles.

Knox savait ce que son chien pouvait ressentir. Lui-même n'était pas loin de sauter de son arbre pour l'imiter.

— Peut-être. Mais en tout cas il a l'air sacrément content.

— On dirait qu'il essaie de dessiner un ange dans la neige. Mais un ange-chien. Ou un chien-ange, si tu préfères.

— Si tu le dis.

C'était Trudie qui lui avait appris à dessiner des anges en s'allongeant dans la neige et en agitant bras et jambes, au cours du premier hiver qu'il avait passé chez Mormor. Sa grand-mère serait heureuse de voir qu'ils s'étaient retrouvés.

— Merci de m'avoir accompagné ce matin.

Trudie brava la bourrasque pour aller ajouter cette nouvelle branche au tas qui commençait à s'amonceler à l'arrière du camion.

— Tu plaisantes ? J'ai adoré.

Puis, en revenant vers l'arbre, elle ajouta :

— La visite était très intéressante, et le décor, merveilleux.

Ils avaient atterri juste au moment où le soleil avait pointé à l'horizon, offrant à leurs yeux émerveillés le majestueux spectacle des animaux à la toison laineuse se découpant sur fond de paysage immaculé.

— C'était impressionnant à voir, non ? demanda-t-il. Tous ces bisons dans la neige.

Le vrombissement de plusieurs motoneiges se fit entendre dans le lointain. Une mésange s'envola en piaillant d'un arbre à un autre. Une légère odeur de fumée de bois flottait dans l'air.

— Oui, c'était vraiment incroyable. Merci de m'avoir invitée. Dwight est quelqu'un de très sympathique.

Sympathique ? Qu'entendait-elle par là ? Knox sentit la jalousie l'étreindre. Que lui arrivait-il ? D'abord cette désagréable sensation lorsqu'elle lui avait parlé de ses parties de pêche avec ce Jeremy quelque chose, et puis ensuite ce vif déplaisir qu'il avait ressenti quand il avait eu l'impression, le matin même, qu'elle souriait un peu trop à Dwight, le propriétaire de la ferme.

Et alors ? Elle était libre... et sympa... et belle à croquer... et drôle. Dans ces conditions, pourquoi ne pourrait-elle pas s'intéresser aux hommes ? Et pourquoi les hommes ne devraient-ils pas s'intéresser à elle ? D'ailleurs, il avait bien l'impression que Dwight l'avait vraiment trouvée à son goût.

Cela ne lui avait jamais posé de problème auparavant. Mais maintenant, si, se rendit-il compte tout à coup. Un énorme problème, même.

Il la voulait. Elle avait été là, juste devant lui, pendant toutes ces années, et il avait été trop bête et trop aveugle pour voir quoi que ce soit. Maintenant, il voyait, mais était-il trop tard ? Était-elle vraiment partante pour réapprendre à le connaître ? Voudrait-elle de lui comme amoureux et comme amant, et plus seulement comme ami ? Malgré l'explosivité de leur baiser — ou peut-être précisément à cause de celle-ci —, elle s'était montrée amicale, mais sur ses gardes, toute la journée.

— Tu vas rester perché là-haut toute la journée ? demanda-t-elle avec un grand sourire.

— Fais ta maligne, va, répondit-il en riant. Si tu continues à te moquer de moi, je vais peut-être rester encore un peu dans mon arbre.

— Fais comme tu as envie. En ce qui me concerne, je vais attendre dans le camion, parce que je suis quelqu'un de sensé.

En ricanant, elle se tourna vers le 4x4, qui était garé sur le bas-côté de la route.

— Mais tu es tout à fait libre de rester là-haut à te geler si ça te chante.

Il sauta à terre. Malgré l'épais tapis de neige qui amortit son bond, il perdit l'équilibre à la réception. Il tendit le bras pour se raccrocher à la première chose qui se trouvait devant lui — en l'occurrence Trudie — en même temps qu'elle tendait le bras pour l'aider à rester debout.

Il tomba en arrière dans la neige, et Trudie atterrit sur lui. Il eut l'impression que ses poumons se vidaient d'un coup de tout l'air qu'ils contenaient. Ce n'était pas à cause de l'impact de sa chute, mais bien à cause de la présence de Trudie tout contre lui. Elle écarquilla les yeux et entrouvrit les lèvres. Son souffle chaud et parfumé se mêla au sien. Leurs deux corps s'épousaient intimement. Le désir s'insinua en eux et les lia irrésistiblement l'un à l'autre.

Il gisait sur un lit de neige, et il se consumait pour elle. Il avait attendu ce moment pendant toute la journée.

— Trudie...

Il passa ses bras autour d'elle, et la serra encore plus fort.

— Knox..., souffla-t-elle.

Il aurait pu jurer qu'il sentait le cœur de Trudie cogner contre sa poitrine malgré toutes les épaisseurs de vêtements, ce qui était fou... Presque aussi fou que ce qu'il s'apprêtait à faire, ou plutôt que ce qu'ils s'apprêtaient à faire.

Il posa sa main gantée à l'arrière de sa tête. Elle avait eu beau répéter qu'elle ne voulait plus qu'ils s'embrassent, elle n'esquissa pas le moindre mouvement pour se dégager. Il approcha son visage du sien. Leurs souffles fumants se mêlèrent. Elle était si proche que son haleine chaude caressait son visage. Elle avait les cartes en main à présent : ils allaient bientôt savoir tous les deux ce qu'elle voulait vraiment. Il laissa sa main posée derrière sa tête, mais ce serait à elle d'abolir — ou pas — les quelques centimètres qui les séparaient encore.

Il la regarda dans les yeux. Ses pupilles sombres lui renvoyaient sa propre image. Il s'ouvrit à elle, lui faisant voir à quel point il la désirait, et lui faisant voir qu'il la laissait maîtresse de son choix.

Leurs lèvres étaient glacées mais leur baiser fut brûlant. Le froid commença à se dissiper jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la chaleur de sa bouche douce et généreuse contre la sienne.

Cette fois, ce fut Trudie qui caressa ses lèvres du bout de la langue, cherchant à les écarter pour s'insinuer plus avant. Il étouffa un grognement et colla son visage au sien lorsque leurs langues se rencontrèrent enfin. Il sentit le feu le dévorer et les embraser tous les deux.

Rien d'autre n'existait plus. Il n'y avait plus que le contact de Trudie, la sensation de leurs deux corps collés, la pression de son bassin contre le haut de ses cuisses, sa saveur, les répercussions de ses gémissements, la caresse veloutée de sa langue.

Et ce n'était pas assez. Vraiment pas. Un désir frénétique s'était emparé de lui. Il voulait la connaître intimement. Il la voulait nue dans son lit, où il pourrait explorer le grain de sa peau de ses mains et de sa bouche, connaître la saveur de chaque parcelle de son corps, l'entendre murmurer son prénom dans le déchaînement de la passion. Il voulait voir ses yeux briller d'un feu allumé et nourri par lui-même. Il la voulait tout entière. Le feu, le désir et le besoin le dévoraient.

Soudain, un aboiement les fit sursauter. Jessup les regardait, l'air inquiet et surpris par la position de Trudie, ainsi que par les soupirs et les gémissements qu'il avait dû entendre.

Trudie leva la tête, mettant fin à leur baiser. Puis elle s'écarta. Il adorait son chien, mais cela faisait déjà deux fois qu'il les interrompait...

Elle se leva, visiblement secouée. Knox l'imita. Il n'était guère plus vaillant, comme s'il était ivre de l'avoir embrassée. Ses jambes tremblaient légèrement, et cela n'avait rien à voir avec le froid, bien au contraire.

Trudie le regarda, la panique dans les yeux, les lèvres rouges et gonflées.

— Pourquoi est-ce que tu as... On n'aurait pas dû... C'était une erreur.

A ces mots, son sang ne fit qu'un tour. Il ne pouvait pas lui laisser dire cela, ni laisser leur relation prendre ce chemin.

— Non, je ne suis pas d'accord. Il y aurait sans doute beaucoup de choses à en dire, mais ce n'était pas une erreur.

Elle ne pouvait pas avoir changé à ce point en un an et demi. La femme qu'il connaissait ne distribuait pas ses baisers au petit bonheur la chance et elle ne l'aurait certainement pas embrassé avec une telle passion si ce n'était pas ce qu'elle ressentait au fond de son cœur. Certaines femmes embrassaient par réflexe, sans réfléchir, comme les enfants coloriaient des dessins en remplissant des cases numérotées.

Il avait fini par se rendre compte qu'Elsa fonctionnait de cette façon. Leur relation n'avait

jamais été vraiment personnelle ni intime, ce qui avait rendu la rupture plus facile. Elle n'avait pas spécialement eu l'air de marquer le coup quand il lui avait dit qu'il ne voulait plus la voir. Tout ce qu'elle voulait, c'était un homme assez séduisant pour qu'elle n'en ait pas honte, et prêt à lui obéir au doigt et à l'œil. Si elle lui avait demandé de l'accompagner à Good Riddance, c'était juste pour qu'il tienne son rôle.

Trudie, elle, ne procédait pas de cette façon. Elle ne faisait rien sans y avoir mûrement réfléchi auparavant. Elle prenait tout personnellement, au contraire. Alors, quand elle l'embrassait ainsi, quand il sentait le contact de ses cuisses tout contre les siennes, ce n'était pas juste qu'elle obéissait à une frénésie sexuelle aveugle, mais parce qu'elle le désirait, lui. Il ne savait peut-être plus grand-chose d'elle, mais de cela il était absolument certain.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et, le temps d'une seconde, il crut qu'elle allait lui tourner le dos. Mais non. Elle était plantée devant lui, et le foudroyait du regard.

— C'était une erreur pour plein de raisons, mais avant tout parce que tu es en couple, et que je n'ai pas pour habitude de me jeter au cou des petits amis des autres dès qu'elles ont le dos tourné.

Il vit ses yeux se mettre à briller. Étaient-ce des larmes de frustration, de colère, de culpabilité ? Il n'aurait su le dire. Mais ce dont il était certain, c'était qu'il ne supportait pas l'idée qu'elle pleure alors qu'il avait facilement de quoi dissiper son chagrin. Tant pis pour Elsa. Il l'avait déjà fait passer avant Trudie une fois, sacrifiant pour elle l'amitié qui les liait depuis si longtemps. Il lui avait fait énormément de mal, et jamais plus il ne la ferait souffrir de la sorte.

— Je ne suis pas en couple avec Elsa, dit-il.

— C'est ça.

Les bras toujours croisés, elle tourna les talons.

Il la rattrapa et posa les mains sur ses épaules contractées pour la forcer à le regarder de nouveau.

— Trudie, j'ai bien conscience que je t'ai fait souffrir, mais tu sais que je n'ai jamais été un menteur... ni un joueur. Même en mettant de côté ce que je ressens pour Elsa, je ne t'aurais jamais manqué de respect à ce point. Je ne suis pas comme ça. Je ne t'aurais pas embrassée si j'avais encore été avec Elsa.

Elle lui décocha un regard méfiant.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que tu es ici avec elle ? Cela n'a aucun sens. Aide-moi à comprendre ce qui se passe, parce que pour moi c'est la confusion la plus totale, et j'ai vraiment besoin de tout sauf ça.

Elle recula, le forçant à la lâcher.

— J'ai dit à Elsa il y a un peu plus d'une semaine que c'était terminé entre nous, dit-il en fourrant ses mains dans ses poches. Elle l'a plutôt bien pris, mais elle a voulu que je l'accompagne ici.

Il haussa les épaules. Ce qu'Elsa lui avait demandé ne lui avait pas beaucoup coûté : il était tout à fait disposé à retourner à Good Riddance pour Christmoose.

— J'avais envie de venir, de toute façon. C'était un peu court pour qu'elle trouve quelqu'un d'autre que moi. J'ai accepté de l'accompagner et de garder notre rupture secrète pour éviter les commérages.

Ses lèvres se mirent à trembler et de nouvelles larmes lui montèrent aux yeux, avant qu'elle ne détourne le regard. Interdit, il se massa la nuque. Il ne savait pas de quoi il s'agissait, mais il avait dit ou fait quelque chose qu'il ne fallait pas. Ce n'était pas la réaction à laquelle il s'était attendu.

— Quel est le problème, Trudie ?

— Donc, tu lui as dit il y a un peu plus d'une semaine que tout était fini entre vous ?

Pourquoi semblait-elle si hors d'elle ? Il pensait lui avoir appris une nouvelle dont elle aurait été ravie. Décidément, il ne comprenait pas toujours les femmes, même si c'étaient des amies de longue date.

— Oui, rétorqua-t-il. Et tu n'as jamais aimé Elsa, de toute façon, donc je trouve ta réaction assez disproportionnée.

— Disproportionnée ? dit-elle d'une voix qui avait grimpé d'une octave.

D'accord, il n'avait peut-être pas choisi le meilleur mot.

— Vraiment ?

Maintenant, c'était une certitude : il n'avait pas choisi le meilleur mot. Au passage, il s'adressa une petite note : surtout ne jamais redire à Trudie que son comportement était disproportionné. Jamais. Même quand cela semblait le terme approprié.

— Tu romps avec elle, reprit-elle. Tu ne me préviens pas. Je n'existe plus pour toi. Et tout d'un coup tu m'aperçois, et tu te dis que je ferais un bon produit de remplacement. Ce n'est même pas comme si tu étais venu jusqu'à moi. Non, tu m'as vue, et tu t'es dit : « Pourquoi ne pas profiter de cette bonne vieille Trudie pendant que je l'ai sous la main ? »

— Trudie, tu sais bien que ça ne s'est pas passé comme ça.

— On dirait pourtant. Même pas un coup de fil pour me prévenir de ta venue.

Il y avait pensé. Il avait hésité à l'appeler ou à lui envoyer un message, mais il savait qu'elle serait là. Il savait qu'ils se croiseraient fatalement. Il avait juste choisi la facilité en ne l'appelant pas. Et, apparemment, il avait eu tort.

— Tu te rues sur moi et tu penses que je vais facilement me laisser faire parce qu'on se connaît depuis toujours. Eh bien, tu peux aller te faire cuire un œuf, Knox Whitaker.

Elle était si belle avec ses yeux qui lançaient des éclairs qu'il répondit la première chose qui lui passa par la tête.

— J'aimerais bien. J'ai justement un petit creux. Tu m'accompagnes à mon chalet ?

Elle resta un instant bouche bée et, une seconde, il crut qu'elle allait se mettre à rire. Mais il se passa exactement l'inverse, et ses yeux se mirent à crépiter de rage. Elle ouvrit la bouche, sans doute pour lui livrer le fond de sa pensée, mais il la devança :

— OK. Désolé. Ce n'était pas drôle. J'essayais juste de te faire rire.

— C'est raté.

— Oui, j'ai remarqué.

— Ne t'approche plus de moi. De toute évidence, nous ne serons plus jamais les amis que nous avons été, et de toute évidence tu ne me respectes pas assez pour me traiter comme le mériterait une femme à laquelle tu t'intéresserais. Je ne suis pas une vieille chaussette.

— Bon sang, Trudie, je n'ai jamais pensé que tu étais une vieille chaussette.

— Alors, bon sang, Knox, ne me traite pas comme si c'était le cas. Maintenant, tu peux me ramener chez moi.

Ils grimpèrent dans le 4x4 et une sourde tension s'installa, s'érigeant entre eux comme un fil barbelé infranchissable. Même Jessup semblait morne et abattu. Une fois de plus, Knox voyait très bien ce qu'il pouvait ressentir.

Au bout de quelques kilomètres, il arriva au chalet où logeait Trudie. En silence, il l'aida à transporter la verdure qu'ils avaient ramassée dans sa voiture.

Il aurait dû s'en aller à présent. Au lieu de cela, il s'attardait devant l'entrée de la maison. Il savait maintenant qu'il avait fait n'importe quoi un an et demi plus tôt. Apparemment, il faisait

toujours n'importe quoi. Il voulait que cela cesse.

Il voulut lever les mains pour les poser sur les épaules de Trudie, mais il interrompit son geste. La vérité, c'était qu'il avait tellement envie de la toucher qu'il n'était pas certain de réussir à la prendre par les épaules sans ensuite l'attirer à lui. Il enfouit alors ses mains dans ses poches.

— Tu m'as dit de ne plus t'approcher. Tu m'as dit aussi que je ne te respectais pas. Pour te prouver le contraire, je vais te demander si tu veux vraiment que je disparaisse. Ce n'est pas ce que je veux. Je ne pense pas non plus que ce soit ce que tu veux. Mais, si c'est le cas, alors je te laisserai tranquille.

Elle croisa les bras sur sa poitrine et détourna le regard.

— Tu as déjà disparu de ma vie une fois. Apparemment, ça ne t'a pas posé de problème. Ça a failli me tuer. Je ne veux pas revivre ça. Je ne peux pas, et je ne veux pas revivre ça. Est-ce que tu comprends ce que je suis en train de te dire ?

Il n'en était pas certain, mais il se sentait tellement désespéré qu'il répondit :

— Je crois, oui.

— Alors, explique un peu pourquoi tu ne m'as pas appelée quand tu as su que c'était terminé entre Elsa et toi.

— Bon sang, Trudie...

Cette fois, il posa bien ses mains sur ses épaules, mais elle le repoussa.

— Lâche-moi, Knox.

Il savait dans quel état d'esprit elle se trouvait. Il était temps de battre en retraite. De toute façon, elle avait soulevé plusieurs points importants et il fallait qu'il y réfléchisse à tête reposée.

En silence, il remonta dans son camion. En mettant le contact, il essaya de faire le point. Elle avait dit beaucoup de choses, mais pas qu'elle voulait qu'il la laisse tranquille.

Il avait donc toujours ses chances.

La tête penchée, Trudie disposait avec application des baies dans ses compositions.

— Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle à Merrilee.

Elles se trouvaient à la salle des fêtes de la ville. C'était là que se dérouleraient la plupart des festivités de Chrismoose, depuis le concours de cuisine jusqu'à l'élection de Miss Chrismoose. Cinq minutes plus tôt, la salle était encore pleine à craquer, remplie de gens s'affairant avant le coup d'envoi des réjouissances, prévu pour le lendemain. Trudie avait passé l'après-midi à préparer des petites compositions pour chaque table.

L'odeur des végétaux embaumait l'air et imprégnait ses mains. Mais c'était le goût du baiser de Knox qui restait sur ses lèvres, le souvenir de sa présence entre ses cuisses qui persistait et la troublait au point de l'empêcher de réfléchir correctement. En s'absorbant dans le travail, elle avait espéré ne plus y penser, mais cela s'était révélé impossible.

Merrilee et Trudie étaient seules à présent. Mais quelqu'un allait faire son apparition d'un instant à l'autre, c'était certain.

Merrilee lança un petit coup d'œil à Trudie.

— Je pense que tu as l'air bien malheureuse. Tu veux me raconter ce qui te tracasse ? Bien sûr, tu n'y es pas obligée.

Trudie haussa les épaules et se leva, avant de se diriger vers la fenêtre. Les lumières du terrain de camping improvisé ponctuaient l'obscurité. Elle avait l'impression d'être au bord de l'implosion. Mais, si elle commençait à parler, elle n'était pas certaine de pouvoir s'arrêter.

— C'est à cause de Knox ? demanda Merrilee dans son dos.

Trudie se retourna.

— Bien sûr.

Elle s'arrêta à la table située à côté de la fenêtre pour arranger une branche disposée autour d'une petite bougie.

— Evidemment, rien de ce que tu voudras bien me dire ne sortira d'ici.

En général, à Good Riddance, les nouvelles se propageaient comme des traînées de poudre. Trudie savait toutefois que Merrilee n'était pas du genre à trahir une confidence.

Elle connaissait Trudie et Knox depuis qu'ils étaient enfants, mais elle ne faisait pas partie de sa famille ni de ses amies les plus proches. C'était plutôt une amie neutre.

Trudie s'assit face à Merrilee, et elle se fit l'impression d'un ruisseau dont la glace se rompait pendant le dégel printanier. Les mots et les émotions trop longtemps contenus lui échappèrent, se déversant à flots. Tout fut dit, la souffrance, le sentiment d'abandon, la trahison, la colère... et la

peur.

Merrilee effleura sa main.

— Oh ! trésor, je vous observe tous les deux depuis des années, et je sais depuis longtemps que tu es amoureuse de lui.

— Vraiment ? Comment pouvais-tu savoir quelque chose que moi-même j'ignorais ?

— On manque parfois de recul pour voir clair en soi.

— C'est un petit peu déprimant. Je suis sûre que la moitié de la ville est également au courant. Donc tout le monde doit être en train de m'épier pour voir si je ne suis pas trop désespérée par la liaison entre Knox et Elsa.

— Je ne vais pas te mentir. Bien sûr, les gens parlent. Mais cela n'a aucune espèce d'importance, tu ne penses pas ?

Ce n'était en effet pas très grave.

— La seule personne qui compte vraiment ne se doute de rien, ajouta Merrilee. Knox n'a pas l'air de savoir quoi que ce soit.

— Knox est un idiot, enchaîna Trudie, laissant libre cours à sa frustration. Et le pire c'est que je l'aime toujours. Je suis toujours folle amoureuse de lui.

Ce fut un soulagement inouï de le dire, de ne plus garder ce lourd secret pour soi. Elle n'avait pas réussi à parler de sa relation avec Knox à sa mère parce que cette dernière se faisait déjà du souci pour lui. Et toutes les amies de Trudie étaient écoeurées par la façon dont il avait sacrifié une amitié de vingt ans pour les beaux yeux d'une femme glaciale et antipathique. Trudie avait découvert que, en présence de ses amies, elle avait tout intérêt à dissimuler les sentiments qu'elle nourrissait pour Knox. Elles n'avaient pas cessé de lui répéter de tirer un trait sur lui et d'aller voir ailleurs. Elles lui avaient dit que, s'il était incapable de voir quelle perle rare elle était, c'était qu'elle méritait bien mieux que lui. Toutefois, il lui semblait que Merrilee comprendrait mieux que ses amies. Elle avait vécu un peu plus longtemps, et l'expérience, c'était important.

— Je ne sais pas comment ne pas l'aimer. Ce n'est pas comme un robinet qu'on peut ouvrir et fermer comme bon nous semble.

— Ce que tu dis est très juste. L'amour peut être à la fois une malédiction et une bénédiction, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant, cela ne m'a rien apporté de bon, répondit-elle en secouant la tête.

Ses sentiments lui semblaient si désespérément incontrôlables.

— Je suis en colère, et je ne veux plus souffrir comme j'ai déjà souffert. Avec une facilité déconcertante, il s'est détourné de moi et de notre amitié. Si on allait plus loin à présent et qu'il recommençait, je ne sais pas comment je pourrais y survivre.

Combien une femme amoureuse pouvait-elle supporter ? Elle n'était pas prête à faire le test.

— Et, quand il a rompu avec Elsa, il ne m'a même pas appelée. Pendant tout ce temps, c'est à Elsa que j'en ai voulu, même si Knox est à tout moment resté libre de ses choix. Tout le monde est libre de ses choix. Mais c'était plus facile de l'accuser, elle. Pourtant, il ne m'a pas appelée, répéta-t-elle, même quand ils ont rompu.

Sans hésitation, Merrilee répondit :

— Il se sent mal à l'aise. Il est gêné.

Trudie, les lèvres pincées, réfléchit une seconde à l'affirmation de Merrilee. Elle n'était pas convaincue.

— Il ne me paraît pas gêné. On dirait plutôt qu'il voudrait faire comme si l'année et demie écoulée n'avait jamais existé. Il tire un voile sur cette période.

— Et c'est bien normal. Ce n'a pas été une période heureuse : il souffrait — à cause de son deuil — et il t'a fait souffrir. Pourquoi voudrait-il en parler ? J'en suis certaine, tu peux me faire confiance. Et, comme tu viens de le dire, tout le monde est libre de ses choix. Donc, tu devrais réfléchir à ceux qui se présentent à toi, et en faire un.

— J'ai... commença Trudie, d'une voix mal assurée.

— Peur, termina pour elle Merrilee.

— Oui.

— C'est parce que l'amour est un territoire effrayant. Ce n'est pas quelque chose de facile. C'est à la fois compliqué et simple, dit Merrilee en hochant la tête d'un air sage. Mais avec ou sans l'amour, la vie continue. Quel que soit ton choix, tu te réveilleras demain. Chrismoose aura bien lieu. Tu auras toujours ton travail, sauf si tu choisis de faire quelque chose d'autre. Tu dois juste choisir si, dans ta vie, tu veux inclure Knox ou pas. Tu dois décider si ta vie est plus belle avec ou sans lui, mais...

— Il y a toujours un « mais », on dirait.

— La vie n'est faite que de « mais », trésor. Je disais donc : tu peux laisser Knox entrer de nouveau dans ta vie — le choix n'appartient qu'à toi seule —, mais la seule chose que tu puisses contrôler, c'est toi. Tu peux décider de certaines règles, mais rien ne dit qu'elles seront un jour mises en application.

— Que se passera-t-il si on couche ensemble et que c'est un fiasco complet ?

Merrilee se mit à rire.

— Tu crois vraiment que ça pourrait être un fiasco ?

Trudie savait qu'elle cherchait la petite bête. Embrasser Knox avait été une expérience hors du commun. Cela avait été un feu d'artifice, une procession d'étoiles filantes, une féerie... Les deux fois. Cela avait été encore plus merveilleux qu'elle se l'était imaginé, à tel point qu'elle aurait désormais du mal à embrasser un autre homme. S'il faisait l'amour aussi bien qu'il embrassait — ce qu'il y avait tout lieu de supposer —, il y avait des chances pour qu'elle ne s'en remette jamais.

— Euh non, en fait, je ne pense pas.

— Moi non plus, trésor. Mais, si c'était le cas, tant pis. Quel serait le pire ? Faire une expérience qui se révélerait désastreuse, ou bien ne jamais pouvoir le savoir ? Tu l'aimes...

— Oui, mais j'ai peur de lui faire confiance, et qu'il me trahisse de nouveau.

— Je ne sais pas quoi te répondre, mis à part le fait que je le vois mal vouloir te faire du mal délibérément. S'il te faisait souffrir, ce ne pourrait être qu'en l'ignorant, et certainement pas en le faisant exprès. Knox n'est pas un sans-cœur.

— Je ne sais pas. Il ne m'a pas paru avoir beaucoup de cœur au cours de ces derniers dix-huit mois.

— Je crois qu'il était comme en état de choc.

Le visage de Trudie dut refléter son scepticisme, car Merrilee sourit.

— Et non, je ne dis pas ça pour le défendre. Chacun réagit différemment au chagrin et au deuil. Je crois que Knox était dans un tel état d'anéantissement qu'il ne savait plus quoi faire.

C'était précisément ce que Trudie ne parvenait pas à comprendre.

— Mais j'étais sa meilleure amie. Pourquoi ne m'a-t-il pas parlé ?

Elle se rendit compte que c'était surtout à cause de cela qu'elle s'était sentie trahie. Pourquoi ne s'était-il pas confié à elle, pourquoi n'avait-il pas cherché soutien et réconfort auprès d'elle plutôt que de la rejeter ?

— Je crois que c'est justement là le nœud du problème. Je crois que c'était si dur et douloureux

qu'il ne voulait ni en parler ni y penser. Et, avec toi, il y aurait été forcé. Tu faisais partie de son histoire familiale et je suis sûre qu'être avec toi remuait trop de souvenirs et d'émotions. Comme il n'était sans doute pas prêt à affronter ni les uns ni les autres, c'était plus simple de s'éloigner.

Trudie écouta attentivement. Elle n'avait encore jamais envisagé les choses sous cet angle.

— Mais c'est presque comme si Elsa lui avait jeté un sort...

— Tu dois continuer à le chercher, Trudie. Knox est toujours là, il faut juste que tu continues à chercher.

\* \* \*

Arrivé devant le spa, Knox contracta légèrement les épaules. L'établissement n'existait pas la dernière fois qu'il était venu à Good Riddance. Il était sur le point d'entrer en territoire inconnu, mais il devait faire ce qu'il avait à faire. Sans hésiter, il poussa la porte et entra.

— Que puis-je pour vous ? demanda depuis un comptoir une jeune femme aussi belle et blonde qu'une poupée mannequin.

L'endroit était joli. Une petite cascade était installée derrière le comptoir. Les notes calmes et apaisantes d'un morceau de flûte traditionnel, mêlées à des chants d'oiseaux, emplissaient la pièce, à laquelle elles conféraient une atmosphère pleine de sérénité.

Sur la blouse portée par la jeune femme était brodé son prénom : Jenna.

— Bonjour, Jenna. J'ai un cadeau à faire. Plusieurs cadeaux, pour être exact.

— Bien sûr. Vous avez poussé la bonne porte.

Elle se leva et le conduisit jusqu'à une étagère présentoir.

— Est-ce que vous voulez quelque chose de passe-partout, comme du savon pour les mains, ou quelque chose de plus personnel, comme des sels de bain, par exemple ?

Il n'en avait pas la moindre idée.

— Euh...

Elle se mit à rire.

— D'accord. Commençons plutôt par le commencement : c'est pour votre petite amie, pour votre sœur, ou pour votre mère ?

Et cette question était censée rendre les choses plus faciles ? Trudie n'était pas sa sœur ni sa mère, c'était tout ce qu'il pouvait affirmer.

— La personne à qui je destine ces cadeaux n'est ni ma mère ni ma sœur. Et je ne sais pas si je peux dire qu'elle est ma petite amie. C'est dans le but de pouvoir l'affirmer que je suis là.

Elle sourit d'un air encourageant, et il vit dans ses yeux qu'elle avait compris. Tant mieux. Il aurait aimé parler à une autre femme de Trudie, mais il avait promis à Elsa de ne pas ébruiter leur rupture. En même temps... Il prit une décision rapide. Il avait suivi les desiderata d'Elsa une fois, et cela avait causé de tels dégâts qu'il n'avait pas envie de recommencer de sitôt. Autant dire la vérité dans ce cas. Il n'y avait de toute façon aucun déshonneur à ce qu'il accompagne Elsa sans être son petit ami.

— Avec cette femme, nous avons été de grands amis. Et il ne m'est jamais venu à l'esprit de la voir autrement que comme une amie. Récemment, on s'est éloignés, mais maintenant je voudrais renouer avec elle. Et devenir plus qu'un simple ami. Le problème, c'est qu'elle m'en veut beaucoup de lui avoir tourné le dos.

— Ah. Vous devez être Knox Whitaker.

Dès le moment où il avait commencé à se livrer, il savait qu'il se trouvait dans une petite ville,

où rien ne restait secret bien longtemps. Il ne fut donc qu'à moitié déconcerté de constater qu'elle l'avait immédiatement identifié.

— Oui, c'est moi.

Une femme qu'il ne connaissait pas entra.

— Excusez-moi, dit Jenna à Knox. Je reviens tout de suite.

Elle accueillit la jeune femme avec un sourire avenant et chaleureux.

— Vous devez être Lola Dane.

— En effet.

— Suivez-moi. Nous vous attendions.

Jenna conduisit la cliente vers les cabines et revint quelques minutes plus tard.

— Où en étions-nous ? Des cadeaux pour une amie très chère, mais qui vous en veut.

Elle se mit à rire, avant d'ajouter :

— Je suppose que ce n'est pas Elsa.

Elsa s'était rendue au spa le jour même ou la veille. Il ne connaissait pas son emploi du temps par cœur, mais il lui semblait qu'elle avait évoqué ce rendez-vous devant lui.

— Euh... non.

— Trudie Brown, peut-être ?

En tout autre endroit, il aurait jugé ces questions indiscrettes et déplacées, mais il était à Good Riddance, alors à quoi bon s'offusquer ?

— Oui, c'est pour Trudie. Depuis notre enfance, on s'est toujours offert des petits cadeaux chaque jour précédant Noël. On n'était pas ensemble l'année dernière. Maintenant que nous sommes de nouveau réunis ici, je n'ai rien à lui offrir. Il me faut douze cadeaux.

Jenna hocha la tête.

— Quelle est sa couleur favorite ? L'odeur qu'elle préfère ?

— Sa couleur préférée est le bleu. Elle est fleuriste, donc elle aime l'odeur des fleurs, en particulier celle des roses, et ses roses préférées sont celles qui sont jaune orangé.

— D'accord. Accordez-moi une petite minute, si vous voulez bien.

Jenna se mit à choisir des objets, parmi ceux qui étaient disposés sur les étagères. Lorsqu'elle en eut mis plusieurs de côté, elle se tourna vers lui.

— Qu'en pensez-vous ? On pourrait les emballer individuellement. Une bougie, des sels de bain, de la musique relaxante, une lotion parfumée, un gant de bain, de l'huile essentielle de rose, et un coffret de soins pour la peau. J'ai quelques modèles de peignoirs dans la réserve, et bien sûr nous proposons des bons pour des soins ou des massages. Nous vendons aussi de délicieux chocolats, et des bijoux réalisés à la main.

— Tout ça me paraît parfait. Et j'aimerais voir les bijoux, s'il vous plaît.

— Bien entendu.

Elle le conduisit vers une petite vitrine située de l'autre côté de la pièce. Il ne s'y connaissait pas beaucoup en bijoux, mais ils lui parurent jolis. Il y avait quelques pièces traditionnelles, en perles, et une collection de colliers, bracelets et boucles d'oreilles en métal, qui lui plut tout de suite.

Une bague, en particulier, attira son regard. Il s'agissait d'un anneau assez large surmonté d'un bouton de fleur. La fleur semblait délicate, sur le point de s'épanouir. Il eut aussitôt envie d'assister à son éclosion, et il pensa tout de suite à Trudie.

— J'aimerais voir cette bague de plus près, demanda-t-il en la désignant.

— Elle est belle, n'est-ce pas ? dit Jenna en l'ôtant de son présentoir, tout en l'examinant.

Il prit l'anneau entre deux doigts. C'était un travail très bien exécuté, très fin. Raffiné, même,

aurait-il eu envie de dire.

Il rendit le bijou à Jenna.

— Je la prends. Je vais prendre aussi un bon pour un soin, et un de ces peignoirs dont vous venez de me parler.

— Désirez-vous attendre ou préférez-vous repasser plus tard ? Cela risque de prendre un peu de temps d'emballer tous les cadeaux individuellement.

— Je repasserai dans... Qu'en pensez-vous ? Une heure ?

— Parfait. Vous voulez que je mette un Post-it sur chaque paquet pour savoir ce qu'il contient, ou bien est-ce que ce n'est pas la peine ?

— Je pourrais peut-être les numéroter, et vous inscririez le numéro au dos de chaque paquet.

— Pas de problème.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour attribuer un numéro à chaque cadeau.

Lorsqu'il eut fini, Jenna hocha la tête, en lui adressant un sourire approbateur.

— Elle va tous les adorer.

C'était ce qu'il espérait. Mais surtout, ce qu'il voulait, c'était qu'elle sache combien elle comptait pour lui. Combien, d'ailleurs ? Lui-même n'aurait su le dire exactement. Tout ce qu'il savait, c'était qu'elle comptait beaucoup.

Car, maintenant que Trudie était sortie de son existence, il comprenait qu'avec elle sa vie était décidément plus belle.

Si elle n'avait pas laissé la lumière extérieure du chalet allumée, elle aurait sans doute trébuché dans les cadeaux posés devant la porte. Mais, grâce à cette précaution, elle avait évité le pire.

Son cœur se mit aussitôt à cogner à tout rompre dans sa poitrine car elle savait que ces paquets enrubannés provenaient de Knox. C'était obligé. Qui d'autre aurait pu déposer cela ici ?

Elle sentit son excitation et son impatience croître au moment où elle les ramassa. Leur échange de cadeaux lui avait tant manqué l'année précédente. Chaque fois qu'elle était passée devant une vitrine ou qu'elle avait vu une publicité, elle avait pensé à lui. Même en surfant sur internet, elle n'avait pas cessé de se répéter que tel ou tel cadeau aurait plu à Knox.

Elle posa ses paquets en équilibre sur un bras et entra dans le chalet où il faisait bien froid. Ils avaient toujours ouvert leurs cadeaux ensemble. Ces paquets, c'était donc un retour à la tradition. Et c'était aussi davantage. Un appel.

Elle posa les paquets sur la table et se dirigea vers le poêle. Elle hésitait. Était-elle prête à renouer avec Knox ? Si elle acceptait ses cadeaux, elle accepterait bien plus que ce qui se cachait derrière ces jolis emballages.

Elle n'hésita pas longtemps. Elle voulait renouer avec lui. Et elle le voulait, lui. Avant la fin de la soirée, il serait sien, et selon ses propres termes. Avant la fin de la soirée, ils deviendraient amants, en espérant qu'ils sortent tous les deux indemnes de ce grand saut dans le vide. Mais, quelle qu'en soit l'issue, elle ne regretterait de toute façon rien.

Un désir ardent s'empara d'elle. Cela faisait si longtemps qu'elle avait envie de lui, qu'elle rêvait de ses caresses. Et cette lueur dans ses yeux qu'elle avait vue aujourd'hui... Elle aurait dû se sentir nerveuse. Mais elle était surtout fébrile, et terriblement excitée, au point de ne plus tenir en place.

Elle attrapa son téléphone portable et appela Knox. Déçue de tomber directement sur sa messagerie, elle se laissa choir sur le canapé. Elle n'avait pas envisagé qu'il puisse ne pas répondre. Que faire à présent ? Il y avait plus excitant comme occupation, mais elle pouvait peut-être accrocher quelques-unes des décorations qu'ils avaient réalisées avec Knox, enfants. Elle avait monté le sapin la veille au soir, mais elle n'avait pas eu l'occasion de le décorer, occupée à autre chose...

Elle traversa la pièce jusque dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, avant de le refermer aussitôt. Il n'y avait rien de bien intéressant à l'intérieur. Elle pourrait... Soudain, elle entendit son téléphone. Un SMS. Vite, elle se rua dans le salon.

La jalousie s'empara d'elle, aiguë et brûlante. Il consentirait à lui accorder du temps quand il en aurait fini avec Elsa ? Elle prit une grande inspiration et se rappela que Knox était venu pour accompagner Elsa lors des manifestations officielles. Et il voulait passer la soirée avec Trudie lorsqu'il en aurait terminé avec ses obligations, alors que rien ne l'y forçait. C'était donc qu'il avait fait un choix. A elle d'en faire de même. Elle lui répondit :

« OK. A tout à l'heure. »

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Une heure et demie ? Elle serait devenue folle bien avant. Il fallait absolument qu'elle trouve à s'occuper.

Une heure et demie plus tard, elle avait fini de décorer le sapin, elle s'était douchée, et changée. Elle venait de se recoiffer pour la seconde fois lorsqu'elle reçut un nouveau message.

« J'arrive. »

Dix minutes plus tard, elle entendit le 4x4 de Knox approcher, puis se garer. Ce n'était plus le moment de tergiverser. Elle ouvrit la porte au moment même où il coupait le moteur.

Jessup sauta de la cabine et grimpa les marches de l'entrée à toute allure. Knox le suivit, mais il fit preuve de davantage de retenue. A la porte, il eut comme un moment d'hésitation. Trudie hésitait aussi. L'embrasser ou pas ? Finalement, il se décida, et suivit son chien à l'intérieur.

Trudie referma la porte derrière eux. En souriant, il ôta sa veste. Dieu, ce qu'il sentait bon... Et ce qu'il était beau. Il portait un sweat-shirt à fermeture Eclair vert-de-gris et un pantalon à poches. Une tenue à la fois élégante et décontractée qui lui allait merveilleusement bien.

Il fallut une bonne minute à Trudie pour se rendre compte que, s'il s'était fait beau et parfumé, c'était pour accompagner Elsa. Cela calma légèrement ses ardeurs.

— Comment ça s'est passé ce soir ? demanda-t-elle. Tu es tout beau.

Et c'était un euphémisme. Il était beau à en tomber à la renverse et sexy en diable. D'ailleurs, elle aurait dû l'embrasser dès son arrivée.

Il haussa les épaules.

— Ça a été. Tu sais, tout ce tralala, ce n'est pas trop mon truc. J'aurais pu être ici un peu plus tôt, mais j'ai fait un crochet par mon chalet pour me changer et pour passer prendre Jessup. Ça ne te dérange pas que je l'aie emmené, j'espère ? Il a passé tout l'après-midi seul, et je ne savais pas...

Soudain, il sembla aussi peu sûr de lui qu'elle.

— ... enfin, je ne savais pas combien de temps j'allais encore le laisser ce soir.

— Tu as bien fait de l'emmener. Il est toujours le bienvenu.

Elle sentait bien qu'elle devait afficher un sourire un peu stupide. Mais c'était plus fort qu'elle. Elle était aux anges. S'il était beau, ce n'était pas parce qu'il avait accompagné Elsa. Il s'était changé pour elle, Trudie.

Il la regarda, et l'expression qu'elle vit dans ses yeux lui coupa la respiration.

— Bon sang, ce que tu es belle, Trudie.

Elle sentit une bouffée de chaleur monter en elle et ajouter à son émoi. Elle était contente d'avoir choisi cette longue jupe noire légèrement évasée à partir des genoux et ce haut noir moulant brodé de fils argentés et dorés. C'était la tenue qu'elle comptait porter à l'élection de Miss Chrismoose, mais elle avait pensé qu'elle serait parfaite pour cette soirée en tête à tête. Et l'expression qui se lisait dans le regard de Knox lui confirmait qu'elle ne s'était pas trompée.

Soudain, elle ne sut plus où poser les yeux, car il lui adressait un regard si brûlant qu'il en était

insoutenable. En détournant la tête, elle lança :

— Merci.

Knox désigna l'arbre de Noël.

— Je vois que tu as installé ton sapin. Il est joli.

Il semblait aussi mal à l'aise qu'elle. Il fourra ses mains dans ses poches, et, après un silence, ajouta :

— Alors, tu veux ouvrir tes cadeaux ?

Oui, elle le voulait. Mais ce n'était pas tout : elle voulait aussi l'embrasser... et être embrassée par lui... Quand le moment viendrait.

— Je n'en ai pas pour toi.

Elle y avait pensé, mais elle avait été très occupée par son travail, et puis elle s'était rendu compte qu'elle n'était pas encore prête à franchir ce pas.

— Ce n'est pas grave, Trudie.

Il sourit, et ce fut comme si tout chavirait autour d'elle.

— Et puis tu me fais un cadeau, puisque tu acceptes les miens. Alors...

Il se baissa pour ramasser un des paquets qu'elle avait placés sous le sapin, et le lui tendit.

— Ouvre ça.

Les mains tremblantes, elle déchira sans ménagement le papier. Adossé au mur, Knox la regardait. Il l'avait regardée pendant presque vingt Noël, mais cette fois cela ne lui faisait pas le même effet.

— J'ai toujours aimé la façon dont tu ouvres les cadeaux. Tu te jettes littéralement dessus, comme une furie.

— Pourquoi, il y a une autre façon ? demanda-t-elle en finissant d'extraire le cadeau de son emballage.

C'était une bougie, mais pas n'importe quelle bougie. Elle avait été réalisée artisanalement, avec des fleurs séchées d'Alaska pressées dans la cire.

Elle la porta à ses narines et respira. L'odeur subtile des fleurs était bien là. La bougie était aussi belle qu'elle sentait bon.

— C'est très joli, je te remercie. C'est toi qui l'as choisie ? demanda-t-elle, incapable de se retenir.

Il se passa la main dans les cheveux, l'air un peu embarrassé. Tout le monde savait que faire des cadeaux n'était pas le fort de Knox. C'était Mormor qui l'avait toujours aidé à choisir les présents pour Trudie.

— Pas exactement. J'ai donné mon consentement final. Mais c'est Jenna, du spa, qui a fait la sélection.

— Oh ! super. Ça veut dire que tous les cadeaux seront chouettes, et pas trop bizarres.

— Est-ce que tu vas me reparler toute ma vie de l'épisode malheureux du kit de couture ?

Elle rit. Une année, il lui avait offert un nécessaire de couture de voyage pour son anniversaire.

— Non, rassure-toi. Juste pendant quelques années encore.

En levant les yeux au ciel, il lui tendit le deuxième cadeau. Les sels de bain.

— Merci. J'adore.

Il fit un pas vers elle. Ses intentions se lisaient clairement dans ses yeux miroitants. Avec un mépris choquant pour ses cadeaux, elle posa les sels de bain sur la table, à côté de la bougie. Il n'y avait plus qu'une chose qui l'intéressait : qu'il soit en train de s'approcher.

Il ouvrit les bras et elle s'avança à son tour. Le cœur battant la chamade, elle resta un moment

immobile pendant qu'il refermait ses bras sur elle, puis qu'il l'attirait tout contre lui. Elle voulait l'absorber tout entier. Absorber sa chaleur, sa force, son odeur. Elle posa sa tête contre son torse et passa ses bras autour de lui, palpant avec avidité les muscles puissants de son dos à travers son sweat-shirt. Une espèce de langueur la saisit, remplaçant l'attente fébrile qui avait été la sienne pendant si longtemps.

D'un doigt, Knox souleva son menton et l'interrogea du regard. Elle lui répondit avec les yeux, sans rompre le silence. Il hocha légèrement la tête, l'air satisfait, lorsqu'elle posa sa paume sur sa nuque.

Quelque part dans la pièce, le chien soupira et le feu crépita. Knox posa ses lèvres sur les siennes. Elle se hissa très légèrement sur la pointe des pieds.

Cette étreinte fut encore plus bouleversante et délicieuse que les deux précédentes. Les longs baisers, lents et vibrants, se succédèrent, telle une douce litanie. Ce fut une exploration, une célébration dont la puissance la conduisit tout à la fois aux portes du plaisir et au comble de l'excitation.

Et puis ce fut soudain comme s'ils voulaient tous les deux rattraper le temps perdu. Leurs baisers se firent fiévreux, ardents. La chaleur la dévorait, parcourait son corps, parcourait son âme, et nourrissait cette part en elle qui avait réclamé Knox pendant si longtemps.

Sans s'en rendre compte, ils se retrouvèrent sur le canapé, allongés l'un contre l'autre. Il sembla hésiter, les mains comme suspendues à quelques millimètres de sa poitrine. Elle savait bien que les baisers — même les plus enflammés — et les caresses intimes étaient deux choses très différentes. Elle savait aussi que c'était ce qu'elle voulait. Elle posa ses paumes sur les mains de Knox et les plaqua contre sa poitrine.

Il gémit tout en l'embrassant, et elle répondit par un long soupir qu'elle ne parvint pas à retenir. C'était si bon de le sentir. Ce n'était qu'un simple contact, mais c'était différent, spécial... et incroyablement excitant. Les bouts de ses seins se durcirent sous sa paume. Il déposa un dernier baiser sur ses lèvres puis l'embrassa en suivant la ligne de son cou. Tout en promenant ses paumes sur son buste, il la mordillait de-ci de-là. Elle tendit la poitrine pour qu'il la touche de nouveau. Elle voulait ses mains fermes, sa bouche humide.

C'était comme s'il lisait dans ses pensées. Il mordilla son décolleté et, ravie, elle renversa la tête en arrière. Puis il écarta son soutien-gorge et aspira goulûment son mamelon rigide. Ce fut comme si toutes les planètes de l'univers s'alignaient ou entraient en collision dans un événement cosmique d'une ampleur sans pareille. Oubliée, toute retenue. Balayée, toute volonté de maintenir une certaine distance ou de garder un semblant de contrôle.

Un peu comme elle l'avait fait avec les cadeaux, elle se jeta sur les vêtements de Knox pour le déshabiller. Elle le débarrassa de son sweat et de son T-shirt en un temps record. Elle n'hésita pas devant sa ceinture, qu'elle ouvrit avec empressement, avant de baisser la fermeture à glissière de son pantalon.

Il se leva, haletant. Elle l'avait vu en maillot de bain à d'innombrables reprises, mais c'était différent.

La vue de son torse nu et de son pantalon défait apportait à leur relation une connotation intime et sexuelle totalement nouvelle.

— On va dans la chambre ? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en saisissant la main qu'il lui tendait.

Il entrelaça ses doigts entre les siens. Ils savaient tous deux que ce « oui » n'était pas anodin. C'était l'opportunité pour elle de changer d'avis, de donner une nouvelle dimension à leurs rapports,

et de les emmener tous les deux dans un territoire où ils ne s'étaient encore jamais aventurés. Par ce « oui », elle acceptait qu'ils soient amants et non plus seulement amis.

Le coin salon éclairait faiblement la chambre, mais ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à allumer la lumière.

Alors que Knox défaisait ses lacets, Trudie, assise sur le bord du lit, n'en perdait pas une miette. Il ôta ses chaussures, puis ses chaussettes. Elle avait toujours adoré la forme de ses pieds. C'était peut-être idiot, mais c'était comme cela.

Le silence qui régnait entre eux s'alourdit et s'épaissit lorsqu'il sortit un préservatif de sa poche et le posa sur la table de nuit. Loin de faire retomber la tension sexuelle, son geste la rendit encore plus électrique.

Il glissa ses pouces sous la ceinture de son pantalon et le baissa. Aussitôt, elle se leva. Elle posa la main sur son torse et fit descendre son doigt le long de son ventre ferme, jusqu'à son boxer.

— J'aimerais bien le faire moi-même.

— Fais ce que tu veux de moi, Trudie, répondit-il, offert.

D'un doigt, elle écarta l'élastique de la ceinture, et ôta le boxer, dévoilant ainsi son érection.

— Oh ! laissa-t-elle échapper dans la pénombre.

Tout ce qu'elle avait pu rêver ou imaginer n'était qu'une pâle imitation de la réalité. Knox Whitaker nu. Pour elle. Et devant elle. Comme pour se prouver que c'était bien vrai, elle passa son doigt le long de son sexe rigide.

— Trudie...

Sans le lâcher, elle se pencha et l'embrassa juste au-dessus de la hanche. Elle respira son odeur et savoura le contact de sa peau contre la sienne, de son sexe contre sa paume. Il enfouit ses doigts dans ses cheveux et le bruit de leur respiration emplit la pièce.

Doucement, il la fit se redresser. Sans un mot, il la déshabilla, jupe, haut, soutien-gorge et culotte. Puis il recula et la regarda. Elle dut prendre sur elle pour ne pas masquer sa nudité avec ses bras et ses mains. Elle avait l'impression que c'était autant son âme que son corps qui était mis à nu.

Il hocha la tête, toujours sans un mot. Mais c'était un hochement de tête approbateur. Elle s'assit au bord du matelas. En posant un genou sur le lit, il la fit s'allonger. Elle se laissa faire sans résister et, bientôt, il la rejoignit.

Son premier réflexe fut de se pincer. Mais la chaleur de Knox, son poids, le contact de sa jambe contre la sienne, sa respiration rapide caressant ses cheveux étaient bien réels.

Avec douceur, il effleura du bout des doigts la courbe de son épaule. La chaleur la suffoqua d'un coup. Elle soupira et roula sur elle-même pour lui faire face et se rapprocher encore de lui. Elle se mordit la lèvre lorsqu'elle colla ses seins contre son torse auquel le duvet qui le recouvrait conférait une délicieuse aspérité. Une sensation brûlante la foudroya.

Animée par un désir de plus en plus ardent, elle partit à la conquête de son corps. Elle embrassa son cou tout en caressant son sexe à la fois si dur et si doux, dont la longueur était en même temps une surprise et un ravissement.

Elle prit le temps de s'asseoir pour le regarder dans la pénombre. Il était beau. Solide, élancé, et merveilleux.

Il tendit la main vers elle et caressa tendrement ses joues.

— Ai-je envie de savoir ce que tu es en train de te dire en ce moment ?

Il l'invitait à partager ses pensées, mais elle voulait les garder secrètes pour l'instant. Elle se contenta donc de répondre :

— Ne t'inquiète pas, je ne pense que du bien.

Puis elle s'agenouilla au-dessus de lui pour lécher et embrasser son ventre. Elle s'interrompit, en pressant son sexe contre sa joue, pour inspirer profondément. Un mélange puissant parvint à ses narines : l'odeur mâle de l'excitation mêlée à ce parfum unique et spécial qui l'avait toujours caractérisé. Lorsqu'elle lécha l'intérieur de ses cuisses, il saisit sa tête.

— Non... Ça chatouille.

Imperturbable, elle passa sa langue le long de son sexe, jusqu'à son gland. On aurait dit du velours chaud.

— Et là, est-ce que ça chatouille ?

— Non, ça fait bien plus que chatouiller. Et je risque d'avoir fini avant qu'on ait commencé.

En riant, il la saisit par la taille et la fit s'allonger à ses côtés.

Elle rit aussi. Elle était heureuse d'apprendre qu'elle lui faisait cet effet. C'était étrange d'être nue au lit avec un homme qu'elle pensait connaître si bien, et qui la connaissait, et de découvrir tant de nouvelles choses.

Il l'attira plus fermement à lui.

— Trudie...

Il enfouit son visage dans son cou.

— C'est si bon d'être avec toi. Et si évident.

— Je ressens la même chose.

Il posa sa main sur son sein, et passa son pouce sur son mamelon. Elle adorait le contact de ses mains, son odeur. Il la pinça doucement et elle gémit.

Il s'interrompit immédiatement.

— Je t'ai fait mal ?

— Non, murmura-t-elle. J'aime ça. Continue.

Elle déposa un baiser sur son épaule tiède et satinée, et le mordit doucement.

— Viens un peu par ici, Trudie.

Il mordilla son mamelon et elle gémit de plus belle.

— Knox...

Il garda son sein dans sa bouche et l'aspira, lui procurant la plus incroyable des sensations.

— Oui, haleta-t-elle.

Il aspira plus fort, lécha, et suçà, tout en caressant son sexe humide. Elle se cambra, comme pour en réclamer davantage. Il cajola ensuite son autre sein, tout en continuant de jouer avec son sexe. Elle avait le sentiment d'être un instrument de musique qui avait enfin trouvé l'interprète qui lui convenait. Enfin, ce fut la dernière pensée rationnelle qu'elle parvint à peu près à formuler, car il caressa, mordilla et titilla jusqu'à ce qu'elle se trouve au bord de l'explosion.

Puis il arrêta tout.

Et il recommença, la conduisant à un état de fièvre tel qu'elle eut l'impression qu'elle allait mourir s'il n'accordait pas à son corps la délivrance qu'il réclamait. Elle était tout près de sombrer, mais il continuait de la tourmenter.

Elle cramponna les draps, la respiration de plus en plus saccadée. Elle était folle de désir pour lui.

— Knox... Je t'en supplie...

— Qu'est-ce que tu veux, Trudie ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Toi... Maintenant... A l'intérieur de moi.

Il s'écarta et elle entendit le bruit du papier cellophane qui se déchirait.

— O.K., dit-il.

Déjà malheureuse d'être privée de son contact, elle se rapprocha et attrapa son sexe.

— C'est ça, ce que tu veux, Trudie ?

— Oui.

Elle passa ses bras autour de son buste et l'attira à lui, tout en basculant sur le dos.

Elle écarta les jambes et il posa sa paume sur son sexe.

— Très bien. Parce que c'est ça, ce que moi je veux.

Sans un mot, elle enroula ses jambes autour de sa taille pour l'inviter à passer à l'acte. Il ne la pénétra d'abord pas complètement, s'amusant à aller et venir un peu plus profondément en elle à chaque coup de reins, jusqu'à la rendre de nouveau folle de désir. Lorsqu'elle crut perdre la raison, il s'enfonça entièrement en elle.

— Ahh...

Ce fut un soupir de plaisir, de plénitude. Elle ferma les yeux et savoura la sensation.

Il commença sur un rythme lent mais ininterrompu qui l'emmenait de plus en plus haut et de plus en plus loin à chaque poussée. Puis il accéléra la cadence, et la pénétra de plus en plus vite et de plus en plus fort. Lorsque la délivrance vint enfin, elle n'était plus que sensation. Sensation et plaisir.

Le gémissement sourd et guttural de Knox se mêla au sien lorsqu'il jouit à son tour.

Puis il se laissa tomber à côté d'elle, et elle eut l'impression de flotter au-dessus de son propre corps.

— Je t'aime, Trudie, dit-il calmement.

Cela la fit revenir à elle. Très vite.

Elle ouvrit la bouche, mais les mots étaient coincés en travers de sa gorge. Elle pouvait le dire dans sa tête, elle l'avait dit à Merrilee, mais, devant lui, les mots ne venaient pas.

— Tu comptes beaucoup pour moi, Knox.

Elle ne pouvait rien dire de plus ni de mieux.

Un quart d'heure plus tard, après avoir emmené Jessup se dégourdir les pattes dehors, Knox était allongé dans la pénombre aux côtés de Trudie, qu'il serrait dans ses bras.

— Ça faisait très longtemps que je ne m'étais pas senti aussi bien, dit-il, l'obscurité le poussant à la confidence.

Et c'était la vérité, même s'il n'avait pas adoré le moment où, après qu'il lui avait déclaré son amour, elle lui avait répondu qu'il comptait beaucoup pour elle, ou une bêtise du genre.

— Est-ce que ça va mieux ? demanda-t-elle à voix basse.

Elle faisait bien évidemment allusion à sa grand-mère, il le comprit tout de suite.

Du bout des doigts, il caressa son épaule à la peau si douce. Comme cette sensation était apaisante.

— Je commence à m'y faire, reprit-il. Quand ce genre de choses nous frappe, on reste sonné un moment. C'est tellement brutal et violent. Mais, malheureusement, c'est la vie...

— Tu veux qu'on en parle ?

— Je ne sais pas trop ce qu'il y a à en dire.

Mais à peine eut-il prononcé cette phrase qu'il se rendit compte que, d'une certaine façon, Trudie méritait une explication à propos de sa conduite qui avait paru tant la déconcerter et la peiner.

— Pendant longtemps, j'ai été en pilotage automatique. Je me disais que, si je ne pensais pas à Mormor, si je m'occupais et que je ne revoyais pas la maison, ses affaires, les gens qui faisaient partie de sa vie comme toi et tes parents, alors je n'aurais pas à faire face au choc de sa disparition. Il ne me restait plus qu'à enfouir ma tête dans le sable, en quelque sorte. Et c'est ce que j'ai fait. Maintenant, ça me semble totalement stupide, comme comportement.

Elle serra tendrement sa main et déposa un doux baiser sur son torse.

— A moi, ça ne me semble pas stupide du tout.

Il se sentit aussitôt soulagé. Il était heureux qu'elle paraisse le comprendre. Peut-être alors lui pardonnerait-elle plus facilement.

— Maintenant... Maintenant, j'imagine que je suis prêt à regarder la vérité en face et à aller de l'avant. C'est drôle, je pensais aller de l'avant, mais en fait j'étais en train de piétiner sur place.

De façon curieuse, prononcer ces mots à voix haute le reconforta.

— Tout le monde réagit à sa façon. Et, si c'était pour toi le moyen de t'en sortir, alors tu as bien fait.

Il caressa un moment ses cheveux doux et soyeux.

— Je m'excuse de t'avoir fait souffrir, Trudie.

Elle déposa sur son torse un autre de ces baisers par lesquels elle semblait vouloir imprimer sa marque sur lui — ce qui n'était pas du tout pour lui déplaire.

— J'ai souffert, certes. Mais toi aussi, dit-elle en effleurant sa main.

— C'est vrai. Et il ne restait en moi pas grand-chose de disponible pour quelqu'un d'autre.

Elle poussa un petit grognement de protestation et s'appuya sur un coude.

— Pourtant, Elsa était très demandeuse, il me semble.

Knox rit doucement.

— C'était très superficiel. Pour contenter Elsa, pas besoin de puiser trop profond en soi. Est-ce que tu comprends ce que je veux dire ?

Il fallait qu'ils parlent d'Elsa, pour l'écarter définitivement de leur chemin, car, pour l'instant, le spectre de sa présence s'était insinué entre eux, qu'ils l'évoquent ouvertement ou non. Autant régler cela tout de suite. Elsa n'était pas un problème pour lui, mais il sentait bien que c'en était toujours un pour Trudie, et il était prêt à tout pour la convaincre qu'elle était la seule qui comptait à ses yeux.

— Pas vraiment. Comment pouvait-elle être « superficiellement » demandeuse ?

— Avec Elsa, il suffit d'être à ses côtés quand elle le veut, d'être raisonnablement beau, et de lui dire qu'elle est belle. Et je ne dis pas ça par méchanceté. C'est la vérité. Pas besoin de réfléchir à ce qu'on fait ni d'analyser les choses en profondeur. La profondeur n'existe pas avec Elsa. Avec Elsa, tout flotte en eaux calmes et peu profondes dans le sens du courant. Est-ce que tu comprends mieux, à présent ?

Il vit sur son visage que tout se mettait enfin en place dans sa tête. Elle comprenait que, lorsqu'il avait choisi Elsa ce soir de juillet, il n'avait pas vraiment rejeté leur amitié, ni même elle. Sa décision avait été dictée par son chagrin, par son besoin de se renfermer en lui-même et de se couper du reste du monde pour digérer sa peine.

Il avait eu besoin de temps pour s'en remettre. Son comportement avait fait souffrir Trudie, et elle aurait besoin de temps pour s'en remettre, elle aussi. Il attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait, car il avait la certitude absolue — et c'était la première fois de sa vie qu'il était aussi certain de quelque chose — qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Un réflexe primitif s'empara de lui. Le besoin de marquer sa possession à la manière des animaux. Il l'embrassa dans le cou puis la mordit. Elle laissa échapper un petit cri de surprise, puis un rire rauque et sexy.

— Est-ce que ça signifie que tu n'as pas envie de dormir ?

— Non, dormir n'était pas exactement ce que j'avais en tête en ce moment.

— Hmm. Très bien. Moi non plus, je n'étais pas spécialement fatiguée.

Elle lui tourna le dos et se colla contre lui pour frotter ses fesses nues contre son érection naissante. Knox sourit dans le noir. Trudie et lui avaient toujours été sur la même longueur d'onde pour plein de choses, cela ne le surprenait donc pas du tout qu'ils partagent aussi une vraie complicité sexuelle. Ils semblaient avoir envie de la même chose au même moment.

Il la mordilla légèrement à l'épaule, et, en guise de réponse, elle planta ses ongles dans ses fesses.

— Oui ?

Il posa les mains sur sa poitrine ronde dont les aréoles joliment bombées lui plaisaient énormément. Plus il caressait, pétrissait et pinçait, plus elle se collait contre lui. Ils ne prononcèrent pas le moindre mot ni l'un ni l'autre.

Trudie se frottait à lui d'une façon de plus en plus érotique, en lui donnant de délicieux petits

coups de fesses. Elle emprisonna son sexe entre ses cuisses, puis elle tourna la tête et le mordilla à plusieurs reprises. Plus elle le heurtait, plus son sexe devenait dur.

Ils étaient tous deux haletants lorsqu'elle roula sur le ventre et s'agenouilla dans un seul mouvement souple et lié. Elle aplatit les épaules puis écarta les genoux en levant bien les fesses. Même dans la pénombre, il vit son sexe luisant d'excitation. Elle lui adressa un petit regard par-dessus son épaule. Son invitation à la prendre par-derrière était claire et directe.

Les mains tremblantes, il déroula son dernier préservatif et se positionna derrière elle. Il la sentit délicate et humide lorsqu'elle le prit en elle. Elle était bouillante. Leur étreinte fut brève et intense, chacun poussant de son côté avec force.

Leurs cris de jouissance se mêlèrent, puis ils se laissèrent tomber sur le côté, toujours joints l'un à l'autre.

Cette fois, les mots ne furent pas prononcés, mais leur écho résonna longtemps dans la pièce.

« Tu m'appartiens. »

\* \* \*

Cela faisait très longtemps que Knox n'avait pas aussi bien dormi. Lorsqu'il se réveilla, il sentit Trudie collée contre lui. Pendant une seconde, il se demanda s'il rêvait. Mais la chaleur de son corps était bien réelle.

De façon curieuse, il ne s'était pas rendu compte jusqu'à ce qu'ils en discutent avec Trudie à quel point sa relation avec Elsa avait été superficielle et futile. Elsa voulait être belle. Elle voulait qu'il soit beau. Il devait conduire un 4x4 flambant neuf. Ils devaient être vus dans les restaurants les plus réputés, et devaient descendre dans les hôtels les plus courus. Ce que lui pouvait penser ou ressentir n'avait pas d'importance. Et ce n'était pas une critique. C'était juste la vérité.

Il sortit du lit et alla rallumer le feu. Il faisait froid dans le chalet et Trudie allait bientôt se lever. A moins que ses habitudes aient changé du tout au tout, elle n'était pas du genre à faire la grasse matinée. Même si elle était faite du rude bois des habitants de l'Alaska, il ne voulait pas qu'elle prenne froid.

Il ouvrit la porte pour que Jessup aille faire son petit tour matinal. Pendant qu'il préparait le café, le chien gratta à la porte, pressé de rentrer.

Quelques minutes plus tard, Trudie passa sa tête dans l'embrasure de la porte. Elle avait les cheveux passablement en l'air et des traces de mascara sous les yeux. Logiquement, il n'aurait pas dû la trouver sexy. Logiquement, il n'aurait pas dû sentir son cœur s'emballer. Et pourtant si. Il pourrait facilement s'habituer et prendre goût à cette vision matinale, songea-t-il spontanément. Y prendre goût jusqu'à ne plus pouvoir s'en passer.

— Bonjour.

Elle leva son joli petit nez et huma l'air autour d'elle.

— Je me trompe ou ça sent le café ?

Il la regarda en souriant, heureux d'avoir aussi bien calculé son coup. L'addiction de Trudie au café était légendaire. Vraiment, il fallait être fou ou intrépide — ou les deux — pour passer du temps avec elle si elle n'avait pas eu sa tasse de café matinale.

— Je me suis dit que c'était mieux de ne pas risquer ma vie.

— Tu es un homme sage.

— J'essaie. Un sucre et double dose de lait ?

— Oui. En plein dans le mille.

A cette image, il repensa aussitôt à ses gémissements de satisfaction, à son orgasme bruyant, et sourit.

— Reconnais-le. Je suis fort pour taper dans le mille.

Elle pinça les narines, mais sourit tout de même.

— Ne te vante pas trop, s'il te plaît.

Il prépara deux tasses de café : une pour elle, et une pour lui. Mais elle avait disparu.

— Eh, viens boire ton café ! Il est prêt.

— Comment ? demanda-t-elle d'une voix teintée d'amusement. Tu ne viens pas me l'apporter au lit ?

— En fait, je dois être en ville dans une heure et, si je viens t'apporter ton café au lit... eh bien, je ne suis pas sûr de partir à l'heure.

Maintenant qu'il la connaissait sous un nouveau jour, il était tout bonnement impossible de ne pas penser à elle, de ne pas la voir, de ne pas la désirer sous ce jour, plus intime. S'il venait la rejoindre au lit — soi-disant pour lui servir son café —, il savait que cela les mènerait inévitablement à d'autres activités qui le mettraient en retard.

— OK, rouspéta-t-elle, alors que son sourire contredisait la contrariété qu'elle feignait d'afficher.

Il lui tendit sa tasse puis caressa ses cheveux pour les discipliner. Ses doigts s'attardèrent dans ses légères boucles soyeuses. Il l'attira à lui et la huma. Son odeur était à la fois familière et nouvelle. Elle était toujours son amie, mais elle venait de devenir son amante.

— Au fait, j'ai réfléchi, lança-t-il.

Il avait une proposition à lui faire. Qui ne tentait rien n'avait rien, comme on disait.

— Tu me fais peur, répondit-elle, avant d'avaler une gorgée de café. Hmm, buvable.

— Merci.

— Tu as réfléchi... reprit-elle, en se blottissant sur le canapé, le plus près du poêle possible, et en se drapant dans un plaid.

Elle aimait beaucoup se blottir, s'enfouir, se nicher. Il l'avait encore remarqué la nuit précédente.

— Tu pourrais venir t'installer dans mon chalet pour le reste des vacances.

Elle resta immobile, et fixa son café comme si un secret se cachait dans ses noires profondeurs.

— Je... Je ne sais pas.

— Je vois.

Il saisissait très bien ce qu'elle exprimait en ce moment même, cette espèce de repli sur soi que mimait sa pose.

Elle rit, sans avoir pourtant l'air particulièrement amusé.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que tu vois ?

Il voyait qu'il allait trop loin et trop vite. Mais il lui répondit tout autre chose :

— Je vois que tu es un peu vieux jeu et que tu préfères dormir dans ton lit.

Elle observa un si long silence qu'il commençait à croire qu'elle ne répondrait pas. Mais elle finit par hocher lentement la tête.

— Tout juste.

Il ne savait pas exactement ce qui se passait dans sa jolie petite tête, mais elle paraissait avoir envie de changer de conversation, et il n'allait pas insister. D'ailleurs, preuve qu'il avait vu juste, elle lança :

— Tu peux m'offrir le cadeau suivant, si tu veux.

Il décida d'entrer dans son jeu :

— Tu ne perds pas le nord, espèce de petite profiteuse. Et d'abord, comment sais-tu que j'ai un autre cadeau pour toi ?

— Parce que, si tu m'en as déjà offert deux, ça veut dire qu'il y en a dix autres. Il y en a bien d'autres, n'est-ce pas ?

— Puisque tu as tellement envie de parler de cadeaux... Où sont les miens ?

— Minute, papillon. Chaque chose en son temps. En attendant...

Elle tendit la main, paume ouverte.

— Profiteuse.

— Si tu veux. Mais donne, j'attends.

— Ce n'est pas en cédant à tes caprices que je vais te rendre service.

— Ne perds pas ton temps à me faire la morale, dit-elle en désignant de la tête l'horloge de la cuisine. Tu vas finir par être en retard.

Il abandonna, et se mit à rire de bon cœur. Elle avait toujours adoré recevoir des cadeaux, qu'ils soient coûteux ou non. Il lui suffisait de déchirer du papier ou de couper un ruban pour être heureuse. Cela lui fit prendre conscience de ce qu'elle lui avait manqué.

Il croisa les bras.

— J'ai déjà pris de l'avance sur toi. Et, moi aussi, je peux être obstiné : quand j'aurai eu mon cadeau d'hier, et celui d'avant-hier, alors je te donnerai celui d'aujourd'hui.

— Tu ne trouves pas que c'est mieux de donner que de recevoir ?

En bon mâle, il eut tout de suite certaines pensées, situées au-dessous de la ceinture... Il imaginait sa bouche, si sensuelle, en train de lui donner beaucoup. Il s'imaginait, transporté, en train de recevoir. Troublé, il faillit avaler son café de travers.

C'était drôle de flirter avec Trudie, se dit-il en essayant de se reprendre. Il n'aurait jamais eu ce type de conversation avec Elsa parce qu'elle ne possédait pas le sens de l'humour de Trudie ni sa capacité à ne pas se prendre au sérieux.

— Si, je trouve. Et alors, où est-il, ce cadeau ?

Il était soulagé de pouvoir continuer à plaisanter avec Trudie bien que leurs rapports aient changé de nature. Ce n'était pas gagné d'avance : elle aurait très bien pu regretter ce qui s'était passé entre eux la nuit précédente, devenir sombre, et se renfermer.

— Tu l'auras ce soir, répondit-elle en lui adressant un regard coquin.

Pour cela, il lui faisait confiance. Et il avait déjà hâte d'y être.

\* \* \*

Trudie finissait ses emplettes pour Knox. Cela n'avait pas été facile, étant donné le manque de choix, mais le défi lui avait plu.

Good Riddance était bondé, car c'était le premier jour de Chrismoose. Les courses de chiens de traîneau, qui comptaient parmi ses manifestations préférées, auraient lieu juste après le déjeuner. Et cela ne la dérangeait pas qu'Elsa — qui était censée agiter le drapeau pour donner le signal du départ — y prenne part. Cela n'allait pas l'empêcher d'y participer.

Autant Elsa l'avait obsédée et lui avait empoisonné la vie pendant les dix-huit derniers mois, autant elle avait à présent l'impression qu'elle n'existait plus. Plongée dans ses pensées, elle sursauta lorsque quelqu'un passa son bras sous le sien. Sa mère.

— Mais qui voilà ? Ma fille chérie.

— Tiens, bonjour, maman. Comme ça, vous êtes arrivés ?

Puis, en regardant autour d'elle, elle demanda :

— Où est papa ?

— Il voulait passer chez Donna.

« Chez Donna » était une institution. Il s'agissait d'un ancien garage où l'on trouvait à présent des pièces détachées pour les véhicules à moteur de tout genre. Quelques années plus tôt, Donna s'appelait encore Don, mais ce changement d'état civil semblait ne déranger personne : son garage-entrepôt restait un endroit incontournable pour les passionnés de mécanique.

— C'est tous les ans pareil, continua la mère de Trudie. Ils veulent tous rajouter des gadgets à la dernière minute à leurs motos des neiges pour la course de demain. Les hommes et leurs joujoux, tu sais comment c'est... Tu veux qu'on aille déjeuner ensemble ?

— Bonne idée, je meurs de faim !

Elle avait sauté le petit déjeuner et faire l'amour une bonne partie de la nuit l'avait affamée.

— Tu penses qu'on a une chance de trouver une table libre chez Gus, maman ?

Sans lui lâcher le bras, sa mère se mit en route d'un pas décidé.

— Bien sûr. Le concours de cuisine a déjà débuté à la salle des fêtes. A cette heure, tout le monde doit y être.

Trudie avait été tellement absorbée par ses courses — et par les souvenirs de son incroyable nuit avec Knox — qu'elle avait complètement oublié le concours de cuisine.

— C'est vrai.

— J'ai l'impression que tu as tout autre chose en tête, répondit sa mère, avec un sourire qui en disait long.

Elle avait l'air de faire des sous-entendus, mais comment aurait-elle pu savoir ?

Chez Gus, il y avait foule malgré le concours de cuisine qui se tenait à l'autre bout de la ville, mais Trudie et sa mère trouvèrent tout de même une table, ce qui était le principal.

Trudie ne prit même pas la peine de regarder le menu. Elle avait envie de tarte depuis la veille, et même l'avant-veille. Elle commanda donc une part de tarte et un café.

Dès que Ruby, la serveuse, fut partie, sa mère attaqua :

— Donc ça y est... Knox t'a enfin vue comme une femme, et vous l'avez enfin fait. Ça faisait si longtemps que tu attendais ça.

— Maman !

— Trudie.

Harriet Brown se mit à rire devant l'air stupéfait de sa fille.

C'était en effet une surprise totale : Trudie n'avait jamais pensé que sa mère pouvait être au courant de ses sentiments pour Knox.

— Comment l'as-tu su ?

— Eh bien, tu rayannes et, depuis que tu connais Knox, c'est la première fois que je te vois dans cet état. J'ai toujours su qu'il se passerait quelque chose entre vous un jour.

— Mais tu ne m'en as jamais parlé.

— Toi non plus, ma chérie. Mais j'ai bien vu qu'il t'avait brisé le cœur en te préférant Elsa après le décès de Mormor.

Ruby revint avec leurs boissons et la part de tarte au citron meringuée tant désirée.

— Ça a été horrible, maman.

Elle avala une bouchée de tarte. Elle était délicieuse. Bien citronnée et acide. Et surtout, pas trop sucrée.

Sa mère répéta la phrase que Trudie elle-même avait prononcée :

— Mais tu ne m'en as jamais parlé.

— Je ne voulais pas que tu te fasses du souci pour moi. Je savais que tu t'inquiétais déjà pour Knox, et je ne souhaitais pas en rajouter. Je ne me doutais pas du tout que tu étais au courant de mes sentiments.

— Tu es ma fille. Je vous ai vus grandir ensemble, toi et Knox, et tomber amoureux sans qu'aucun de vous ne s'en rende compte. Et puis je suis une femme, je sens ces choses-là. Alors, quand est-ce que... Comment les choses sont-elles venues à changer ?

Ruby arriva de nouveau, cette fois avec le sandwich et les chips de Harriet. Visiblement affamée elle aussi, elle dévora tout son sandwich, moins une bouchée, qu'elle laissa dans un coin de son assiette. Même si elle avait faim, et même si la nourriture était délicieuse, Harriet Brown en laissait toujours une bouchée. C'était une de ces manies qui avaient longtemps rendu Trudie folle. A présent, elle les acceptait comme faisant partie de sa mère.

— Donc, avec ton père, on risque d'avoir un mariage à organiser.

L'idée transportait Trudie et la terrorisait en même temps. Enfin, elle la terrorisait surtout.

— Euh, non. Il ne m'a pas demandée en mariage.

— Ça ne va pas tarder.

— Je ne peux pas l'épouser, maman.

— Tu es ma fille et je t'aime, mais parfois tu m'affliges, Gertrude Ashland Brown. Pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas l'épouser ?

Pour la même raison que celle qui l'avait empêchée de lui dire qu'elle l'aimait la nuit précédente. Elle ne pouvait pas se résoudre à lui faire confiance ni à croire qu'il aimait réellement et durablement.

— Maman, réfléchis un peu. Il est resté presque deux ans avec Elsa. Il a rompu avec elle il y a environ deux semaines. C'est sous le coup d'une déception sentimentale et d'un échec qu'il s'est tourné vers moi. Et tu sais très bien que rien n'est plus dangereux que ce genre de réaction.

C'était merveilleux d'être de nouveau amis pour le reste des vacances, et devenir amants avait été fantastique. Ils auraient une aventure, une belle histoire, mais elle devait absolument voir cela comme quelque chose de temporaire. Elle devait se protéger. Elle ne pouvait pas se permettre de lui dire qu'elle l'aimait, et elle ne lui dirait pas. Elle se contenterait de cette parenthèse. Quand elle se refermerait, ce serait douloureux, bien entendu, mais pas aussi dévastateur que ce qu'elle avait connu dix-huit mois plus tôt. Au contraire, si elle lui offrait son cœur sans réserve et qu'il la rejetait une nouvelle fois, elle ne s'en remettrait sans doute pas.

— Je suis d'accord avec toi... dans quatre-vingt-dix-neuf virgule neuf pour cent des cas. Mais Knox et toi, vous êtes ce zéro virgule un pour cent des cas. Ce n'est pas par dépit qu'il s'est tourné vers toi. Je crois juste qu'il a fallu que vos chemins se séparent et que vous perdiez ce que vous possédiez pour que vous vous rendiez compte de ce que vous aviez.

Sa mère marqua une pause, avant de demander :

— Au fait, c'était comment ?

Sa mère ne lui avait-elle pas déjà dit qu'elle rayonnait ?

— Merveilleux.

Elle n'allait pas rentrer dans les détails, mais elle avait fait une expérience hors du commun. Et qui allait se reproduire le soir même.

— Très bien, dans ce cas, je vais en prendre une part moi aussi.

— Pardon ?

Sa mère éclata de rire.

— Ma chérie, tu as vraiment l'esprit ailleurs aujourd'hui. Je parlais de la tarte. Tu m'as fait envie et je vais en commander une part.

Trudie rit de bon cœur. Sa mère avait raison, elle avait l'esprit ailleurs. Mais il y avait de quoi. La seule chose qu'elle attendait, c'était de pouvoir se retrouver nue avec Knox ce soir. Mais, malgré l'avis de sa mère, elle ne lui dirait jamais qu'elle était amoureuse de lui.

Knox se réveilla tôt. La veille au soir avait eu lieu la cérémonie de clôture de Chrismoose. C'était aujourd'hui qu'ils allaient rentrer à Anchorage pour célébrer Noël. Trudie dormait encore. Même si elle avait officiellement refusé de s'installer dans son chalet pour la semaine, elle y avait passé toutes les nuits. Il sourit. Il ne se souvenait pas avoir jamais été aussi heureux, et ce malgré l'absence de Mormor. Ni l'un ni l'autre n'avaient fait de grandes déclarations, mais ils s'étaient comportés comme un vrai couple durant toute la semaine. Il avait dîné deux fois avec les parents de Trudie. Il avait eu un peu peur de leur réaction, mais tout s'était très bien passé. Avec chaleur et les bras grands ouverts, ils l'avaient de nouveau accueilli au sein de leur famille comme s'il ne s'en était jamais éloigné, tel le fils prodigue.

Les parents de Trudie l'avaient même invité à passer Noël avec eux. Il avait accepté sans hésiter, même si le silence et la réserve de Trudie à ce moment-là ne lui avaient pas échappé. En même temps, elle s'était comportée comme une véritable tigresse au lit la nuit précédente, et ils avaient très peu dormi. Elle était peut-être juste fatiguée.

Soudain, elle entrouvrit les yeux.

— Bonjour.

— Bonjour.

Puis, humant aussitôt l'air autour d'elle :

— Ça ne sent pas le café.

— Tu es trop gâtée.

— C'est ta faute, donc maintenant à toi d'assumer. Café, s'il te plaît.

En riant, il se dirigea nu vers la cuisine. Comme toujours, Jessup fit son petit tour dehors pendant qu'il préparait le café. Leurs matins avaient pris un joli rythme. Il ne voulait pas renoncer à cette toute nouvelle habitude. Il ne voulait pas renoncer à Trudie. Quand ils étaient ensemble, les choses étaient si agréables. Elle devait le savoir aussi bien que lui. Ensemble, ils étaient vraiment bien. Malgré tout, il sentait chez elle une réserve qu'il n'avait jamais constatée auparavant. Mais, en même temps, avant, ils n'étaient pas amants.

Jessup gémit à la porte et il alla lui ouvrir. Trudie vint le rejoindre dans la cuisine, tirée du lit par l'odeur du café.

— Merci, Knox, dit-elle quand il lui tendit sa tasse.

— Je le répète, tu es trop gâtée.

Soudain, il prit une décision rapide. Un coup de tête, comme cela. Une idée... Il se dirigea vers le sapin et échangea les étiquettes des deux derniers paquets. Il lui offrirait les boucles d'oreilles le

lendemain.

Il revint vers elle, une petite boîte à la main.

— Aujourd'hui, c'est moi en premier. Alors vas-y, donne.

Elle rit, mais lui tendit son onzième cadeau.

— Tu vois, moi aussi, je suis devenu exigeant, dit-il alors qu'elle lui offrait son paquet.

Il contenait un chien de bois. C'était une minuscule sculpture qui tenait dans la paume de sa main et qui ressemblait incroyablement à Jessup.

— C'est magnifique, Trudie.

— Maintenant, même quand tu ne pourras pas emmener Jessup avec toi quelque part, tu pourras avoir son effigie dans ta poche.

— Merci, trésor, répondit-il en venant s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

— Je t'en prie. Je suis heureuse qu'il te plaise. Mais maintenant... ajouta-t-elle en tendant la main.

— Profiteuse.

— Si ça te dérange, dit-elle en riant, je peux récupérer tous les cadeaux que je t'ai offerts et te rendre les tiens, et rentrer chez moi.

— Oh, non, surtout pas. J'aurais plutôt envie que tu restes avec moi pour toujours.

Elle lui adressa un regard mi-inquiet, mi-mal à l'aise, et, sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit, il lui prit sa tasse de café des mains.

— Pour toujours, répéta-t-il en lui tendant le paquet, qu'elle regarda sans l'ouvrir. Alors, qu'est-ce que tu attends, Trudie ?

— C'est bon, je l'ouvre.

Son sourire paraissait forcé. Cette fois, au lieu de déchirer le papier et le ruban, elle défit délicatement l'emballage. Il ne savait pas si elle prenait son temps délibérément, pour mieux apprécier, ou si elle sentait que ce cadeau n'était pas comme les autres. Mais peu importait. De toute façon, il ne reculerait pas.

Elle souleva le couvercle de la boîte et poussa une exclamation.

— Oh ! Knox, c'est absolument magnifique.

— Elle m'a fait penser à toi dès le moment où je l'ai vue.

Elle passa ses bras autour de son cou et le serra contre elle pour l'embrasser. Mais ce fut un bien chaste baiser.

— Voyons ce qu'elle donne portée, dit-il.

Il sortit la bague de son écrin et elle lui tendit sa main droite. Il l'ignora, attrapa sa main gauche et enfila la bague à son annulaire.

— C'est juste la bonne taille. Et, à ton doigt, elle est vraiment très belle.

Elle paraissait très nerveuse.

— C'est très gentil de ta part.

Il la sentait reculer alors même qu'il n'avait fait aucun pas en avant. Mais il était déterminé à continuer sur le chemin qu'il s'était tracé. Il s'était égaré une fois, et il avait failli la perdre pour toujours. Jamais plus il ne prendrait ce risque.

Il écarta ses jolis cheveux bouclés et posa sa main sur sa joue.

— Epouse-moi, Trudie. Je t'aime. Jessup t'aime. Tu m'as manqué. Je ne veux plus jamais que tu me manques. Je veux me réveiller tous les matins avec le spectacle de tes cheveux fous, et préparer ton café tous les matins. Je veux qu'on ait des enfants ensemble et qu'on vieillisse ensemble, en continuant à aller pêcher, et camper, et à faire toutes ces choses qu'on aime tant. Tu n'es pas

seulement ma meilleure amie, tu es l'amour de ma vie.

Jessup, parfait dans son timing pour une fois, vint poser sa tête sur les genoux de Trudie et lui adressa un regard suppliant, comme s'il se joignait à la demande de son maître.

Trudie détourna le regard.

— Knox... Je... C'est si difficile... Je ne peux pas...

— Explique-moi pourquoi.

Elle passa ses bras autour de ses jambes repliées et posa sa tête sur ses genoux.

— Je crois que j'ai fini par comprendre ce qui s'est passé quand Mormor est morte. C'était impossible pour toi d'être avec moi. Mais que se passera-t-il s'il survient quelque chose de tragique cinq, dix ou vingt ans après notre mariage, et qu'il est de nouveau impossible pour toi d'être avec moi ? Je ne veux pas revivre ça. Et Elsa et toi n'avez rompu qu'il y a deux semaines. Que se passera-t-il si dans quelques mois tu te rends compte que tu t'es mis avec moi par dépit ?

— Je ne sais pas quoi dire pour te convaincre, Trudie. Je ne suis vraiment pas avec toi par dépit, et jamais plus je ne te tournerai le dos.

Elle posa sa main sur sa poitrine et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Il y a une réserve là, dans mon cœur. Une réserve qui m'empêche de t'aimer corps et âme.

Elle ôta la bague et la passa à sa main droite.

Il eut l'impression qu'elle venait de déchirer son âme en mille morceaux. Et il aurait eu de quoi argumenter avec elle toute la journée, mais il connaissait Trudie depuis longtemps et il savait qu'elle pouvait se montrer particulièrement butée. Ils se trouvaient dans une impasse, et il ne pouvait rien y faire.

— Alors j'attendrai. J'attendrai que les verrous de ton cœur sautent. Espérons que ça ne prendra pas des années et des années, parce que j'aimerais bien qu'on ait des enfants avant que je sois trop vieux pour leur apprendre à pêcher et à skier.

Elle se passa une main légèrement tremblante dans les cheveux.

— Ne me fais pas ça, Knox.

— Trésor, je ne fais que te laisser du temps... et te demander de ne pas attendre que nous soyons trop vieux. Et maintenant, autre chose importante : est-ce que tu vas, oui ou non, m'aider à démonter ce sapin ?

Visiblement ravie de changer de sujet, elle s'empressa de répondre :

— Bien sûr, que je vais t'aider. Par quoi est-ce qu'on commence ?

Une heure plus tard, le sapin était dans sa boîte, le chalet, nettoyé de fond en comble, et leurs bagages, dans leurs véhicules respectifs. Knox accompagna Trudie jusqu'à sa voiture.

— Sois prudente sur la route. Et, au fait, est-ce que ça te dérange si je viens quand même passer Noël avec vous demain soir ?

Elle l'enlaça et laissa sa tête posée contre son épaule un moment.

— Bien sûr que non.

— Je t'aime, Trudie.

Elle hésita un moment, puis, en hochant la tête, s'installa au volant, et démarra.

\* \* \*

Au fur et à mesure que Trudie se rapprochait de leur point de rendez-vous, elle sentait l'espoir croître en elle. C'était le jour de Noël. Elle avait envoyé un SMS à Knox pour lui demander de la retrouver au parc. Elle n'avait pas prévu d'aller chez ses parents avant le début de l'après-midi. Cela

leur laissait donc un peu de temps. Autour d'elle, tout était blanc, et la neige crissait sous ses pas.

Soudain, à l'horizon, elle distingua Knox et Jessup. Elle sentit son cœur battre plus vite. Elle les aimait tous les deux. Le maître et son chien. Elle les aimait vraiment.

Ils avancèrent silencieusement l'un vers l'autre.

— Joyeux Noël, dit-elle, une fois qu'ils se furent rejoints.

— Joyeux Noël.

Elle offrit une friandise à Jessup, qu'il engloutit à la vitesse de l'éclair. Il détestait la neige, mais il était gourmand. Elle lui devait bien une petite consolation pour l'avoir fait sortir dans le froid.

— Tu le gâtes.

Elle haussa les épaules.

— Non, il le mérite. Le pauvre, avec cette neige...

Elle enfouit ses mains dans les poches de son manteau. C'était une journée glaciale, mais elle avait besoin de tranquillité et de neutralité pour dire ce qu'elle avait à dire et, de façon assez bêtement romantique, elle avait toujours considéré que cet endroit leur appartenait. Lorsqu'elle serra les poings dans ses poches, elle sentit la bague autour de son doigt.

— En fait... Sur le chemin du retour, j'ai... J'ai beaucoup réfléchi... et...

— Bon sang, Trudie, on gèle... Encore plus que d'habitude, alors, s'il te plaît, va droit au but.

— J'ai changé d'avis. Enfin, j'étais déjà convaincue, mais c'est mon cœur qui...

— Trudie, l'interrompit-il. Es-tu en train de me dire que tu es d'accord pour m'épouser ?

— Oui, tu m'ôtes les mots de la bouche, mais, en substance, c'est ça.

Il la souleva de terre et l'embrassa fougueusement.

— Je suis le plus heureux des hommes, mais parlons de tout ça en marchant. Et allons nous réchauffer dans mon 4x4.

Main dans la main, ils rejoignirent le parking au pas de course. Dès qu'ils furent grimpés dans la cabine, il alluma le chauffage.

— Ah, c'est mieux... Maintenant, dis-le, Trudie.

L'envie de le taquiner un peu l'effleura, mais le sujet était sérieux : il était question d'amour, de leur amour. Et elle l'avait déjà assez fait attendre.

— Je t'aime, Knox. Je crois que je t'ai toujours aimé. Et je suis sûre que je t'aimerai toujours.

— Corps et âme ?

— Corps et âme.

Passant au-dessus du chien, ils s'embrassèrent jusqu'à ce que leurs lèvres ne furent plus glacées mais brûlantes.

Mais Jessup les sépara.

— J'ai encore du travail avec ce chien, dit Knox en souriant. Mais maintenant explique-moi un peu ce qui t'a amené à changer d'avis aussi vite.

— En rentrant de Good Riddance, j'étais aux abords d'Anchorage lorsque le conducteur devant moi a perdu le contrôle de sa voiture, et est venu heurter un poteau téléphonique. Heureusement, il ne roulait pas trop vite, et il n'a pas été blessé. Mais je me suis dit que ça aurait pu être moi. Et puis j'ai réfléchi, et je me suis dit que, bien que je conduise tous les jours, il y avait très peu de chances pour que je perde subitement le contrôle de ma voiture. Ensuite, j'ai pensé que ce conducteur ne voudrait peut-être plus jamais conduire seulement parce qu'il a eu ce type d'accident une fois. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je crois. Je t'ai fait du mal, mais ce serait idiot de passer à côté de quelque chose de

potentiellement merveilleux parce que tu aurais peur de quelque chose qui a très peu de chances de se reproduire dans le futur.

Il la connaissait, et la comprenait comme personne. C'était magique.

— Je t'aime tant que ça me fait peur, Knox.

— Je sais, Trudie. Je ressens la même chose.

Elle soupira, et se pencha vers lui pour l'embrasser.

Ils s'étreignirent un long moment. La joie et la paix la gagnèrent. Ainsi que le désir, vif et piquant.

— Ce n'est pas encore l'heure d'aller chez mes parents. Si j'échange ma place contre celle de Jessup, on peut peut-être trouver à s'occuper en attendant. Et je te promets que tu n'auras pas froid.

*TITRE ORIGINAL* : MY TRUE LOVE GAVE TO ME...

*Traduction française* : MARIE PASCAL

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

PASSIONS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

Couple : © PLAINPICTURE/FREDERIC CIROU

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (Harlequin SA)

© 2012, Jennifer LaBrecque. © 2013, Harlequin S.A.

ISBN 978-2-2802-9792-9

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

LESLIE KELLY

# Un amant si sexy

*Passions extrêmes*

---

éditions  HARLEQUIN

— Si je ne me présente pas avec l’argent, je vais avoir de gros ennuis.

Claire Hoffman essaya d’abord d’ignorer son frère Freddy, qui avait fait irruption dans la cuisine de sa confiserie pour se plaindre de ses derniers déboires financiers. Il restait moins de quatre semaines avant Noël, elle avait une masse incroyable de travail, et pas une seule seconde à consacrer aux simagrées de son frère.

Mais, contrairement à d’habitude, le ton de Freddy n’était ni léger ni enjôleur. Non, cette fois, il semblait sérieux. Très sérieux.

La main de Claire trembla, légèrement, mais assez pour gâcher le délicat glaçage façon dentelle qu’elle appliquait sur une fournée de petits gâteaux. Elle reposa sa poche à douille.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Freddy ne répondit pas tout de suite et chipa sur un plateau une truffe au cappuccino — l’une des spécialités de Claire —, avant de l’engloutir.

— Freddy ? fit-elle, agacée.

— Je meurs de faim. Je n’ai même plus de quoi acheter à manger.

Elle retint un soupir et ne posa pas de question. Freddy gagnait raisonnablement sa vie comme ouvrier dans un théâtre de Broadway mais, à l’écouter, aucun salaire ne lui évitait jamais d’être à découvert entre deux paies. C’était chez lui une habitude si ancrée qu’elle n’avait pas paniqué lorsqu’il avait surgi quelques minutes plus tôt en réclamant du liquide. Elle s’était résolue à lui donner vingt dollars de temps en temps, préférant céder qu’être harcelée.

Mais quelque chose lui disait que, cette fois, vingt dollars ne suffiraient pas.

— Qu’est-ce que tu as encore fait ? lui demanda-t-elle.

Il déglutit, puis baissa les yeux, l’air contrit. Une attitude qu’elle trouvait mignonne quand il avait dix ans et que, de cinq ans son aînée, elle l’élevait presque seule, depuis que leur mère — une danseuse à la santé fragile — était tombée malade. Mais une attitude insupportable maintenant qu’il avait vingt et un ans et que, paresseux et souvent sans emploi, il se laissait vivre.

Claire ferma les yeux. Après avoir dépensé sa part de l’assurance vie de leur mère, son frère avait commencé à lui emprunter de l’argent. Mais, à présent qu’elle avait investi jusqu’à son dernier sou pour rénover le vieil immeuble que son oncle lui avait légué et pour ouvrir sa boutique, elle ne pouvait plus servir de distributeur automatique à Freddy.

— Je répète : qu’est-ce que tu as fait ?

— C’était censé être un tuyau sûr, balbutia-t-il. C’est vrai, cette course...

— Bon sang, Freddy, c’est pas vrai !

Le visage de son frère s'empourpra.

— Combien as-tu perdu ?

— En fait, le problème, ce n'est pas tant la course...

Elle attrapa une truffe à son tour et l'avalait en une bouchée, puis en reprit aussitôt une seconde. Elle avait besoin de s'occuper les mains pour ne pas l'étrangler, et de s'occuper la bouche pour ne pas hurler.

— Tu vois, sûr de mon coup, j'ai voulu ajouter à ma mise ce qui me restait de mes gains du week-end passé.

Elle attrapa un petit gâteau, avant de le reposer.

— Combien ?

Il marmonna une réponse, mais si bas qu'elle ne fut pas certaine d'avoir bien entendu. A vrai dire, elle espérait avoir mal compris.

— Pardon ?

— Euh... Dix.

— Dix dollars ?

Il secoua la tête, l'air penaud.

— Dix mille.

Elle dut réprimer un haut-le-cœur. Pendant un moment, elle perdit toute capacité de réflexion. Comme en pilotage automatique, elle attrapa la bouteille de rhum dont elle s'était servie pour parfumer les truffes, et en avala trois longues rasades directement au goulot. Pouah ! L'alcool lui brûla la gorge et l'œsophage, la tirant de sa léthargie.

Elle reposa alors la bouteille et tendit les mains vers son frère, prête à l'étrangler.

— Hé ! cria-t-il en se reculant précipitamment. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais t'étrangler. De toute façon, tu as fini de cotiser pour ton assurance vie, non ?

— Ce n'est pas drôle.

— Tu crois que je plaisante ? Je suis furieuse, Freddy ! Furieuse au point de vouloir t'étrangler !

— Je suis désolé, gémit-il.

Claire sentit soudain son corps la lâcher. Sa colère l'abandonna.

— Comment as-tu pu faire une chose pareille ? bredouilla-t-elle en s'écroulant sur une chaise.

S'il y avait bien quelqu'un qui aurait dû éviter ce genre de dérapage, c'était Freddy. Mais apparemment le fait que leur père, joueur maladif, ait perdu tout son argent et soit mort à cinquante ans d'une crise cardiaque ne lui avait pas servi de leçon.

— Ça ne s'est pas passé comme je le voulais. Claire, il faut que tu m'aides. Si je ne règle pas mes dettes, le Rat va me coller le Casse-Noisette aux fesses.

Elle regarda son frère, l'air hébété.

— Qui va t'envoyer quoi ?

— Le Rat est un bookmaker. Le Casse-Noisette est son homme de main.

Partagée entre l'envie hystérique de rire et celle de hurler, elle regarda son imbécile de frère.

— Le Casse-Noisette ?

— Oui. On le surnomme comme ça parce que, si on ne paie pas, il...

Claire leva la main.

— C'est bon, je crois que j'ai compris.

Mais elle n'était pas sûre que, dans le cas de son frère, le Casse-Noisette ait grand-chose à casser.

— Je ne peux pas t'aider, énonça-t-elle calmement.

Freddy écarquilla les yeux.

— Comment ?

— J'ai à peine assez pour couvrir mes dépenses pour le reste du mois. Je compte sur les fêtes de fin d'année pour me faire un peu d'argent. Mais en attendant je suis dans le rouge.

— Tu pourrais louer les appartements au-dessus de ta boutique.

— Non, répliqua-t-elle d'une voix ferme.

C'était une discussion récurrente entre eux. Elle ajouta :

— Ils sont dans un état déplorable, Freddy.

— Mais dans ce quartier les gens sont prêts à dépenser des sommes folles pour n'importe quel appartement. Peu importe que la peinture soit écaillée !

Il ne s'agissait pas seulement de peinture écaillée. Son grand-oncle Harry lui avait légué des murs, mais pas d'argent. L'assurance vie de sa mère lui avait tout juste permis de rénover le rez-de-chaussée, avec la boutique et l'appartement contigu, où Claire vivait à présent, mais rien d'autre. Les trois étages — accueillant chacun deux appartements — étaient inhabitables. Les squatters qui s'y étaient installés avaient eu l'idée judicieuse de déguerpir, chassés par l'air glacé qui s'engouffrait à travers les carreaux cassés. Et il y avait aussi les trous dans les murs, les salles de bains insalubres, le papier peint décollé... Le tableau n'était pas brillant. Un jour, quand son commerce serait vraiment lancé, elle aurait assez d'argent pour poursuivre les rénovations et faire de l'immeuble tout entier un investissement lucratif. Mais elle était encore loin du compte.

Pour l'instant, sa seule façon de tirer de l'argent de son héritage serait de vendre l'immeuble à l'investisseur qui l'avait contactée à plusieurs reprises au cours du mois passé. Mais son cœur se serrait à l'idée d'abandonner sa chance de se construire un avenir par et pour elle-même. Surtout si elle était obligée de le faire pour honorer les dettes de son frère, ce bon à rien.

Elle en avait tellement assez de s'occuper de lui, et de tout le monde. Quand leur mère était tombée malade, c'était elle qui l'avait soignée. Quand leur père avait perdu tout son argent, elle s'était mise à travailler pour subvenir aux besoins de la famille. Lorsque leurs deux parents étaient morts, elle avait endossé le rôle de mère pour Freddy, encore adolescent, alors qu'elle-même n'était pas adulte.

Elle en avait assez. Vraiment assez. Cela faisait si longtemps qu'on ne s'était pas occupé d'elle qu'elle ne se souvenait même pas de l'effet que cela provoquait.

— Freddy, reprit-elle alors, même si j'envisageais de louer ces appartements, je n'en aurais jamais l'autorisation. A part le rez-de-chaussée, cet immeuble est une vraie ruine.

Voyant qu'il voulait répondre, elle leva la main pour le faire taire.

— Et non, je ne louerai rien sous le manteau. Il ne manquerait plus que j'aie des problèmes avec la justice.

— Mais qu'est-ce que je vais faire, alors ? demanda-t-il, presque agressif.

Elle se mordit la langue pour s'empêcher de lui suggérer de grandir, d'être enfin un homme, et de régler ses problèmes tout seul.

— Tu ne peux pas lui proposer d'échelonner tes paiements ? Tu pourrais lui promettre de lui verser une partie de ta paie chaque semaine...

Son frère leva les yeux au ciel.

— Si les bookmakers faisaient crédit, ça se saurait.

— C'est la seule option qui s'offre à toi. Il faut au moins lui poser la question.

Si le « Rat » disait non, elle entrerait en mode « panique totale » et pourrait envisager de vendre des organes au marché noir. Il y en avait un ou deux, chez Freddy, qui ne servaient pas à grand-chose,

à commencer par son cerveau incapable de prendre les bonnes décisions.

Ou bien... Etait-elle prête à abandonner tout ce pour quoi elle avait travaillé depuis si longtemps pour sauver la peau de son frère ? Encore une fois ?

Claire ferma les yeux une seconde et pria pour ne pas être réduite à cette extrémité. Il ne lui restait plus qu'à souhaiter que, en cette période de trêve et de magie qu'était Noël, le Rat découvre qu'il avait un cœur, et que le Casse-Noisette parte en vacances.

Mais elle n'y comptait pas. Noël ou pas, cela faisait très longtemps qu'elle ne croyait plus aux miracles. Elle n'avait jamais été du genre à rêver à un riche prince charmant surgissant au galop sur son blanc destrier pour régler tous ses problèmes. Et, de toute façon, ce ne serait certainement pas maintenant qu'il allait se montrer.

\* \* \*

— Mon prince, je vous en prie, réfléchissez. Nous ne pouvons pas décentement vivre ici.

Philip Nadir, prince d'Elatyria, perçut bien le dédain dans la voix de Shelby, son loyal mais tatillon compagnon, et sourit.

— Bien sûr que si, et c'est même ce que nous allons faire. Ce sera parfait, dit-il en voyant entrer son garde du corps, Phateen — appelé aussi Teeny —, un matelas sur le dos. Teeny, juste une minute, s'il te plaît, poursuivit-il. Shelby va passer un petit coup de balai d'abord.

Il faut dire que l'état de la chambre, visitée seulement la veille, laissait un peu à désirer.

— Qui va passer un coup de balai ? glapit Shelby.

— Parce que ce serait à moi de le faire ? suggéra Philip d'une voix sévère.

— Bien sûr que non, mon prince. Mais en aucun cas je...

Le sourcil levé, Philip considéra Shelby, qui était presque aussi gâté que lui-même, et perpétuellement insatisfait. Ils étaient lointains cousins, et Shelby l'accompagnait partout depuis leur plus tendre enfance. La plupart des gens le prenaient pour son serviteur ; mais lui le considérait comme son ami, même s'il n'était pas tous les jours facile.

— Voudrais-tu retourner à Elatyria ?

L'air chagrin, Shelby eut une petite moue. Il avait insisté pour seconder Philip dans sa quête et l'aider à trouver, loin du petit royaume de la Méditerranée où ils avaient grandi, une femme qu'il aimerait et qui l'aimerait pour lui-même. Même s'il avait l'air de penser que les choses ne se présentaient pas sous leur meilleur jour, il ne voudrait sans doute pas renoncer aussi vite. Il savait que c'était pour Philip le voyage de la dernière chance.

— Non, Votre Altesse. Mais je suis sûr qu'une servante...

— Nous sommes censés être des étudiants sans moyens. Et les gens qui n'ont pas de moyens n'engagent pas de femme de ménage — je crois que c'est plutôt comme cela qu'on dit.

Shelby maugréa. D'une certaine façon, il fallait le comprendre. C'était une contrée inconnue pour lui, et il avait du mal à s'y adapter, déconcerté par la taille des immeubles, la foule, le rythme trépidant de la vie et l'absence de domestiques.

Philip, lui, s'amusait comme un fou.

Bien qu'ayant grandi à Elatyria, il adorait l'Amérique. Il y était déjà venu à quelques reprises, mais c'était la première fois qu'il faisait le déplacement sans ses gardes ni ses serviteurs.

Il ne s'était jamais plaint du poids de ses responsabilités, et avait toujours été le premier à goûter les avantages attachés à son statut d'héritier de l'un des plus riches — et méconnus — royaumes du monde. Mais, jusqu'à présent, il n'avait jamais connu la joie de déambuler sur une

artère publique en étant bousculé par des inconnus, ni de croquer dans ce qu'on appelait un hot dog. Etre loin de sa suite habituelle lui offrait la chance d'être, pour la première fois de sa vie, totalement libre. Et, pour profiter de cette liberté, il n'aurait pas pu choisir meilleure période que celle des fameuses fêtes de Noël. New York était paré de lumières et de décorations, les gens semblaient heureux et souriants. Il était déjà conquis.

Shelby, toujours grognant, appuya sur un interrupteur.

— Mais pourquoi cela ne marche-t-il pas ?

— Hmm.

Philip essaya à son tour. En vain.

Ce n'était que la fin de l'après-midi, mais les ombres du soir grandissaient déjà. L'atmosphère était fraîche, signe que le chauffage ne fonctionnait guère mieux que la lumière. Venant d'un royaume sec et aride, Philip n'avait pas l'habitude du froid. Mais il savait qu'il pouvait s'en accommoder pour une nuit ou deux. En ce qui concernait Shelby, c'était une autre histoire.

— Je vais descendre et tâcher de trouver notre logeur, déclara Philip.

Il avait de toute façon encore quelques détails à régler avec cet homme, un certain Freddy Hoffman. Philip avait pensé que Hoffman serait là pour leur emménagement. Mais il n'avait plus eu la moindre nouvelle de lui depuis la veille, quand il lui avait payé un mois de loyer, assorti d'une « caution », pour les deux appartements du premier étage.

— Commence donc le nettoyage, en attendant, lança Philip à Shelby comme il sortait.

Il prit le petit escalier de service. S'il ne se trompait pas, M. Hoffman lui avait dit que ce dernier menait directement à la boutique du rez-de-chaussée et à l'appartement du propriétaire.

Il descendit prudemment, attentif aux marches affaissées qui craquaient sous ses pieds. Il atteignit finalement le rez-de-chaussée et arriva dans un couloir, aussi long et étroit qu'il était sombre et encombré. Il conduisait d'un côté à une porte donnant sur une ruelle et, de l'autre, à l'entrée principale de l'immeuble. Entre les deux se trouvaient deux portes. La première portait la mention « privé ». Sur l'autre, la plus proche de l'entrée principale, on pouvait lire « Envie de Douceurs, livraisons ». De la musique s'en échappait, de plus en plus nette à mesure qu'il approchait. Il frappa puis, craignant de ne pas avoir été entendu, entra.

A l'intérieur, la musique était forte. D'une voix douce, une chanteuse implorait un certain « Père Noël » de se montrer clément et généreux envers elle. Comme il avait reçu une bonne éducation et qu'il était cultivé, il comprit sans peine à quoi ces paroles faisaient référence. Ce qui le surprit, en revanche, fut qu'on pût s'adresser au Père Noël, qui lui avait été présenté comme un vieillard débonnaire, d'une voix aussi sensuelle.

Sa surprise redoubla lorsqu'une deuxième voix féminine, encore plus sensuelle, vint se superposer à la première. Intrigué, il pénétra dans la vaste cuisine. Il ne vit pas deux femmes en train de chanter, mais une seule. La musique, ainsi que la première voix, s'échappaient d'une petite radio. Quant à la deuxième chanteuse, elle se tenait devant un grand plan de travail couvert de gâteaux et de douceurs, et chantait tout en décorant ses pâtisseries.

Elle travaillait avec beaucoup d'application.

Et elle était magnifique.

Philip était habitué à la perfection des princesses qui ne se montraient jamais sans coiffures élaborées ou sans leurs robes hors de prix. Pourtant, jamais une femme ne lui avait fait tant d'effet que celle qu'il venait de découvrir.

La masse de ses cheveux brun foncé était difficilement contenue dans un chignon fait à la vavite, et quelques mèches bouclées venaient caresser ses pommettes hautes. Son visage était saisissant,

pas parfait, mais très séduisant. Ses joues semblaient douces, son nez était droit, sa bouche, grande et sensuelle. Ses yeux étaient profonds, verts ou bleus, et bordés d'épais cils noirs.

Elle ne s'était pas aperçue de sa présence et continuait de chanter. Alors qu'elle venait d'achever le glaçage d'une confiserie, elle ajouta quelques hochements de tête et se déhancha en musique.

Il la regarda, pétrifié par le spectacle de ce corps si féminin qui ondulait en rythme.

Car cette femme possédait des formes incroyables. Le tablier qu'elle portait par-dessus ses vêtements très simples soulignait l'étroitesse de sa taille comparée aux courbes de ses hanches et de ses fesses. Sans parler de la générosité de sa poitrine dont la rondeur semblait parfaite.

Elle était aussi grande — très grande par rapport à la plupart des femmes de son royaume. S'ils devaient se faire face, leurs nez se toucheraient presque. Et d'autres parties de leurs corps, sans aucun doute. D'ailleurs, à cette évocation, il se sentit légèrement à l'étroit dans le jean qu'il venait d'acheter l'après-midi même pour mieux se fondre dans la masse des New-Yorkais.

La belle inconnue chanta encore plus fort, et il eut soudain envie d'éliminer purement et simplement le Père Noël pour prendre sa place.

Au moment où il allait s'éclaircir la gorge pour l'avertir de sa présence, elle se déplaça pour attraper quelque chose, leva la tête, et le vit qui la regardait.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en laissant tomber une cuillère pleine de chocolat fondu sur le plan de travail.

Elle recula immédiatement, prête à s'enfuir, et regarda tout autour d'elle, comme si elle cherchait de quoi se défendre.

— Mille excuses. Je ne voulais pas vous faire peur, dit-il en levant les deux mains.

— Qui êtes-vous ? Et que voulez-vous ?

— Je cherche M. Hoffman. Freddy Hoffman.

Elle l'observa, son regard s'arrêtant sur ses épaules, puis son torse. Habitué à plaire aux femmes, Philip s'autorisa un léger sourire.

Elle, en revanche, se renfrogna. Une légère grimace déforma même son joli visage, comme si son apparence lui déplaisait. Il n'était pas habitué à cela. Il leva les sourcils de surprise. Sans être vaniteux, il n'était pas souvent confronté au dédain des femmes.

— Vous n'avez pas tardé à rappliquer, lança-t-elle sur un ton méprisant. Car c'est bien de vous dont il s'agit, n'est-ce pas ?

— Vous avez sans doute voulu dire : « De vous qu'il s'agit... »

— Vous croyez vraiment que c'est le moment de me donner une leçon de grammaire ?

— Ce n'était pas une leçon, répondit-il, amusé par son air agacé. Une petite correction, tout au plus.

— Voilà que je me fais corriger par un voyou, maintenant. On aura tout vu.

— Par un quoi ?

— Par un voyou, répéta-t-elle d'une voix pleine de mépris. C'est bien ce que vous êtes, non ? Oh ! vous préférez peut-être les termes d'encaisseur ou de percepteur, mais nous connaissons tous les deux la vérité, n'est-ce pas, M. Casse-Noisette ?

Casse-Noisette ? Quel nom étrange.

Même si Philip ne comprenait pas grand-chose, il fut obligé de reconnaître que la flamme qui dansait dans les yeux de son interlocutrice ainsi que le rose qui avait gagné ses joues étaient très seyants. L'inconnue était même encore plus belle depuis qu'elle était indignée. En revanche, il n'avait aucune idée de ce qui pouvait causer son indignation. Ce M. Casse-Noisette, peut-être ?

— Vous devriez avoir honte, reprit-elle tout en avançant.

Elle était à présent assez proche pour qu'il distingue ses yeux et remarque qu'ils étaient d'une teinte rare, un bleu-vert aussi intense que la mer qui baignait Elatyria. Magnifiques.

— De quoi devrais-je avoir honte, exactement ?

— De profiter ainsi des gens.

— Abuser d'autrui n'est pas dans mes habitudes, répondit-il en se raidissant, légèrement contrarié. De ma vie, je n'ai jamais forcé personne à faire quoi que ce soit contre son gré.

— C'est sûr que vous devez demander l'avis des gens — ou d'« autrui », si vous préférez — avant de les passer à tabac.

« Passer à tabac ? » Il ne connaissait pas cette expression. Mais avant qu'il ait pu lui demander le moindre éclaircissement, elle pointa un index dans sa direction.

— Vous et votre copain, je ne sais pas comment vous pouvez vous regarder dans la glace.

Elle connaissait donc Shelby ? Comme c'était curieux. Et elle savait qu'ils s'étaient installés en haut, dans les appartements où tous les miroirs étaient brisés ? En essayant de masquer sa surprise, il répondit :

— Ce n'est pas très aisé, en effet.

— Sans blague. Je me demande comment vous réussissez à dormir la nuit.

— Je dors très bien, répondit-il en se demandant comment elle, elle dormait.

Et où elle dormait.

Et avec qui.

Avec qui. Oh, oui, il aurait vraiment aimé le savoir. En grande partie parce que, bien qu'elle semble lui en vouloir et que ses accusations commencent à lui déplaire, il ne pouvait nier qu'il raffolait de son regard vif et de la manière dont ses lèvres se pinçaient sous l'effet de la colère.

— Je ne vois pas comment c'est possible, étant donné la façon dont vous traitez un pauvre garçon de vingt et un ans, naïf et sans cervelle.

— Sans cervelle ? demanda-t-il, peu familier avec le langage des New-Yorkais.

Il ne fallait sans doute pas le prendre littéralement, mais on ne savait jamais...

— Oui, répliqua-t-elle. Il n'est pas assez malin pour se méfier des gens comme vous et votre patron.

— Je n'ai pas de patron.

— Vous ne travaillez que sous contrat, c'est ça ?

Il ne comprenait rien. Mais la meilleure solution lui parut d'acquiescer.

— Je suppose qu'on peut dire ça comme ça.

— Eh bien, c'est répugnant.

Aïe. Apparemment, il n'avait pas répondu ce qu'il fallait. Mais il ne s'entêta pas, et ne voulut pas la questionner plus avant. En toute honnêteté, il ne faisait plus vraiment attention à toutes les choses étranges qu'elle disait. Il était captivé par la force de sa voix, la détermination de son attitude et la véhémence de ses propos. Et par la façon dont tout cela se combinait pour faire d'elle une femme incroyablement excitante.

Il s'approcha, attiré par le feu qui brûlait en elle, par la violence de son ton dont le mépris confinait à la haine le choquait autant qu'il le séduisait. Ce n'était pas souvent qu'une femme s'était adressée à lui de cette manière. C'était même la première fois. Et cela lui plaisait.

Sans un mot, il avança un peu plus vers elle. En l'entendant étouffer un petit cri, il comprit qu'elle avait peur. Mais il vit aussi ses lèvres s'entrouvrir, et sa jolie petite langue les humecter. Sa poitrine tout en courbes se souleva de plus en plus rapidement et ses joues viraient du rose à

l'écarlate à mesure qu'il approchait.

Ainsi, la farouche inconnue n'était pas insensible à ses charmes, même si c'était à son corps défendant.

— Restez où vous êtes, ordonna-t-elle d'une voix légèrement tremblante.

Elle saisit la cuillère de bois qu'elle avait lâchée à son arrivée et la pointa vers lui d'un air menaçant, éclaboussant au passage de chocolat liquide sa chemise et ses lèvres.

Il avait toujours eu un faible pour le chocolat. Enfant, il s'était souvent faufilé dans les cuisines pour chiper du dessert, ce qui, d'après son père, était indigne d'un prince. Mais il y avait quelque chose d'irrésistible dans le chocolat — quelque chose de décadent, d'interdit, de sombre, de soyeux et de sensuel. Quelque chose qui parlait à tous ses sens.

Il se lécha les lèvres. Il n'avait jamais rien goûté de pareil. Le chocolat n'était pas aussi sucré que celui qu'il connaissait. Il était noir et fort, avec assez de douceur pour caresser le palais, et une pointe d'épice poivrée pour aiguïser les sens. Il émit un petit soupir de plaisir en l'avalant.

— Dieu du ciel, c'est délicieux.

— Euh, pardon ? demanda-t-elle, hésitante.

Il ne répondit pas. A la place, il attrapa son poignet. Elle sembla trop surprise pour protester. Il attira la main — ainsi que la cuiller qu'elle tenait — à lui, jusqu'à ce qu'il puisse, du bout de la langue, atteindre l'exquise substance sombre et sucrée.

L'inconnue le regarda, captivée. Comme si elle n'avait jamais vu un homme prendre autant de plaisir en mangeant.

En état de plénitude sensorielle totale, il se régala, sans savoir ce qui lui plaisait le plus : sentir le chocolat à la saveur délicieusement inédite inonder sa gorge, ou voir cette femme le regarder faire avec ce qui ressemblait à de la fascination.

— C'est absolument divin, déclara-t-il en léchant toute la cuillère. C'est vous qui avez fait ça ?

— Oui, c'est un mélange auquel j'ai pensé pour une recette. Chocolat, praliné et épices. Vous... vous avez souvent des envies de chocolat, comme ça ?

— Souvent, je ne sais pas. Mais, en tout cas, là, j'ai très envie de votre chocolat.

Elle toussa nerveusement, puis retira sa main. A voir la façon dont elle fixait sa bouche tout en croisant ses bras devant elle — comme si elle avait besoin de se protéger de quelque chose, ou de quelqu'un —, il comprit qu'il l'avait troublée.

— C'était assez suggestif, comme remarque, non ? demanda-t-il.

Il était peut-être allé un peu loin, mais cela avait été plus fort que lui : c'était si érotique de lécher sa gourmandise favorite sur une cuillère tenue par une mystérieuse et séduisante inconnue qu'il en avait ressenti un plaisir quasi sexuel.

— Très.

— Je devrais peut-être m'excuser.

— Seulement si vous êtes sincèrement désolé.

Il ne s'excusa pas. Parce que, même s'il avait dit la vérité en déclarant adorer sa savoureuse préparation, il ne pouvait nier que l'idée de la goûter, elle, le tentait aussi énormément.

Le silence s'installa. Elle attendait ses mots — sincères ou non — mais il ne dit rien. Alors qu'elle respirait de plus en plus bruyamment, l'atmosphère se chargea d'électricité. Un air devenu lourd, moite et magnétique, les enveloppa, et se promena de l'un à l'autre, le poussant irrésistiblement vers elle.

Il savait que les choses étaient différentes dans ce pays. Elles étaient par certains côtés plus libres, par d'autres plus rigides. Il savait aussi que, ni dans ce pays ni dans le sien, il n'avait le droit

de prendre à une femme ce qu'elle n'était pas prête à lui offrir.

Elle ne l'avait peut-être pas dit à voix haute, mais ses yeux étaient offerts. Ses lèvres étaient offertes. Son corps était offert, s'il en croyait la façon dont elle se penchait vers lui comme si elle ne pouvait s'en empêcher.

Alors il osa.

Sans un mot, il enfouit ses mains dans ses cheveux épais, libérant définitivement ses mèches soyeuses, et l'attira à lui pour un baiser profond, avide, et aussi savoureux que du chocolat.

Il était en train de l'embrasser.

Claire enregistra l'information : un inconnu, grand, brun et magnifique, avait posé ses lèvres sur les siennes et plongé sa chaude et délicieuse langue dans sa bouche.

Puis la réalité disparut, emportant d'un coup sa raison.

Alors elle répondit à ce baiser. Rien d'autre n'existait sinon la sensation de ce corps magnifique et puissant contre le sien et la saveur de cette bouche avide.

Le chocolat avait toujours été son péché mignon. Mais jamais elle n'en avait goûté ainsi, à la saveur décuplée par la bouche d'un homme fort et fougueux. Ce fut une découverte stupéfiante.

Elle lâcha la cuillère et l'entendit tomber par terre dans un bruit assourdi, presque lointain. Elle posa les mains sur les épaules de l'inconnu, sans écouter la voix intérieure qui lui intimait de le repousser. Mais ses mains n'en firent qu'à leur guise et ses doigts s'enfoncèrent dans ses muscles denses pendant qu'elle le serrait contre lui et l'embrassait.

Elle aimait les baisers. Elle adorait cela, même. Et, comme elle était célibataire depuis plus d'un an, cette intimité lui avait manqué. Sans compter qu'elle dépassait en intensité tout ce qu'elle avait pu connaître auparavant.

Leurs langues se mêlèrent, brûlantes et avides. L'espace et le temps s'effacèrent pour céder toute la place à ce moment, à cet homme, à ce baiser. Ils partageaient chaque souffle, ils partageaient le même espace, et leurs deux corps se fondirent. Elle entrelaça ses mains autour de son cou, il posa l'une des siennes dans le bas de son dos pour que leurs bassins se soudent.

Elle tressaillit en sentant son sexe en érection. Une partie d'elle-même s'enflamma. C'était ce qu'elle voulait. Elle ne voulait même que ça. Mais la Claire posée et rationnelle — celle qui, depuis que l'inconnu s'était mis à lécher la cuillère, n'avait plus prononcé un mot — parvint à se libérer en hurlant « stop ! ».

— Non ! s'exclama-t-elle, en mettant abruptement fin à leur baiser.

La bienséance lui commanda aussi de reculer d'un grand pas, et elle ignora le regard déçu qui apparut sur le visage de l'homme, ô combien magnifique. Par prudence, elle recula d'un autre pas et se cogna contre le plan de travail, ce qui lui arracha une grimace de douleur.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il d'un air préoccupé, en tendant les bras vers elle.

— Oui, ça va très bien, ne vous en faites pas.

Elle repoussa sa main et tenta de lui échapper en se réfugiant derrière le comptoir.

Que croyait-elle ? Un mètre de distance, ce n'était pas suffisant pour se protéger d'un homme aussi séduisant.

*Et dangereux. N'oublie pas qu'il est dangereux. C'est un sale type, tu te souviens ? Un voyou envoyé pour casser la figure de ton petit frère.*

Certes, il lui arrivait de penser que Freddy aurait de temps en temps besoin d'un rappel à l'ordre, mais il était hors de question qu'elle laisse ce Casse-Noisette lui démolir les..., enfin, le démolir.

Mais comment un homme aussi tendre et sexy pouvait-il être un criminel ? Les voyous n'avaient-ils pas la mine patibulaire et brutale, comme les méchants dans les dessins animés, avec le nez cassé, les dents de travers et une balafre sur la joue ?

Rien à voir avec l'inconnu qui lui faisait face.

Tout en étant très grand, avec de larges épaules et un torse puissant qu'elle avait encore l'impression de sentir contre elle, il n'avait rien de bestial ni de brutal. Pour tout dire, il ressemblait plutôt à l'homme parfait. Costaud mais élancé, musclé mais élégant. Il se déplaçait presque gracieusement, non pas comme une grosse brute, mais davantage comme un prédateur aux aguets.

Et elle s'était bien sentie traquée lorsqu'il s'était assez approché pour... goûter son chocolat.

Mais ce n'était pas seulement son corps qui avait désactivé toutes les cellules de son cerveau, jusqu'à la jeter dans les bras d'un inconnu pour l'embrasser. Il y avait aussi son visage. Et quel visage. Il était tout simplement parfait, pareil à une sculpture dans le marbre... Sa peau était hâlée, comme s'il venait de passer du temps au soleil, ou qu'il avait des origines méditerranéennes. Italiennes, peut-être ? La finesse de son front était accentuée par l'implantation de ses cheveux, qui y dessinaient un « v » plein de caractère. Ses pommettes étaient hautes et affirmées, ses joues, légèrement creusées, son nez, droit et fier, son menton, carré et ponctué par une délicieuse fossette. Ses cheveux épais étaient noir ébène, courts, mais souples, un véritable appel à la caresse. Et ses yeux bruns — perçants, sûrs d'eux et profonds — étaient de la couleur de sa douceur préférée...

Lui aussi adorait le chocolat, en plus. C'était simple, cet homme était divin. Mais un éclair lui traversa l'esprit.

*Ding-dong, il y a quelqu'un, ici ? Ce type veut du mal à ton frère. Tu as oublié ça ?*

Elle ne le laisserait jamais approcher Freddy. Elle avait juré à leur mère sur son lit de mort qu'elle protégerait son frère pour elle. Ce n'était pas en laissant Casse-Noisette exécuter sa basse besogne qu'elle allait tenir sa promesse.

— C'est peut-être maintenant que je devrais m'excuser ? demanda-t-il au même moment.

Ses yeux brillaient, amusés sans être dupes de la situation. Sa bouche esquissait un sourire qui la rendait encore plus sensuelle.

*J'ai embrassé cette bouche, moi ? Je me suis retrouvée, moi, dans les bras de cet homme ?*

Impossible. Ce genre de moments, romantiques et passionnés, étaient réservés aux autres femmes. Aux femmes fragiles, petites, délicates et jolies. Pas aux amazones pugnaces, responsables et terre à terre comme Claire Hoffman.

— Seulement si vous êtes sincèrement désolé, marmonna-t-elle.

Etant donné qu'elle avait prononcé des mots à la limite des infrasons, il y avait peu de chances pour qu'elle obtienne des excuses.

— Laissez-moi m'exprimer un peu différemment, lui dit-il. Devrais-je m'excuser de quelque chose ?

Bonne question. Il ne l'avait pas vraiment forcée. Certes, c'était lui qui avait pris l'initiative de ce baiser, mais il ne s'était pas jeté sur elle, ne l'avait pas plaquée contre le frigo et ne lui avait pas arraché ses vêtements.

Domage...

*Stop, stop, stop !*

Furieuse contre son propre corps qui la trahissait en réclamant tout sauf des excuses, elle préféra esquiver la question.

— Ecoutez, je ne vous laisserai pas toucher à un cheveu de Freddy. Un baiser ne se révélera pas plus efficace que des menaces.

Il tressaillit, comme s'il venait de recevoir un coup, et pour la première fois depuis son entrée dans la cuisine il sembla réellement fâché.

— Vous menacer, moi ? Jamais je ne menacerais une femme.

Quelle noblesse ! Quelle grandeur d'âme ! Claire se sentit devenir ironique.

— Donc vous réservez vos menaces aux jeunes hommes un peu crétins et naïfs comme mon frère ?

— Votre frère ?

Il plissa son beau front et inclina la tête d'un air étonné.

— M. Hoffman ?

— Oui. Freddy est mon frère. Et si vous pensez que je vais vous laisser lui faire du mal, vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

— « Se fourrer le doigt dans l'œil », ce n'est pas un peu familier, comme expression ?

— Qu'est-ce que vous êtes, au juste, prof de lettres ? grommela-t-elle.

— Mille excuses, je ne suis pas d'ici, et je ne suis pas certain de bien comprendre tout ce que vous dites.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle, tout en se maudissant d'avoir posé la question.

Cet homme ne l'intéressait en effet pas le moins du monde, et cette conversation n'avait pas lieu d'être.

— Du pays de Barcelone, déclara-t-il en prenant un air sûr de lui.

— Euh... l'Espagne ? Vous n'avez pas l'accent espagnol, pourtant.

Il haussa les épaules.

— J'ai beaucoup voyagé... même si je n'ai pas beaucoup d'argent. Je suis étudiant, et je fais le tour du monde.

Pour une surprise, c'était une surprise. Ce type respirait l'aisance et la confiance en lui. Plutôt qu'à un étudiant, il faisait penser à un capitaine de navire, ou à un cheikh. Oui, c'était tout à fait cela : il lui faisait penser à un richissime roi du pétrole. Certes, ses vêtements étaient décontractés et ne paraissaient pas de marque, mais il les portait comme un prince.

Il avait une taille et un bassin étroits, des fesses musclées et des jambes puissantes, pour autant qu'elle pouvait en juger. Mais il n'y avait pas que ça. Lorsqu'il l'avait pressée contre lui, elle avait senti son sexe en érection, fort, magnétique. Mais elle préférait ne pas trop y penser. Elle était déjà assez troublée.

— Alors dites-moi, monsieur l'étudiant, reprit-elle, en faisant des efforts pour se ressaisir, qu'est-ce que vous enseigne votre patron, le bookmaker ? L'art d'escroquer les gens ? Pourquoi vous appelle-t-on Casse-Noisette, après tout ?

— Vous parlez encore de casser les noisettes. J'ai bien peur de ne pas comprendre.

La confusion dans sa voix n'était pas feinte. Pour la première fois, le doute s'immisça en elle.

En se retournant, elle avait découvert dans la cuisine de sa boutique un inconnu qui cherchait Freddy. Son esprit avait tout de suite fait le lien avec le gros dur dont son frère lui avait parlé quelques jours plus tôt.

Mais s'il n'était pas celui qu'elle croyait ? Et si elle l'avait pris pour un gangster, alors qu'il

n'était peut-être que... Que quoi, d'ailleurs ? Il s'était quand même subrepticement introduit dans sa boutique un dimanche soir.

Il fallait qu'elle tire ce mystère au clair.

— Qui êtes-vous, exactement ?

— Je m'appelle Philip, répondit-il en tendant la main. Philip... Smith. Et vous ?

Elle regarda sa main comme si elle était empoisonnée. Et ce n'était pas parce qu'elle ne voulait pas le toucher, la sentir dans la sienne, pouvoir juger de sa force, et imaginer son contact sur le reste de son corps. Non, c'était même exactement le contraire.

Pourtant, comprenant qu'il n'allait pas baisser son bras tant qu'elle ne lui aurait pas serré la main, elle tendit précautionneusement la sienne et l'effleura du bout des doigts, avant de battre précipitamment en retraite.

Mais, malgré sa prudence, elle ne s'était pas montrée assez rapide. Elle l'avait touché, elle avait senti sa chaleur, et maintenant elle avait envie qu'il glisse sa main ailleurs.

Elle tâcha de se reprendre. Assez, maintenant ! s'ordonna-t-elle. De toute évidence, cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas fait l'amour, si elle était obsédée par l'idée de coucher avec un type qui était là pour démolir — ou non — son frère.

L'inconnu la regardait fixement, l'air d'attendre quelque chose, et elle finit par se rappeler qu'il venait de se présenter.

— Claire Hoffman, marmonna-t-elle en réponse.

— Claire. Charmé de faire votre connaissance.

Un voyou se serait-il vraiment exprimé de cette façon ?

— Et, si la délicieuse boutique dans laquelle j'ai acheté hier des petits gâteaux de Noël est à vous, il s'avère alors que je suis votre voisin du dessus.

— Pa... pardon ?

Heureusement qu'elle s'appuyait au comptoir, car elle sentit d'un coup ses jambes se dérober sous elle. Elle le regarda, en essayant de raccrocher les différents morceaux les uns aux autres, et en se souvenant de la façon dont Freddy avait essayé de la convaincre de louer les appartements situés au-dessus du sien pour payer ses dettes de jeu. Ils n'en avaient pas reparlé depuis : ces derniers jours, elle avait été très occupée, entre la décoration de la boutique et le réassort en prévision des fêtes. Aurait-il été capable de trouver des locataires en cachette ? Son frère, qu'elle savait certes faible et trop gâté, aurait-il pu faire quelque chose d'aussi abject ?

*Non, Freddy, je t'en supplie, dis-moi que tu n'as pas fait ça.*

Mais elle savait qu'elle avait vu juste. Freddy avait son plan en tête — et peut-être l'avait-il déjà mis à exécution — lorsqu'il était venu la trouver pour lui parler d'argent l'autre jour. Quand il lui avait demandé qu'elle vienne chez lui pour poursuivre la discussion, il lui avait posé un lapin. Elle avait dû engager une extra pour tenir la boutique un samedi après-midi avant les fêtes, et elle avait trouvé porte close.

Peut-être avait-il fait exprès pour l'éloigner, pendant qu'il accueillait ses locataires ?

Oh ! la sale petite ordure !

— Maintenant, dites-moi, demanda Philip, pour qui m'avez-vous pris ? Qui est cet homme avec lequel vous m'avez confondu et qui vous fait peur ?

— Je n'ai pas peur.

— Je crois que si, insista-t-il en la fixant de ses yeux perçants, comme pour l'inviter à lui dire la vérité.

— Je vous ai pris pour quelqu'un qui cherchait mon frère, finit-elle par souffler.

— Pour quelqu'un qui aurait voulu lui faire du mal ? Pour quelqu'un qui l'aurait menacé ? demanda-t-il, comme s'il semblait vraiment déterminé à connaître toute l'histoire.

— Peut-être...

Elle vit sa mâchoire se serrer et ses muscles tressaillir.

— Pour quelqu'un qui n'aurait pas hésité à vous faire du mal pour impressionner votre frère ?

Elle baissa les yeux, ne sachant que répondre. Qui savait ce dont étaient capables les individus louches que fréquentait Freddy ?

Lorsque Philip s'approcha, tout son corps lui parut plus grand, plus fort, plus imposant.

— J'ai bien fait de me montrer, alors. Que faites-vous à travailler toute seule ici le soir ? Votre frère devrait être là pour vous défendre.

A cette idée, elle ne put s'empêcher de rire.

— Freddy était incapable de défendre ses boudoirs à la crèche.

— Ne pas défendre sa sœur me paraît indigne d'un homme.

— Il n'a que vingt et un ans, répondit-elle, sans vraiment savoir pourquoi elle lui trouvait des excuses. Et j'ai dû l'élever moi-même à la mort de notre mère.

Elle s'était même toujours plus occupée de lui que sa mère, souvent malade et accaparée par sa carrière de danseuse. Mais qui cela intéressait-il ?

— A vingt et un ans, on est un homme, insista Philip. Dans tous les pays du monde. C'est mal de sa part de vous avoir mis dans une situation pareille.

Puis il jeta un regard rapide et mauvais vers la porte, avant de poursuivre :

— Ne vous inquiétez pas, si cette personne vient vous importuner, je m'en occuperai personnellement. Vous ne devez plus vous en faire. Vous n'êtes plus seule.

Mais bien sûr... Elle n'était plus seule. Tout cela parce qu'il vivait au-dessus de chez elle. L'information importante, c'était celle-là, et c'était aussi un problème à régler au plus vite. Comment avait-elle pu se laisser distraire ?

Comment ? Eh bien, sans doute parce que cela faisait bien longtemps que quelqu'un n'avait pas cherché à la protéger. Sa réaction chevaleresque paraissait peut-être un peu disproportionnée et datée, mais elle trouvait assez excitante l'idée que cet homme séduisant veuille veiller sur elle.

Pourtant, il n'aurait pas l'occasion de lui prouver son courage. Car il était hors de question qu'elle lui permette de rester. Il allait par conséquent disparaître de sa vie aussi vite qu'il y était entré.

Sans qu'elle sache pourquoi, cette pensée lui causa d'innombrables regrets. Cela n'avait pourtant aucun sens : elle le connaissait à peine.

Après avoir pris une grande inspiration, elle déclara :

— Vous savez quoi ? Je crois qu'on ferait mieux de discuter un peu, tous les deux. Vous devriez vous asseoir, pour qu'on tire au clair ce qui s'est passé.

Mais elle savait déjà ce qui s'était passé.

Son propre frère s'était joué d'elle. Et maintenant elle devait trouver le moyen de se débarrasser de ces nouveaux voisins indésirables.

\* \* \*

Après qu'elle — elle, la femme délicieuse dont il avait encore la saveur sur les lèvres — eut abondamment pesté, grommelé, entortillé ses cheveux autour de ses doigts, et après qu'il eut avalé quelques chocolats, Philip avait fini par comprendre la situation. L'immeuble dans lequel il se

trouvait appartenait à Claire Hoffman. Elle n'avait pas autorisé son bon à rien de frère à louer les appartements situés aux étages, elle était furieuse, et elle avait peur. Elle était furieuse contre son frère, qui avait agi contre sa volonté et en cachette. Elle avait peur que lui, Philip, prenne mal ses tentatives pour annuler l'accord qu'il avait passé avec Freddy Hoffman.

Mais elle n'annulerait rien du tout. Il était fort possible que son frère ait enfreint la loi en proposant un logement à Philip et à ses compagnons. Mais Freddy Hoffman avait déjà reçu de l'argent de leur part et avait apposé sa signature au bas d'un contrat — contrat que Claire avait examiné avec attention lorsqu'il l'avait sorti de sa poche. Or, même s'il n'était pas au fait de tous les us et coutumes en vigueur dans ce pays, Philip en connaissait à peu près la législation.

Claire pouvait très bien exiger de lui qu'il s'en aille. Mais alors, il aurait le droit de porter plainte contre son frère pour fraude et vol.

A la façon qu'elle avait de bafouiller et d'éviter de croiser son regard, il comprit qu'elle le savait. Mais elle n'était pas pour autant prête à abandonner la partie.

— Vous voyez, dit-elle en posant ses mains à plat sur ses genoux, que je ne peux décemment pas vous laisser vous installer, vous et vos deux amis, dans ces appartements. Ils ne sont pas habitables.

— Moi je les trouve acceptables.

— Vous ne comprenez pas. Je ne peux pas vous autoriser à rester.

Elle avait peut-être raison. Après tout, il n'était pas forcé d'y rester. Il avait tout à fait les moyens de trouver un autre logement, même si celui-ci lui avait semblé idéal pour lui qui voulait jouer l'étudiant pauvre.

Mais il resterait quand même.

Pour elle.

Tout d'abord, il était hors de question qu'il la laisse affronter seule le dangereux criminel pour qui elle l'avait pris. Il soupçonnait que son frère lui devait de l'argent. Le liquide qu'il lui avait versé pour le loyer lui servirait sans doute à payer ses dettes. Mais si ce n'était pas le cas ? Si Freddy Hoffman s'était contenté d'empocher la somme et de quitter la ville, abandonnant sa sœur aux mains de ses débiteurs ?

Oh ! non. Il n'allait pas la laisser sans protection. Pour rien au monde. Qu'elle le veuille ou non. Si lui, Shelby et Teeny devaient se relayer pour faire le guet devant la porte de sa boutique jour et nuit, ils n'hésiteraient pas.

Et puis, en plus de vouloir la protéger, il avait tout simplement envie d'en savoir un peu plus sur cette femme, qui l'attirait comme personne ne l'avait encore jamais fait. C'était peut-être parce qu'elle insistait pour qu'il parte, employant les grands moyens — comme si quelques cafards ou des planches vermoulues allaient lui faire peur. C'était peut-être parce qu'il avait adoré l'embrasser et la prendre dans ses bras. C'était peut-être parce qu'elle essayait désespérément de faire comme si leur étreinte torride ne l'avait pas troublée.

Quelle que soit la raison, il l'avait trouvée, il l'avait embrassée, et il avait à présent très envie d'elle. Donc il n'irait nulle part ailleurs.

— J'ai bien peur que ce soit impossible, dit-il alors qu'elle se taisait pour reprendre son souffle. A moins, bien sûr, que vous ne puissiez me rembourser dans son intégralité la somme que j'ai versée à votre frère.

Il était certain qu'elle ne le pouvait pas.

Elle se mordilla les lèvres.

— A combien cette somme s'élevait-elle, exactement ?

— A quinze mille dollars.

Elle toussa si violemment qu'elle glissa de sa chaise. Heureusement, il possédait de bons réflexes, et il se précipita pour l'empêcher de tomber par terre. Il atterrit à genoux, dans une position parfaite pour la rattraper dans ses bras.

La respiration saccadée, elle le regarda en clignant plusieurs fois des paupières. Il sentait les battements précipités de son cœur contre sa propre poitrine, et se demanda si elle était troublée parce qu'elle avait failli se retrouver par terre ou parce qu'elle s'était retrouvée contre lui.

— Merci, murmura-t-elle.

— C'est moi qui vous remercie.

Ils restèrent immobiles un long moment, à se regarder, et il en profita pour essayer de compter le nombre de pépites bleues dans ses yeux verts, ou de pépites vertes dans ses yeux bleus, avant de se rappeler qu'il était peut-être temps de l'aider à se relever.

En bougeant avec lenteur et précaution, pour s'assurer qu'elle ne glisse pas — ni par terre, ni contre une zone de son anatomie qui réagissait plutôt violemment à ce nouveau contact —, il se dégagea, puis se leva pour l'aider à se remettre sur pied à son tour.

— J'imagine que cela fait trop pour vous ? murmura-t-il.

— Beaucoup trop, dit-elle en déglutissant avec peine. Il vous a vraiment demandé quinze mille dollars pour ces appartements ?

— Oui, cinq mille dollars par mois pour chacun d'entre eux, et cinq mille dollars de caution en plus.

Elle secoua la tête d'un air navré.

— Oui, c'est sûr, il y a dans ces appartements tellement d'objets de valeur..., lança-t-elle d'un ton ironique.

Le sarcasme était une chose à laquelle il avait fréquemment recours, mais il aimait particulièrement sa façon de le pratiquer.

— Quinze mille dollars, répéta-t-elle à voix basse, comme pour elle-même.

— C'était presque tout ce que je possédais, répondit-il aussitôt, en se rendant compte qu'il s'agissait vraiment d'une grosse somme. Dans mon village, les gens se sont cotisés pour que je puisse venir ici.

— Votre village ? demanda-t-elle d'un air suspicieux. Je croyais que Barcelone était une grande ville. Est-ce que je me trompe ?

Une erreur. Damnation, il aurait dû mieux préparer son histoire. La meilleure façon de répondre à une question embarrassante étant de l'ignorer, il enchaîna :

— C'est pourquoi je ne peux pas me permettre de perdre tout cet argent.

Ce n'était pas tout à fait la vérité, mais ce n'était pas un mensonge non plus. Même si le montant n'avait rien de faramineux, il n'était pas négligeable. Il avait puisé dans le coffre familial une certaine somme d'argent — son père gardait toujours une réserve de diverses devises pour leurs voyages — a priori suffisante pour la totalité de son séjour à New York. Si Philip devait trouver une autre location — et verser de nouveau une caution et un ou deux mois d'avance —, il risquerait de se retrouver très vite à court d'argent. Pour ne pas abréger son séjour, il serait sans doute dans l'obligation de vendre quelque chose, par exemple l'une des bagues pavées de pierres précieuses de Shelby. Bien entendu, il la lui remplacerait à leur retour, mais s'il pouvait éviter les jérémiades de son cousin il s'en porterait mieux.

— Je n'ai pas cette somme, dit-elle, au bord des larmes.

Il en voulut terriblement à Freddy Hoffman de faire subir cette humiliation à sa sœur, et songea un instant à dire qu'il avait changé d'avis et qu'il allait partir. L'argent n'était vraiment pas important

à ses yeux.

Mais il se pouvait que Claire, en revanche, devienne importante dans sa vie. Et il ne pouvait s'en aller avant d'en avoir le cœur net.

— Ce n'est pas grave, dit-il en prenant sa main, qui était à la fois forte et douce.

Elle se raidit tout d'abord en regardant leurs doigts entremêlés, puis finit par se détendre.

— Donc c'est arrangé, déclara-t-il, certain qu'elle commençait à se faire à l'idée qu'elle ne pouvait plus faire machine arrière. Nous restons.

— Ce n'est pas possible que vous le souhaitiez réellement.

— Bien sûr que si, nous le souhaitons.

— Mais ces appartements sont d'un glauque !

— Glauque ?

— Sordide, si vous préférez. Ils tombent en ruine.

— Je sais bien qu'ils pourraient être en meilleur état. Il y a beaucoup de travail. Mais je suis sûr que mes... amis et moi pourrons en faire quelque chose.

— On dirait presque que l'idée de devoir rester ici vous plaît.

— C'est le cas.

— Pourquoi ? Vous auriez vraiment pu trouver un plus bel immeuble, et dans un quartier mieux situé, qui plus est.

Il ne pouvait pas lui dire la vérité. Il ne pouvait décemment pas lui avouer qu'il restait à cause d'elle. Parce qu'elle était en danger. Parce que, bien qu'elle l'ait pris pour un malfrat, elle ne s'était pas laissé impressionner par lui, elle lui avait tenu tête, elle lui avait dit le mal qu'elle pensait de lui. Et parce que cela ne l'avait pourtant pas empêchée de l'embrasser comme si sa vie en dépendait. Parce que, en ce moment même, le simple contact de ses doigts le faisait frissonner et stimulait son imagination comme jamais.

— C'est le quartier le plus pratique pour moi, répondit-il finalement, et vous ne pouvez pas me rembourser mon argent, donc j'en prends mon parti.

Elle cligna rapidement des yeux, se mordilla les lèvres et retira sa main. Puis, avec l'air de ne pas y croire elle-même, elle finit par accepter :

— C'est d'accord. Si vous êtes sûr de vous, vous avez un toit pour le mois qui vient. Cependant, au 1<sup>er</sup> janvier, vous devrez être partis.

De toute façon, il n'avait pas autant de temps devant lui. Pour venir jusqu'ici, la traversée en bateau lui avait pris quelques jours, et ce serait le cas du voyage retour. Il ne lui restait en réalité qu'un peu plus de trois semaines avant de rentrer chez lui, à Elatyria. Plus qu'un petit mois de liberté avant de devoir faire face à ses responsabilités.

Cela ne lui laissait que peu de temps pour trouver la femme de ses rêves, celle qu'il aimerait pour le restant de ses jours.

Ou bien, dans l'hypothèse où il viendrait de la rencontrer, peu de temps pour qu'elle tombe amoureuse de lui en retour.

Seule Claire l'intéressait et lui donnait envie de faire plus ample connaissance. Philip n'avait pas le moindre doute à ce sujet, mais ses deux compatriotes insistèrent pour qu'il suive le plan initialement prévu et rencontre le plus de femmes possible avant d'arrêter son choix. Il ne devait pas écarter la possibilité de tomber sur quelqu'un qui lui plairait davantage que Claire.

Ainsi, même si rien ne lui faisait envie à part trouver des prétextes pour la croiser « par hasard » — ce qu'il réussit à faire quelques fois —, ou, mieux, pour l'embrasser de nouveau, il dut se résoudre à quitter l'appartement pour explorer New York. Il visita des musées, prit le métro, but d'abominables cafés dans des bars miteux et d'excellents whiskies dans des restaurants chic. Des femmes flirtèrent avec lui, d'autres lui firent des avances. Dans un club, deux femmes se battirent même pour lui. Mais aucune d'elles ne fit battre son cœur. Il n'y avait qu'elle.

Quand il n'était pas de sortie, pour honorer ses obligations vis-à-vis de son royaume et de sa famille, il était à l'appartement, pour tenir la promesse qu'il avait faite à Claire de la protéger. Elle ne savait pas que trois habitants d'Elatyria veillaient sur elle. Il avait cru comprendre que les Américaines tenaient à leur indépendance et n'aimaient pas tellement l'idée qu'un homme les protège.

Philip surveillait les allées et venues depuis les escaliers, depuis l'impasse, ou depuis la rue. Shelby n'avait cessé de se plaindre, du froid en particulier, mais Teeny était heureux de pouvoir rendre service, d'autant plus que la garde rapprochée était à la fois son métier et son occupation favorite. Il aurait adoré qu'il se passe quelque chose pour pouvoir taper sur quelqu'un, et Philip dut s'interposer physiquement entre lui et un chauffeur de taxi qui s'était arrêté un peu trop longtemps devant la boutique de Claire.

Au bout de quelques jours, Philip commença à baisser la garde, n'ayant remarqué aucun individu suspect dans les environs, et rendit à ses amis leur liberté. Mais il n'abandonna pas pour autant sa surveillance, parce qu'il était possible que Claire soit toujours en danger, mais aussi parce qu'il se trouvait bien mieux là, à l'observer et à guetter l'instant propice où lui parler, que nulle part ailleurs.

La surveiller lui avait donné l'occasion de l'observer dans différentes situations. Elle se montrait toujours souriante et aimable vis-à-vis de sa clientèle, et patiente vis-à-vis de son employée un peu tête en l'air. Elle semblait heureuse lorsqu'elle suspendait des décorations colorées dans sa vitrine et il l'avait entendue fredonner des chants de Noël en fermant sa boutique un soir. Elle se penchait toujours pour parler aux enfants qui entraient et leur offrait un chocolat si leurs parents étaient d'accord.

Chaque matin, après l'heure de grande affluence et avant l'heure du déjeuner, elle s'asseyait à la même table près de la grande baie vitrée. Elle sirotait lentement une tasse de café, en regardant la rue d'un air rêveur, comme si, pendant quelques minutes, elle se donnait le droit d'oublier ses responsabilités et de n'avoir que des pensées agréables.

C'étaient ces moments qu'il aimait tout particulièrement. Claire semblait fragile, et presque insouciant, alors qu'elle était d'habitude si forte et affairée. Mais, quoi qu'elle fasse, elle était toujours d'une beauté à couper le souffle.

Cependant, depuis quelques jours, elle semblait particulièrement lasse. Comme en ce moment.

Philip était posté en haut des escaliers, tapi dans l'ombre. Même s'il ne la surveillait pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il aimait bien garder un œil sur elle après la fermeture, pour être là lorsqu'elle parcourrait le couloir sombre qui séparait son commerce de son petit appartement. Etant donné qu'elle laissait d'habitude la porte du fond ouverte dans la journée pour les livraisons, il redoutait toujours ces déplacements et voulait s'assurer qu'il ne lui arrive rien.

Ce soir, elle paraissait épuisée. Elle venait de travailler dix heures d'affilée, seule. Elle avait les yeux cernés, le visage pâle. Elle n'avait même pas terminé de fermer la porte de la boutique lorsqu'elle défit son chignon, libérant la masse sombre et épaisse de ses cheveux, qui tombèrent en cascade dans son dos, soyeux et tentants comme le divin chocolat qu'elle vendait.

Philip laissa échapper une petite exclamation approbatrice, dont il ne se serait pas rendu compte si elle n'avait pas tourné la tête, les yeux aux aguets et l'air un peu apeuré.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous effrayer, dit-il en descendant les escaliers.

— Oh ! c'est vous.

A sa voix légèrement tremblante, il se demanda si elle n'avait pas passé quelques nuits sans fermer l'œil, redoutant la visite des indéliçats amis de son frère.

— Que faites-vous là ?

Philip souleva un sac-poubelle qu'il avait pris avec lui au cas où ils se croiseraient.

— Vous voyez, je descends les poubelles.

— En effet, je vois.

Elle se passa la main dans les cheveux et les lissa, comme si elle était gênée de les avoir détachés.

— Vous avez des cheveux magnifiques, dit-il, laissant parler son cœur, même s'il aurait aimé que le couloir soit moins sombre, pour pouvoir en admirer toutes les nuances.

— Les cacher derrière un chignon est criminel ! lança-t-il avec un sourire.

Il y eut un petit moment de flottement entre eux, comme si elle ne savait pas quoi répondre. Elle ne devait pas avoir l'habitude des compliments, songea-t-il.

Elle finit par rire doucement.

— Allez donc dire ça à un client qui aurait trouvé un cheveu long dans sa part de gâteau...

Il concéda ce point.

— Quand vous ne travaillez pas, alors.

S'approchant, il saisit une mèche rebelle, douce et soyeuse, et la replaça derrière son oreille.

Elle prit une grande inspiration. Philip laissa retomber son bras. Dans le couloir exigü, l'air sembla d'un coup plus chaud, et l'atmosphère, plus électrique.

Il savait reconnaître la tentation, l'attirance et le désir partagés, et il savait très bien ce que signifiait cette tension, ô combien palpable, qui s'était installée entre eux.

— Etes-vous contents de votre emménagement ? Je vous ai entendus aller et venir, mais je ne vous ai pas vus ces derniers jours. Je n'ai même pas eu l'occasion de faire la connaissance de vos

amis.

Sa voix contenait une légère pointe de mélancolie, qu'en homme avisé il sut identifier et interpréter.

Il s'adressa mentalement d'amers reproches. Après le baiser qu'ils avaient échangé, elle avait dû se demander s'il avait des intentions envers elle et, si oui, quelle pouvait en être la teneur. En accomplissant son devoir — c'est-à-dire en continuant sa « chasse à la fiancée », comme disait Shelby —, il avait négligé la seule femme qui l'intéressait vraiment.

Eh bien, il avait l'intention d'y remédier, et très vite.

— Tout se passe bien, lui assura-t-il. Nous n'avons pas tout à fait terminé notre installation, car il y a beaucoup à faire.

Elle soupira en se passant la main dans les cheveux.

— Je sais, je suis désolée. J'aurais dû vous proposer de venir faire le ménage.

— Ne soyez pas ridicule. Vous n'êtes pas notre servante.

— Non, mais la moindre des choses aurait été de m'assurer que les sols n'étaient pas jonchés de cafards morts.

— Il n'y en a pas, répondit-il en esquissant un sourire. Enfin, il n'y en a plus.

— Quelle horreur, dit-elle en riant jaune. Je suis une très mauvaise propriétaire.

— Je vous rappelle que ce n'est pas un statut que vous avez choisi.

— C'est vrai.

— A ce propos, avez-vous des nouvelles de votre frère ?

Elle pinça les lèvres.

— Pas la moindre.

Ce n'était pas surprenant. Le fantasque jeune homme ne lui avait pas paru être le genre à adorer les confrontations, surtout avec une sœur en colère.

— Je suis sûr qu'il va bien.

— Il n'ira pas bien longtemps après avoir subi le traitement que je lui réserve, grommela-t-elle. Une bonne dose de laxatif habilement dissimulée dans des caramels, croyez-moi, il le sentira passer.

Il ne comprit pas exactement ce qu'elle entendait par là, mais quelque chose lui disait que Freddy n'allait pas être à la fête.

— Ce n'est pas très gentil d'empoisonner votre frère, déclara-t-il, tout en reconnaissant en lui-même qu'il le méritait bien.

— Il n'en mourra pas.

Il rit doucement.

— Vous êtes redoutable, on dirait. Pourtant, comme ça, vous ne semblez pas capable de meurtre.

— Vous auriez dû me voir après votre départ dimanche soir.

Il l'avait vue. Toutes les fois où il avait fermé les yeux.

Elle s'appuya contre le mur.

— Alors, avez-vous pris le temps d'explorer New York ?

— Un peu.

Il lui raconta ses aventures dans le métro. Et il la fit rire en lui apprenant qu'il y avait passé quatre heures d'affilée le premier jour, ne sachant où descendre. Elle lui prodigua quelques conseils, le renseigna sur ce qu'elle préférait faire... et lui donna au passage une très bonne idée...

Mais, présentement, ce n'était pas le moment. Après sa longue journée de travail, elle semblait épuisée. Et puis il y avait quelques préparatifs auxquels songer. Mais très bientôt il allait lui concocter une surprise dont, il l'espérait, elle se souviendrait toute sa vie.

— Je ferais mieux de vous laisser rentrer chez vous, dit-il en la voyant réprimer un bâillement.

Vous paraissez très fatiguée.

— En effet. Ce sont ces dix douzaines de truffes qui m'ont achevée.

Les jours prochains seraient plus faciles. Elle n'aurait pas à travailler aussi dur. Il y veillerait personnellement, même s'il devait envoyer Shelby vendre des gâteaux à la boutique et Teeny en cuisine pour que Claire puisse respirer un peu. En se représentant la scène, il sourit.

— Qu'y a-t-il ?

— J'imaginai juste mon... mon ami Teeny en train de travailler dans votre cuisine et de réaliser de délicats chocolats. Ce serait spécial, comme spectacle.

— Un peu comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ?

— Comme un éléphant ? Comme un mammoth, plutôt.

La remarque la fit sourire.

— J'ai bien peur de ne pas pouvoir lui proposer de travail pour l'instant, de toute façon. J'ai déjà du mal à payer ma vendeuse, que je ne peux pas prendre plus de quatre jours par semaine.

Hmm. Combien cela coûterait-il d'engager un commis de cuisine ? se demanda-t-il. Et réussirait-il à convaincre la vendeuse de Claire de travailler quelques heures de plus s'il lui donnait un peu d'argent de la main à la main ?

— Bien, dit-elle. Il est temps que je rentre.

— Oui, bien sûr. Bonne nuit, répondit-il, en résistant à l'envie de la toucher.

Car jamais il n'en avait eu autant envie. Mais, très bientôt, il le pourrait. Il avait juste quelques détails à régler. Entre-temps, il apprendrait à mieux la connaître, et gagnerait sa confiance. Il deviendrait son ami, en cultivant courtoisie et politesse. Et il verrait ce qui se passerait ensuite.

— Bonne nuit, Philip.

Son sourire très doux fit fondre son cœur. Ce fut avec déchirement qu'il la vit rentrer chez elle. Il attendit d'entendre tourner son verrou avant de remonter à l'étage. Mais il ne retourna pas tout de suite dans son appartement froid et vide. A la place, il resta sur le palier pendant quelques longues minutes et repensa à ce sourire, à ce rire, à cette lueur coquine dans ses yeux. Il repensa à ces cheveux, dans lesquels il rêvait de plonger ses doigts et qu'il imaginait avec délice caresser sa peau nue, son torse, son cou, son ventre.

Ce fut alors qu'il prit conscience qu'il avait perdu assez de temps à chercher quelqu'un d'autre. La seule femme qu'il voulait vivait juste en dessous de chez lui. Même s'il arpentait la ville des jours durant, et trouvait le moyen d'être présenté à cent célibataires de plus, personne ne lui ferait le même effet que Claire Hoffman.

Les choses étaient évidentes, maintenant. Dès que tout serait prêt, il commencerait à lui faire la cour en bonne et due forme.

\* \* \*

Pendant plusieurs jours, Claire s'était répété qu'elle se moquait bien que son séduisant locataire n'ait pas cherché à la revoir en tête à tête après cette première soirée. Oui, il l'avait embrassée. Oui, par cette étreinte, il avait fait basculer son univers. Oui, il l'avait laissée étourdie, confuse, et l'avait plongée chaque nuit dans de merveilleuses rêveries. Mais il n'avait rien promis.

Peut-être qu'en Espagne les baisers profonds et langoureux signifiaient « heureux de faire votre connaissance », et rien de plus.

Après avoir enfin eu une autre conversation avec lui, jeudi soir, elle était cependant forcée de

s'avouer la vérité. Cela l'ennuyait qu'il n'ait pas cherché à la revoir. Cela l'ennuyait beaucoup. Car elle ressentait pour cet homme une attirance qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant. A tel point qu'elle ignorait totalement ce qui allait advenir d'elle.

Aussi ridicule que cela puisse sembler, elle essaya de faire exprès de le croiser par hasard durant les jours qui suivirent. Elle traînait dans le couloir pendant ses pauses. Elle stationnait de temps en temps dans l'escalier ou à la porte d'entrée. Du coup, elle entendit à plusieurs reprises du bruit à l'étage ou dans les couloirs, notamment lorsque arrivèrent des meubles qui semblaient tout droit sortis de la déchetterie.

Et son plan fonctionna : elle le vit et lui parla. Mais jamais de façon aussi intime qu'au moment de leur rencontre ou que le soir où elle l'avait croisé en rentrant chez elle. Maintenant, lorsqu'ils se croisaient, Philip se montrait toujours poli et courtois, insistant pour lui tenir la porte, se proposant de porter ses colis jusqu'à la réserve. Elle essaya d'ignorer la façon dont sa chemise moulait ses bras et ses épaules lorsqu'il bougeait. Mais cela aurait été comme ignorer un tsunami dans l'Hudson River.

Mis à part cela, leurs rapports avaient été tout ce qu'il y a de plus cordial. Ils s'étaient comportés en vrais voisins. Philip Smith était le locataire idéal, ce qui était plutôt une bonne chose, à vrai dire.

Mais en fait, non, ce n'était pas une bonne chose. Parce qu'elle se sentait terriblement frustrée chaque fois qu'il se montrait cordial car elle aurait aimé qu'il se montre empressé. Frustrée aussi, chaque fois qu'il lui tenait la porte, car elle aurait aimé que ce soit sa main qu'il serre.

Mais elle n'aurait certainement plus jamais cette chance. Il restait juste deux semaines avant Noël, et elle aurait fort à faire à la boutique, même si elle n'était pas aussi débordée qu'elle ne l'avait craint. A sa grande surprise, une femme d'un certain âge, qui avait elle-même tenu un salon de thé autrefois et qui cherchait à s'occuper depuis qu'elle était veuve, s'était présentée à elle le samedi, et s'était tout de suite mise au travail. Cette Mme West avait insisté pour travailler pour un très bas salaire « afin de se remettre dans la partie », comme elle avait dit, et elle était vite devenue indispensable. Elle faisait des merveilles en cuisine, mais elle avait aussi un sens des affaires très développé et elle débordait d'idées, toutes plus judicieuses les unes que les autres. Un cadeau du ciel.

Et en plus de cela, Jen, son employée à temps partiel, avait demandé à effectuer quelques heures supplémentaires, et avait accepté d'être payée tous les quinze jours et non plus toutes les semaines afin de simplifier sa comptabilité.

Professionnellement, les choses allaient pour le mieux.

Personnellement, ce n'était pas tout à fait cela.

Et pas seulement à cause de Philip. Cela faisait longtemps qu'elle était sans nouvelles de sa tête à claques de frère. Freddy ne s'était pas montré et n'avait pas répondu aux dizaines de messages qu'elle lui avait laissés. C'était sans doute parce qu'il savait — petit un — qu'elle n'hésiterait pas à recourir à la violence à son encontre, et — petit deux — qu'elle allait lui demander, sur les quinze mille, les cinq mille dollars extorqués à Philip, afin qu'elle puisse lui rendre sa caution lorsqu'il s'en irait.

Mais il y avait peu de chances que son frère se montre et elle n'avait aucune idée de la façon dont elle allait s'y prendre pour rembourser la caution. Elle en était presque à espérer qu'il décide de rester un mois de plus pour pouvoir lui dire qu'il ne lui devait rien et qu'ils étaient quittes. Et ensuite on n'en parlerait plus. Même s'ils restaient, cela ne lui rembourserait pas les dépenses qu'elle avait dû engager pour rétablir l'eau, l'électricité, le gaz et le téléphone au premier étage, mais cela valait

toujours mieux que de devoir verser cinq mille dollars de sa poche.

C'était la seule raison pour laquelle elle souhaitait que Philip Smith reste. La seule. Rien à voir avec son allure majestueuse, sa voix de velours, son sourire irrésistible, ses baisers merveilleux.

Ah, ses baisers...

— Est-ce que ça va ? demanda Jennie, qui, comme Claire, avait travaillé comme une forcenée durant ce mardi après-midi.

Car la réputation d'Envie de Douceurs grandissait, et les gens ne cessaient d'appeler ou de se déplacer pour commander des cadeaux de Noël. Claire regrettait de ne pas être actionnaire de l'entreprise qui fabriquait ses colorants alimentaires rouge et vert, car, à l'heure qu'il était, elle aurait déjà fait fortune.

— Tu es bien silencieuse, poursuivit Jennie. Tu m'inquiètes.

— Tout va bien, je te rassure. J'étais juste perdue dans mes pensées, reconnut-elle. Ça faisait longtemps que je n'avais pas eu un petit moment tranquille.

Entre les clients et les coups de téléphone, l'après-midi avait filé à la vitesse de l'éclair. Il était presque 18 heures, à présent, bientôt l'heure de la fermeture, et il faisait déjà nuit, pour autant qu'il puisse faire nuit à Manhattan. Surtout à cette époque de l'année, où les lumières et les décorations scintillaient de toutes parts.

— Tiens, au fait, poursuivit Jen, j'ai enfin rencontré un des nouveaux.

— Quels nouveaux ?

— Un des types du dessus. Un vrai canon.

Claire se retourna aussitôt, et se mit à classer frénétiquement de vieilles factures.

— Vraiment ?

— Et gentleman, avec ça. Il m'a traitée comme si j'étais une grande dame.

Au même moment, Jennie fit une bulle de chewing-gum qui éclata. Très grande dame, en effet... Claire lui avait déjà parlé de cette détestable habitude, mais la jeune femme, bien que courageuse et plutôt futée, semblait parfois sur une autre planète. Une planète peuplée d'adolescents attardés, où faire des bulles de chewing-gum sous le nez des clients est tout à fait normal.

— Ah oui ?

— Est-ce qu'il est célibataire ? demanda Jennie.

Claire vit ses doigts crispés sur la facture posée au sommet de la pile et tâcha de les desserrer.

— Je n'en ai aucune idée.

Si ce n'était pas le cas, songea Claire, il aurait à s'expliquer au sujet de ce baiser.

— Enfin, je suppose qu'il l'est, puisqu'ils ne vivent qu'entre garçons, là-haut. A moins que...

Tu ne penses pas qu'ils sont gays, quand même ?

Claire étouffa un petit rire.

— Non, pas vraiment.

— Moi non plus, je n'y croyais pas. Il est superattentionné et gentil, mais je n'ai jamais vraiment eu de doutes à son sujet.

Quelle plaisanterie. Tout son corps respirait la testostérone. Il était terriblement viril, masculin, sexuel, sensuel. Et terriblement dangereux pour les femmes un peu sensibles aux inconnus aussi ténébreux que mystérieux.

Ce qui n'était pas du tout le cas de Claire.

— Oh ! tiens, le voilà justement, dit Jennie, en pointant du doigt la rue.

Le cœur battant, Claire regarda la porte et vit un homme brun entrer. Mais ce n'était pas celui qui la faisait frissonner et lui faisait perdre tous ses moyens.

— Salut, beau gosse, lança Jennie avec un petit geste de la main.

— Bonsoir, répondit l'inconnu, avec la même pointe d'accent que Philip.

Il possédait également la même silhouette et la même prestance, mais quelque chose dans son port de tête — un peu plus élevé que nécessaire — lui dit qu'il n'avait pas le même caractère que Philip.

Mais mieux valait que ce soit lui — qui ne la troublait pas, ni ne l'attirait — qui fascine Jennie plutôt que son ami — qui, lui, la troublait et l'attirait.

Claire venait de pousser un soupir, soulagée de ne pas se retrouver face à face avec l'homme qui obsédait ses pensées, lorsque la porte s'ouvrit, laissant entrer une bouffée d'air glacé et un homme torride.

Oh ! non.

C'était lui. Grand, fort, d'une beauté folle, décoiffé par le vent, un sourire à tomber.

Elle sentit ses jambes vaciller.

Pour masquer son trouble, elle se mit à réorganiser les chocolats sur leurs plateaux. Les guirlandes par là. Les cloches ici. Les Pères Noël là-bas. S'occuper les mains et, surtout, ne penser à rien d'autre.

— Bonjour, Claire, dit-il d'une voix douce et veloutée, toute proche.

Quand elle se retourna, il était juste en face d'elle, de l'autre côté du comptoir.

— Oh ! bonjour. En forme ?

— En forme de quoi ? demanda-t-il d'un air étonné.

Elle prit une grande inspiration, et fit une autre tentative, en se demandant pourquoi il la troublait autant. Parler à un homme ne lui avait jamais posé le moindre problème auparavant, mais Philip avait le don de la rendre timide et hésitante.

— Comment allez-vous ? Est-ce que tout se passe bien, là-haut ?

Il hocha la tête.

— Tout se passe pour le mieux. Nous sommes bien installés maintenant, même si j'ai dû faire venir quelqu'un pour réparer le chauffage.

Oh ! génial. Une autre chose qu'elle allait devoir lui rembourser.

— Shelby est très heureux qu'il fonctionne désormais.

— Qui pourrait survivre sans chauffage par un tel climat ? lança Shelby, qui avait de toute évidence entendu leur conversation.

Mais il se remit vite à flirter avec Jennie, qui, entre-temps, semblait s'être aperçue de la présence d'un deuxième « canon » dans la même pièce. Son regard passait de l'un à l'autre et elle avait l'air extatique d'une gamine dans une confiserie. Ce qui était une description rigoureusement exacte de la situation.

— J'en suis désolée, répondit Claire. Si vous me donnez la facture, je vous rembourserai.

— Pas besoin, ça n'a pas coûté bien cher. Et le froid ne me dérangeait pas vraiment, même si nous venons d'un pays chaud, expliqua-t-il, d'une voix caressante qui éveilla effectivement chez elle de très chaudes pensées.

— Oh ! ça a dû vous faire un choc. Le climat est plutôt froid, ici, bredouilla-t-elle.

Elle en était réduite à parler du temps ? Ne pouvait-elle vraiment pas faire mieux ? Sa mère, qui, avant de se marier, avait été une femme fatale, devait se retourner dans sa tombe.

Celle-ci avait abandonné tout espoir de voir grâce et féminité se développer chez Claire dès ses dix ans, alors qu'elle mesurait déjà un mètre cinquante et chaussait du trente-sept. Claire avait toujours été grande et solide, sans aucune ressemblance avec sa mère, danseuse délicate et menue,

qui avait été vénérée par tous les hommes du pays au temps de sa gloire. A dix ans, donc, Claire avait été autorisée à quitter ses cours de danse, qu'elle avait toujours détestés. Elle s'était alors lancée à corps perdu dans la seule activité qu'elle avait toujours adorée depuis qu'elle avait été en âge d'aider sa grand-mère en cuisine : la pâtisserie.

— Et vous ? Est-ce que vous allez bien ? demanda son locataire.

— Très bien.

— Aucun incident n'est survenu ?

— Quel incident aurait dû survenir ?

— Personne n'est venu vous importuner ?

Comprenant enfin ce dont il parlait, elle secoua la tête.

— Non. Et je pense qu'il n'y a plus rien à craindre de ce côté-là.

— Aucune nouvelle de M. Casse-Noisette ?

Claire rit intérieurement en se souvenant qu'elle avait d'abord pris Philip — le plus doux et courtois des hommes — pour un malfrat.

— On n'entendra pas parler de lui, répondit-elle. L'argent de votre loyer a servi à régler le problème.

— Certes. Du moment que votre frère a bien remboursé ses dettes, tout ira bien.

A ces mots, elle resta interdite, et l'entendit poursuivre :

— Ne prenez pas cet air surpris, ce n'était pas bien difficile de deviner ce qui s'est passé ni pourquoi votre frère a voulu louer ces appartements à votre insu.

Puis il posa sa main sur la sienne, dans un geste compatissant. Elle avala la salive, plus affectée par ce simple contact qu'elle ne l'aurait dû. Elle tenta de se ressaisir, et rétorqua :

— Il a commis une erreur. Il est jeune et stupide.

— Il n'est pas tellement plus jeune que vous.

En effet, pas tant que cela. Il avait seulement cinq ans de moins qu'elle. Mais, en termes de maturité, ils se situaient aux antipodes l'un de l'autre. Claire avait dû grandir très vite, à partir du jour où elle avait trouvé leur mère inconsciente suite à une overdose d'antalgiques. Ce jour-là, elle s'en souvenait comme si c'était hier, elle avait appelé les secours et était allée chercher son père dans les bars du quartier.

Elle avait onze ans.

— La vraie question, reprit-il, c'est si votre frère s'est bien servi de l'argent que je lui ai versé pour rembourser ses créiteurs.

— J'en suis sûre.

— Sûre et certaine ?

— Evidemment.

Oh ! comme elle aurait aimé mettre un peu plus de conviction dans sa voix. Elle s'éclaircit la gorge, puis ajouta :

— Pourquoi dites-vous ça ? Qu'aurait-il pu faire d'autre avec ?

— Il voulait peut-être s'en servir pour disparaître et échapper à ses problèmes.

Elle se figea. Elle n'avait plus de nouvelles de Freddy, mais s'était persuadée que c'était parce qu'il avait trop peur d'affronter sa colère. Et pas qu'il était... Non, il n'aurait jamais fait cela... Oh ! non, il n'avait quand même pas fait cela ?

— Désolé, fit Philip d'une voix sincère. Vous n'y aviez pas pensé.

— Non, en effet.

— Vous ne lui avez pas reparlé, depuis ?

— Pas une seule fois.

— Dans ce cas, je vais continuer ma surveillance.

— Votre quoi ? Vous me surveillez ?

— Je vous protège, reconnu-t-il comme à contrecœur.

— Comment ? Mais je suis assez grande pour me débrouiller toute seule.

— Pourtant, je vous protégerai, répondit-il sur un ton doux mais ferme, quasi solennel.

Il ne lui demandait pas son avis, il l'informait : il allait veiller sur elle, que cela lui plaise ou non.

Cela la laissa sans voix. La plupart des hommes qu'elle fréquentait pensaient à peine à tenir la porte aux femmes, et celui-là voulait devenir son garde du corps, simplement parce qu'il y avait une probabilité pour qu'un type vienne réclamer le paiement des dettes laissées par son frère ?

Son côté indépendant, libre et féministe avait envie de lui dire de ne pas gâcher son temps et sa testostérone pour elle et d'aller protéger quelqu'un d'autre, une faible femme, par exemple.

Mais une autre partie d'elle-même, peut-être celle qui se couchait tous les soirs en repensant à la façon dont cet homme l'avait serrée contre lui, embrassée et recueillie dans ses bras quand elle avait failli tomber, était bouleversée.

Claire étouffa un soupir. Allons, tout cela était voué à l'échec. Elle n'était pas du genre à se laisser déstabiliser. Elle était quelqu'un de dur et fort. Elle devait se concentrer sur la réussite de son commerce, sur ses factures à payer, sur son frère, qu'elle devait ramener dans le droit chemin.

C'était elle le soutien, le pilier ; elle l'avait toujours été. Elle n'était pas une héroïne éplorée, la frêle jeune fille que le héros voulait à toute force défendre. Dans sa vie, il n'y avait ni le temps ni la place pour les hommes surprotecteurs ou pour les rêvasseries romantiques. Pas la peine que le prince charmant frappe à sa porte.

Pourtant, la tentation de le laisser entrer était grande.

Elle s'éclaircit la gorge et tapota la paroi de la vitrine réfrigérée.

— Est-ce que vous désirez quelque chose ?

*Moi, par exemple ?*

Il la fixa de ses yeux sombres, qui s'étaient mis à briller et étaient devenus presque noirs, comme s'il avait très bien saisi l'allusion, et elle regretta aussitôt ces avances à peine déguisées.

Heureusement qu'elle ne lui avait pas demandé s'il avait envie de regoûter à son chocolat.

— Oui, répondit-il.

Elle recula, souleva le battant arrière de la vitrine, et se pencha, attendant qu'il désigne ce qu'il voulait.

Mais il ne le fit pas. Il resta juste planté en face d'elle, à la regarder.

— Est-ce que vous voulez goûter quelque chose avant de vous décider ? Je peux vous proposer une petite dégustation gratuite.

Et voilà, elle recommençait. Autant tendre directement les lèvres, cela aurait été tout aussi subtil.

Pourquoi perdait-elle tous ses moyens devant cet homme, jusqu'à se comporter en parfaite idiote ? C'était sans doute lié au fait qu'elle n'arrivait pas à le cerner. Ou au fait qu'il embrassait comme s'il avait lui-même inventé le baiser.

Ses lèvres se contractèrent légèrement, comme s'il lisait dans ses pensées et devinait qu'elle s'en voulait de son manque de finesse.

— Rien ne me ferait plus plaisir que de goûter à tout ce que vous me proposerez, mais, en vérité, je suis venu pour une autre raison.

Les joues en feu, elle se redressa et referma la vitrine, si brusquement qu'elle faillit la briser.

— Ah ?

Il hocha la tête.

— Nous avons terminé notre installation et il se trouve que j'ai besoin d'explorer un peu la ville, pour m'assurer d'avoir fait le bon choix concernant mon université.

— Quelle université ?

Il hésita un instant.

— Eh bien, celle de New York.

— La New York University est extrêmement réputée, vous ne serez pas déçu. Mais en quoi puis-je vous aider ?

— Sortez avec moi et faites-moi découvrir votre ville.

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Il n'était pas là pour régler des questions pratiques, ni parce qu'il avait une petite faim.

— Vous voulez que...

— Oui, Claire. Je voudrais que nous sortions ensemble. Ce soir. Tout de suite.

Elle cligna des paupières, se demandant s'il s'agissait d'une invitation, d'une proposition, ou d'un ordre. Les trois paraissaient possibles.

De façon surprenante, elle n'avait pas tout de suite dit non. En fait, un « oui » sincère et spontané avait essayé de franchir la barrière de ses lèvres, mais elle l'avait ravalé, sachant qu'il n'était pas sage d'aller plus loin avec cet homme.

— Il faut que je ferme la boutique.

— Vous avez déjà dépassé l'heure, fit-il remarquer.

C'était exact. Et elle ne s'en était même pas rendu compte. Ni Jennie, d'ailleurs, puisqu'elle discutait toujours avec l'ami de Philip, qui était assis à une petite table, une tasse de café entre les mains.

— J'ai des choses à préparer en cuisine, des commandes pour demain.

— Combien de temps cela vous prendra-t-il ?

Elle réfléchit. Mme West avait déjà travaillé tout l'après-midi. Mais Claire avait quelques spécialités bien à elle dont elle ne confiait la réalisation à personne d'autre.

— Je dirais deux heures.

— Très bien. On peut se donner rendez-vous à 20 h 30, alors ?

Un peu plus de deux heures à partir de maintenant, donc. Oui, cela devait être possible. Comme cela devait être possible de se lever avant l'aurore le lendemain pour préparer les commandes. Ce qui lui laisserait le temps de se doucher, de s'épiler, de se coiffer, de se maquiller, de trouver une tenue ravissante, et de se convaincre qu'elle était elle-même pas trop mal.

C'était faisable, mais devait-elle pour autant le faire ?

Oh ! mais de qui se moquait-elle ? Sa voix intérieure, qui lui intimait de se montrer toujours raisonnable et responsable, avait déjà pris sa décision.

Pour une fois, elle n'allait pas être celle qui pensait aux autres. Pour une fois, elle allait penser d'abord à elle, et suivre son envie plutôt que son devoir.

Elle allait sortir. Avec le plus bel homme de la terre.

— Etes-vous sûr de vous, mon prince ? demanda Shelby peu de temps après, pendant que Philip se préparait. Elle est si grande, et si peu féminine.

Philip lui adressa un regard enflammé.

— C'est sa force qui la rend si belle, et, pour tout ce qui compte vraiment, elle est incroyablement féminine.

Il avait connu beaucoup de femmes très sophistiquées : des princesses, des duchesses, des filles de riches marchands, toutes plus désespérantes les unes que les autres. Toutes attendaient de leur futur époux qu'il s'occupe d'elles. Aucune n'aurait pris le risque de se casser un ongle en se préparant à manger, et encore moins de rester des heures debout pour préparer des pâtisseries capables d'arracher des soupirs extatiques à ceux qui les goûtaient.

L'indépendance de Claire le fascinait. Sa beauté le charmait. Son esprit l'amusait, sa conscience professionnelle l'impressionnait et son intelligence le motivait. Elle emplissait ses pensées, jour et nuit.

Sans l'ombre d'une hésitation, il était sûr de lui.

— Très bien, alors, répondit Shelby en exagérant le soupir qu'il poussa, avant de se laisser tomber sur le canapé. Ce sont vos funérailles, pas les miennes.

Philip ne répondit rien, se contentant de sourire intérieurement.

A 20 h 30, il descendit chercher Claire. Le couloir n'était plus aussi sombre qu'auparavant. Il avait fait acheter des ampoules à Shelby et les avait lui-même installées, gêné par l'idée qu'elle ait à se déplacer dans le noir.

Philip frappa une première fois, attendit, et frappa encore. Puis il entendit une voix à l'autre bout du couloir.

— Désolée, je suis là. J'avais deux, trois petites choses à finir.

Claire lui fit signe depuis la porte de la confiserie. Il alla à sa rencontre, et remarqua toute de suite les changements dans son apparence par rapport au moment où il l'avait laissée, deux heures plus tôt.

Même si ses cheveux étaient retenus par une pince d'un côté, elle les avait laissés flotter sur ses épaules, et ce spectacle l'électrisa. A cause du manque de lumière l'autre nuit, il n'avait pas remarqué les touches cuivrées dans la mer de boucles brunes. Ces riches nuances lui firent penser aux délicieux caramels qu'elle vendait. Et il décida immédiatement que, dorénavant, le brun serait sa couleur préférée.

Puis elle lui sourit, les yeux pétillants, et il se souvint que le bleu-vert était aussi sa couleur

préférée.

Ensuite il regarda plus bas et vit le pull qu'elle portait, d'un vermillon éclatant. Le rouge. C'était ça, sa couleur préférée.

— Je suis prête. Juste le temps de fermer à clé.

Pendant qu'elle lui tournait le dos, il ne put résister à la tentation de regarder encore plus bas. Elle avait choisi un pantalon noir qui moulait ses formes comme s'il avait été cousu sur elle.

*Mais oui, bien sûr, c'est le noir, ma couleur préférée.*

Il aurait tout aussi bien fait de l'admettre. Sa couleur préférée, c'était elle.

Sa respiration devint légèrement sifflante quand il observa ses fesses fermes, ses hanches féminines et ses jambes si longues et minces.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-elle.

Il sursauta. Elle avait dû le surprendre en train de la dévorer des yeux. Il ne s'excusa pas. Ce n'était pas qu'il répugnait à le faire quand il le fallait, mais il ne se sentait pas du tout coupable de l'avoir contemplée.

Elle avait choisi ces vêtements pour qu'il la regarde. Elle avait lâché ses cheveux pour la même raison. Elle avait maquillé ses yeux et sa bouche, délicatement parfumé son cou et ses poignets, tout cela pour lui plaire. Les rituels de séduction étaient les mêmes, à New York et à Elatyrria. Il savait quand une femme voulait apparaître attirante aux yeux d'un homme. Il ne lui dit pas que, même avec son tablier, du chocolat sur les joues et les cheveux attachés en queue-de-cheval, elle l'aurait prodigieusement attiré.

— Avant de partir, dit-il, j'ai quelque chose à faire.

Incapable de résister, il tendit les deux bras et enfouit ses mains dans ses cheveux, pour sentir sous ses doigts ses boucles soyeuses. Il l'attira à lui très lentement, lui laissant la possibilité de l'arrêter si elle le désirait.

Elle ne l'arrêta pas. Alors il posa sa bouche sur la sienne et, du bout de la langue, effleura délicatement ses lèvres pour qu'elle les lui ouvre. Elle le fit, et il étouffa son soupir en aspirant sa bouche avec avidité. La chaleur grimpa, l'excitation pointa, et il eut presque envie de lui proposer de n'explorer ce soir que sa chambre à coucher. Mais il n'était pas seulement là pour s'amuser. Il était là aussi — et surtout — pour trouver la femme parfaite et la convaincre qu'il était également l'homme de sa vie. A regret, il mit donc fin à ce baiser.

Il n'avait pas prévu de commencer la soirée de cette façon, mais pour rien au monde il ne le regrettait.

— J'en rêvais depuis le soir où nous nous sommes rencontrés, lui chuchota-t-il.

— Vraiment ?

— Oh ! oui.

Elle hésita un moment, avant de demander, à voix basse :

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait, alors ?

Bon sang. Il savait bien qu'elle s'était interrogée à ce sujet. Il posa ses mains sur ses épaules et regarda son beau visage, avant de lui répondre en toute sincérité :

— J'avais quelques petites choses à régler, Claire, et je ne pouvais pas vous accorder toute mon attention.

— Et maintenant ?

— Maintenant, vous l'avez. Pour aussi longtemps que vous le voudrez.

Pour toute la vie, même, si son instinct ne le trompait pas. Il avait su qu'elle était l'élue au moment même où ils s'étaient rencontrés. Chaque contact qu'ils avaient eu depuis l'avait conforté

dans cette idée. Cette soirée en serait peut-être l'ultime confirmation.

Elle humecta ses lèvres, et sembla hésiter. Elle n'allait sans doute pas lui répondre abruptement qu'elle n'en avait pas envie. Mais il ne pensait pas non plus qu'elle chercherait à en rajouter en lui disant qu'il avait attendu trop longtemps. Son côté manipulateur ne l'avait jusque-là pas frappé.

— Merci. Vos mots me touchent.

Il était soulagé, et ravi de la connaître déjà aussi bien.

— On y va ? proposa-t-il, soudain rempli d'énergie.

Ils quittèrent l'immeuble et marchèrent en silence un moment, en prenant la direction des lumières vives de Times Square.

— Qu'est-ce que vous vouliez voir ? finit-elle par demander.

— Tout, reconnut-il. Montrez-moi ce que vous aimez ici. Expliquez-moi pourquoi New York est si belle tout en étant si sale, pourquoi mon cœur s'emballe quand je sens ces odeurs bizarres, pourquoi je souris quand je vois toute cette foule agglomérée au pied de ces immeubles beaucoup trop hauts.

Elle se mit à rire.

— Vous appréciez sans doute New York plus que moi. J'y ai vécu toute ma vie, donc je n'y prête plus vraiment attention.

Elle regarda tout autour d'elle, et avoua :

— Ça me plaît de redécouvrir ma ville à travers votre regard.

Alors ils se montrèrent la ville l'un l'autre. Pendant deux heures, ils explorèrent les rues pleines d'agitation. Ils arpentèrent Broadway et virent les marquises des théâtres rivaliser avec les devantures des magasins pour touristes. Des rabatteurs insistants leur proposèrent des échantillons gratuits, les invitèrent à entrer pour voir les prix, leur tendirent des bons de réduction à utiliser aux bars des clubs du quartier.

L'un d'eux se montra trop agressif. Il bloqua le passage de Claire et posa sa main sur son bras. Hors de lui, Philip réagit de façon instinctive. Il s'interposa, saisit d'une main le poignet de l'homme, de l'autre, son épaule, et le repoussa sans ménagement.

Après cet incident, Philip laissa sa main posée dans le creux du dos de Claire pendant qu'ils zigzaguaient dans la foule. Son manteau ne l'empêchait pas de sentir sa douce chaleur. Et ce fut heureux et détendu qu'il profita de son rire, de ses sourires, de l'éclat de ses yeux lorsqu'elle admira l'immense sapin somptueusement décoré installé devant le Rockefeller Center.

Ils parlèrent de tout et de rien, mais il n'avait jamais autant ri de sa vie. Claire était caustique et un peu extravagante, mais aussi intelligente, chaleureuse et charmante.

Il lui parla de sa vie autant qu'il put, sans révéler qu'il était le prince d'un pays lointain et inconnu. En même temps, les familles étaient les mêmes partout, et dans tous les milieux, et il l'amusa en lui décrivant la façon dont sa mère dirigeait la maison tout en faisant croire à son père que c'était lui qui commandait.

Il n'y eut qu'une chose sur laquelle ils ne s'entendirent pas. Fasciné par un magasin qui, apparemment, ne vendait que du chocolat, il dut renoncer à y entrer, car Claire n'était pas d'accord.

— J'ai bien assez de douceurs pour vous chez moi, dit-elle.

Bigre. Le faisait-elle exprès ? Savait-elle que, quand elle disait « douceurs », il pensait à ses lèvres sucrées et à sa peau laiteuse ?

Ses joues rosirent légèrement.

Oui, elle le savait.

— Désolée, bredouilla-t-elle.

— Pas la peine de vous excuser d’être délicieuse.

Elle s’arrêta net, et l’homme qui marchait derrière elle faillit lui rentrer dedans.

— Eh, faites un peu attention, vous ! lança-t-il sur un ton agressif.

Philip se retourna, le regard noir. L’homme tressaillit, marmonna une excuse et passa son chemin sans demander son reste.

Mais les rires et la conversation légère ne reprirent pas. Cette atmosphère lourde et électrique qui, dès le premier soir, s’était installée entre eux était de retour. C’était comme la prise de conscience d’une espèce de fatalité, et cette évidence était presque douloureuse. Claire se taisait, en évitant soigneusement son regard, et il poussa un profond soupir.

Elle finit par confirmer qu’elle en avait eu assez pour ce soir.

— Nous ferions mieux de rentrer, dit-elle. Il commence à se faire tard.

— Très bien.

Ils marchèrent de nouveau en silence. Au bout d’un moment, Philip s’éclaircit la gorge.

— Pardonnez-moi de vous mettre mal à l’aise.

Au lieu d’acquiescer, elle se mit à rire.

— Comme ça, vous êtes capable de vous excuser, vous ! Je pensais que vous vous contentiez de proposer de le faire.

Il rit avec elle car, en effet, les choses s’étaient plusieurs fois passées de cette façon depuis qu’ils se connaissaient.

Au moment où ils arrivèrent devant l’immeuble, la conversation avait repris son fil. Elle était redevenue légère, amicale, innocente. Il n’y était plus question de douceurs, ni de délice, ni d’envie de baisers. Philip savait qu’il était allé un peu loin, et qu’il l’avait gênée. Il ne voulait pas recommencer la même erreur.

Lorsqu’il la raccompagna à sa porte, il s’attendit à ce qu’elle lui souhaite une bonne nuit. Mais, à sa grande surprise, elle lui dit tout autre chose :

— Je pense que vous avez droit à un peu de chocolat... puisque je ne vous ai pas laissé acheter dans un autre magasin.

De toute évidence, elle avait ajouté la dernière partie de la phrase pour lever toute équivoque.

— En effet.

— Aimez-vous les brownies ?

— Je ne sais pas.

Elle marqua un temps d’arrêt.

— Vous n’avez jamais mangé de brownie ?

— Je ne crois pas.

— Oh ! dans ce cas, il faut remédier à ça tout de suite. Entrez, j’en ai justement préparé tout à l’heure... et il se trouve que j’ai aussi de la glace à la vanille. Un petit peu de chocolat fondu sur le tout, et c’est parti pour une dégustation avec sensations fortes garanties.

— Le même chocolat que celui que vous faisiez fondre le soir de notre rencontre ?

— Exactement.

Il sourit.

— Sensations fortes garanties, répéta-t-il.

\* \* \*

Elle aurait dû lui souhaiter bonne nuit.

La réaction intelligente et sensée, étant donné qu'elle n'avait pas de temps à consacrer à une liaison, et surtout pas avec quelqu'un qui la troublait tant, aurait été de serrer la main de Philip et de disparaître.

Au lieu de cela, elle se trouvait en ce moment même dans la cuisine, en train de préparer deux assiettes gourmandes en compagnie d'un homme.

Et quel homme.

— J'ai l'impression d'avoir basculé dans un autre monde et de me trouver au paradis, dit-il en se penchant au-dessus de l'énorme casserole dans laquelle elle faisait fondre son chocolat, parfumé au praliné et aux épices.

— Je pourrais nager éternellement dans une piscine entière de chocolat, sans jamais remonter à la surface.

Hmm... Elle l'y aurait volontiers rejoint, songea-t-elle en souriant.

— C'est presque prêt, déclara-t-elle en remuant toujours son mélange. Est-ce que vous voulez bien aller chercher la glace dans le congélateur ?

Il regarda autour de lui, un sourcil levé, comme s'il ignorait ce qu'était un congélateur. Elle ne pensait pas que l'Espagne pouvait être différente à ce point des Etats-Unis. Elle lui montra l'appareil. Quand il revint quelques secondes plus tard, il avait les bras chargés d'un grand bac de glace pas encore entamé.

— Laissons-la ramollir un peu, d'accord ? Quand la consistance sera moins dure, le chocolat sera lui-même à la bonne température. Et alors, on pourra déguster.

— Vous avez l'air de vous y connaître.

— C'est mon métier, répondit-elle en haussant les épaules.

— Comment vous êtes-vous lancée dans cette voie ?

— J'ai toujours aimé la pâtisserie. Ma grand-mère était une cuisinière exceptionnelle et je l'aidais souvent. Elle m'a appris à faire ses fameux cookies aux pépites de chocolat quand j'avais huit ans, et ça a été un déclic pour moi.

Claire se dirigea vers le comptoir et s'assit sur une des chaises. Il prit place face à elle, les coudes posés sur le plan de travail, les mains jointes. Des mains larges, fortes et puissantes. Elle repensait sans cesse à la facilité avec laquelle il avait écarté ce rabatteur importun et fait fuir l'homme qui avait failli lui rentrer dedans. Si Philip n'était pas le voyou pour lequel elle l'avait pris au début, il demeurerait très viril.

— Est-ce que votre grand-mère vous a donné un coup de main quand vous avez ouvert votre boutique ?

— Elle est morte il y a des années. Avant mes parents.

— Vos deux parents sont morts ?

— Oui. Il ne reste plus que Freddy et moi.

L'expression de Philip se durcit.

— J'ai l'impression que votre frère ne vous est pas d'une grande aide.

— Il finira bien par grandir un jour.

— Alors, vous avez fait tout cela toute seule ? demanda-t-il, en regardant attentivement la cuisine impeccable dont, il fallait l'avouer, elle était assez fière.

— Oui, avec l'aide de quelques ouvriers, quand même.

Impressionnant, répondit-il, le regard empli d'admiration.

— Que pensez-vous de New York, à présent ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

— Impressionnante, lui aussi.

— Qu'est-ce qui est le plus impressionnant ? La foule, les pickpockets, les détritiques, les Klaxon des taxis, les conducteurs en colère ou les hordes de touristes ?

Ils avaient pu observer tout cela durant leur promenade de deux heures dans Broadway. Et, aussi fou que cela puisse sembler, elle avait aimé tout cela. C'était chez elle. Mais elle n'était pas sûre qu'un étranger puisse apprécier.

Pourtant, Philip n'avait pas paru s'en offusquer.

— Ce sont les emblèmes de New York ? demanda-t-il, les yeux pétillants de malice.

— Exactement.

— Alors, pas étonnant que cette ville m'ait captivé, dit-il d'une voix sincère. J'aime son aspect un peu délabré et décrépité.

— Si vous aimez la décrépitude, il faut aller à La Nouvelle-Orléans.

— Très bien. Quand partons-nous ?

En souriant, elle entra dans son jeu :

— A Noël prochain.

— Rendez-vous est pris, alors.

— Vous croyez vraiment que vous serez encore dans le coin ? murmura-t-elle, en faisant semblant de ne pas être suspendue à sa réponse.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De la façon dont les choses vont évoluer une fois que je serai rentré chez moi. Si tout se passe comme je l'espère, je reviendrai souvent aux Etats-Unis.

Cette réponse aussi lui plaisait. Beaucoup.

Elle baissa les yeux et vit le bac de glace sur la table. Elle devait être assez décongelée à présent. Elle se mit à découper deux belles parts de brownie, les disposa dans des assiettes, et y déposa des quenelles de glace. Lorsqu'elle alla chercher le chocolat fondu, il la rejoignit.

— Ça, j'aimerais le faire moi-même, murmura-t-il.

— Vous aimez vraiment le chocolat.

— J'adore ça, oui.

— La plupart des hommes pensent que l'addiction au chocolat est un travers typiquement féminin.

— Vous pensez que je suis comme la plupart des hommes ?

En le regardant napper sa glace d'un filet de sauce, la main ferme et sûre, les muscles tendus, elle secoua la tête.

— Non. Je pense surtout que vous êtes quelqu'un d'unique en votre genre.

Se rendant compte qu'elle était devenue trop sérieuse, elle se servit à son tour, et retourna à sa place, son assiette à la main. Philip la rejoignit et se tut pendant quelques longues minutes. Il savoura chaque goutte de chocolat fondu, chaque bouchée de glace et de brownie moelleux. L'expression de son visage était orgastique, et il poussait de temps à autre des petits gémissements de plaisir en mangeant.

Claire n'aurait jamais imaginé pouvoir être à ce point troublée par un tel spectacle. Mais à voir Philip déguster ainsi le brownie, fermer les yeux pendant que la crème glacée coulait dans sa gorge, ou encore lécher le chocolat sur sa cuillère jusqu'à la dernière goutte, elle ressentit un émoi qu'elle n'avait encore jamais éprouvé auparavant. Elle s'agita sur sa chaise, incapable de tenir en place. Son pouls cognait dans ses veines. Elle avait l'impression d'avoir mangé non pas un dessert sucré mais un plat très pimenté...

Philip était si torride et exotique, si différent de tous les hommes qu'elle avait connus. Il ne dissimulait jamais rien, ni son penchant pour elle, ni sa gourmandise, ni son bonheur à se fondre dans la foule, au milieu du bruit et de la fureur de la grande ville. Et il savait profiter de tout cela sans gêne ni retenue. Il était... sensuel. C'était le mot. Il était en adéquation parfaite avec ses sens, et elle trouvait cela excitant en diable.

Elle ne savait pas très bien ce qui était en train de lui arriver. Bien sûr, elle avait eu des liaisons, le plus souvent brèves, exception faite des deux ans qu'elle avait passés avec son amour de fac. Mais elle ne s'était jamais à ce point sentie en phase avec quelqu'un. La sensualité assumée de Philip la touchait et résonnait profondément en elle.

— Vous avez un peu de chocolat là, dit-il en approchant son doigt de sa bouche.

— Ah bon ?

Elle passa une langue rapide sur ses lèvres.

— Non, continua-t-il, en se penchant au-dessus du comptoir jusqu'à ne plus être qu'à quelques centimètres d'elle. C'est là.

Il n'essuya pas le chocolat avec son doigt ou avec une serviette. A la place, il l'embrassa au coin de la bouche, et, du bout de la langue, nettoya la petite tache brune qui s'y était déposée.

— Mmm, murmura-t-il lorsque leurs bouches se frôlèrent. Vous êtes si bonne.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Elle savait que ce n'était pas très malin, qu'il était trop tôt et qu'elle venait juste de le rencontrer. Mais le bon sens et la raison semblaient l'avoir abandonnée pour la nuit.

Alors, sans un mot, elle passa ses bras autour de son cou, l'invitant à l'embrasser plus franchement.

Et il le fit. Sa langue fraîche et douce se mêla à la sienne, téméraire, avide. Il avait un goût délicieux, qui rendait le chocolat plus riche encore, la glace plus sucrée, le brownie plus enivrant. Elle inclina la tête, car elle voulait que leurs bouches se soudent davantage, et que leur baiser soit plus profond, plus brûlant, plus féroce.

Avant qu'elle comprenne ce qui se passait, Philip l'avait rejointe et mise debout. Puis il la saisit par la taille et la hissa sur le comptoir face à lui.

Elle ne résista pas. Elle était comme une marionnette entre ses mains et se laissa faire ; la force de Philip contrôlait totalement son esprit.

Il l'attira plus près de son corps massif et ferme, jusqu'à ce qu'elle soit assise juste en face de lui. Il écarta doucement ses cuisses, prit place entre ses jambes, et recommença à l'embrasser.

Le désir surgit, violent. Elle sentait son cœur, son souffle, sa force tout contre elle, et voulait à tout prix les sentir sans la barrière que formaient leurs vêtements. Le baiser fut dévorant, suppliant. Il leva les deux mains et les enfouit dans ses cheveux pour maintenir sa tête et l'incliner à sa guise.

Ce fut un long baiser, profond, dévorant.

— Ta bouche est encore meilleure que le chocolat, murmura-t-il lorsqu'ils en eurent terminé, d'une voix lourde de désir.

Electrisée par ses mots et l'intimité du « tu », elle répondit en haletant :

— La tienne aussi.

Sans prononcer un mot de plus, il attrapa son bol et plongea son doigt dans le chocolat fondu et la glace. Puis, de ce même doigt, il traça une ligne dans son cou, depuis son oreille jusqu'à sa gorge.

— C'est froid, gémit-elle, tout en sachant que cette sensation ne durerait pas.

— Je vais te réchauffer, promit-il en se penchant pour l'embrasser dans le cou.

Il promena sa langue sur le chocolat, et dessina un chemin brûlant sur sa peau. Il la dévora avec

la même application et la même avidité que celles dont il avait fait preuve face à son dessert, et elle se surprit à penser : « Pourvu qu'il ne soit jamais rassasié. »

— Mmm, c'était si bon... Hélas, j'ai terminé mon bol de chocolat, murmura-t-il, l'air déçu.

Il promena son regard dans la pièce, jusqu'à la cuisinière. La casserole de chocolat fondu était toujours là, sur le feu éteint. Il était sans doute tiède et un peu moins liquide à présent. Parfait pour s'amuser.

— Ne bouge pas.

Elle retint son souffle, le regarda trotter jusqu'à la casserole, y plonger son doigt, puis la soulever. Au retour, il marcha plus lentement, tout en la fixant de ses yeux noirs, qui lançaient des éclairs de passion.

Elle savait ce qui allait se passer. Elle savait ce qu'il voulait et ce qu'il avait l'intention de faire. Et c'était ce qu'elle voulait, elle aussi.

Il s'arrêta à quelques pas d'elle, et lui adressa un regard interrogateur.

Elle le fixa à son tour, avec intensité, puis passa son doigt le long de l'encolure en V de son pull.

Il n'avait pas besoin de plus. Un sourire prometteur aux lèvres, il s'approcha d'elle à pas lents et mesurés. Il posa la casserole à côté d'elle, puis plongea son doigt dans la sauce épaisse et sucrée.

Cette fois, il dessina une ligne de chocolat allant de sa gorge à la naissance de son décolleté, suivant exactement le tracé qu'elle lui avait montré.

— Oh ! soupira-t-elle, terriblement excitée par ce seul contact, car elle savait que, bientôt, sa bouche remplacerait ses mains.

Il s'approcha de sa gorge, et grogna tout en léchant le chocolat sur sa peau. Il descendit lentement, très lentement, jusqu'à ce que son visage se trouve tout contre sa poitrine. Elle tremblait à présent, et empoigna ses larges épaules pendant qu'elle imaginait la suite. Tout son corps était en alerte, elle n'attendait que lui.

Elle n'essaya même pas de résister lorsqu'il lui ôta son pull. Assise, en pantalon et soutien-gorge, elle regarda ses yeux sombres devenir presque noirs, et sa bouche s'entrouvrir pour laisser échapper une respiration lourde.

Le désir semblait s'échapper par tous les pores de sa peau. Un désir qu'elle suscitait, elle.

— Magnifique, dit-il en passant un doigt sous une bretelle de son soutien-gorge. J'aime beaucoup...

— Tu aimeras encore mieux lorsqu'il sera à sa place.

— C'est-à-dire ?

— Par terre.

Il s'humecta les lèvres, et, d'un geste précis et efficace, dégrafa son soutien-gorge. Une bretelle glissa toute seule, révélant presque sa poitrine. Elle le vit déglutir, signe qu'il appréciait le spectacle. Mais, au lieu de la déshabiller tout de suite, il tendit de nouveau le bras vers la casserole.

Ses tremblements se muèrent en frémissements. Cette fois, il immergea deux doigts dans le chocolat fondu. Claire retint son souffle, ne sachant pas quelle ligne il allait tracer, se demandant s'il avait l'intention de l'enduire tout entière de chocolat pour ensuite la dévorer avidement.

Cela ne la dérangerait pas. Elle était d'accord pour devenir son péché mignon s'il en avait envie.

Philip la contempla. Puis, tout en la débarrassant de son soutien-gorge, il dessina une courbe sinieuse sur chacun de ses seins, autour de chaque aréole, mais sans jamais toucher la pointe.

— Ils sont assez sucrés comme ça, j'en suis sûr, murmura-t-il en regardant ses mamelons durcis

et tendus.

Elle s'agita légèrement. Son sexe la brûlait.

Il commença à lécher la ligne qu'il avait dessinée. Aussitôt, Claire enfouit ses doigts dans ses cheveux courts et agrippa sa tête. Elle avait besoin de se forcer à rester tranquille pendant qu'il goûtait à sa peau. Le contact de sa joue râpeuse contre sa poitrine la fit gémir. Lorsque ses lèvres s'approchèrent de son mamelon, elle eut envie de le supplier. Mais il passa son chemin, suivant le chocolat, et ignora les pointes de ses seins, pourtant tendues et douloureuses.

— Oh ! s'il te plaît... demanda-t-elle d'une voix plaintive.

Il ne se laissa pas troubler et continua à lécher chaque goutte de chocolat sans esquisser le moindre mouvement vers ses mamelons. Elle était sur le point de pleurer lorsque, enfin, il les regarda avec gourmandise. Et elle cria lorsque, sans prévenir, il y posa la bouche et aspira goulûment.

— Oui ! gémit-elle.

Comme s'il savait à quel point elle se consumait et le réclamait, il posa la main sur son autre sein. Il se contenta d'abord d'effleurer, avant de caresser son mamelon entre ses doigts puissants, puis de le tordre doucement et de jouer avec, encore et encore. Des bouffées de chaleur la submergèrent. Son sexe avide était de plus en plus douloureux.

— Allonge-toi, ordonna-t-il, sans soulever les lèvres de sa poitrine.

Elle inspira profondément, et hésita un instant. Il voulait déjà qu'elle s'offre à lui ? Il la désirait donc à ce point ?

— S'il te plaît, Claire.

— J'ai un lit.

— Non. Laisse-moi t'adorer, ici et maintenant.

L'adorer ? Sa voix était veloutée et assurée, son expression, chaude et passionnée. Il lui demandait de le laisser l'adorer, alors que, normalement, c'était elle qui aurait dû être à genoux devant lui pour le supplier de ne pas s'arrêter.

Comme si s'arrêter était seulement envisageable.

Pour la Claire raisonnable, pour celle qui s'occupait toujours de tout le monde, il n'en était pas question. Cette femme-là avait totalement disparu cette nuit. Claire se surprenait elle-même : elle n'avait jamais imaginé qu'elle pourrait aimer les hommes forts et surprotecteurs.

Mais ce soir elle comprenait enfin que, pour changer un peu, son unique envie, violente et exaltante, était d'abandonner tout contrôle. Cela ne durerait peut-être pas longtemps — cela ne durerait peut-être pas au-delà de cette nuit — mais, puisqu'il semblait tant y tenir, oui, elle était prête à le laisser l'adorer.

Toute résistance et toute réticence envolées, Claire glissa vers le milieu du comptoir et se débarrassa de ses chaussures. Comme il le lui avait demandé, elle s'allongea sur le dos, à gestes lents. Philip l'y aida, en la caressant tendrement et en l'embrassant.

— Fais-moi confiance, l'implora-t-il, comme s'il pensait qu'elle hésitait encore à s'abandonner totalement entre ses mains.

— Je te fais confiance.

Elle ne le connaissait pas depuis très longtemps, mais elle savait déjà qu'il était fort, respectueux, drôle et intelligent. Il ne lui ferait jamais le moindre mal. Elle en était certaine.

Une fois qu'elle fut confortablement installée, il traça une ligne de chocolat de son cou à sa taille, et termina en laissant quelques gouttes tomber dans son nombril. Puis il lécha le tout, en embrassant et mordillant sa chair sensible.

Elle ne frémit pas lorsqu'il lui déboutonna son pantalon et commença à l'enlever. Elle souleva le bassin pour l'aider à faire glisser le tissu, et constata que l'avidité qu'elle avait lue sur son visage s'était muée en convoitise. D'un air éperdu, il fixait sa petite culotte en dentelle. Il poussa un soupir gourmand lorsqu'il saisit à pleines mains ses hanches dénudées et s'attarda un moment pour les pétrir. Puis il lui enleva complètement le pantalon, en caressant ses cuisses et ses mollets au passage.

Il s'arrêta et la regarda, allongée en sous-vêtements dont la transparence ne devait pas lui dissimuler grand-chose. L'air rêveur, il se frotta la joue.

— J'ai tellement rêvé de te voir nue.

— A ton tour maintenant.

— J'ai bien peur qu'on doive attendre. Je n'ai pas de protection sur moi...

Catastrophe. Elle n'avait pas pensé à ça non plus. Elle n'était même pas sûre d'avoir des préservatifs chez elle. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas fait l'amour. La dernière fois, c'était même avant d'emménager dans cet immeuble.

Il dut voir sa déception, car il ajouta :

— A l'avenir, je serai plus prévoyant, je te le promets. Mais pour cette fois je vais trouver un autre moyen de te faire plaisir.

Il avait dit cela d'une voix langoureuse pleine de promesses.

— On peut très bien trouver un moyen de se contenter tous les deux, susurra-t-elle en tendant les bras vers lui.

Il attrapa ses poignets pour arrêter son geste.

— Moi d'abord.

Comme il était sexy lorsqu'il se montrait autoritaire.

— J'ai envie de te faire beaucoup de choses, Claire.

Des choses délicieuses, voluptueuses, défendues. C'était ce qu'elle espérait, en tout cas.

Alors il commença. Claire abandonna toute inhibition et oublia qu'elle était étendue telle une vierge prête à être sacrifiée aux dieux. Elle était l'esclave de ses propres sensations, guettant, incertaine, l'endroit où il déciderait de verser la prochaine goutte de chocolat, retenant sa respiration jusqu'à ce qu'il se décide à la lécher.

Lorsqu'il descendit le long de son ventre et qu'elle sentit son souffle brûlant à travers la dentelle de sa culotte, elle leva le bassin, incapable de contrôler les besoins de son corps. Il posa une main sur ses hanches pour la maintenir en place pendant qu'il étalait du chocolat juste au-dessus de la dentelle. Il approcha ses lèvres et se mit de nouveau à la lécher. Le contact de sa langue chaude et rugueuse acheva de lui faire perdre tout contrôle. Le plaisir s'instilla en elle, comme par giclées, et elle sentit l'orgasme venir.

— Attends, ordonna-t-il sur un ton ne souffrant pas la contradiction. Je n'ai pas terminé.

— Tu veux me torturer ? gémit-elle.

— Résiste, insista-t-il, en la fixant de ses yeux sombres et intenses. Retiens-toi, tu ne le regretteras pas.

Elle n'avait jamais intentionnellement essayé de s'empêcher de jouir, d'autant plus que, parmi ses précédents amants, tous n'avaient pas été capables de l'amener jusqu'à l'orgasme. Mais le regard de Philip lui jurait qu'il ne l'abandonnerait pas, et lui promettait que son attente serait récompensée.

Elle ferma les yeux et inspira calmement et profondément plusieurs fois de suite, pour essayer de ralentir les battements de son cœur. Elle gémit lorsqu'il glissa les doigts sous l'élastique de sa culotte pour la lui retirer lentement. Elle ne la couvrait pas beaucoup mais, une fois qu'elle se retrouva totalement nue face à un homme tout habillé, elle frissonna.

— Non, tu n'as pas froid, murmura-t-il comme s'il devinait ses pensées. Tu es brûlante.

Il avait raison. Il faisait peut-être frais, mais elle était en feu, et sa température ne cessait de grimper sous son regard insistant et avide.

Il tendit le bras vers la casserole de chocolat.

— Ça ne sera jamais aussi bon que toi, mais ce serait une honte de le perdre.

Elle retint sa respiration. Il trempa ses doigts dans le coulis et remua ses mains entre ses cuisses. Le liquide épais et tiède coula le long des lèvres de son sexe, et elle gémit :

— Oh ! Philip !

— Résiste ! Attends...

— J'essaie, répondit-elle, tout en se demandant quel degré de plaisir le corps humain pouvait supporter, car ce qu'il lui faisait et ce qu'elle éprouvait dépassaient l'entendement.

Ses doigts s'aventurèrent plus avant. Avec acharnement, ils fouillaient et caressaient. Elle se mordit la lèvre, sous le choc du plaisir intense qu'elle ressentait. Ses doigts puissants, enduits de chocolat tiède et soyeux, effleuraient son clitoris en y dessinant de délicats cercles et la propulsaient de plus en plus haut, mais jamais au-delà de la barrière qu'il lui avait fixée. Soudain, elle se rendit compte que la pression qu'elle ressentait d'habitude pour se dépêcher de jouir avait presque disparu. Cela valait le coup d'attendre la délivrance parce que le chemin y menant était pavé de délices. Philip la conduisait au sommet pas à pas, au lieu de l'entraîner dans une course effrénée.

Enfin, il glissa un doigt en elle. Le chocolat, en lui permettant de s'enfoncer profondément, rendit cette pénétration délicieuse.

— Philip, oui ! cria-t-elle.

Il ajouta un deuxième doigt, qui la pénétra lentement, avant de retirer sa main, puis de recommencer. Elle aimait cette sensation de plénitude et cette chaleur. Elle aimait sa façon d'explorer les endroits les plus sensibles de son corps et son acharnement à les rendre plus vivants encore. Elle aimait l'expression de son visage, ses murmures, et le contact de son souffle chaud tout près de son sexe.

— Je veux te goûter pendant que tu jouis.

— S'il te plaît...

— Chut, murmura-t-il en approchant sa bouche.

Il ne la posa pas tout de suite sur son clitoris, mais commença plus bas, en léchant tout le chocolat. Il retira ses doigts pour pouvoir glisser sa langue en elle et ne pas en perdre une goutte.

Cette fois, elle ne pourrait rien faire pour empêcher l'orgasme. Alors qu'elle se sentait toute proche d'y succomber, elle ne put retenir un gémissement plaintif. L'entendant, Philip vint enfin à son clitoris, qu'il explora avec une méticulosité totalement irrésistible.

Libérée par le plaisir qui déferlait en elle, elle inclina le bassin pour mieux le sentir. Ce fut un orgasme puissant, qui la fit trembler. Il introduisit de nouveau ses doigts en elle, sans cesser de la lécher, comme s'il se trouvait au plus grand des festins.

Au premier orgasme succéda un second. Elle commençait à peine à redescendre sur terre lorsqu'elle sentit de nouveau sa langue l'explorer, avec un peu plus d'insistance, la renvoyant très loin dans les étoiles.

— Oh ! mon Dieu ! s'exclama-t-elle.

C'était la première fois qu'elle vivait une chose pareille. C'était la première fois que le plaisir succédait au plaisir. Il avait vu juste : s'être retenue et avoir contenu son désir au-delà de ce qu'elle aurait cru possible lui avaient permis d'éprouver des sensations d'une force inouïe.

Elle respirait à peine lorsque Philip l'embrassa sur tout le corps, avant de se pencher au-dessus de son visage. Il sentait le chocolat et le sexe. Elle eut envie d'en profiter elle aussi : elle le saisit par la nuque pour l'attirer à elle. Et ils échangèrent un baiser long et langoureux.

— C'est l'expérience la plus folle que j'aie jamais faite, murmura-t-elle lorsqu'ils finirent par se séparer. Personne ne m'a jamais...

— Ça veut dire que les autres hommes que tu as connus sont des idiots.

Claire esquissa un sourire. Lui ne l'était pas, en revanche. Il était même proche de la perfection.

— Ça... Ça ne t'a pas dérangé...

Il eut un petit rire.

— Tu plaisantes ? Tu es si excitante, Claire. Douce, sucrée, parfaite. Je n'ai jamais rien goûté de si exquis de toute ma vie. Je pourrais me régaler de toi uniquement sans plus jamais avoir faim.

Son cœur se serra un peu plus à ces mots. Bon. Tout cela était très bien. Mais elle aussi, elle avait faim.

Il ne pouvait peut-être pas lui faire l'amour ce soir-là, mais il était hors de question qu'elle le laisse partir sans avoir vu le magnifique corps que cachait ses vêtements.

— A mon tour, maintenant, insista-t-elle en se redressant.

Elle l'encercla de ses jambes avant qu'il ne puisse reculer.

— Claire...

Elle l'embrassa avec fièvre.

— Je sais jusqu'où nous pouvons aller, murmura-t-elle.

Elle avait tellement hâte de l'explorer. Elle commença par lui ôter sa chemise. Retint son souffle en découvrant sa peau satinée, ses épaules massives et son torse puissant. Il était tout en muscles,

parfaitement dessinés. Elle le caressa du bout des doigts, un peu impressionnée. Comme poussée par une force invisible, elle effleura la douce toison qui recouvrait son torse, puis ses mamelons plats.

— Tu es si beau, murmura-t-elle, en laissant descendre ses mains vers sa taille.

Lorsqu'elle attrapa la boucle de sa ceinture, il posa sa main sur la sienne.

— Tu n'es pas obligée de...

— Si, répondit-elle en le fixant droit dans les yeux, où elle vit une passion et un désir qu'il ne pouvait dissimuler. J'en meurs d'envie.

Il se mit à respirer plus vite, mais n'essaya pas de l'interrompre lorsqu'elle déboutonna son jean. Pour mieux l'atteindre et mieux l'admirer, elle descendit du comptoir pour se planter juste en face de lui, si près que sa poitrine nue frôlait son large torse. Les pointes de ses seins encore très sensibles le devinrent encore plus lorsqu'il poussa un petit grognement de contentement.

En se mordant les lèvres, elle baissa sa fermeture Eclair. Ses mains se mirent à trembler lorsqu'elle sentit la puissance de son érection. Et elle eut le souffle coupé lorsqu'elle aperçut son sexe qui dépassait de la ceinture de son boxer.

— Oh ! mon Dieu, gémit-elle, impressionnée par sa taille énorme et sa fermeté.

Elle posa d'abord la main sur son gland, puis la fit glisser plus bas.

— Oh oui, Claire, c'est bon...

— Ça te plaît, on dirait ?

Elle aimait sa façon de rejeter la tête en arrière pendant qu'elle le caressait lentement. Elle aimait sentir sa main pleine. Elle aimait imaginer son propre sexe plein de lui.

— J'ai encore faim, dit-elle en attrapant le coulis de chocolat.

— Tu ne me dois rien.

— Il n'est pas question de devoir quelque chose à quelqu'un, expliqua-t-elle tout en s'agenouillant. C'est juste une question d'envie. Et moi, j'ai envie de te goûter...

Il posa les mains sur sa tête et son bassin eut un petit soubresaut involontaire, comme si les mots qu'elle venait de prononcer l'avaient profondément excité. Parfait. C'était le but. D'autant qu'ils étaient parfaitement sincères.

Elle le débarrassa de son pantalon et de son boxer puis recula légèrement pour contempler le spectacle qui s'offrait à sa vue. Du bout des ongles, le souffle haletant, elle effleura ses cuisses puissantes. Son sexe était fascinant, mais réussirait-elle à le prendre dans sa bouche, ou même à l'accueillir en elle ?

Qu'importe, elle brûlait d'envie d'essayer.

Elle se pencha et colla sa langue à la base de son sexe, ce qui lui arracha un grognement de plaisir. Elle recula, puis recommença, en léchant ses testicules, puis en remontant lentement.

Elle sentit ses doigts se crispier dans ses cheveux, mais sans qu'il lui fasse le moindre mal. Il semblait apprécier le contact de sa chevelure, car il attrapa quelques mèches et en caressa son ventre nu.

Mais elle le remarqua à peine, concentrée qu'elle était sur les baisers qu'elle lui prodiguait. Elle lécha le liquide qui perlait, et il gémit de nouveau.

Le chocolat pouvait attendre. Pour l'instant, c'était Philip seulement qu'elle avait envie de lécher. Elle ouvrit la bouche aussi grand qu'elle put et le suçà.

— Oh ! Claire ! Oui !

Elle ne s'interrompit pas pour le regarder. Elle suçait son gland avec passion, tandis que, la main enroulée autour de son sexe, elle le caressait avec vigueur.

Finalement, poussée par l'envie de mélanger à son tour nourriture et plaisir décadents, elle

trempe la main dans le chocolat fondu. Elle leva les yeux vers Philip et surprit son regard intense sur elle, les yeux étincelants, le visage empreint d'émotion et de désir. Il ne dit rien lorsqu'elle l'enveloppa de sa main chocolatée et qu'elle le caressa avec plus d'ardeur encore. Puis elle le reprit dans sa bouche, pour se gorger de douceur et de chaleur virile.

— Tu vas me faire perdre la tête, Claire.

— C'est le but, répondit-elle en interrompant à peine ses caresses.

Soudain, tout son corps sembla plus fort, plus dur. Ses muscles, luisant sous une fine pellicule de sueur, se contractèrent et se gonflèrent. Il haletait, en route vers le plaisir, et elle l'y poussa en léchant et caressant plus fort.

— Claire ! cria-t-il, avant d'essayer de la repousser.

Hors de question qu'elle le laisse faire. Le chocolat, la sueur et la chaleur étaient comme une drogue dont elle ne pouvait déjà plus se passer. Elle résista donc, et s'agrippa à ses hanches pour le forcer à s'enfoncer plus profond dans sa bouche. Jusqu'à ce qu'un ultime cri guttural lui signale sa reddition.

Il jouit en un jet brûlant qu'elle avala avec ardeur, surprise et fascinée par le plaisir qu'elle y prit, alors que ce n'était pas son habitude. Il y avait chez cet homme — chez cet homme que ses propres attentions avaient rendu vulnérable, chez cet homme qui s'était laissé aller sans retenue sous ses caresses et qui avait explosé en elle — quelque chose qui la rendait forte, confiante et étonnamment féminine.

Ils s'étaient offert l'un l'autre du plaisir, mais ils s'étaient aussi donné et échangé de la puissance sexuelle. C'était la toute première fois qu'elle faisait ce genre d'expérience. Et, alors que Philip se relevait, passant ses bras autour de sa taille et l'attirant à lui pour un baiser profond et tendre, elle commença à soupçonner que ce n'était pas l'acte en lui-même qui avait été érotique et merveilleux. Non, c'était partager ce moment avec un homme parfait, aussi doux et fougueux que Philip, qui avait été érotique et merveilleux.

\* \* \*

Il était très tard lorsque Philip regagna son appartement. Après ce moment de plaisir intense, Claire et lui avaient méticuleusement nettoyé la cuisine, avant qu'il ne la raccompagne chez elle. Il avait été terriblement tenté par sa proposition de prendre une douche brûlante ensemble, mais après qu'elle eut cherché partout chez elle des préservatifs, sans en trouver le moindre, il l'avait embrassée pour lui souhaiter bonne nuit et s'en était allé. S'ils s'étaient de nouveau retrouvés nus, il n'aurait jamais eu la force de s'empêcher de la posséder. Et il soupçonnait qu'elle ne l'aurait pas voulu non plus.

Il n'aurait qu'à se rendre à la pharmacie la plus proche dès le lendemain matin.

— Alors, comment était-ce ? demanda une voix au moment où il poussa la porte.

Il se retourna et vit ses deux compatriotes qui l'observaient depuis le couloir. Teeny était si grand que ses deux yeux ronds et brillants se trouvaient au moins dix centimètres au-dessus de ceux de Shelby.

— Ce fut une excellente soirée, répondit-il sans chercher à dissimuler sa satisfaction.

Mais il ne développa pas. Ce que Claire et lui avaient partagé ne regardait personne d'autre qu'eux.

— C'est arrangé, alors ? demanda Shelby. Elle est bien celle que vous cherchiez ?

Il n'eut même pas besoin de réfléchir.

— C'est elle. Sans hésitation possible.

Tout ce qu'il avait pu ressentir pour Claire auparavant n'était rien comparé à ce qu'il ressentait pour elle à présent. Après avoir passé plusieurs heures d'affilée en sa compagnie — des heures d'abord innocentes, puis intimes comme jamais il n'en avait connu —, il savait qu'il était en train de tomber amoureux.

— Quand le mariage aura-t-il lieu ? demanda Teeny, qui semblait transporté de joie.

Philip rit doucement.

— Je ne l'ai pas encore demandée en mariage.

— Eh bien, pourquoi ? fit Shelby en poussant un soupir contrarié. Vous savez que c'est elle, alors dites-lui qui vous êtes, que nous puissions nous en aller d'ici.

— D'abord, je dois la courtiser.

Shelby émit un bruit de gorge un peu dédaigneux.

— Offrez-lui des diamants, ça devrait suffire à la convaincre.

— As-tu oublié que, si nous sommes venus jusqu'ici, c'est précisément pour que je puisse être sûr que ma future femme m'aimera pour moi-même, et non pour ce que je possède ?

A ces mots, son cousin claqua des doigts.

— Ça me fait penser ! Vous ne me croirez jamais quand je vous raconterai ce que Teeny et moi avons vu à la télévision ce soir ! C'était votre histoire !

Teeny acquiesça et renchérit :

— C'était incroyable, Votre Altesse, comme si des acteurs avaient décidé de jouer votre vie.

Curieux, Philip attendit une explication.

— C'était un film, exposa Shelby, en hochant la tête d'un air docte, comme s'il avait déjà tout appris sur ce pays. Un film qui parlait d'un prince et de son très beau, très fort, très intelligent et très élégant compagnon, venus tous deux en Amérique pour trouver au prince une fiancée qui l'aimerait pour lui-même.

— Et que leur arrive-t-il ? demanda Philip, impressionné par tant de similitudes.

— Ils se font engager dans un fast-food, pour faire le ménage, et ils vivent dans un immeuble qui ressemble beaucoup à celui-ci.

Teeny l'interrompit de nouveau :

— A un moment, le compagnon se fait passer pour le prince et tente de séduire la sœur de l'héroïne en lui faisant miroiter sa richesse — enfin, celle du prince.

Shelby lança un regard mauvais au garde du corps.

— Ce n'est pas un point essentiel de l'histoire.

— Tu n'as pas intérêt à faire la même chose, déclara Philip.

— Jamais je ne ferais cela !

Cela allait sans dire...

— Est-ce que le prince réussit à conquérir le cœur de la jeune fille ?

— Oui, Votre Altesse, même si, à un moment, il croit la perdre lorsqu'elle découvre qu'il lui a menti. En fait, il rentre chez lui, le cœur plein de tristesse et de déception, et, quand il est sur le point d'en épouser une autre, il se rend compte qu'elle est venue le retrouver.

Claire ne pourrait pas venir le retrouver s'il partait sans elle. Elle ne savait même pas que son pays existait. Il était si petit et si lointain que peu de gens en connaissaient l'existence. Et moins encore connaissaient le long chemin pour y parvenir.

— Tu sous-entends donc que je devrais lui dire la vérité ?

Teeny acquiesça, et Shelby l'imita aussitôt. Pourtant, d'habitude, ces deux-là n'étaient jamais

d'accord.

— Je le ferai, déclara-t-il avec fermeté. J'ai juste besoin de quelques jours supplémentaires, ensuite je lui dirai toute la vérité et je lui demanderai de m'accompagner à Elatyrria.

— Elle acceptera, déclara Shelby, toujours loyal.

Teeny paraissait moins convaincu.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Philip.

— Son frère...

— Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu. Avec un autre homme, cet après-midi. M. Freddy désignait la boutique du doigt, l'air nerveux et coupable.

Philip sentit les battements de son cœur s'accélérer. Le frère de Claire n'avait aucune raison de traîner dans le coin, ni de montrer à quelqu'un où elle vivait et travaillait, à moins qu'il ait de nouveau des ennuis et compte sur sa sœur pour l'en tirer.

Il était grand temps de donner une leçon à ce bon à rien.

Mais, tant que Philip ne se serait pas occupé de lui, il fallait reprendre la surveillance à plein temps.

— Je sais, je sais, dit Shelby comme s'il avait lu dans ses pensées. Je prends le premier tour de garde cette nuit. Teeny me relèvera dans quatre heures. Je suppose que vous voulez la surveiller vous-même demain.

— Bien entendu.

Il avait prévu de lui laisser un peu de temps, d'attendre peut-être jusqu'à l'après-midi avant de passer à la boutique pour voir dans quel état d'esprit elle se trouvait après ce qu'ils venaient de partager. Mais, maintenant qu'il la savait en danger, il ne pouvait plus se permettre d'attendre.

— Merci, mes amis.

A voix basse, Philip leur souhaita bonne nuit, puis entra dans son petit appartement, qui — il devait l'admettre — avait bien meilleure allure que lorsqu'il l'avait vu pour la première fois. Bien que n'ayant pas beaucoup dépensé, au cas où Claire ou une tierce personne serait montée et se serait demandé où ils avaient pu trouver tout cet argent, lui et ses amis avaient largement payé de leur personne pour le retaper. Il avait bien aimé décaper, reboucher les murs, réparer les fenêtres et récurer. Chez lui, il était très actif. Il montait beaucoup à cheval, surtout, il participait à des tournois et livrait bataille contre les brigands et les pirates qui, parfois, tentaient une incursion dans le royaume. A part arpenter la ville, il n'avait rien à faire ici pour dépenser son trop-plein d'énergie ; bricoler dans ces deux appartements avait donc été cathartique.

Qu'en penserait Claire quand elle découvrirait le changement ? se demanda-t-il. Et serait-elle d'accord pour abandonner tout cela derrière elle ?

D'un côté, il craignait qu'elle refuse de partir, car elle semblait beaucoup tenir à son commerce. Mais il y avait des confiseries dans son pays aussi, et, même si elle devait être la première princesse royale à travailler, rien ne s'y opposerait si elle le voulait vraiment.

Mais il devait tout d'abord la convaincre de partir avec lui. Ce qui ne serait pas un problème si elle tombait sincèrement amoureuse de lui.

Restait à savoir si ce serait le cas, en si peu de temps.

Une bonne moitié de son mois de liberté était déjà écoulée. Son voyage lui prendrait quelques jours, et il avait déjà calculé qu'il devrait quitter New York le 24 décembre pour être de retour à temps. Ce qui signifiait qu'il lui restait moins de deux semaines pour s'attirer l'amour de celle qui avait gagné le sien.

Il avait possédé son corps ce soir, et le souvenir de leur intimité hanterait ses rêves et ses pensées pour le reste de sa vie. Mais maintenant il lui fallait conquérir son cœur.

Même si elle ne regretterait jamais cette parenthèse terriblement sensuelle avec Philip, Claire était un peu ennuyée qu'elle ait eu lieu en semaine. Le lendemain matin, en effet, elle se traînait, fatiguée. Elle se sentait comme droguée.

Une overdose de chocolat, peut-être...

— Mais alors, quelle façon d'en finir, murmura-t-elle, tout en apposant la dernière touche au décor de ses fruits déguisés.

Elle était déjà au travail depuis plus de deux heures, pour terminer les commandes qu'elle avait négligées la veille au soir, quand elle se rendit compte qu'il était temps d'ouvrir la boutique.

Après avoir mis en route ses énormes cafetières, elle replaça les chaises autour des petites tables. Puis elle souleva le rideau de fer et alla ouvrir la porte.

A sa grande surprise, elle vit une petite file de clients, qui attendaient dehors.

— Entrez, je vous en prie.

Elle s'effaça et leur fit signe de venir se réchauffer à l'intérieur. Cela faisait presque un mois qu'elle avait ouvert sa confiserie-salon de thé, mais c'était la première fois que les gens attendaient l'ouverture. Ce fut plus fort qu'elle : une immense joie s'empara d'elle devant ce qu'elle considérait d'ores et déjà comme une réussite.

Le sourire aux lèvres, elle servit les cafés gourmands — une nouveauté à la carte dont elle avait eu l'idée pour rendre ses petits déjeuners plus attrayants. Mais il y avait aussi des gens venus spécialement pour retirer leur commande, ou pour en passer une, ou simplement pour s'acheter une petite douceur sur le chemin.

Il était presque 11 heures lorsqu'elle put enfin s'asseoir. Elle se sentait à la fois épuisée et pleine d'énergie, c'était assez curieux, et un peu déstabilisant. Et, bien entendu, ce fut le moment que choisit Philip pour pousser la porte.

Comme toujours, son corps puissant et élancé occupait la pièce. Il avait tant de prestance, et un air presque royal, le buste bien droit, sa mâchoire légèrement contractée. Elle vit ses yeux magnifiques balayer la pièce. Cet homme pouvait fendre la foule — elle avait pu le voir la veille au soir — et dominer un immense espace. Tout à coup, les murs parurent plus proches, la pièce, plus familière, et le décor, bien plus intime qu'une boutique encore emplie de clients dix minutes plus tôt.

— Bonjour, Claire, dit-il de sa voix grave, presque rauque. Tu as bien dormi ?

Le seul fait de penser à sa nuit — c'est-à-dire aux rêveries érotiques qu'il lui avait inspirées et au puissant orgasme qui l'avait réveillée — lui fit monter le rouge aux joues.

— Oh ! je vois que c'est le cas, dit-il, avec, sur ses lèvres épaisses qu'elle s'était mise à

adorer, un petit sourire.

— Oui. Et toi ?

— Pas vraiment.

Elle sentit son estomac se nouer. Avait-elle été la seule à être bouleversée par l'intimité merveilleuse qu'ils avaient partagée ?

— Ah non ?

— Toute la nuit, j'ai guetté la levée du jour avec impatience. J'attendais l'ouverture de la petite officine au coin de la rue.

De quoi parlait-il ? Perplexe, elle le fixa sans rien dire.

Philip leva la main pour lui montrer le petit sac en plastique qu'il portait. Elle le regarda un moment avant de comprendre.

— Ce sont... Oh ! murmura-t-elle, les jambes soudain tremblantes à la pensée que la première chose qu'il avait faite ce matin-là avait été d'acheter une boîte de préservatifs.

— Tu approuves ?

Elle hocha la tête avec conviction.

— Totalemment.

Il parut soulagé, comme s'il craignait qu'elle n'ait des remords. Après une nuit pareille, comment aurait-elle pu regretter quoi que ce soit ? Comment cette première découverte de leurs corps ne lui aurait-elle pas donné envie d'aller plus loin ? Il aurait fallu être folle pour ne pas en vouloir davantage après avoir tenu contre elle ce corps viril, brûlant et fort, après avoir vu cette érection si extraordinaire, après avoir goûté ce désir.

Philip jeta un nouveau coup d'œil tout autour de lui, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seuls, et avança vers elle. Il la prit dans ses bras et l'embrassa avec fièvre. Son corps était si grand, si large et si chaud, son baiser si avide et suppliant qu'elle ne put faire autrement que de se serrer contre lui et de l'embrasser avec toute la passion qu'il avait fait naître en elle la nuit passée. Dans la réalité et dans ses rêves.

— J'ai pensé à toi toute la nuit, reconnut-il.

— Idem.

Il leva un sourcil interrogateur, ne comprenant manifestement pas le sens du mot.

— Je voulais dire : moi aussi.

Elle aimait sa façon d'hésiter parfois sur les mots. Il avait un côté suranné à certains égards, comme s'il appartenait à une autre époque ou à un autre monde. Et, curieusement, elle aimait beaucoup cela. Mais elle aimait tout chez lui. Absolument tout, depuis son allure jusqu'à sa façon de parler, le son de son rire rauque, la lumière dans ses yeux, sa conversation brillante, ses baisers enflammés et ses coups de langue précis...

Elle était complètement intoxiquée. Complètement séduite. Elle était perdue.

Elle était en train de tomber amoureuse, quelque chose de bien. Et, curieusement, la Claire logique et raisonnable, qui aurait déjà dû mettre le holà puisqu'il n'y avait pas de place pour une histoire d'amour dans sa vie, ne pipait mot. La Claire qui, parfois, rêvait au grand amour avait confisqué les rênes.

Philip la regarda, comme s'il voulait lui demander quelque chose.

— Alors, tu fermes bientôt ? lança-t-il, la boîte de préservatifs toujours à la main.

Elle rit devant cette démonstration d'impatience typiquement masculine.

— D'habitude, je ferme plus tard le mercredi, pas avant 20 heures.

— Et ton assistante, est-ce qu'elle travaille aujourd'hui ?

— Oui, oui.

— Et la dame qui t'aide en cuisine ?

— Oui, Mme West va arriver tout à l'heure. C'est une vraie perle, au passage, et je ne sais pas comment j'aurais fait sans elle.

— Je suis heureux de l'apprendre, répondit-il, un sourire satisfait aux lèvres, comme s'il l'avait personnellement recrutée. Dans ce cas, tu peux peut-être t'éclipser un peu plus tôt ?

— Je suis désolée. J'ai déjà pris du retard aujourd'hui, ça va être compliqué.

— Hmm... Et si je te proposais quelqu'un pour t'aider à tenir la boutique ?

— L'éléphant dont tu m'as parlé ? Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Non, pas Teeny. Je pensais plutôt à Shelby.

Au souvenir de l'homme un peu bêcheur qui avait flirté avec Jennie la veille, elle fronça les sourcils.

— Je doute qu'il...

— Oh ! je suis sûr qu'il adorerait, insista-t-il en hochant la tête. Il me disait justement ce matin qu'il aimerait en savoir un peu plus sur le commerce. Et sur la confiserie.

Cela ne ressemblait pourtant pas à l'homme qu'elle avait aperçu.

— Vraiment ?

— Oui. Il a très envie d'apprendre. Tu lui ferais une grande faveur en lui permettant d'aider ton employée ce soir. Et, comme ça, tu pourrais partir plus tôt et venir avec moi.

Elle passa ses bras autour de son cou et lui sourit.

— Où ça ? Jusqu'à ma chambre ?

— Non, répondit-il en caressant tendrement ses hanches. Je t'ai préparé une surprise.

Oh ! voilà qui semblait intéressant. Et très tentant.

— Eh bien, si ce n'est que pour une heure ou deux, je pourrais peut-être...

— Génial. C'est décidé. Je passe te prendre ici à 18 heures. Choisis une tenue habillée, ajouta-t-il après l'avoir embrassée sur le front.

Encore ce ton un peu autoritaire, et pas désagréable du tout, se dit Claire.

— Es-tu sûr de pouvoir nous emmener dans un endroit où il faut « s'habiller » ? A New York, dîner dans un restaurant chic peut coûter très cher.

Et elle voyait mal comment un étudiant sans revenus aurait pu se le permettre.

— Je n'ai pas été totalement honnête envers toi au sujet de mes finances, avoua-t-il. Je ne suis peut-être pas aussi pauvre que je te l'ai laissé croire.

Elle s'en était doutée, à sa façon de s'habiller, et à la confiance qu'il dégageait.

— Pourquoi ce mensonge ?

— Parce que je voulais rester ici, dans cet immeuble, dit-il en l'embrassant à la tempe. Près de toi.

Elle se sentit tout à coup légère et son cœur se mit à cogner à tout rompre dans sa poitrine. Parce que, aussi étrange que cela puisse sembler, elle le croyait. Ils venaient juste de se rencontrer quand ils avaient eu cette vive discussion au sujet de l'appartement, et pourtant elle s'était tout de suite sentie attirée par lui, et de façon incroyablement puissante. Était-il si fou de penser qu'il ait pu ressentir la même chose ?

Elle le regarda, tout sourire, puis déposa un doux baiser sur ses lèvres.

— Je serai prête.

En révélant à Claire qu'il avait quelque peu triché sur ses finances, il avait fait un premier pas vers la vérité. Philip savait que la plupart des femmes, ici et à Elatryia, auraient été ravies d'apprendre que leur prétendant soi-disant sans le sou était en fait riche comme Crésus. Mais Claire ne ressemblait pas aux autres femmes, et c'était précisément pour cette raison qu'il était tombé amoureux d'elle. Elle serait furieuse d'apprendre qu'il lui avait menti, comme l'héroïne dans le film que ses amis avaient regardé la veille. Il espérait juste qu'elle le pardonnerait une fois qu'il lui aurait tout expliqué.

En attendant, maintenant qu'il était libre d'utiliser une partie de son argent, il était bien décidé à en faire bon usage. Depuis qu'il la connaissait, Claire avait travaillé dur tous les jours sans exception, et sans se faire beaucoup aider. Elle avait droit à une soirée de détente et de rêve, et c'était ce qu'il avait l'intention de lui offrir.

Il frappa à sa porte à 18 h 30 précises, et, à travers la cloison, l'entendit crier :

— Entrez, c'est ouvert.

Ouvert. Cela ne lui plaisait pas, même s'il ne pouvait pas le lui dire sans lui révéler que Shelby, Teeny et lui-même la surveillaient de nouveau jour et nuit. Idéalement, il aurait aimé être honnête avec elle. Mais, s'il lui expliquait que son frère, après s'être servi d'elle et avoir disparu sans lui donner la moindre nouvelle, avait peut-être de nouveaux ennuis, elle en serait sans doute très peinée. Et lui faire de la peine n'était pas dans les intentions de Philip. Ni maintenant, ni jamais.

Il entra. L'appartement de Claire était impeccable et joliment décoré, comme son magasin. Le salon était vaste, avec de très beaux meubles et un éclairage tamisé. Crème et mauve, les couleurs qu'elle avait choisies lui allaient bien : elles étaient apaisantes, élégantes et raffinées. C'était sans doute dans ce salon qu'elle se ressourçait après ses longues et épuisantes heures passées dans sa boutique qui, à l'exception du moment où il était passé, n'avait pas désempli de la journée.

Bien entendu, c'était en partie grâce à Teeny, qui avait réussi à attirer les clients avant même l'ouverture.

Mais l'affluence avait persisté tout au long de la journée. Philip avait observé depuis le restaurant situé de l'autre côté de la rue le ballet incessant des clients. La sachant entourée, il avait finalement interrompu sa surveillance pour aller se préparer.

— Désolée de t'avoir fait attendre, dit-elle, essoufflée, en apparaissant enfin.

Lui-même eut la respiration coupée et eut tout à coup très chaud. Claire était toujours belle. Mais, là, elle était la créature la plus magnifique qu'il ait jamais vue.

Elle portait une robe noire qui moulait ses formes voluptueuses ; elle était assez courte, juste au-dessus des genoux, et mettait en valeur ses jambes fines, tandis que son décolleté profond flattait la magnifique poitrine qui l'avait tant émerveillé la veille. Lorsqu'elle se tourna légèrement pour prendre son manteau et qu'il vit que le dos était encore plus décolleté que le devant, il dut se forcer à déglutir et à ouvrir la bouche pour respirer.

— Tu es sûre que tu n'auras pas froid ? demanda-t-il, partagé entre le plaisir de la contemplation et la jalousie à l'idée que d'autres hommes allaient pouvoir profiter de ce merveilleux spectacle.

Les yeux pétillants, elle sourit.

— Ça ira, je t'assure.

Elle s'approcha. Son attitude était décontractée, mais sa bouche tremblante la trahit. On aurait dit qu'elle était en train de découvrir le pouvoir extraordinaire qui ne cessait de croître en elle à mesure que sa féminité se révélait, et qu'elle en avait un peu peur.

Il s'approcha pour la prendre dans ses bras et l'embrasser. Leurs langues se mêlèrent, fermes et

brûlantes. Il sut alors qu'elle avait choisi cette robe à dessein, pour l'enflammer, pour attiser son désir jusqu'à ce que, enfin, ils puissent consommer leur union.

— Tu sais l'effet que tu me fais, Claire ? murmura-t-il tout contre sa bouche.

Elle le regarda, tout en passant sa main sur l'épaule du smoking qu'il avait acheté quelques jours plus tôt.

— Le même que celui que tu as sur moi ?

— J'espère.

— Philip, si tu me disais, là, maintenant, que tu as changé d'avis et que tu veux qu'on aille dans ma chambre pour que tu m'arraches ma robe, je n'y verrais absolument aucune objection.

Comme c'était tentant. Mais le programme de ce soir n'était pas de conquérir son corps. Non, ce soir, c'était avant tout son esprit, son cœur, son âme qu'il voulait.

— Tu me tenteras pendant toute la soirée, dit-il en l'aidant à enfiler son manteau.

Il lut une légère déception dans son regard. Alors, juste avant de quitter l'appartement, il se pencha pour lui murmurer :

— Avant d'y aller, j'aimerais savoir... Que portes-tu sous ta robe ?

Elle s'humecta les lèvres et sourit d'un air mystérieux. Puis, sans un mot, elle plongea la main dans son sac pour en sortir un petit morceau de soie noire, roulé en boule.

— Je portais ça.

Diable, elle avait décidé de le torturer. Il lui arracha la petite culotte des mains, la porta à sa bouche et frotta le tissu contre ses lèvres, s'imprégnant de son odeur chaude et sensuelle. Il la fourra ensuite dans sa poche, avec la ferme intention de conserver ce souvenir à jamais.

Il fallait partir maintenant ou ils ne partiraient jamais. Il prit son bras et l'escorta dans le couloir, jusqu'à la sortie principale de l'immeuble. Non loin de la porte les attendait le long véhicule noir qu'il avait retenu pour la soirée.

Lorsqu'il l'y conduisit, elle poussa un petit cri stupéfait.

— Tu as loué une limousine ?

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas mon permis.

— Mais les taxis, ça existe, tu sais.

— J'ai pensé que ce serait plus commode.

Elle le laissa l'aider à y monter, et se poussa pour qu'il puisse prendre place à son tour. Après avoir échangé des signes de tête avec le chauffeur — qui avait reçu ses instructions un peu plus tôt dans l'après-midi —, Philip regarda la cloison amovible s'abaisser et les isoler totalement du reste du monde.

— C'est fabuleux, s'écria-t-elle en inspectant l'intérieur.

Quand elle vit la bouteille de champagne au frais dans un seau à glace, avec deux flûtes, elle se mordilla les lèvres. A côté étaient posées deux assiettes de porcelaine, des couverts en argent et des amuse-bouche très appétissants.

— Tu as vraiment pensé à tout.

— Je voulais te gâter. Que quelqu'un soit aux petits soins pour toi, pour changer.

Elle cligna des yeux rapidement, comme s'ils menaçaient de devenir humides.

— Personne n'a jamais fait ça pour moi.

— Jamais ?

Elle secoua la tête.

— Jamais, même pendant mon enfance. Ma mère était trop... faible.

Cela le surprit, étant donné la force extraordinaire que possédait Claire. Sa propre mère était aussi douce et gentille que possible, mais, à l'intérieur, elle était solide comme le roc. Comme il ne les fréquentait guère, les femmes faibles le déroutaient un peu.

— Mon père était fou d'elle, mais il est mort jeune, nous laissant seuls, ma mère, Freddy et moi.

— Alors c'est toi qui t'es occupée de ta famille ?

— Oui.

Elle lui raconta son enfance, se dévoilant petit à petit, avec pudeur. La plupart de ses anecdotes le firent rire, d'autres lui firent serrer les poings et lui donnèrent envie de frapper. Il ne pouvait concevoir qu'un père sombre dans une addiction aux jeux de hasard, causant par là la ruine de sa famille. Il ne pouvait tolérer qu'une mère se laisse aller à la neurasthénie, sous prétexte de posséder un tempérament artistique, et demande à sa propre fille de s'occuper d'elle.

Cependant, Claire s'était sacrifiée, et cela ne l'avait pas empêchée de réussir dans la vie. Une belle leçon de courage.

Philip avait demandé au chauffeur de sillonner la ville pendant un moment mais, une fois le champagne et le caviar terminés, il appuya sur un bouton pour lui signaler qu'ils étaient prêts à se mettre en route vers leur destination finale. Quand ils furent arrivés et que le chauffeur ouvrit la portière, Claire regarda par-dessus son épaule, l'air curieux. Lorsqu'elle vit l'entrée de l'hôtel, elle étouffa un petit cri.

— C'est... Oh, mon Dieu, Philip, c'est le Four Seasons.

— Oui, je sais. Mon guide en disait le plus grand bien.

Elle l'agrippa par le bras.

— Ce n'est pas possible que tu aies les moyens.

— Pour cette nuit, je ne me suis fixé aucune limite.

Elle ouvrit la bouche, comme si elle voulait poursuivre ses objections, mais il l'embrassa pour la faire taire. Il y mit tout son cœur et toute sa passion, si bien qu'elle sortit de la limousine le sourire aux lèvres, radieuse.

Une fois à l'intérieur de l'hôtel, Philip ne marqua pas la moindre hésitation. Il traversa le hall pavé de marbre, qui rivalisait presque d'élégance avec son propre palais, et se dirigea tout droit vers le restaurant. Après qu'il eut donné son nom à la réception, ils furent conduits à leur table — petite et intime —, située à l'écart des autres.

— C'est trop, dit Claire alors qu'il l'aidait à s'asseoir.

— J'ai décidé de te gâter, tu t'en souviens ?

— Je sais, mais...

— Est-ce que tu apprécies ?

— Oui, mais...

— Alors s'il te plaît, profite. Arrête de t'inquiéter, arrête de tout analyser, arrête de réfléchir.

Elle hésita un instant, avant de finir par hocher la tête.

— Si tu es sûr de toi.

— Tout à fait sûr.

Cela sembla mettre un terme à ses inquiétudes car, durant les heures qui suivirent, autour d'un repas que même Shelby aurait qualifié d'excellent, Claire parut heureuse et détendue comme jamais. Ils parlèrent de tout. Elle lui en dit un peu plus sur son enfance, et il fit de même de son côté, du moins, autant que possible.

Il finit par lui raconter qu'il était l'unique enfant de parents très riches, et il lui révéla des pans entiers de sa vie quotidienne. Ses anecdotes eurent l'air de beaucoup l'amuser. Elle rit surtout au

récit des aventures de son cousin capricieux, Shelby, qui, il dut bien l'admettre, n'avait aucune envie de travailler au magasin ce soir et ne s'y était résolu que sous la menace.

— L'endroit où tu vis a l'air merveilleux, dit-elle, une fois qu'ils eurent terminé un dessert qui, bien que délicieux, ne soutenait pas la comparaison avec celui auquel il avait eu droit la nuit précédente. J'aimerais beaucoup y aller.

— Tu iras.

Elle frémit un peu, l'air gêné, et détourna le regard.

— Je ne disais pas ça pour ça. Ne crois pas que je cherche à me faire inviter.

— Mais tu es invitée.

Elle hocha la tête en guise de remerciement.

— Je voulais juste dire que je n'avais jamais quitté New York. Ma mère parlait souvent de sa vie de danseuse, avant qu'elle rencontre mon père et l'épouse. Dans sa prime jeunesse, elle a voyagé dans le monde entier, vu des endroits exotiques, des villes de rêve, de grands châteaux, la jungle, le désert...

Il y avait tout cela dans son royaume.

— Je croyais que tu aimais vivre ici, murmura-t-il, curieux de savoir à quel point elle était attachée à sa ville natale.

Elle haussa les épaules.

— C'est le cas, mais je ne sais pas si c'est parce que j'aime vraiment New York ou parce que je suis forcée d'y habiter.

— Rien ne te retient. Tu pourrais aller n'importe où.

— Ce ne serait pas si évident que ça, dit-elle en soupirant.

— A cause de ton commerce ?

— La boutique n'est qu'un moyen pour parvenir à une fin. Un moyen de nous faire vivre, mon frère et moi. Je n'ai jamais terminé mes études, et lui non plus. J'ai hérité de l'immeuble et, dans un premier temps, j'ai hésité à le vendre.

Si cela avait été le cas, Philip ne l'aurait peut-être jamais rencontrée. Cette idée lui était insupportable.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Il avait posé la question, mais il pensait connaître la réponse. Claire ne choisissait jamais la facilité.

— Sans doute parce que j'ai essayé de réfléchir sur le long terme. J'avais juste assez d'argent pour faire quelque chose de cet immeuble. Je n'ai pas beaucoup de talent, hormis celui de la pâtisserie.

Et quel talent, murmura-t-il, en repensant à toutes les spécialités qu'il avait goûtées. Evidemment, aucune n'était aussi délicieuse qu'elle, mais nulle part ailleurs il n'avait dégusté d'aussi merveilleuses douceurs.

— J'ai pensé qu'ouvrir un commerce serait mieux que de me retrouver avec une grosse somme d'argent, que mon frère s'empresserait de m'extorquer pour la dépenser n'importe comment.

Philip crispa ses mains sur ses genoux en pensant au frère de Claire.

— As-tu eu de ses nouvelles, au fait ?

Une ombre passa sur son beau visage.

— Non, pas la moindre depuis des jours.

— Et tu es inquiète ?

— Oui. Et très peinée, pour tout dire. Au début, j'étais furieuse. Maintenant, je me sens

seulement trahie.

Il lui prit la main.

— Moi je ne remercierai jamais assez ton frère de s'être si bien occupé de nous deux. Sans lui, nous ne serions pas là aujourd'hui.

Elle le regarda avec des yeux que la lumière des bougies faisait briller.

— Tu as raison, il faut le remercier...

Ils se regardèrent un long moment, dans un silence très éloquent. Et ce fut comme un éclair. A ce moment, il sut que Claire était amoureuse de lui. Aucun d'eux n'avait prononcé le moindre mot, mais l'émotion était là, profonde et puissante, qui les liait l'un à l'autre avec une indéniable force.

— Philip ?

— Oui, mon amour ?

— Je crois que j'ai envie de rentrer maintenant.

Il sourit, car il savait ce qu'elle voulait. Elle avait autant envie de faire l'amour que lui. Ce qu'elle ne savait pas encore, c'était qu'ils n'avaient pas un long trajet en voiture à effectuer avant de pouvoir connaître ce plaisir ultime.

— Allons-y, dit-il, en prenant de nouveau sa main.

Elle regarda autour d'elle, cherchant le serveur des yeux.

— C'est donc ça ? On part sans payer... lança-t-elle en riant.

— Pas du tout. Tout est déjà arrangé. Je paierai le repas en même temps que la chambre.

La surprise et l'excitation illuminèrent ses yeux.

— Tu veux dire qu'on n'est pas obligé de traverser toute la ville pour rentrer ?

— Non, Claire. Il nous suffit de traverser un couloir jusqu'à l'ascenseur, qui nous conduira directement à notre suite.

Il passa un bras autour de sa taille, et ajouta :

— Je te garde avec moi jusqu'à demain matin.

\* \* \*

Ils traversèrent sans un mot la salle de restaurant et le hall. La tension sexuelle qui croissait entre eux depuis des jours était sur le point de se libérer. Elle fit en sorte de ne pas le toucher, même s'ils marchaient assez près l'un de l'autre pour que leurs jambes se frôlent. S'il faisait un geste vers elle, ou elle vers lui, ils se jetteraient l'un sur l'autre dans l'ascenseur, sans se préoccuper que quelqu'un d'autre puisse y monter.

C'est d'ailleurs ce qui arriva : un couple plus âgé et deux hommes d'affaires entrèrent dans l'ascenseur, ce qui les força à se réfugier dans un coin. Claire se demanda ce que ces gens pouvaient penser, étant donné la tension qui régnait entre Philip et elle. Il exhalait le musc et le désir par tous les pores, ce qui la mettait littéralement en transe.

Il manqua de la faire défaillir lorsqu'il tira de sa poche la culotte de soie noire qu'il lui avait volée au début de la soirée et la porta à sa bouche. En regardant vite, n'importe qui aurait pu croire qu'il s'essuyait la bouche avec un mouchoir noir. Mais Claire sentit ses jambes flancher et dut s'appuyer contre le mur, en serrant les cuisses sur son sexe qui la brûlait.

Cela faisait vingt-quatre heures qu'elle attendait de le sentir en elle. S'ils avaient été seuls, elle aurait soulevé sa robe et l'aurait pris sur-le-champ, malgré les miroirs et les caméras de surveillance.

Elle espérait seulement qu'il avait bien pris toute la boîte de préservatifs, car elle sentait en elle

une fièvre insatiable.

Ils furent les premiers à sortir de l'ascenseur, Dieu merci. Philip la prit par la main et l'attira à sa suite dès que les portes s'ouvrirent. Claire surprit le regard de la femme qui était montée après eux, et crut apercevoir un clin d'œil discret.

Quelques pas, le déclic d'une clé électronique, et ils furent à l'intérieur de la luxueuse suite. Mais Claire n'eut même pas la curiosité de regarder autour d'elle. Tout ce qu'elle voulait, c'était lui.

Il semblait en proie à la même frénésie qu'elle. Au moment où la porte se referma derrière eux, il la prit dans ses bras et la porta jusqu'au lit imposant qui dominait l'espace de la chambre. Le lit était déjà ouvert, et, ô surprise, des pétales de roses avaient été dispersés sur les draps de soie.

— C'est toi qui as fait ça ?

— Bien sûr, dit-il en la posant délicatement sur le lit et en venant s'allonger à ses côtés.

— Merci, murmura-t-elle, en passant les bras autour de son cou pour l'embrasser avec passion.

Leurs langues s'entremêlèrent langoureusement, et le baiser dura, encore et encore. Ils partagèrent chaque souffle, et leurs corps se fondirent l'un dans l'autre, angles et courbes mêlés. Sans retirer sa bouche, Philip commença à la caresser. Les bras, le cou, la gorge, les cheveux... Quand il effleura son décolleté, elle bomba la poitrine pour l'inviter à intensifier ses caresses.

Au lieu d'interrompre leur baiser pour pouvoir la déshabiller, il laissa ses lèvres sur les siennes et poussa son exploration plus avant. Il caressa son ventre, son bassin, ses cuisses. Une fois parvenu à l'ourlet de sa robe, il glissa sa main sous le tissu.

Elle frissonna de plaisir, et retint son souffle pendant que, du bout des doigts, il affolait toutes ses terminaisons nerveuses. Ses jambes tremblaient déjà alors qu'il commençait à peine à les toucher. Et, lorsque, après une longue remontée, il parvint enfin à son sexe, elle étouffa un cri.

— Est-ce que tu sais tout le plaisir que j'ai pris à te goûter l'autre nuit ? demanda-t-il, en quittant sa bouche pour embrasser sa joue, son cou, son oreille.

— Autant que moi ?

— Bien plus, insista-t-il, se décidant enfin à défaire sa robe.

Elle se redressa légèrement pour l'aider, et vit ses yeux devenir de plus en plus noirs au fur et à mesure qu'il la dénudait. Quand il se rendit compte qu'elle ne portait pas le moindre sous-vêtement, il poussa un petit grognement approbateur.

— Je veux sentir ton corps tout contre le mien, dit-elle en dégageant ses épaules de sa veste. Chaque parcelle de ton corps.

Il se releva, et, sans jamais la quitter des yeux, se déshabilla. Allongée sur le lit, elle le regarda tomber veste, cravate, chemise. Quand il s'attaqua à son pantalon, elle se mordilla la lèvre, pressée de le voir nu.

Elle-même ne l'était pas totalement : elle portait toujours une paire de talons aiguille noirs. Quand elle voulut les ôter, il secoua la tête lentement et de façon suggestive.

Alors elle les garda.

— Je n'ai jamais vu d'homme aussi parfait que toi, reconnut-elle, le dévorant des yeux pendant qu'il déboutonnait son pantalon.

Et c'était vrai qu'il était beau : un éphèbe, une véritable sculpture antique.

Son pantalon tomba, ainsi que son boxer, et elle déglutit avec peine. A la vue de cette impressionnante érection, lui revinrent à la mémoire les sensations de la veille, lorsqu'elle l'avait pris dans sa bouche.

Le recevoir en elle ne l'inquiétait plus, tout d'abord parce qu'elle en mourait d'envie et que son corps était plus que prêt, et ensuite parce que, quoi qu'il se passe, elle savait qu'il ferait toujours

attention à elle.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il s'approcha d'elle et posa sa main sur sa joue.

— Jamais je ne te ferai le moindre mal.

Elle tendit les bras pour l'attirer à elle.

— Je sais.

Ils recommencèrent à s'embrasser. Quand leurs corps nus s'épousèrent, elle gémit de contentement.

— Je t'en prie, Philip, murmura-t-elle pendant qu'il l'embrassait dans le cou, ne me fais pas languir. J'ai déjà attendu assez longtemps.

Visiblement, il la comprenait. Sans rien répondre, il tendit le bras jusqu'à son pantalon, et sortit un préservatif de sa poche.

— Rassure-toi, j'en ai d'autres, murmura-t-il.

— J'espère bien.

Avec avidité, elle le regarda déchirer l'emballage puis faire glisser le préservatif le long de son sexe rigide, remarquant au passage que ses mains tremblaient légèrement, comme s'il avait autant conscience qu'elle de l'importance de ce moment.

Car le moment était bel et bien important. Vital, même. Pour la première fois de sa vie, elle s'apprêtait à faire l'amour avec un homme qu'elle aimait.

Elle n'avait jamais été amoureuse avant, elle n'avait jamais rien ressenti de comparable, mais cela ne l'empêchait pas d'être certaine de ce qu'elle éprouvait pour Philip.

— Maintenant, supplia-t-elle, en écartant les jambes et en se cambrant pour l'accueillir.

Il prit place entre ses cuisses et elle noua ses jambes autour de son bassin pour l'attirer plus près. Merveilleusement attentif, il s'introduisit lentement en elle, lui laissant le temps de s'ajuster à lui. Mais elle n'offrit ni résistance ni réticence et, en gémissant, il s'enfonça plus profond.

— Oh ! oui, murmura-t-elle, alors qu'il la pénétrait.

Elle enfouit ses doigts dans ses cheveux courts, et embrassa son cou et son torse. Telle une liane, elle avait envie de s'enrouler autour de lui et de le retenir pour l'éternité.

— Sois en moi, Philip, comme si tu faisais partie de moi. Je voudrais me souvenir de cette sensation toute ma vie.

— Mais, Claire, je ferai toujours partie de toi, promit-il en se penchant pour l'embrasser.

Leurs bouches se soudèrent tandis qu'il s'enfonçait en elle. Il la remplit de façon si parfaite qu'elle se demanda comment elle avait pu vivre toutes ces années sans se rendre compte qu'elle était incomplète.

Ils se mirent à bouger, d'abord à mouvements lents et doux, ensuite, de façon plus rapide et intense. Chaque coup de bassin était à la fois une question et une promesse, chaque effleurement revêtait plusieurs significations, chaque baiser était comme un vœu. A un moment, Claire le fit rouler et s'installa sur lui, poussée par l'envie de le voir ivre de désir pour elle. Il lui donna tout ce qu'elle voulait et même plus encore, la contemplant avec adoration.

Combien de temps cela dura-t-il ? Elle n'aurait su le dire. Il lui sembla juste qu'ils firent l'amour pendant des heures... Il était bel et bien devenu une partie d'elle-même. Et elle ne pourrait plus jamais le laisser partir.

Elle eut plusieurs orgasmes successifs, chacun plus intense et merveilleux que le précédent. Lorsqu'il jouit enfin, il murmura à son oreille les plus douces des paroles :

— Je t'aime, Claire.

Et la réponse lui vint, évidente, naturelle, magnifique :

— Je t'aime aussi, Philip.

Les dix jours suivants furent parmi les plus heureux de Philip, qui avait l'impression de vivre un rêve éveillé.

Depuis leur nuit à l'hôtel, Claire et lui étaient inséparables. Il s'endormait dans son lit tous les soirs, et se réveillait à côté d'elle tous les matins. Plusieurs fois par jour, il trouvait une excuse pour se rendre dans la cuisine, parfois juste pour la regarder préparer une douceur merveilleuse, qui ferait le bonheur d'un enfant le matin de Noël. Parfois, il l'aidait à décharger des cartons, à faire la vaisselle, ou même à cuisiner, quand les préparations étaient simples.

Il avait demandé aussi à Teeny de mettre la main à la pâte, au sens propre comme au figuré. Vu que les fêtes approchaient à grands pas, et que les gâteaux de Claire avaient de plus en plus de succès, elle travaillait sans relâche. Pour qu'elle ne soit pas trop exténuée, il avait insisté auprès de ses amis pour qu'ils viennent la seconder dès que possible. A sa grande surprise — et pour le plus grand amusement de Claire —, son garde du corps, qui se révéla aussi attentif qu'adroit, prit un réel plaisir à réaliser décors complexes et pâtisseries délicates.

Noël n'était plus qu'à quelques jours. Ce qui signifiait que, pour lui, les heures étaient comptées avant de devoir rentrer chez lui. Même si, avec Claire, ils avaient parlé du lendemain, du mois prochain et de l'année suivante comme s'ils allaient les passer ensemble, il ne lui avait pas encore demandé d'être sa femme.

Il ne le pouvait pas. Pas avant de lui avoir dit qui il était vraiment et d'où il venait. Il espérait juste que, une fois qu'elle saurait la vérité, elle ne dédaignerait pas son pays, à bien des égards en retard par rapport au sien. Bien entendu, c'était un pays merveilleux, qui offrait bien d'autres plaisirs et présentait ses propres avantages. Mais, tant qu'elle n'en aurait pas fait l'expérience par elle-même, elle ne pourrait pas se rendre compte de son extraordinaire richesse.

Ils venaient de finir de décorer un petit sapin dans le salon de Claire. Si elle avait tant tenu à en installer un, c'était sans doute parce qu'elle espérait avoir des nouvelles de son frère, puisque, traditionnellement, ils fêtaient toujours Noël ensemble. Alors, Philip fit tout ce qu'il put pour rendre cette soirée mémorable, car il voulait qu'elle ait de nouveaux souvenirs, heureux, pour remplacer ceux qui la rendaient triste.

Ils avaient écouté de la musique joyeuse, partagé des petits sablés aux épices, et ri ensemble quand il s'était empêtré dans les guirlandes lumineuses. Pour être honnête, il préférait les bougies, mais elle craignait les incendies. Ils finirent blottis l'un contre l'autre sur le tapis, devant le sapin, à regarder les lumières clignoter et se refléter dans les belles décorations rouges, tandis que tombait la nuit, silencieuse.

— Prête à aller au lit ? demanda-t-il, en l’embrassant sur la tempe.

— Oui, sauf que je viens de me rendre compte à quel point ces petits sablés étaient délicieux, et que j’ai décidé d’en préparer pour la boutique demain, dit-elle en riant un peu.

— Je vois... Tu ne penses qu’à ton travail, répondit-il, taquin.

Elle lui caressa la joue, avant de se relever.

— Va te coucher. J’arrive. Je fais juste un rapide tour en cuisine pour voir si j’ai tout ce qu’il me faut ou si j’ai besoin d’aller faire quelques courses demain avant l’ouverture.

Les sourcils froncés, il se leva à son tour.

— Je t’accompagne.

En levant les yeux au ciel, elle le poussa vers la chambre à coucher.

— Ne sois pas ridicule, c’est juste à côté. Va chauffer le lit pour moi, et prépare-toi à m’accueillir. Tu verras bientôt que je ne pense pas qu’à mon travail.

A cette pensée, son regard s’alluma.

— Comme tu voudras.

Elle sortit en riant, et il fila à la salle de bains pour enlever la résine de sapin qui lui était restée sur les mains. Il avait l’intention de la toucher absolument partout cette nuit. Autant avoir les mains propres et douces !

Quand il pénétra dans la chambre, il regarda l’heure et se rendit compte que cela faisait au moins dix minutes qu’elle l’avait quitté. C’est-à-dire bien plus de temps qu’il n’en fallait pour vérifier ses ingrédients. Un léger frisson lui parcourut l’échine. Même s’il avait passé toutes ses journées avec elle sans rien remarquer de suspect, il ne put s’empêcher de s’inquiéter.

Il n’y avait qu’une chose à faire : aller voir pourquoi elle traînait tant.

Lorsqu’il fut à quelques mètres de la porte de la boutique, il entendit une voix masculine :

— Ecoutez, espèce de pauvre idiot, si vous avez un tant soit peu de jugeote, signez. Mon patron vous offre une dernière chance. Vous lui vendez l’immeuble à un bon prix, et il efface l’ardoise de votre frère. Sinon...

Philip se raidit tout entier en entendant le ton insultant et menaçant. La colère s’empara de lui et, sans même penser à aller chercher Teeny en renfort, il poussa la porte et fit irruption dans la cuisine. En regardant rapidement autour de lui, il vit Freddy Hoffman près de l’évier, les épaules baissées, le visage crispé et l’air malheureux.

Claire se trouvait près du comptoir, une main tremblante posée sur la bouche. A côté d’elle se tenait un homme à la carrure imposante, le visage balaféré. Il se penchait vers elle de manière menaçante, et grogna comme un taureau en furie quand Philip apparut. Comme si l’homme savait que Claire allait se précipiter vers lui, il l’attrapa par le bras pour l’en dissuader.

Pris de rage, Philip se jeta sur l’homme en poussant un cri plein de rage et le frappa à la mâchoire. Le colosse recula et relâcha Claire, qui chancela. Après s’être assuré qu’elle allait bien, Philip se tourna vers l’inconnu, qui serrait les poings, prêt à en découdre.

Philip ne s’était pas entraîné avec les meilleurs lutteurs d’Elatyria pour rien. A la tête de l’armée de son pays, il s’était battu contre des guerriers nomades, des bandits et des hordes de pirates. Il savait très bien se défendre.

— Philip, attention ! hurla Claire depuis le coin où elle s’était réfugiée.

Sans tenir compte de ses avertissements, il laissa son adversaire approcher en tenant bien sa garde. Un uppercut dans la mâchoire, un direct du gauche dans le sternum, un direct du droit dans les reins, et l’homme s’écroula à terre.

— Disparais tout de suite d’ici, ordure, et ne t’avise jamais de revenir, lança-t-il à l’homme, qui

se tordait de douleur.

— Tu ne sais pas dans quoi tu t'es fourré, ni pour qui je travaille ! J'ai de l'argent à récupérer, moi.

— Dans ce cas, adresse-toi directement au minable qui t'en doit, rétorqua-t-il en regardant Freddy, qui le dévisageait, l'air stupéfait. Si jamais tu touches de nouveau à un seul cheveu de cette femme, je m'arrangerai pour qu'on ne retrouve jamais ton corps. Et, crois-moi, je sais comment m'y prendre.

L'homme se releva péniblement et tituba jusqu'à la porte. Avant de partir, il se tourna vers Freddy :

— Tu as vingt-quatre heures pour payer tes dettes. Après ça, tu es à moi.

Philip ne faisait plus attention à ce qui se passait. Il se précipita vers Claire, qui s'appuyait contre le comptoir, et haletait en se massant le bras à l'endroit où cette crapule l'avait attrapée. Il la palpa doucement pour s'assurer qu'elle n'avait rien de cassé. Quand il eut la confirmation qu'elle était plus choquée que blessée, il la serra fort dans ses bras.

— Tout va bien, Claire. Il ne t'importunera plus jamais.

— Philip ! Oh ! mon Dieu, merci d'être venu. Je ne les avais pas entendus avant d'entrer.

— Tu n'étais pas censée te montrer, cria Freddy, qui sortait enfin de sa torpeur. J'avais prévu de le faire entrer et sortir sans que tu n'en saches rien.

— Vous aviez l'intention de vendre l'immeuble en cachette de votre sœur, comme vous avez loué les deux appartements ? rétorqua Philip, incapable de masquer le dégoût que le fameux Freddy lui inspirait.

— Non ! se défendit-il. Je voulais juste... Louis le Rat a tout essayé pour forcer Claire à vendre le mois dernier. Je crois même que c'est pour ça qu'ils m'ont poussé à m'endetter. Ce type a insisté pour venir voir...

— Le Rat ? demanda Claire, l'air perdu. C'était lui, l'investisseur qui n'arrêtait pas de me relancer ?

Freddy hocha la tête misérablement.

— Je ne le savais pas, je te jure. Et j'essayais juste de gagner du temps, de faire comme si tu réfléchissais, en attendant de trouver le reste de l'argent.

Philip ignorait si Claire croyait son frère, mais pour sa part il n'était pas prêt à lui accorder le bénéfice du doute.

— Qu'avez-vous fait de l'argent que je vous ai versé ?

— Je lui ai presque tout donné, je le jure. J'ai remboursé ma première dette. Pour les cinq mille dollars restants, j'ai voulu les placer, pour pouvoir rembourser à Claire tout ce que je lui devais.

— Et vous les avez perdus.

— Oui.

— Espèce de sale petit égoïste.

A présent, Claire pleurait à chaudes larmes.

— Comment as-tu pu faire ça, Freddy ? Après tout ce qu'on a traversé ? Après que papa...

— C'est juste que je ne voulais plus être une charge pour toi. J'ai pensé que si je gagnais rapidement de l'argent je pourrais m'occuper un peu de toi, pour changer.

— Pour ça, elle m'a, moi, lança Philip, sous les yeux stupéfaits de Claire. Voilà maintenant le marché que je vous propose, Freddy : je paie toutes vos dettes, mais à une condition. Vous vous débrouillez pour faire quelque chose d'utile de votre vie, et vous ne réapparaîsez pas avant d'avoir grandi un peu.

— Philip...

— Non, Claire. Tu ne peux pas continuer à le couvrir comme ça. Il doit apprendre à se débrouiller seul.

— Ecoute, j'apprécie ton offre, mais c'est notre problème.

Il se tourna vers elle, et vit dans ses yeux humides toute la tristesse du monde, comme si elle portait le plus lourd des fardeaux sur ses épaules.

— Non, répondit-il. C'est mon problème, à moi aussi. Tu es ma famille, Claire. J'ai l'intention de t'épouser. Les problèmes de ton frère, du coup, sont aussi mes problèmes.

Elle écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Aïe. Il n'avait pas dit ce qu'il fallait, de toute évidence. Sa cour venait de s'achever en apothéose. Il était un prince héritier convoité de toutes parts, et il venait de saboter misérablement la seule et unique demande en mariage qu'il avait l'intention de faire. Non seulement ce n'était pas le bon moment — étant donné l'auditoire et la situation —, mais il ne lui avait pas non plus révélé sa véritable identité. Il avait l'intention de le faire sous peu, mais pas avant d'avoir réglé le problème de son frère.

— Vous êtes sérieux ? Vous allez vraiment épouser ma sœur ? demanda Freddy, qui paraissait plus intéressé par cette partie de la conversation que par la partie financière, ce qui était un bon point pour lui.

— Oui.

— Est-ce que j'ai mon mot à dire ? demanda Claire, l'air agacé. Ecoute, Philip, tu ne peux pas prendre les commandes de ma vie, décider de tout, me dire que tu m'épouses et ordonner à mon frère de disparaître.

— Bien sûr que si, puisque tu m'aimes.

Elle soupira, et passa une main lasse dans ses magnifiques cheveux.

— Oui, c'est vrai. Mais ça ne veut pas dire que je vais te laisser régler tous mes problèmes.

— Pourquoi pas ? C'est ce que font les gens qui s'aiment, non ?

— Non, ils les règlent ensemble. Ils réfléchissent ensemble, prennent leurs décisions ensemble. Gèrent les problèmes de leurs frères et sœurs irresponsables ensemble, ajouta-t-elle en regardant son frère.

— Très bien, répondit Philip. Nous ferons tout ça ensemble, dès que nous serons mariés.

Elle parut encore plus dubitative.

— Tu ne peux pas me demander en mariage juste pour sauver la peau de mon frère.

— Ce n'est pas le cas, insista-t-il. J'avais l'intention de te demander en mariage demain, et de t'emmener avec moi lundi.

Elle écarquilla les yeux de surprise, comme si elle ne le croyait pas.

— J'ai beaucoup de choses à te dire, Claire. Et je le ferai, dès que nous serons seuls. Mais tu dois savoir une chose, avant qu'on poursuive cette discussion : je pars la veille de Noël. Je dois rentrer dans mon pays, qui est très loin d'ici, et je ne rêve que d'une chose : que tu viennes avec moi.

Le choc la fit reculer d'un ou deux pas. Appuyée contre le comptoir, elle le dévisageait comme si elle le voyait pour la première fois. Même Freddy, qui n'avait jusque-là pas bronché — sans doute occupé à adresser ses remerciements muets au Ciel —, paraissait catastrophé.

— Vous voulez l'emmener avec vous ? Pour toujours ?

— Elle pourra revenir pour les vacances et, si vous réussissez à grandir et à devenir un adulte responsable, il y aura toujours une place pour vous chez nous.

Hmm. A bien y réfléchir, il y aurait sans doute une bonne place pour Freddy dans l'armée royale. Une idée à creuser...

L'air perdu, Claire secoua la tête, en levant la main comme pour l'empêcher de dire quoi que ce soit d'autre.

— Tu penses que je peux passer cette porte après-demain, mettre ma main dans la tienne, partir pour Dieu sait où et oublier toutes mes responsabilités ? Mon immeuble, mon magasin, ma famille ?

Elle semblait décidément très déconcertée, et perplexe. Mais qu'en serait-il alors quand il lui apprendrait qui il était et d'où il venait ?

Maudit Freddy. Ce n'était pas comme cela que Philip avait imaginé ce moment.

Mais le temps filait à toute vitesse, et sa demande en mariage avait été faite. Il se contenta donc de hocher lentement la tête.

— Oui, Claire, c'est exactement ce que j'espère.

Elle le regarda, puis regarda son frère, puis le regarda de nouveau. Ses yeux étaient lumineux, humides, et sa bouche tremblait. Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras, de lui assurer que tout se passerait bien, mais il ne pouvait pas lui forcer la main. Claire devait décider seule si elle l'aimait assez pour franchir ce nouveau pas.

Enfin, après ce qui lui parut être une éternité, elle donna sa réponse :

— Je suis désolée, Philip. Je suis sincèrement désolée. Mais la réponse est non.

\* \* \*

D'habitude, le 24 décembre était l'un des jours préférés de Claire. Elle avait de merveilleux souvenirs d'enfance qui s'y rattachaient. Une dernière fournée de petits gâteaux. Des cadeaux à emballer. Des décorations à peaufiner. Et c'était une période où ses parents avaient toujours semblé heureux. Avec le succès ahurissant de sa boutique, cette année aurait dû aussi être très bonne.

Pourtant, elle passa une grande partie de la journée cachée en cuisine, à ravalier ses larmes et à s'essuyer les yeux.

L'homme qu'elle aimait — l'homme de ses rêves — l'avait demandée en mariage, et lui avait proposé de partir avec lui.

Et elle avait dit non.

Ce n'était pas juste son refus qui la faisait pleurer. C'était le souvenir de l'expression qu'elle avait vue sur son beau visage. Philip avait semblé totalement surpris et anéanti. Elle savait qu'il réagissait parfois en enfant gâté — à cause de sa fortune, probablement —, et il n'avait sans doute pas l'habitude que les choses ne se passent pas comme il l'avait décidé. Mais elle craignait que la blessure qu'elle lui avait infligée soit bien plus profonde que cela. Elle craignait de lui avoir vraiment brisé le cœur.

En même temps, il n'était pas le seul dans ce cas. Son cœur à elle était brisé, lui aussi.

— Est-ce que ça va ? demanda Freddy, qui venait de la rejoindre.

Elle avait mis son frère à la porte samedi soir, quelques minutes après que Philip eut quitté la cuisine sans un mot. S'occuper de lui aurait été au-dessus de ses forces alors que son cœur était en mille morceaux. Il était repassé à la boutique la veille, mais cette fois encore elle l'avait chassé, car elle ne se sentait toujours pas d'humeur à parler avec lui. Il était revenu le matin même, et elle avait compris qu'elle avait assez ruminé comme cela. Il était temps de commencer à remettre de l'ordre dans ses pensées, et d'essayer d'agir concrètement.

— Ça va aller, répondit-elle, en frottant ses yeux avec son tablier.

— Est-ce que tu l'as revu depuis l'autre soir ?

Elle secoua la tête.

— Non, il doit déjà être parti.

Claire cligna des yeux pour chasser les larmes qui menaçaient encore d'y monter. C'était atroce de penser qu'elle n'allait plus jamais revoir Philip.

Ce n'était pas seulement qu'elle l'aimait et qu'elle avait envie de rester avec lui. Elle l'appréciait, et il était devenu la part la plus essentielle de sa vie. Plus essentielle que sa boutique ou son appartement, ou même que son frère, dont elle s'était occupée pendant si longtemps. Philip représentait tout pour elle. Et elle l'avait laissé partir.

— Pourquoi est-ce que tu n'essaies pas de le rattraper ?

— Pour lui dire quoi ? Désolée de t'avoir envoyé sur les roses, tu veux un petit gâteau pour te consoler ?

— Et si tu lui disais, tout simplement : « Désolée d'avoir dit non, mais tu m'as prise de court. Je t'aime et je veux t'épouser. »

A l'entendre, cela semblait simple, merveilleux. Et impossible.

— Je ne peux pas.

Freddy haussa les épaules.

— Pourquoi pas ?

— Je ne peux pas partir.

— Je me répète : pourquoi pas ? Ce n'est pas comme si tu adorais l'endroit où tu vis. Tu sais tout aussi bien que moi que, si tu as décidé de garder cet immeuble et d'en faire quelque chose, c'était pour m'empêcher de dilapider ton argent.

— C'est vrai.

Freddy pencha la tête, l'air désolé.

— Claire, je t'observe depuis plusieurs semaines.

— Mais qu'est-ce que c'est que tous ces hommes qui ressentent en ce moment le besoin de m'observer ?

— J'avais honte de me montrer, reconnut-il, d'une voix sincèrement contrite. Et j'avais peur que le Rat envoie ses casseurs pour t'embêter, alors j'ai traîné dans le quartier. J'en ai vu un il y a deux semaines, et je l'ai empêché de s'approcher trop.

— Oh ! Freddy, quelle histoire.

— Mais c'est mon problème, pas le tien. Ta vie pourrait être fantastique. Je sais que tu es heureuse avec Philip. Et j'ai vu qu'il l'est aussi avec toi. Il est vraiment fou de toi, Claire.

— Fou de moi ? Peut-être. Mais moi, suis-je assez folle pour tourner le dos à tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant dans ma vie, pour disparaître Dieu sait où avec lui ? Il dit qu'il vient d'Espagne, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer le moindre mot en espagnol. Je sais juste qu'il habite à l'autre bout du monde.

— Et alors ? Est-ce vraiment important, l'endroit où vous allez vivre, si vous vous aimez vraiment ?

Elle le regarda, surprise. Depuis quand Freddy raisonnait-il et parlait-il comme un adulte ? D'habitude, c'était toujours lui qui avait besoin de conseils, et jamais lui qui en donnait. Mais tout ce qu'il disait en ce moment paraissait très sensé.

— Tu penses vraiment que je pourrais partir comme ça ?

— Non seulement tu le pourrais, mais je pense aussi que tu devrais, rétorqua-t-il. Et ça n'a rien à voir avec mes problèmes, ni avec le fait qu'il ait promis de régler mes dettes.

Il paraissait sincère, même si cela devait représenter pour lui un bonus non négligeable. Il n'avait tout de même pas à ce point changé du jour au lendemain.

— Et ma boutique ?

— La dame que tu viens d'engager est vraiment formidable. Je suis sûre qu'elle ferait une très bonne gérante. Et je resterais là pour l'aider.

Claire ne put se retenir de rire.

— Je suis sérieux. Tu peux charger ton comptable des questions financières, si tu ne me fais pas confiance. Entre moi, Mme West et Jennie, ton affaire serait entre de bonnes mains.

Freddy s'approcha et lui prit la main, en la regardant dans les yeux, sans jamais baisser le regard.

— Je te le jure. J'ai retenu la leçon. Je veux t'aider. Je veux que tes rêves se réalisent, puisque tu en as déjà sacrifié beaucoup pour moi. S'il te plaît, Claire... La chance d'être enfin heureuse se présente à toi. Ne la laisse pas passer.

Se pourrait-il que Freddy ait raison ?

Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine, tandis que son instinct lui criait d'obéir à Freddy. Il lui criait de saisir sa chance et de vivre sa vie pleinement, sans laisser place aux regrets ni à l'aigreur.

Philip était l'homme avec qui elle avait envie de passer le reste de ses jours. Et c'était ce qu'elle avait l'intention de lui dire.

Il restait juste à espérer qu'il ne soit pas déjà trop tard.

\* \* \*

Philip avait décidé de rentrer chez lui sans passer saluer Claire. Tant qu'elle serait perdue pour lui, il préférerait ne plus la revoir.

Heureusement, il lui restait un dernier petit espoir de faire changer les choses...

Samedi soir, lorsqu'il était remonté à son appartement, abattu, Shelby avait insisté pour qu'il trouve quelqu'un d'autre. Comme si une autre femme pouvait faire battre son cœur aussi fort. Il avait trente ans, il cherchait la femme de sa vie depuis qu'il en avait seize, et avait eu la certitude de l'avoir trouvée en la personne de Claire Hoffman.

Ce serait elle ou personne d'autre.

Teeny l'avait supplié de ne pas baisser les bras, de redescendre pour essayer de la faire changer d'avis. Mais ni lui ni Shelby n'avaient vu ce qui s'était passé. Ni lui ni Shelby n'avaient vu la façon dont il avait mis son cœur à nu devant Claire, ni comment elle l'avait repoussé.

Elle l'aimait peut-être, mais elle n'était pas prête à vivre avec lui. Ce qui signifiait qu'il avait besoin d'un peu plus de temps. Pour en gagner, il n'avait pas le choix : il fallait qu'il rentre chez lui, raconte à ses parents ce qui s'était passé, et les supplie de lever la promesse qu'il leur avait faite. Il voulait leur demander un peu plus de temps pour conquérir la femme qu'il aimait.

— Ils accepteront, c'est obligé, se dit-il, en regardant New York s'éloigner et devenir un point minuscule depuis le pont du grand paquebot sur lequel il avait embarqué.

Il avait laissé Teeny et Shelby à New York, à la fois parce qu'il espérait y revenir bientôt, et parce qu'il voulait qu'ils protègent Claire tant que la menace des crédateurs de son frère pesait toujours sur elle. Etant donné qu'il avait confié à Shelby l'argent nécessaire pour rembourser le bookmaker, cette affaire ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Toutefois, Philip craignait que l'homme avec lequel il s'était battu cherche à se venger de lui, et il ne voulait surtout pas qu'il s'en

prenne à Claire.

Plus vite Philip reviendrait à New York, mieux ce serait.

En attendant, il lui restait un long voyage à accomplir, pour retrouver son royaume, sa petite île perdue au milieu de l'océan.

De quoi préparer ce qu'il allait dire à ses parents quand il les reverrait. De quoi penser à Claire, ce qu'il ne cessait de faire depuis son départ. Que faisait-elle en ce moment même ? Dans quel état d'esprit se trouvait-elle ? Il se sentait si proche d'elle qu'il avait presque l'impression d'entendre sa voix.

— Philip !

Il se figea. Non, il n'avait pas rêvé. C'était bien la voix de la femme qu'il aimait.

N'en croyant pas ses oreilles, il se retourna. Lorsqu'il vit Claire à l'autre bout du pont, escortée par Shelby, tout sourire, et Teeny, il faillit tomber à genoux de gratitude.

Elle se mit à courir vers lui et, passé le choc de la surprise, il se lança à sa rencontre. Il la prit dans ses bras et la fit tourner, en la couvrant de baisers, trop heureux de la voir pour lui demander par quel miracle elle se trouvait à bord. Il la serrait comme s'il avait décidé de ne plus jamais la laisser partir. Elle serait dans son cœur pour toujours, pour toujours il voulait qu'elle soit dans sa vie.

— Claire, finit-il par demander, mais que fais-tu là ?

— Il fallait bien que je te souhaite un joyeux Noël, non ?

— Joyeux Noël à toi, mon amour, murmura-t-il, en embrassant ses tempes, tout en inspirant le plus profondément possible son odeur si douce.

— Tu me demandes de t'accompagner, dit-elle en le regardant d'un air de reproche, et, ensuite, espèce de grand nigaud, tu pars sans me dire au revoir ?

— Mais... mais...

— Une femme a bien le droit de changer d'avis, non ?

— Oh ! mon amour, bien sûr, qu'elle en a le droit.

Il l'embrassa de nouveau, avec passion et tendresse, conscient qu'il était peut-être en train de vivre le moment le plus intense de son existence.

Oui, il faisait froid, le vent soufflait et ils seraient bientôt au beau milieu des océans, loin de toute terre connue. Oui, son pays était encore loin, et ils se trouvaient pour l'instant au milieu de nulle part. Pourtant, l'endroit lui parut magique, et presque aussi beau que son île, qui le serait encore davantage si elle acceptait d'y vivre avec lui.

Ils restèrent dans les bras l'un de l'autre pendant de longues minutes, leurs cœurs battant à l'unisson. Il se mit à tomber une petite pluie fine et gelée, dont les gouttes, tels de minuscules diamants, vinrent consteller la magnifique chevelure de Claire. Qu'elle était belle, alors. Comme une princesse.

Une princesse...

Il comprit alors que le moment était venu de réitérer sa demande en mariage, en tâchant de s'y prendre un peu mieux cette fois.

— Je t'aime, Claire, murmura-t-il, son visage collé contre le sien. Veux-tu être ma femme ? Ma princesse ?

— Oui, oui et encore oui, répondit-elle, en se serrant plus fort contre lui.

Puis, comme si elle venait de se rendre compte de ce qu'il avait dit, elle se raidit, et le regarda.

— Ta princesse ?

Il s'éclaircit la gorge, et jeta un coup d'œil à Shelby et Teeny, qui se tenaient légèrement en

retrait.

— Vous ne lui avez pas dit ?

— Nous avons pensé que c'était à vous de le faire, répondit son cousin, l'air légèrement narquois.

— Ils ne m'ont pas dit quoi ?

Philip réfléchit un moment, hésitant sur les mots qu'il allait prononcer.

Puis il la regarda dans les yeux.

— Me fais-tu confiance ?

— Aveuglement.

Il ne put s'empêcher d'être ému. Un tel cri du cœur le touchait, même s'il savait qu'elle avait pertinemment raison : il ne laisserait jamais rien ni personne lui faire de mal, et s'il devait mourir pour la protéger il le ferait avec joie.

— Claire, accepterais-tu de vivre avec moi quel que soit l'endroit et quelle que soit notre situation ?

Le regard qu'elle lui adressa était tendre, doux, aimant et sincère.

— Oui, Philip. Dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie, tout ça... Je suis partante.

Il aimait sa belle assurance, et la lueur d'excitation qu'il lisait dans ses yeux.

— Et même sans électricité ?

Elle ouvrit la bouche, l'air effaré et un rien paniqué, mais il l'embrassa pour l'empêcher de parler. Quand il retira ses lèvres, elle affichait un grand sourire.

— Peu importe, murmura-t-elle. Marions-nous. Et vite.

Il savait que la cérémonie ne pourrait avoir lieu avant quelques semaines, car un mariage princier nécessitait des préparatifs, mais son cœur débordait d'allégresse comme s'ils venaient d'échanger leurs vœux et que Claire était déjà sa femme.

— Je t'aime, Claire. Je te promets que nous resterons ensemble et que je te rendrai heureuse jusqu'à la fin de nos jours.

Elle hocha la tête. Dans ses yeux, il vit qu'elle le croyait sur parole, et qu'elle n'avait aucune crainte quant à l'endroit où il l'emmenait. Elle avait pris sa décision, pour le meilleur... et uniquement pour le meilleur.

Main dans la main, ils se tournèrent vers l'horizon, où les attendaient un autre monde et une nouvelle vie, faite de joie et de bonheurs sans fin.

*TITRE ORIGINAL* : THE PRINCE WHO STOLE CHRISTMAS

*Traduction française* : MARIE PASCAL

© 2012, Leslie A. Kelly. © 2013, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

JACQUIE D'ALESSANDRO

Les mille et un fantômes  
de Noël

*Passions extrêmes*

---

éditions  HARLEQUIN

## Prologue

— Il y a de la magie dans l'air, observa Helen Krause en s'appuyant sur le comptoir de la réception.

Elle sourit à Roland, son mari depuis quarante ans, qui tapait ses bottes pleines de neige sur l'un des grands tapis rouges de l'entrée du Timberline Lodge, l'hôtel qu'ils géraient ensemble. L'établissement était situé au bord du Mirror Lake, au cœur d'un pittoresque village du nom de Lake Placid, dans l'Etat de New York. L'endroit attirait de nombreux touristes de la région ainsi que des vacanciers du monde entier.

— Ce n'est pas de la magie, répliqua Roland en la regardant par-dessus la pile de bûches qu'il tenait à bout de bras et qu'il venait tout juste de couper. C'est une tempête. Et mauvaise. Bien pire que ce que la météo a annoncé. Elle arrive beaucoup plus vite que prévu.

— Hier, aux informations, ils ont dit qu'ils attendaient entre six et dix centimètres de neige, mais que la tempête ne serait là que tard dans la soirée, commenta Helen en contournant la réception pour venir le soulager de son fardeau.

— Eh bien, il y a à peine cinq minutes, les prévisions avaient changé : ils annoncent entre soixante centimètres et un mètre de neige. A partir de maintenant. Le vent s'est remis à souffler et la neige tombe drue. Les gens de la météo sont fous. Quel autre métier permet de se tromper aussi souvent sans être renvoyé ?

— Dame Nature est imprévisible, murmura Helen en se dirigeant avec Roland vers le feu de cheminée qui crépitait dans l'âtre. Il semblerait que des gens vont être bloqués par la neige.

— Oh ! seigneur, je reconnais ce ton.

Roland posa le bois odorant dans un panier à bûches puis tendit ses mains rougies par le froid vers les flammes vacillantes. Il décocha un regard mi-indulgent, mi-exaspéré à sa femme par-dessus ses lunettes à double foyer.

— Ecoute, Helen. Ce n'est pas parce que Noël est dans moins d'une semaine que...

— N'essaie pas de deviner mes pensées, l'interrompit-elle en lui décochant à son tour un regard par-dessus ses propres lunettes à double foyer. As-tu remarqué que nous avons cette même conversation tous les ans, à peu près à la même époque ?

— Peut-être, grommela Roland.

Mais son regard pétillait de malice.

— Et sais-tu pourquoi nous avons cette conversation tous les ans ?

— Peut-être. Mais ce n'est pas parce que des gens sont déjà tombés amoureux ici, à l'époque de Noël, qu'il va se passer la même chose cette année.

— Et c'est ce que tu répètes chaque année. Mais tu ne peux pas nier que l'amour frappe toujours nos clients pendant les fêtes. Je ne sais pas si c'est dû à la neige, à l'odeur du sapin des décorations de Noël ou à l'hôtel lui-même.

Roland se tourna vers Helen et la prit dans ses bras. Même après toutes ces années, elle sentit son cœur tressaillir. Les cheveux autrefois noirs de son mari étaient presque gris, son crâne était dégarni et sa peau rougie portait les marques de ses soixante-quatre années et d'une vie de dur labeur. Mais, à ses yeux, il restait l'homme le plus beau au monde. Et le plus merveilleux. Certes, il y avait eu des moments où elle avait eu envie de le frapper. Un homme restait un homme et par conséquent il l'exaspérait fréquemment. Mais après quarante années ensemble, et cinq enfants, tous les matins, elle se réjouissait toujours de se réveiller à ses côtés.

— Oh ! oh, fit Roland en l'attirant plus près de lui, jusqu'à ce que son pull rouge décoré d'un renne frotte contre sa chemise en flanelle verte. Tu as ton regard d'entremetteuse.

— Hm, on dirait bien que ton regard brille aussi.

— Sans doute parce que je suis debout sous le gui avec la plus jolie fille du monde.

— Je ne vois pas de gui...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsque Roland extirpa une branche aux feuilles vertes avant de l'agiter au-dessus de leurs têtes.

— Tu disais ? murmura-t-il, le sourire aux lèvres, avant de se pencher vers elle.

Après lui avoir donné un baiser qui la fit frémir de la tête aux pieds, elle se pelotonna dans le cercle rassurant de ses bras musclés.

— Seigneur, soupira-t-elle. Je t'avais dit que tes yeux brillaient. J'avais raison.

— Pas mal pour un vieux bonhomme, non ?

Un sourire espiègle fleurit sur ses lèvres et Roland vint frotter son nez au creux de son cou.

— Vous sentez plutôt bon, madame Krause. Les cookies et les pommes de pin. Et...

Il inspira profondément en mordillant la peau sensible de Helen juste sous l'oreille.

— La magie, ajouta-t-il.

— Comme je te l'ai dit, c'est dans l'air, murmura-t-elle en savourant les délicieux frissons qui remontaient le long de son dos.

— Comme chaque fois que je suis près de toi, approuva Roland en levant la tête pour lui sourire.

Puis il reprit son sérieux.

— Mais je ne veux pas que tu te fasses des idées et que tu t'imagines que l'amour va naître ici cette semaine. Je ne voudrais pas que tu sois déçue.

— Balivernes. Nous avons plusieurs réservations pour une seule personne, tu sais. Et mon sixième sens autour de la « Magie de Noël » est en alerte.

— C'est parce que je viens tout juste de t'embrasser.

Helen rit doucement.

— C'est vrai. Mais cette magie propre aux fêtes se répand tout autour de nous, Roland. Je la sens vibrer. Ecoute bien ce que je te dis : avant le jour de Noël, l'amour naîtra une fois encore au Timberline Lodge.

Jessica Hayden savoura avec bonheur la délicieuse chaleur qui montait de la grande cheminée en pierre située dans le hall du Timberline Lodge. Elle ignorait combien de temps il faudrait à Eric pour accomplir les formalités d'arrivée. Mais, comme il leur avait fallu deux longues heures de route pour arriver à l'hôtel, elle ne voyait pas d'inconvénients à s'attarder près de l'âtre chaud et accueillant, au moins pour quelques minutes. Ils avaient parcouru les derniers kilomètres en roulant au pas en raison de soudaines et violentes chutes de neige, puis ils avaient dû affronter des bourrasques glaciales en traversant le parking. Mais, outre s'attarder près du feu, Jessica rêvait d'être seule avec Eric dans leur chalet, où ils auraient tout le loisir de se réchauffer ensemble.

Le plus tôt serait le mieux.

Seigneur, il lui tardait de le toucher. Cela faisait si longtemps... beaucoup trop longtemps qu'ils n'avaient pas fait l'amour, et maintenant que le week-end dont ils avaient tant besoin était devant eux, elle se sentait prête à exploser. Le stress et les problèmes qui s'étaient abattus sur chaque aspect de leur vie, y compris leur vie amoureuse, n'existaient plus dans cet hôtel rustique. Ici, ils trouveraient le temps de se retrouver et leur relation pourrait repartir sur de nouvelles bases.

Lorsque Jessica ôta ses gants, son regard fut attiré par l'alliance en diamants qui brillait de mille feux à sa main gauche. Lorsque Eric avait glissé à son doigt cette bague de fiançailles quatre mois plus tôt, Jessica avait vécu le moment le plus heureux, le plus magique de sa vie. Elle aimait Eric profondément, et elle croyait, tout comme lui, que tout allait se passer à la perfection.

Ils s'étaient tous les deux trompés.

En un mot, tout avait été désastreux.

Ils étaient loin de se douter que leurs fiançailles allaient déclencher une querelle familiale digne d'une tragédie. Après maintes discussions, Eric et Jessica avaient trouvé un compromis pour surmonter leur principal problème. Jessica dirigeait le Hayden's, un restaurant chic de Marble Falls, sa ville natale, qui appartenait à sa famille. De son côté, Eric avait ouvert depuis un an, à moins d'un kilomètre de Marble Falls, un Chop House. Il s'agissait d'un restaurant appartenant à une chaîne nationale réputée pour l'excellence de sa cuisine à des prix raisonnables. Même si, techniquement, Chop House faisait partie de la concurrence, détail qui leur avait posé quelques problèmes au début de leur relation, Jessica avait découvert en Eric tout ce qu'elle attendait d'un homme.

Avant de le rencontrer, elle ne croyait pas au coup de foudre. La première étincelle ressentie au rayon fromage de son épicerie préférée l'avait statufiée. Le fait de le voir choisir du brie et s'apercevoir qu'il connaissait la différence subtile entre le gorgonzola et le stilton avait éveillé sa curiosité. Ils avaient engagé la conversation et, lorsqu'ils étaient arrivés au rayon du vin, Jessica

avait compris au fond de son cœur que c'était Lui. Les six mois qui avaient suivi lui avaient donné raison.

Eric était gentil, aimant, patient, honnête et généreux. Il la faisait rire. Il la rendait heureuse. Bien sûr, il avait ses défauts, mais quel homme ne laissait pas traîner ses chaussettes et rangeait sa tasse à café ? Jessica, qui avait grandi au milieu de ses quatre frères, ne s'était pas laissé envahir par ces petits détails. Et le plus beau était qu'Eric l'aimait autant qu'elle l'aimait.

Malheureusement, leurs familles respectives ne s'entendaient pas. La mère de Jessica et ses quatre frères surprotecteurs non seulement voyaient en Eric un concurrent, mais méprisaient son restaurant, qu'ils considéraient comme un fast-food comparé au Hayden's. Marc, Andy, Robbie et Carl regardaient Eric de travers dès qu'ils en avaient l'occasion. Ils lui en voulaient non seulement d'avoir ouvert son restaurant mais aussi de leur avoir « volé » leur petite sœur, beaucoup trop bien pour lui, à leur sens.

Pour empirer les choses, la mère de Jessica avait rêvé du mariage de sa fille unique depuis le jour de sa naissance, elle qui n'avait eu que des garçons. A supposer que Carol Hayden ait pu accepter que Jessica épouse « la concurrence », elle ne pouvait tolérer que Kelley, la sœur d'Eric, qu'il considérait presque comme sa mère depuis qu'il avait perdu ses parents à l'âge de douze ans, gagne sa vie en organisant des mariages. Elle était une organisatrice très prisée, et comptait parmi ses clients un médaillé olympique, une actrice de cinéma et la fille d'un sénateur.

Kelley avait des idées très précises sur le mariage de son frère. Des idées qui n'allaient pas du tout dans le sens de celui de la mère de Jessica. En effet, Carol Hayden considérait l'expérience de Kelley comme une menace à ses propres projets pour le mariage de sa fille. Et, pour couronner le tout, la sœur d'Eric en voulait à la famille de Jessica de mépriser son frère adoré. La situation était aussi explosive qu'un baril de poudre près d'un feu de camp.

Quel sac de nœuds !

Ces querelles avaient déteint sur la relation entre Jessica et Eric, y compris dans l'intimité de leur chambre à coucher où ils ne s'étaient pas aventurés depuis plusieurs semaines. Loin d'être joyeux, les quatre mois qui venaient de s'écouler les avaient conduits au bord du gouffre. Ils avaient désespérément besoin de ce long week-end loin des éternelles disputes pour être seuls et repartir sur de nouvelles bases. Pour réveiller leur vie sexuelle actuellement inexistante. Pour retrouver la magie qui les avait entourés depuis le début de leur relation. Et ils allaient le faire. Il le fallait à tout prix. Parce que la solution qui consistait à se séparer, à ne plus partager leur vie, était une idée que Jessica ne pouvait envisager.

Pourtant, depuis qu'ils avaient annoncé leurs fiançailles, Jessica s'était demandé s'ils seraient un jour capables de s'extirper des sables mouvants dans lesquels ils étaient enlisés, et de remonter ensemble l'allée qui conduisait à l'autel. Car elle voulait épouser Eric et passer sa vie avec lui. Mais comment ignorer les coups portés par leurs familles respectives ? Eric, qui ne l'avait jamais exprimé devant elle, devait lui aussi se poser des questions. Jessica ne pouvait que craindre que, dégoûté par la situation, Eric s'en aille.

Maintenant, il n'était plus l'heure de se poser des questions. Elle voulait savoir. Elle aimait Eric et elle savait qu'il l'aimait en retour. Mais, comme elle l'avait malheureusement appris ces quatre derniers mois à ses dépens, l'adage qui disait que, parfois, l'amour ne suffisait pas était tristement vrai. Elle savait aussi, au fond de son cœur, que ce week-end allait soit les rapprocher, soit les séparer à tout jamais. Mais, quelle qu'en soit l'issue, les changements seraient radicaux. Car ils ne pouvaient plus continuer ainsi. Ces derniers mois, Eric et elle avaient fait preuve de diplomatie, ils avaient essayé de préserver leur famille. Mais en réalité personne n'était heureux. Il fallait que

quelqu'un cède.

Chassant de son esprit toutes ses tristes pensées, Jessica se concentra sur son environnement immédiat. L'hôtel champêtre était en tout point fidèle à la brochure en couleurs qui les avait poussés à choisir Timberline Lodge pour l'escapade dont ils avaient désespérément besoin. Les recommandations enthousiastes de David, le meilleur ami d'Eric, y avaient été aussi pour beaucoup. Toutes les chambres bénéficiaient du confort moderne et les tout nouveaux chalets de l'hôtel étaient l'endroit rêvé pour des vacances hivernales romantiques et isolées.

Un immense sapin décoré de couleurs gaies et de guirlandes scintillantes s'élevait dans un coin du bâtiment à la toiture pentue. De grosses poutres soutenaient le plafond où des lustres de bois de cerf diffusaient leur lumière chaude. Des branches odorantes de pin pendaient le long du manteau de bois de la cheminée, orné de grandes chaussettes rouges et de grosses bougies qui ressemblaient à des bâtons de sucre d'orge. De confortables fauteuils en cuir et en bois étaient rassemblés par petits groupes dans la pièce, et des tapis tressés multicolores, comme ceux que Jessica confectionnait avec sa grand-mère Sophie, étaient étalés sur le plancher.

Soudain, le bruit de gorge profond et familier que faisait Eric lorsqu'il riait attira son attention. Jessica se tourna vers la réception. La seule vue d'Eric, avec ses cheveux noirs et épais parsemés de gouttelettes de neige scintillantes, attisa son désir. Il souriait à un homme et une femme debout derrière le comptoir. Le couple devait avoir une soixantaine d'années. Il s'agissait certainement de Helen et de Roland Krause, les propriétaires de l'hôtel. La brochure expliquait l'histoire du Timberline Lodge et racontait comment ce bâtiment historique avait appartenu à la famille Krause depuis des générations. Depuis toujours, leurs clients étaient traités comme des membres de la famille, et le couple travaillait constamment à améliorer le confort des installations. David leur avait dit que l'endroit était un véritable petit nid d'amour et, d'après ce que Jessica en avait vu, elle ne pouvait que lui donner raison.

Madame Krause regarda dans sa direction et accompagna son sourire d'un geste amical de la main, que Jessica lui rendit. Eric serra la main des propriétaires puis se dirigea vers elle tandis que les Krause reportèrent leur attention sur la jeune femme qui attendait son tour.

Jessica contempla Eric qui avançait vers elle à grands pas, et tout ce qu'il y avait de féminin en elle se mit en éveil. Avec sa parka ouverte, ses gros après-ski, son jean qui moulait ses longues cuisses et son gros pull torsadé assorti à ses yeux bleu foncé qui soulignait ses larges épaules, il était d'une beauté sauvage, terriblement virile. Comme chaque fois qu'elle posait les yeux sur lui, elle ressentit la même attirance irrésistible qui avait submergé son inconscient la première fois qu'elle l'avait vu, presque un an plus tôt. Au fil des années, Jessica était sortie avec des hommes très séduisants, mais Eric était le seul capable de lui couper le souffle d'un simple regard.

Un regard comme celui qu'il lui lançait à cet instant précis.

Les coins de sa bouche aux lèvres pleines étaient étirés en un sourire terriblement sexy qui creusait une fossette dans ses joues. Jessica sentit ses jambes flageoler. Les yeux d'Eric brillaient d'une lueur malicieuse et aguicheuse qu'elle aimait.

Une chaleur qui n'avait rien à voir avec le feu de cheminée l'envahit soudain. En contemplant son fiancé, Jessica était incapable d'imaginer que leur relation soit sur le point d'imploser. Ou que leur vie sexuelle soit au point mort. Comment était-il possible que, pendant des semaines, elle ait été incapable de trouver le moyen de s'extraire de ce bourbier de stress et de faire l'amour à cet homme capable de l'exciter par sa seule présence ? Aucun doute que pendant ce week-end qu'ils allaient passer seuls, loin de tout et de tous ceux qui s'étaient ligüés pour les séparer ces quatre derniers mois, elle allait pouvoir se détendre. Et, ensemble, ils allaient trouver le moyen de résoudre leurs

problèmes. Ils avaient juste besoin de faire une pause. Le Timberline Lodge était l'endroit rêvé.

Jessica remerciait le ciel pour cette parenthèse.

Eric vint la rejoindre sans un mot. Il se contenta de la prendre dans ses bras et de l'embrasser. Son baiser, profond et voluptueux, avait un goût de frustration contenue et d'impatience. Il prit fin beaucoup trop tôt. Lorsque Eric leva la tête vers elle, Jessica croisa son regard brûlant.

— Tout est prêt, annonça-t-il. Notre chalet est à deux pas et domine le lac. Tu es prête ?

— Tout à fait, répondit-elle en se frottant contre lui. Et toi ?

Eric laissa échapper un son, entre le grognement et le rire.

— Oh ! que oui ! Malheureusement, je ne peux rien faire tant que nous ne serons pas seuls. Mais ensuite... ajouta-t-il en la serrant davantage pour lui faire sentir à quel point il était prêt, tu as du souci à te faire.

Elle l'espérait du fond du cœur. Enroulant les bras autour de son cou, elle se hissa sur la pointe des pieds pour effleurer ses lèvres.

— Vraiment ? Attention, mon grand. C'est peut-être toi qui risques d'avoir des problèmes.

— Mon cœur, j'en ai eu dès l'instant où j'ai posé mes yeux sur toi.

— On dirait que tu le regrettes.

Il secoua la tête, prit son visage en coupe entre ses grandes mains encore froides et la regarda d'un air soudain grave.

— Tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée.

Le cœur de Jessica bondit dans sa poitrine et elle sentit sa gorge se serrer. Eric posa son front contre le sien.

— Tout va bien se passer, Jess. Je te le promets. T'ai-je déjà fait de fausses promesses ?

Elle secoua la tête et leurs nez se touchèrent.

— Non.

— Je ne vais pas commencer maintenant. Nous allons trouver une solution, d'accord ?

Jessica le contempla longuement. Il paraissait croire en ce qu'il disait, et cette assurance, associée à l'amour qui illuminait son regard, l'incitait à lui faire confiance. Ici, seuls dans cet hôtel chaleureux, tout allait s'arranger : comme pendant les six premiers mois de leur relation, ils seraient libérés de toutes les pressions qui les assaillaient constamment depuis qu'ils avaient annoncé leurs fiançailles et que tout cet enfer s'était déchaîné.

— Tu es, sans aucun doute, l'homme le plus doux, le plus gentil, le plus patient, et aussi le plus sexy, que j'ai rencontré.

— Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux de te l'entendre dire, murmura-t-il en ponctuant chaque mot d'un baiser le long de sa joue. Concernant la partie « sexy », je brûle de t'en faire personnellement la démonstration.

— L'offre est tentante, mais mon fiancé va arriver d'une minute à l'autre, et je pense qu'il ne sera pas d'accord.

— Bon sang, j'aurais dû me douter que tu étais déjà prise.

Eric glissa les mains dans l'ouverture de son manteau et les fit glisser le long de son dos, laissant derrière elles une traînée de chaleur.

— Ton fiancé a beaucoup de chance. J'espère qu'il te le dit tous les jours. Et qu'il te dit ensuite que tu es la femme la plus belle et la plus sexy de la Terre.

Eric enfouit son nez dans son cou.

— Et que personne ne sent aussi bon que toi, ajouta-t-il. Et qu'il t'aime si fort qu'il peut à peine réfléchir correctement.

Il leva la tête vers elle.

— Est-ce qu'il te le dit tous les jours ? demanda-t-il. Car, s'il ne le fait pas, il faudra que je m'occupe de lui. Sévèrement.

Jessica sentit monter une bouffée d'amour qui faillit l'emporter.

— Il me le dit.

— Parfait, je vais pouvoir le laisser vivre un jour de plus, alors.

Elle lui décocha un regard exagérément libidineux.

— Maintenant, concernant cette démonstration personnelle...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'il saisit sa main et l'entraîna à travers le hall à si grands pas qu'elle dut courir pour le suivre. Ils traversèrent en trébuchant le parking jusqu'au 4x4 d'Eric, qui était déjà entièrement couvert de neige. Après avoir pris leurs bagages, ils remontèrent main dans la main le chemin bordé d'arbres qui conduisait à leur chalet. La neige qui tombait en silence couvrait les toits des petites maisons qui jalonnaient la route. De la fumée s'élevait des cheminées vers le ciel gris ardoise. Leur progression était ralentie par des échanges brûlants de baisers, quand ils n'étaient pas occupés à attraper des flocons de neige du bout de la langue. Plus ils avançaient et plus leurs baisers devenaient longs et profonds, faisant monter d'un cran leur désir. Jessica ne s'était pas sentie aussi insouciante depuis l'annonce de leurs fiançailles et elle se félicita de ce week-end en tête à tête. Son instinct lui dictait que tout allait bien se passer.

Au moment où ils atteignirent leur chalet, ils étaient tous les deux à bout de souffle et transis de froid. Eric déverrouilla la porte. La chaleur qui y régnait les frappa de plein fouet. Avant même de pouvoir regarder la chambre, Jessica fut plaquée contre la porte. Les lèvres d'Eric étaient posées sur les siennes et ses mains habiles défaisaient son manteau. Il semblait aussi impatient qu'elle de rattraper le temps perdu. Il ne l'avait pas encore touchée qu'elle avait l'impression d'être une bombe sur le point d'exploser. Elle ne pensait plus qu'à faire un avec lui.

— Tu essaies de me faire perdre la tête ? demanda-t-elle contre sa bouche.

— Tout à fait. Et ça marche ?

— Tout à fait.

Leurs lourdes parkas heurtèrent le sol au même moment. Aussitôt, les mains de Jessica s'égarèrent sous le pull d'Eric pour remonter le long de son dos, pendant que ses paumes viriles se refermaient sur ses seins. Ils gémirent de concert.

— Bon sang, ça fait si longtemps, murmura-t-il.

— Trop longtemps, renchérit-elle en couvrant son visage de baisers.

— Trente-deux jours, dix-sept heures et neuf minutes. Comment est-ce arrivé ?

— Je ne sais pas. Nous devons être fous. Eric, j'aime ton corps si chaud.

— Et moi, ta peau si douce.

Jessica se frotta contre son sexe bandé.

— J'aime te sentir si dur.

Il déboutonna le bouton du jean de Jessica et descendit la fermeture Eclair. Puis il glissa une main sous son slip en dentelle et caressa ses replis déjà humides de désir. Elle gémit.

— J'aime que tu sois si mouillée, murmura Eric.

— C'est... à cause... de toi, dit-elle, haletante.

— Seigneur, comme tu m'as manqué, Jess.

— Toi aussi, tu m'as manqué...

Elle ne put finir sa phrase. Eric venait de couvrir ses lèvres et d'introduire deux doigts dans son intimité. Il amorça un lent mouvement de va-et-vient tandis que sa langue suivait la même cadence.

Rapidement, Jessica sentit monter des vagues de plaisir, et ne demandait qu'à être soulagée. C'était ainsi que la magie devait fonctionner entre eux. Comme avant que leurs familles se mêlent de leur relation. Jessica tenta à son tour de défaire le pantalon d'Eric afin de lui montrer qu'ils pouvaient être deux à jouer ce jeu. Mais il accéléra le rythme, sachant qu'il allait l'amener au bord du gouffre. Elle sentait son orgasme se former inexorablement sous les pulsions douces et brûlantes du plaisir lorsqu'elle entendit frapper à la porte, juste derrière elle. La surprise fit fuir son orgasme et la laissa pantelante et frustrée.

— Ne réponds pas, chuchota Eric.

Mais, avant qu'elle puisse acquiescer, la personne frappa de nouveau. Puis une voix étouffée leur parvint à travers le battant.

— Ouvre, Eric. C'est moi, Kelley.

Jessica et lui se figèrent.

Kelley ? La sœur d'Eric ? Ici ? Elle ferma les yeux et retint le cri qui menaçait de l'étrangler.

Eric étouffa un juron, l'air aussi furieux et contrarié qu'elle.

Luttant pour reprendre contenance, Jessica ferma à la hâte son jean, ramassa leurs parkas et se dirigea vers le placard pendant qu'Eric ouvrait la porte.

— Kelley ? l'entendit-elle dire d'une voix sèche et étonnée. Que fais-tu ici ? Que se passe-t-il ? Lara et Chloe vont bien ?

— Oui, répondit la voix sèche de Kelley. Ce qui ne va pas, c'est que tu te maries dans seulement deux mois, Eric. Il y a des milliers de détails à régler.

De longues secondes de silence passèrent et Jessica, toujours chargée des parkas, pétrifiée près du placard, regarda Eric. Elle pouvait presque percevoir les vagues de tension qui l'avaient envahi.

— Nous pourrions en parler quand Jess et moi serons de retour à Marble Falls mardi, lâcha-t-il avec une pointe d'impatience.

— Nous devons en parler maintenant.

Jessica pinça les lèvres. Seigneur, les choses ne pouvaient pas être pires.

Elle se dirigea vers la porte, bien décidée à accueillir de pied ferme Kelley et à confirmer le fait qu'ils pourraient régler tout ce qui était nécessaire mardi. Mais les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'elle s'aperçut qu'effectivement les choses pouvaient encore empirer.

Remontant le chemin enneigé qui conduisait à leur chalet, Jessica venait d'apercevoir sa mère et son frère Marc, l'air extrêmement mécontent.

Oui, vraiment, les choses pouvaient encore empirer.

— Je peux entrer, Eric ? Ou bien vas-tu me laisser me transformer en glaçon ?

Debout sur le pas de la porte du chalet où Jess et lui étaient censés passer seuls les quatre prochains jours, où ils avaient été sur le point de faire l'amour pour la première fois depuis des semaines, Eric contempla sa sœur et fit de son mieux pour ravalier sa frustration et son mécontentement. Mais la tentative s'avérait extrêmement difficile, surtout lorsqu'il aperçut Marc, le frère de Jessica, alias l'Incroyable Hulk, et sa future belle-mère, qui, en dépit de sa petite taille, s'évertuait toujours à le regarder de haut, s'avancer sur le chemin enneigé en direction de leur chalet.

Enfer. En moins de deux minutes, la situation s'était détériorée pour devenir non pas pire mais catastrophique.

— Entre, lâcha-t-il du bout des dents.

Mais avait-il vraiment le choix ?

— Merci.

Kelley s'introduisit dans la chambre et Eric referma la porte pour empêcher la neige et l'air froid de s'engouffrer avant l'arrivée des prochains, et indésirables, visiteurs.

Jess, agrippée aux manteaux comme à un bouclier, vint se placer à côté de lui.

— Salut, Kelley, dit-elle. Quelle, hem, surprise !

Eric entoura les épaules de Jess et sentit la tension qui l'habitait.

— Une très grande surprise, approuva-t-il sans parvenir à cacher son irritation. Kelley, je t'ai laissé un message indiquant où me trouver uniquement en cas d'urgence.

— C'est une urgence, Eric. Nous devons parler du menu, des invitations, de la décoration... d'une multitude de détails que vous avez tous les deux remis à plus tard. Je t'ai dit la semaine dernière que ces choses-là doivent être décidées cette semaine. Apparemment, tu as dû oublier car le délai est passé et on ne peut plus les reporter plus longtemps. Demain, c'est la date butoir pour les commandes et, comme vous avez décidé de partir jusqu'à mardi, vous ne m'avez pas laissé d'autre choix que de venir.

— Tu aurais pu nous appeler.

— Je l'ai fait. Je t'ai laissé des dizaines de messages. Tu as regardé ton téléphone portable aujourd'hui ?

— Non. Je suis en vacances.

Kelley lui lança un regard suspicieux laissant entendre qu'elle n'était pas prête à entendre ce genre d'excuses.

— Crois-moi, Eric, cela ne me fait pas plus plaisir de prendre ma voiture avec un temps pareil

que d'interrompre ta petite escapade. Mais, si tu avais pris la peine de me consulter au lieu de te contenter d'un message sur mon répondeur, cela nous aurait évité à tous les deux bien des ennuis. Ce pour quoi je suis venue ne nous prendra pas plus de deux heures. Pourquoi ne pas commencer dès maintenant ? Ainsi, tu pourras profiter de tes vacances et je pourrai rentrer chez moi.

Eric passa une main dans ses cheveux et réfréna la réponse négative qui lui brûlait les lèvres. Il détestait se disputer avec sa sœur, d'autant qu'il avait envers elle une dette qu'il ne pourrait jamais payer. A dix-neuf ans, Kelley avait abandonné ses études pour l'élever avec ses sœurs Lara et Chloe après le décès de leurs parents dans un accident de voiture. Son fiancé, qui ne voulait pas prendre la responsabilité d'élever trois enfants en bas âge, l'avait quittée. D'après ce qu'Eric savait, elle n'avait plus jamais eu de relations sérieuses. Elle était sortie avec quelques hommes, mais rien de plus. Il s'était souvent demandé si le choix de son métier n'était pas lié à sa peine de cœur et à ses projets contrariés de mariage.

Mais, même s'il n'aimait pas se disputer avec Kelley, il ne supportait plus la pression que ce mariage et leurs familles faisaient peser sur Jessica et lui. Bon sang, il se fichait de la cérémonie. Tout ce qu'il désirait, c'était que Jess devienne sa femme, et lui, son mari. Qu'ils partagent leurs vies. Il n'avait que faire d'un grand mariage chic. Mais, sachant à quel point les femmes rêvaient de ce genre de choses, il était prêt à faire tout ce que Jess voudrait.

Pourtant, tout comme lui, sa fiancée était prise entre les tirs croisés lancés par sa mère et Kelley. Cette dernière, qui voulait bien faire, avait tendance à un peu trop s'imposer. Comme avec tous ses clients, elle avait planifié les mariages de Chloe et de Lara avec une stratégie et une coordination presque militaires, s'acharnant à déjouer tous les obstacles jusqu'à obtenir le résultat parfait. Son efficacité avait le don d'intimider et d'effrayer Eric. Et même, parfois, de l'ennuyer au plus haut point, surtout s'ils en arrivaient à se disputer. La tension entre Kelley et la mère de Jessica, qui avait ses propres opinions bien arrêtées sur le mariage, planait comme un épais brouillard dès qu'elles étaient ensemble dans la même pièce. La situation s'était tellement dégradée au cours du dernier mois qu'Eric craignait que Jess ne supporte pas la pression et décide de tout annuler.

Soudain, il entendit frapper à la porte.

— Jessica ?

C'était la voix étouffée de Carol Hayden.

— C'est maman et Marc, ajouta-t-elle.

En parlant du loup. Mon Dieu. Eric se sentait très mal à l'aise. Il avait un mauvais pressentiment. Ses futurs beaux-frères, et tout particulièrement Marc, avaient tous laissé entendre clairement la piètre opinion qu'ils avaient de lui. Il était l'homme à abattre et Jess était une sainte. A tout moment, ils lui donnaient l'impression qu'ils se réjouiraient de le coincer dans une ruelle sombre pour le jeter dans une décharge après l'avoir roué de coups.

Eric comprenait l'instinct protecteur d'un frère envers sa sœur. Il en avait lui-même trois. Mais le fait qu'il soit un « concurrent » avait dès le départ scellé son sort avec les frères Hayden. Et avec Carol Hayden aussi, elle qui s'opposait en plus à ce que Kelley participe à l'organisation du mariage de son unique fille.

Quel bazar, seigneur.

Pour la centième fois au moins, Eric rêva de sauter avec Jessica dans un avion et de partir se marier à Las Vegas. Il le lui avait proposé mais elle s'y était opposée, prétextant qu'elle n'avait pas le cœur de décevoir ainsi sa mère. Et, à dire vrai, lui-même n'avait pas le courage de décevoir Kelley non plus. Mais plus les jours passaient et plus il était persuadé du contraire.

Mais pas Jess. Elle avait beau avoir vingt-cinq ans et être très indépendante, sa famille comptait

beaucoup pour elle. Ils exerçaient une énorme pression sur elle et faisaient tout ce qui était en leur pouvoir pour interférer dans sa vie. Et, même si Eric savait qu'elle l'aimait, il craignait que le gouffre qui se creusait entre eux lui devienne un jour insurmontable. Voilà pourquoi ils devaient régler leurs différends. Maintenant.

En saisissant le pommeau de la porte, il tenta de se rappeler que la famille de Jess l'aimait, et que sans leur soutien Jess ne serait pas devenue la merveilleuse jeune femme pleine de vie qu'il connaissait. Pourtant, il lui arrivait parfois, comme à cet instant, d'avoir du mal à s'en souvenir.

Il ouvrit la porte, et Carol et Marc pénétrèrent dans la pièce dans un tourbillon de gros flocons de neige.

— Bonjour, Eric, bonjour, Kelley, murmura Carol en passant devant son futur beau-fils et sa sœur avant d'envelopper Jess dans ses bras, tandis que de grosses gouttes de neige dégouлинаient de son manteau à chaque pas.

— Tu vas bien, ma chérie ?

— Bien sûr.

Jess accepta le baiser de son frère, qui salua Eric d'un bref hochement de tête et de son habituel regard en coin. Lui arrivait-il de sourire ? songea Eric, tendu par cet accueil glacial. L'air renfrogné, Marc fixa Kelley comme s'il s'agissait de l'ennemi public numéro un. Elle le salua tout aussi sèchement et le gratifia d'un regard tout aussi noir. Eric pouvait presque palper leur animosité réciproque.

Quel bonheur, ces réunions familiales !

— Qu'est-ce que Marc et toi venez faire ici, maman ? demanda Jess, inquiète. Il s'est passé quelque chose de grave ?

— Tout va bien, dit Carol. J'avais besoin de te parler mais tu ne répondais pas au téléphone. Marc m'a proposé de m'accompagner ici. Et nous voilà.

Jess hocha la tête, visiblement confuse.

— S'il n'y a rien de grave, qu'y a-t-il de si urgent qui ne puisse pas attendre la fin du week-end ?

— Eh bien, ton mariage, bien sûr, déclara Carol. Voyant que je n'arrivais pas à te joindre, j'ai appelé le bureau de Kelley dans l'espoir qu'elle me donne le numéro d'Eric.

Carol lança un regard furibond vers Kelley.

— C'est alors que j'ai découvert qu'elle était en chemin pour venir ici.

Cette dernière déclaration avait été proférée sur un ton indubitablement accusateur. Carol se tourna complètement vers Kelley et la toisa.

— Comme il était évident que vous étiez en route pour discuter du mariage de ma fille, ajouta-t-elle, j'ai pensé qu'il valait mieux venir aussi vite que possible.

Eric pouvait presque entendre les poils de Kelley se hérissier comme un porc-épic.

— Il s'agit également du mariage de mon frère, riposta Kelley, et comme c'est moi qui ai tous les contacts...

— Ecoutez, dit Eric, l'interrompant, sachant que la discussion allait rapidement tourner au vinaigre.

Il se tourna vers sa sœur.

— C'est exactement pour cela que Jess et moi sommes venus ici ce week-end, pour nous éloigner de tout ce stress.

— Il n'y aurait aucun stress si nous pouvions régler tous ces détails, expliqua Kelley.

Eric aurait aimé qu'elle dise vrai, mais il ne s'agissait que d'une partie du problème.

— Il faut le faire, affirma-t-elle. Maintenant. Ensuite, je rentrerai tranquillement chez moi. Ce n'est pas comme si je n'avais pas une vie en dehors de ce mariage, vous savez. En réalité, j'ai un rendez-vous ce soir.

Eric lui lança un regard étonné en la voyant sur la défensive, mais il s'aperçut que ce n'était pas lui qu'elle regardait mais Marc. L'homme la regarda fixement en retour d'un air pincé. Seigneur, Eric aurait eu besoin d'une machette pour casser la tension qui régnait dans la pièce.

Il se tourna vers Jess, qui avait l'air d'une bouilloire sur le point de siffler. Il savait exactement ce qu'elle ressentait. Il ne voulait rien de plus au monde que demander aux trois indésirables de filer pour les laisser seuls. La seule voix qu'il avait envie d'entendre entre cet instant et le jour de Noël était celle de Jess. Hélas, il savait que cela ne ferait que déclencher la Troisième Guerre mondiale, contrarier Jess et ajouter encore plus de tension.

Pour préserver la paix, il ravala sa frustration et prit une voix aussi aimable que possible.

— Puisque vous êtes tous là et qu'il faut régler ces détails, déclara-t-il, pourquoi ne pas aller parler de tout ça à l'hôtel autour d'un chocolat chaud ? Nous pourrions ensuite retourner vaquer à nos occupations.

Parfait. Car Eric espérait que personne n'oserait faire un scandale dans le hall de l'hôtel. Mais, pour sa part, il opterait plutôt pour un remontant. Ou deux. Ou douze. Ce ne serait pas exactement le champagne qu'il avait prévu de boire avec Jess dans la baignoire de leur chalet, mais plus tôt il serait débarrassé de leurs visiteurs, et plus vite Jess et lui pourraient reprendre le cours de leur week-end.

Tous acceptèrent sa proposition. Dès qu'ils eurent enfilé leurs manteaux, ils sortirent du chalet. La neige tombait de plus belle et le vent glacial, qui s'était considérablement renforcé, leur piquait le visage. Tenant la main gantée de Jess, Eric avançait péniblement vers l'hôtel. Kelley marchait en tête, suivie de Carol, qui chuchotait à l'oreille de son fils.

A chaque pas, Eric s'efforçait de refouler son ressentiment croissant car non seulement leurs familles les avaient conduits dans cette situation insoutenable, mais elles venaient de s'immiscer dans leur intimité. D'autant qu'en venant ici c'était justement elles dont ils voulaient s'éloigner. Eric ralentit le pas avec Jess et attendit d'être loin des oreilles indiscretes.

— Tu vas bien ? demanda-t-il à voix basse.

Jess laissa échapper un petit rire de dérision.

— Pas vraiment. Je souffre d'un cas majeur de coït interrompu.

— Je sais, oui.

— Même si je suppose que ça aurait pu être pire. Tous mes frères auraient pu se présenter avec ma mère.

Aller dans son sens n'aurait fait que jeter de l'huile sur le feu. Eric fit alors ce que des générations d'hommes dotés d'un instinct de survie aiguisé avaient fait avant lui : il tint sa langue.

— Tout cela ne me réjouit pas, Eric.

— Moi non plus.

— Ce week-end est un vrai désastre.

Elle dégagea sa main de la sienne et la pressa contre son front.

— Dire que nous avions prévu d'être seuls, ajouta-t-elle en soupirant. Nous avons besoin de ce moment.

— Je sais. Mais nous allons l'avoir, dit-il en lui reprenant la main. J'aurais dû leur demander à tous de partir, mais je me suis dit que nous gagnerions du temps si nous pouvions débloquer ici la situation au lieu de discuter du bien-fondé de leur présence.

— Tu dois avoir raison. Je crois que même si nous avons insisté ils ne seraient pas partis.

— Peut-être avec plusieurs tonnes de dynamite, et encore, c'est juste.

Jess esquissa un sourire timide.

— Le pire, c'est que toutes ces discussions autour de détails sans importance m'ennuient. Ça me rend folle. Je me fiche de savoir si les serviettes de table seront « rose poudré » ou « sable du désert ». C'est peut-être mon côté garçon manqué. Mais mes rêves de mariage n'ont jamais tourné autour d'une belle robe blanche et vaporeuse et d'une grande fête. J'ai toujours préféré me concentrer sur l'homme que j'épouserai un jour. Juste lui et moi, avec une cérémonie très simple : quelques fleurs, beaucoup de bougies, un échange de vœux.

Tout cela lui paraissait... parfait.

— Tu en as parlé à ta mère ? demanda Eric.

— Bien sûr, mais elle n'écoute pas. Ce mariage qu'elle veut pour moi est en réalité celui qu'elle a toujours voulu pour elle-même, mais qu'elle n'a pas eu.

Eric hocha la tête en silence. Jessica lui avait confié que ses parents avaient fait un mariage civil. Ils avaient prévu de renouveler leurs vœux pour leur vingt-cinquième anniversaire de mariage et d'organiser la grande fête dont sa mère avait toujours rêvé. Malheureusement, le père de Jessica était mort avant.

— Ta mère a quatre enfants dont elle peut organiser le mariage.

Jess secoua la tête.

— Elle peut les aider, mais cette responsabilité incombe plutôt à la mariée. Et, malheureusement pour nous, ma mère a tellement pris ce rôle à cœur qu'elle s'est transformée en bulldozer.

— Kelley est atteinte de la même maladie.

Eric se pencha vers Jessica et déposa un baiser dans son cou.

— Nous devrions peut-être les enfermer dans une pièce et les laisser trouver une solution.

— Ne crois pas que l'idée ne me séduit pas. Mais, même si par miracle nous arrivons à régler tout ce qui tourne autour du mariage, il restera toujours cette animosité latente. J'ai l'impression de traverser un champ de mines. Ça me fatigue. Je suis épuisée. Je ne sais plus quoi faire. Franchement, je ne sais pas si je vais être capable d'en supporter plus.

Ses paroles firent souffler sur lui un vent de panique qu'il préférerait ne pas sentir, qu'il préférerait ignorer. Mais c'était impossible. Même si elle ne l'exprimait pas clairement, il pressentait, ou plutôt il savait, qu'ils allaient devoir régler la situation ce week-end. Eric s'arrêta net et saisit Jessica par les épaules. Elle le contempla en silence et l'expression lugubre de son regard le mit mal à l'aise. Il avait peur. Peur que tout ce qu'il désirait le plus au monde lui glisse entre les mains.

— Nous allons expédier cette réunion, Jess. Nous allons crever l'abcès. Puis tout le monde repartira chez soi, et nous reprendrons le cours de notre week-end.

Son expression ne changea pas. Eric se sentit encore plus angoissé et oppressé.

— Crever l'abcès peut être très douloureux, Eric.

Il serra les poings avant de prendre Jessica dans ses bras.

— Nous n'allons pas les laisser nous atteindre, Jess.

Elle n'acquiesça pas et cela le rendit malade. Puis elle chercha son regard et s'exprima d'une voix calme.

— Ce n'est pas ce que je souhaite, Eric, mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

Il ne voulait même pas imaginer ce qu'elle s'apprêtait à ajouter.

— Tout va bien se passer, déclara-t-il sur un ton rassurant.

Il espérait de tout cœur avoir raison.

L'estomac noué par cette impression de traverser un champ de mines, Jessica entra dans l'hôtel. Tout le monde se débarrassa de son manteau et se dirigea vers le bar. Plusieurs tables étaient déjà occupées, et une demi-douzaine de clients étaient assis au bar. La plupart suivaient un match de hockey sur le grand téléviseur accroché au mur. Le barman, qui ressemblait tellement à Roland Krause que Jessica aurait parié qu'ils étaient frères, essuyait des verres derrière le comptoir en acajou.

Une fois installés dans de grands fauteuils en cuir autour d'une table basse en chêne vernie, ils attendirent que la serveuse coiffée d'un chapeau de Père Noël et vêtue d'une tenue rouge et verte vienne prendre la commande.

— Joyeuses fêtes, tout le monde, demanda la jeune fille, tout sourire. Que puis-je vous servir ?

— Du scotch, dit Marc sans hésitation.

Il n'était plus question de chocolat chaud. Manifestement, cette réunion nécessitait une boisson plus stimulante.

Jessica contempla la neige qui tombait derrière les grandes baies vitrées.

— Tu n'es pas censé conduire ? demanda-t-elle.

— Oui. Mais comme nous sommes là pour quelques heures, répondit-il sur un ton accusateur en lorgnant vers Kelley, je peux me permettre de prendre un verre.

— Une vodka-Martini, annonça Kelley en sortant un épais agenda de son immense sac à main.

— Un Martini-gin, commanda la mère de Jessica sur un ton cassant.

Jessica n'était pas du tout surprise de constater que l'avis des deux femmes différait quant à la bonne association avec le Martini.

Jess commanda du vin blanc, et Eric, une bière. La serveuse se dirigea vers le bar et un silence pesant s'abattit sur le groupe. Jessica se racla la gorge et plaqua sur ses lèvres un sourire chaleureux, sans être certaine de son effet.

— Pourquoi ne pas commencer ? Plus vite ce sera fait et plus vite nous aurons terminé.

— Parfait, approuva Kelley en consultant son agenda. Tout d'abord, nous devons choisir un nombre approximatif d'invités afin que je puisse le transmettre au responsable de la restauration du Marble Falls Country Club, où nous avons réservé une salle. La plus petite peut contenir une centaine d'invités, et la plus grande, jusqu'à trois cents.

— La plus petite, proposa Jessica.

— La plus grande, intervint en même temps sa mère, l'air soucieux. L'idée d'organiser la réception dans un Country Club ne me plaît pas. Le Ritz-Carlton n'est qu'à une heure de voiture de

Marble Falls et leur salle de réception est bien plus élégante. En plus, les invités pourraient dormir sur place.

Jessica se pressa les tempes dans l'espoir de dissiper la migraine qui menaçait de se déclarer.

— Maman, je n'ai pas trois cents personnes à inviter.

— Mais nous avons des dizaines de connaissances par le restaurant que nous devons inviter, ma chérie.

Carol lança un regard furtif vers Eric.

— Eric aussi, très certainement.

— Le Ritz-Carlton est hors de question, lança Kelley. C'est beaucoup trop loin, surtout en février. Le temps est trop imprévisible. Si une mauvaise tempête de neige arrive, nous n'aurons plus nulle part où aller.

— C'est pourquoi nous fixerons une date en juin, expliqua Carol d'un air buté.

Kelley balaya l'idée d'un geste de la main.

— Le mois de juin est totalement surfait pour les mariages. Mai est le mois parfait...

— Arrêtez, l'interrompit Jessica en levant la main. Je ne veux pas attendre le mois de mai ou de juin pour me marier.

Elle se tourna vers Eric.

— Et toi ?

— J'ai déjà du mal à attendre demain.

Jessica faillit s'effondrer de soulagement en entendant sa réponse. Parfois, elle craignait vraiment que toutes ces histoires le fatiguent, et qu'il se lasse. Et cette seule pensée l'emplissait de tristesse.

Eric se tourna vers sa sœur.

— Le mariage aura lieu comme Jess et moi l'avons prévu, en février.

— Mais le temps... protesta Kelley.

— En février, répéta Eric.

La serveuse revint avec leurs boissons et, tandis qu'Eric signait la note, Jess but avec bonheur une gorgée de vin. Ces quelques minutes d'échange laissaient supposer que la réunion risquait de durer très longtemps.

— Quelle est la prochaine question sur ta liste ? demanda Eric à Kelley.

— Nous n'avons pas encore décidé de la taille de la salle.

— La plus grande, décida la mère de Jessica.

La migraine de Jessica empira.

— Maman, nous avons dit qu'Eric et moi préférons la plus petite. Nous pourrions inviter cinquante personnes. Ou moins.

Carol tiqua, comme si l'idée lui paraissait absurde.

— Cinquante personnes ? Impossible. Cela couvre à peine la famille proche.

— Maman, notre famille proche ne compte que six personnes.

— Je pensais aussi au cercle restreint : les amis, les collègues, les partenaires commerciaux.

Carol tendit la main et tapota le bras de sa fille.

— Inutile de te soucier des frais, ma chérie. Ce mariage est mon cadeau pour toi. Et pour Eric, bien sûr, dit-elle d'un air pincé.

Seigneur, elle détestait que sa mère regarde Eric comme un moins-que-rien, et qu'elle le cite en fin de phrase comme une personne dont elle se passerait bien. Jessica l'avait déjà évoqué plusieurs fois avec elle, mais chaque discussion dégénérait en dispute où sa mère lui rabâchait qu'Eric faisait

partie de la concurrence et que Jessica pouvait trouver un autre homme à épouser, comme un médecin ou un avocat. Elle avait même poussé le bouchon jusqu'à sous-entendre que toutes ces disputes étaient dues au fait que Jessica n'avait pas présenté Eric à la famille avant leurs fiançailles.

A sa décharge, Jessica avait tenu sa relation avec Eric secrète pendant six mois. Car elle savait comment sa mère et ses frères réagiraient. Ses frères n'avaient apprécié aucun de ses précédents petits amis, et avaient réussi à en effrayer plus d'un. Quant à sa mère, elle trouvait des défauts à tous les garçons que Jessica avait amenés à la maison, à l'exception de John Wilson, son petit ami au lycée. Le garçon était en effet le portrait craché de Paul Newman, ce qui était un bon point. Mais il avait aussi un regard libidineux, ce qui était très mal vu. En terminale, Jessica avait compris qu'il n'y avait que deux sortes d'hommes qu'elle pouvait présenter à sa famille : ceux qui, effrayés par ses frères, ne lui donneraient plus jamais de nouvelles, et celui qu'elle voudrait épouser.

Or, dès qu'elle avait posé les yeux sur Eric, elle avait compris que c'était l'homme de sa vie. Chaque instant passé avec lui les six premiers mois n'avait fait que renforcer cette impression. Et, le sachant, elle ne voulait pas le faire fuir. Elle avait trouvé le courage de lui présenter sa famille lorsqu'il lui avait demandé de l'épouser. Une semaine plus tard, ils s'étaient retrouvés, avec sa mère, ses frères et Eric. Ils avaient annoncé qu'ils étaient fiancés.

Jessica ne connaissait pas non plus la famille d'Eric mais leur première entrevue s'était beaucoup mieux passée. Pourtant, ces débuts prometteurs avaient été entachés par la rencontre des deux familles deux semaines plus tard.

Et le reste, comme on dit, appartenait à l'histoire.

— Maintenant que nous avons réglé la question de la salle, déclara Kelley en la sortant de ses rêveries, passons aux couleurs.

— Jaune paille, décréta Carol.

— Impossible, s'opposa Kelley. C'est beaucoup trop pâle et printanier pour le mois de février. De plus...

— Je vais m'asseoir au bar, annonça soudain Marc, visiblement pressé d'échapper à ces discussions futiles.

Jessica lui enviait cette liberté. Si seulement elle avait pu le rejoindre !

Kelley se tourna vers Eric.

— Pourquoi ne vas-tu pas avec Marc ? proposa-t-elle. Sauf si tu souhaites parler de l'impossibilité de choisir du jaune paille ?

Eric ne rêvait que de quitter son fauteuil pour fuir, mais il ne pouvait pas abandonner Jess. Lorsqu'elle croisa son regard, elle hocha la tête.

— Va, dit-elle en se penchant vers lui pour l'embrasser sur la joue. Sauve-toi.

Puis elle lui glissa à l'oreille :

— Inutile que nous soyons deux à souffrir.

Puis elle mordilla le lobe de son oreille. Bon sang, tout ce qu'il voulait, c'était rester seul avec elle. Terminer ce qu'ils avaient commencé avant l'arrivée de leurs familles. Il était à deux doigts de la tirer de ce fauteuil et de l'emmener de force avec lui dans leur chalet. Il fermerait la porte à double tour et dirait à leurs familles de les laisser enfin tranquilles. Et, pour l'amour du ciel, si cette réunion n'était pas terminée dans une demi-heure, c'était exactement ce qu'il ferait.

— En plus, tu as une dette envers moi, murmura-t-elle.

Un désir mordant s'empara de lui. Oui, il avait une dette envers elle, et il lui tardait de la payer. Pourtant, il devait rester avec elle au cas où ils auraient besoin d'un arbitre. Puis il se dit qu'elle avait peut-être besoin de se retrouver entre femmes. Il y avait des sujets que l'on n'abordait pas

devant les hommes, comme les décorations pour le mariage, par exemple. Eric tenait aussi l'occasion de parler en tête à tête avec Marc, ce qui n'était encore jamais arrivé avec aucun des frères de Jess. D'après ce qu'il avait vu, ils se déplaçaient toujours en bande. Comme des chiens enragés. Peut-être qu'en restant seul avec lui Eric parviendrait à lui parler. Jess avec les femmes et lui avec Marc : diviser pour mieux régner, telle était sa stratégie. Le jeu en valait la chandelle. Car, ensuite, il pourrait rester seul avec Jess, la déshabiller et éteindre le désir brûlant qui le consumait.

Eric se leva, saisit sa bière et se pencha pour déposer un baiser sur les cheveux blonds et bouclés de Jess.

— Je suis au bar, si jamais tu as besoin de moi.

Il s'approcha de Marc avec le même enthousiasme que s'il s'agissait d'un cobra. Puis il se hissa sur le tabouret vide à côté de son futur beau-frère et attendit que Marc s'aperçoive de sa présence. Mais ce dernier était absorbé par le match de hockey qui passait à la télévision. Le hockey était encore un point négatif pour Eric aux yeux des frères Hayden. Ils étaient tous fans de hockey et de football, alors qu'Eric préférait le basket et le tennis. Les frères Hayden considéraient le tennis comme un sport de mollasson. Visiblement, aucun d'eux n'avait jamais disputé un match de trois heures en trois sets.

Eric finit par hocher la tête en direction de la télévision.

— Quel est le score ? demanda-t-il sans conviction.

— Les Rangers mènent trois à un.

Un lourd silence s'installa entre eux. Ce n'était pas vraiment une conversation animée entre hommes. Mais, avant qu'Eric ait pu trouver un autre sujet, le barman, qui arborait un chapeau de Père Noël et un sourire amical, s'approcha d'eux.

— Vous voulez une autre bière ? demanda-t-il en regardant la bouteille presque vide d'Eric.

Eric lui fit signe de leur servir deux verres puis se tourna vers la réception. Roland Krause était occupé avec un client.

— Oui, merci. Pendant une seconde, j'ai cru que vous étiez Roland. Vous êtes de la famille ?

— Nous sommes cousins, répondit l'homme en souriant. Tout le monde croit que nous sommes frères.

L'homme lui tendit la main.

— Je m'appelle Steve Howell. Roland et moi, nous nous ressemblons peut-être, mais sous ce chapeau j'ai beaucoup plus de cheveux que lui.

Steve lui apporta sa bière et retourna à l'autre bout du bar. Eric regarda le match quelques minutes, tandis qu'un long silence s'érigait entre Marc et lui. C'était peut-être la meilleure façon d'éviter une dispute. Au moins, l'homme à l'air renfrogné était tourné vers le téléviseur et non vers lui. Lorsqu'il se décida à regarder Marc, il était visiblement contrarié, ce qui n'était pas une surprise.

— Ma sœur n'a pas l'air heureux, lâcha Marc.

Eric tourna rapidement la tête vers la table où Jess était assise. Elle sirotait son verre de vin et affichait un air serein.

— Pas à cette seconde précise, précisa Marc. Mais d'une façon générale.

Eric se tourna vers lui.

— Au ton de votre voix, vous pensez certainement que je suis responsable.

— Qui donc pourrait l'être ?

— Vous voulez un miroir ?

Marc paraissait de plus en plus en colère.

— Que dois-je comprendre ?

— Que je ne suis pas celui qui la rend malheureuse. C'est vous, votre famille et vos discussions incessantes qui la minent.

— Vous semblez oublier que c'est vous, l'objet de toutes ces disputes.

Eric laissa échapper un petit rire narquois.

— Oh, non, je ne l'ai pas oublié. Vous me l'avez fait comprendre très clairement. Ecoutez, je comprends que vous soyez un frère très protecteur. J'ai moi-même intimidé les gars qui tournaient autour de ma sœur. Mais lorsque Chloe et Lara ont trouvé l'homme qu'elles voulaient épouser, je me suis réjoui pour elles. Elles ont toutes choisi des hommes bons et honnêtes. Croyez-moi ou non, je suis un homme bon et honnête.

— C'est vous qui le dites.

— C'est exact. Mais votre sœur le pense aussi. Elle est très intelligente et perspicace. Pas du tout le genre de femme à épouser un idiot.

— Les femmes intelligentes sont celles qui commettent les pires erreurs à propos des hommes.

— Eh bien, dans ce cas précis, Jessica ne se trompe pas.

Marc fit tourner lentement son verre de scotch et prit une gorgée.

— Votre restaurant n'est pas comparable au Hayden's.

Eric serra très fort sa bouteille de bière mais réprima son irritation.

— Les deux endroits sont de bonne qualité et Marble Falls est une ville assez grande pour plusieurs restaurants.

— Elle n'aurait pas dû fréquenter un concurrent.

Eric décida qu'il avait été suffisamment poli.

— C'est son choix. Et le mien. Franchement, cela ne vous regarde pas. Si nous pouvons nous en arranger, chose que nous faisons, je ne vois pas pourquoi votre famille et vous ne pourriez pas le faire.

— Et que dites-vous de votre famille ? Eux non plus ne semblent pas ravis.

— Peut-être pas, mais leurs objections n'ont rien à voir avec Jess. Mes sœurs l'apprécient beaucoup. Et elles sont heureuses de savoir que nous nous sommes trouvés.

Marc se contenta de regarder fixement son verre.

Eric résista à la tentation de passer la main dans ses cheveux en signe de frustration.

— Ecoutez, continua-t-il, je ne suis peut-être pas l'homme que vous auriez choisi pour votre sœur, mais voici la vérité : ce n'est pas à vous de faire ce choix mais à elle. Et, pour le bien de tout le monde, et surtout celui de Jess, il serait bon que nous arrivions à détendre un peu l'atmosphère.

Eric but une longue rasade de bière et attendit, mais Marc garda le silence. Restait à espérer qu'il soit d'accord avec lui mais, vu son air bougon, les choses ne semblaient pas gagnées.

Incapable de supporter plus longtemps ce silence gênant, il changea de sujet.

— Je comprends pourquoi votre mère est ici, commença-t-il, mais pourquoi l'avez-vous accompagnée ? Pour servir de garde du corps ?

— Je suis son chauffeur. Elle n'aime pas conduire sous la neige.

Il lorgna vers la table puis prit une lampée de scotch.

— C'est le dernier endroit sur terre où j'avais envie d'être.

— C'est le dernier endroit sur terre où j'avais envie de vous trouver.

Un bruit qui ressemblait à un rire peu enthousiaste franchit la barrière des lèvres de Marc.

— Comment se fait-il que vous puissiez prendre quatre jours de vacances pendant l'une des semaines les plus chargées de l'année ? Les affaires vont si mal ?

Y avait-il une pointe d'espoir dans la voix de Marc ?

— Les affaires vont très bien, riposta Eric. Ce n'est pas la meilleure période pour moi pour partir, et ça n'a pas été facile à organiser. Mais Jess est ma priorité.

Kelley leva légèrement le ton et des échanges de voix tendus captèrent l'attention d'Eric.

— Il est absolument essentiel que le groupe joue une sélection de chansons actuelles, Carol.

Marc lança vers la table un regard soucieux.

— Votre sœur est un véritable général, commenta l'homme.

Eric lui retourna un regard étonné.

— Je pense que vous connaissez ce trait de caractère car il me semble que vous êtes pareil.

Dès que les mots franchirent ses lèvres, Eric se demanda s'ils avaient annihilé tous les minuscules progrès de communication qu'ils avaient faits. Mais Marc acquiesça.

— Il m'arrive en effet de l'être. En ce qui concerne ma sœur, du moins. Et ce mariage.

Eric était agréablement surpris que Marc soit capable de le reconnaître.

— Pareil pour Kelley. Elle n'aime pas perdre son temps. Elle est terriblement efficace. Elle sait exactement ce qu'elle veut et n'a pas peur de faire tout ce qu'il faut pour atteindre son objectif.

— Et elle y arrive toujours ?

— Presque toujours. C'est une très bonne professionnelle. Vous aussi. Ce qui veut dire que vous avez au moins ça en commun. Vous pourriez peut-être cesser de la fusiller du regard chaque fois que vous la voyez.

Marc l'observa quelques secondes avec une expression indéchiffrable.

— Jess m'a dit que Kelley vous a élevés, vous et vos sœurs, depuis que vous avez douze ans.

— C'est vrai.

Eric ignorait jusqu'où il devait lui donner des explications mais, comme le sujet lui paraissait sûr, il décida d'aller de l'avant. Il parla donc à Marc du décès de ses parents, de la manière dont Kelley avait dû abandonner ses études et dont son fiancé l'avait quittée. Sa sœur avait mis de côté sa propre vie pour élever trois enfants alors qu'elle sortait elle-même à peine de l'enfance.

— C'est une femme incroyable, conclut Eric. Je lui dois beaucoup.

Marc hocha lentement la tête. Il semblait réfléchir à tout ce qu'il venait de découvrir.

— Ça a dû être dur, lâcha-t-il enfin.

— Ça l'a été. Mais nous avons aussi eu beaucoup de bons moments.

— J'ignorais tout à propos de son fiancé.

— Eh bien, si vous preniez seulement quelques minutes pour apprendre à nous connaître au lieu de nous considérer sans cesse comme « la concurrence », et nous accueillir avec le sourire, vous découvririez peut-être que nous ne sommes pas si mauvais.

— Je pourrais dire la même chose de vous.

— Peut-être, concéda Eric. Mais je ne vous ai jamais considéré seulement comme « la concurrence ».

L'homme sourit.

— Je vous considère plutôt comme un parfait abruti, ajouta-t-il.

Marc plissa les yeux.

— J'hésite entre rire et me sentir offensé.

— Pourquoi ne pas en rire ?

— Je ne suis pas sûr de vous apprécier.

— Je dirais que le jury est encore en train de délibérer sur votre cas.

— Sachez pourtant que c'est la première fois que je n'ai pas eu envie de vous jeter dans une décharge, déclara Marc d'un air songeur.

— Pareil. Mais sachez-le, je ne vous aurais pas rendu la tâche facile.

Marc approuva d'un signe de tête.

— J'imagine.

Ce qui aurait pu passer pour l'esquisse d'un sourire plana sur ses lèvres.

— C'est pourquoi je préfère me trouver avec mes frères lorsque vous êtes dans le coin, conclut Marc.

— Au risque de me répéter, sachez qu'il faudra être plus de quatre pour vous débarrasser de moi. Je n'irai nulle part.

Du coin de l'œil, Eric vit Jess se lever. Il espérait que les femmes avaient enfin trouvé une solution satisfaisante pour tout le monde. Mais Jessica était très pâle, ses poings étaient serrés, et ses yeux, brillants. Eric comprit que ses espoirs étaient déçus. Il bondit de son tabouret en un instant et se dirigea vers elle à grands pas.

— Je ne veux rien entendre de plus, l'entendit-il dire à sa mère et à Kelley d'une voix basse et tremblante. Je suis fatiguée de ces querelles, et personne ne m'écoute. Visiblement, cela n'a pas d'importance pour vous que je sois la mariée. Je préfère vous laisser le soin de planifier toutes les deux le mariage. Je me fiche de la couleur des serviettes de table. Invitez six cents personnes si vous le voulez. Mais en aucun cas vous ne me ferez porter cette robe ridicule.

Elle brandit un doigt tremblant vers la couverture glacée d'un magazine montrant une femme vêtue d'une immense robe blanche et vaporeuse.

— C'est à moi de choisir ma tenue, décréta Jessica, même s'il s'agit d'un pyjama en coton. Un point c'est tout. De plus, je refuse d'en discuter plus longtemps. C'est terminé. Et, puisque je ne suis plus concernée par les décisions qui tournent autour du mariage, je retourne dans ma chambre. Et je vous suggère de rentrer chez vous.

— Jessica, intervint sa mère d'un air sévère. Tu ne peux pas partir comme ça.

— Non seulement je peux, mais je vais le faire.

Sa voix se brisa. Eric tendit la main vers elle mais elle se dégagea brutalement.

— Je n'en peux plus, expliqua-t-elle en détachant chaque mot. Et, concernant ce mariage, je me contenterai de me présenter à l'église. Ou pas.

Sur ces mots, elle tourna les talons et sortit d'un pas décidé du bar.

Jessica entendit Eric l'appeler mais, au lieu de s'arrêter, elle accéléra le pas. Elle ne pensait plus qu'à une chose.

Fuir.

Il fallait qu'elle mette autant de distance que possible entre elle, sa mère et Kelley avant de devenir complètement folle.

Elle décrocha brusquement sa parka du portemanteau, et se rua à l'extérieur sans prendre la peine de l'enfiler. Une rafale de vent glaciale chargée de neige la transperça de part en part. La différence de température lui coupa le souffle. Une couche de quinze centimètres de neige couvrait le sol. Le froid mordant s'engouffra dans ses poumons. Sans ralentir le pas, elle lutta pour mettre son manteau et ses gants, et s'efforça de se calmer. Sa respiration hachée était le premier signe d'une crise d'angoisse qui menaçait de la submerger. Elle devait se détendre et respirer profondément.

Bon sang, elle détestait cette sensation. Les battements désordonnés de son cœur martelaient ses tempes. Elle avait la gorge serrée, des picotements dans les doigts, ses muscles étaient contractés et elle était prise de frissons qui n'avaient rien à voir avec le froid. Elle avait déjà été victime de ce genre de crise à la mort de son père, lorsque le chagrin l'avait implacablement terrassée. Mais cela ne lui était plus arrivé depuis des années. Jusqu'à ses fiançailles. Et, depuis, elle avait hélas éprouvé la sensation que les murs se refermaient sur elle, et l'impression croissante d'être dépassée par les événements.

Il fallait qu'elle se repose, qu'elle ferme les yeux en attendant que la crise s'estompe.

Elle avait l'impression d'être lâche de courir ainsi, laissant Eric gérer les conséquences de son départ précipité, mais elle ne pouvait plus en supporter plus. Elle avait essayé de faire preuve de diplomatie. D'être polie. Mais sa mère la rendait folle. Et lorsque ce n'était pas sa mère qui lui faisait perdre courage, c'était Kelley qui arrivait avec ses gros sabots. Assise entre elles, elle avait l'impression qu'une cible était peinte sur sa poitrine. Sa mère s'était montrée autoritaire et impolie, tandis que Kelley avait été exigeante et brutale. Jessica aurait peut-être pu supporter cette tension, endurer ces discussions, ou plutôt ces disputes, jusqu'à la fin, si elle n'avait pas vu la robe de mariée qu'elles lui destinaient.

Un rire de dérision, qui ressemblait à un sanglot, lui échappa malgré elle et elle ferma brièvement les yeux. Elle trébucha sur le chemin enneigé en songeant à la robe de mariée, qui, selon sa mère, était parfaite. Pour une autre femme, peut-être, mais absolument pas pour elle. Evidemment, sa mère n'était pas d'accord. Elle lui avait d'ailleurs appris qu'elle l'avait déjà commandée, tant elle la trouvait parfaite.

C'était à ce moment-là que toute sa colère réprimée avait explosé comme le Vésuve. Si elle n'était pas partie, elle serait devenue violente et aurait tenu des propos qu'elle aurait ensuite regrettés. Elle avait appris à ses dépens que les paroles prononcées sous l'effet de la colère pouvaient blesser profondément. Et que l'on ne pouvait plus revenir en arrière.

Le souvenir la frappa comme une gifle. A quatorze ans, elle était stupide : elle savait toujours tout et avait le verbe haut. Elle s'était disputée avec son père, qui, exaspéré, l'avait accusée de passer trop de temps au téléphone et pas assez à ses devoirs. En adolescente rebelle, elle lui avait crié des mots plein de rage. Deux jours plus tard, alors que leur relation était encore tendue, il avait été victime d'une crise cardiaque. Son père était mort en un battement de cils. Et les dernières paroles qu'ils avaient échangées l'avaient été dans la colère. Onze ans plus tard, Jessica se sentait encore ravagée par ce souvenir.

Elle avait donc préféré quitter le salon de l'hôtel avant que des mots regrettables soient échangés. Mais elle était partie quelques secondes trop tard. Dire qu'elle avait dit à Eric qu'elle se présenterait, ou pas, à l'église.

Elle ne le pensait pas, mais les mots étaient sortis malgré elle. Et, à l'instant où elle l'avait fait, elle était peut-être sincère. Or, en parfaite lâche, elle ne s'était même pas arrêtée pour regarder Eric, qui s'était figé. Et la question qui la hantait depuis quatre mois vint de nouveau occuper son esprit : comment allait-elle pouvoir se sortir de ce sac de nœuds tout en préservant sa relation avec Eric et sa famille ?

A travers les rafales de neige qui tombaient drues, elle distingua avec soulagement les contours du chalet. Elle accéléra le pas. Dès qu'elle atteignit la porte, elle se tourna et aperçut la parka rouge d'Eric qui sortait de l'hôtel. Apparemment, il était allé échanger quelques mots avec sa mère, Marc et Kelley. Jessica n'était pas certaine de vouloir en connaître la teneur. Pas plus que réfléchir à ce qu'elle lui dirait lorsqu'il viendrait la rejoindre. Elle disposait de moins de dix minutes pour se ressaisir. Chaque seconde comptait.

Elle ferma la porte derrière elle et se débarrassa à la hâte de son manteau avant de le laisser tomber par terre. Puis elle ôta ses bottes pleines de neige, se glissa aussitôt dans le lit et remonta les couvertures jusqu'au menton. Elle tremblait. De ses paupières closes tombaient des larmes intarissables. Elle les sentait glisser le long de ses joues, tandis qu'elle s'efforçait de faire le vide dans son esprit et de se concentrer sur les exercices de respiration qu'elle avait appris après la mort de son père.

Après quelques minutes, la tension et les picotements s'estompèrent. Sa gorge était moins nouée, son souffle, plus régulier. Encore quelques minutes et l'angoisse disparaîtrait, laissant place à la lassitude et au soulagement. Elle venait tout juste de se redresser pour s'asseoir lorsque Eric ouvrit la porte.

Dès que son regard grave et inquiet pénétra le sien, Jessica sentit de nouvelles larmes lui emplir les yeux. Bon sang, ils étaient censés passer du bon temps. Et non se sentir accablés par ce stress oppressant et cette frustration horripilante. Elle n'était pas naïve au point de croire que leur vie serait remplie de soleil bleu et de roses. Mais elle n'avait pas imaginé non plus des nuages lourds et des mauvaises herbes.

Sans un mot, Eric ferma et verrouilla la porte. Il retira sa parka et ses gants et défit ses bottes. Puis il se dirigea vers le lit, il s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras.

Elle se laissa aller de bon gré contre lui, heureuse de savourer sa force. Elle l'enlaça et enfouit son visage au creux de son cou, qui était comme d'habitude délicieusement chaud et sentait merveilleusement bon. Cette odeur fraîche et virile n'appartenait qu'à lui.

Eric pressa les lèvres contre ses cheveux et murmura :

— Tout va bien ?

La gorge nouée par l'émotion, elle acquiesça. Puis elle nia de la tête avant de hausser les épaules. Comment aurait-elle pu lui dire comment elle se sentait si elle-même l'ignorait ? Elle n'était sûre que d'une seule chose : elle était épuisée.

Eric la serra plus fort contre lui, comme s'il craignait qu'elle s'effondre.

Elle ne sut pas combien de temps ils restèrent ainsi, dans les bras l'un de l'autre, en silence. Mais elle finit par lever la tête vers lui.

Avant qu'elle puisse parler, il prit son visage en coupe et caressa sa joue.

— Tu as pleuré.

Elle esquissa un sourire timide.

— Oui, et en plus j'ai le visage bouffi.

— Tu es très belle. Et ça me brise le cœur de te voir pleurer.

— Tu ne vois que les horribles conséquences. Et puis, je ne pleurais pas vraiment. J'ai les yeux qui se mettent à couler, parfois, sans explication.

Il ne sourit même pas face à ses faibles tentatives d'humour.

— Tu veux me raconter ce qui s'est passé ?

Jessica soupira longuement.

— Ce qui arrive d'habitude : les discussions sans fin, les petites méchancetés, la tension. Ma mère et Kelley ne t'ont pas fait part des détails sordides ?

— Je ne leur ai pas posé la question. En revanche, je leur ai dit que j'étais aussi fatigué de tout ce cirque que toi. Que je voulais qu'ils rentrent chez eux, qu'ils nous laissent tranquilles et qu'ils n'essaient plus de nous joindre avant mardi sauf en cas d'extrême urgence nécessitant des soins et une hospitalisation.

— Reste à espérer que ma mère ne prenne pas tes propos pour une invitation à se faire hospitaliser pour une maladie quelconque.

— Je te parie que Kelley essaiera de la battre au poteau.

Jessica posa les mains sur son torse et s'absorba dans les battements de son cœur sous son pull.

— Je suis désolée d'être partie comme ça, mais j'étais... sur le point de hurler.

Elle lui narra les épisodes douloureux du choix des couleurs, des centres de table et des bouquets, du menu et des débats autour des serviettes de cocktail brodées ou non.

— Je me suis contentée de boire mon vin, expliqua-t-elle, en priant pour que tout cela se termine. J'étais restée très patiente jusqu'à ce que je voie la photo de cette robe de mariée, robe que ma mère avait d'ailleurs déjà commandée.

Elle frémit.

— Tu l'as vue ? demanda-t-elle.

— Celle qu'aurait pu porter Bécassine ?

— Oui, c'est exactement ça, merci !

Les lèvres d'Eric s'étirèrent légèrement.

— J'ai donc dit à ma mère, continua-t-elle, que je ne porterais cette robe que morte, et même ainsi je serais capable de ressusciter pour l'enlever.

— Et c'est de là qu'est partie la dispute ? demanda-t-il d'un air faussement sérieux.

Elle émit un petit rire.

— On peut dire ça, même si, avant, les choses n'étaient pas particulièrement plaisantes.

Il repoussa une mèche des cheveux emmêlés de Jessica.

— Je suis désolé qu'ils soient venus ici, désolé de ne pas avoir insisté pour qu'ils partent sur-le-champ. Désolé qu'ils t'aient mis dans cet état. Mais je peux te garantir qu'ils ne nous ennueront plus avant mardi.

Parfait. Mais ensuite ? Le cauchemar ne ferait que recommencer. Même si elle s'était débarrassée de l'organisation du mariage, elle était certaine qu'elle en entendrait encore parler. Et cela n'arrangerait en rien le ressentiment que sa famille avait à l'égard d'Eric.

Chassant ces mauvaises pensées, elle demanda :

— Comment ça s'est passé avec Marc, au bar ?

— Mieux qu'à votre table.

— Ce n'est pas une grande performance.

— Non, mais je pense que nous avons fait un petit pas en avant. Je n'en suis pas sûr. Il n'est pas facile à cerner.

— Non, et encore moins ces derniers mois. Je pense que quelque chose l'ennuie.

— Outre nos fiançailles ?

— Oui, mais il n'en parle pas. Ce qui me laisse penser qu'il pense à une femme.

— Dans ce cas, il devrait réfléchir au dicton « on récolte ce que l'on sème ». Si la famille de cette femme habite à Marble Falls et le prend aussitôt en grippe, cela lui servira de leçon. Mais j'ai mes propres problèmes, je n'ai pas besoin de m'inquiéter des siens.

Eric la contempla d'un air grave et la scruta avec insistance.

— Tu pensais vraiment ce que tu as dit ? Qu'il était possible que tu ne te présentes pas à l'église ? Ou bien as-tu parlé sous le coup de la colère ?

Elle brûlait de lui dire « non », mais elle se retint juste à temps. La question était beaucoup trop importante pour lui servir une réponse rassurante. N'étaient-ils pas venus ici justement pour ça, pour parler de leur relation ?

Voyant son hésitation, il tiqua.

— C'est le plus éloquent silence que j'aie entendu, dit-il enfin.

— Eric... je...

Elle s'interrompit en le voyant se lever. Puis il se tourna vers elle et se couvrit le visage avec les mains.

— Tu as changé d'avis.

Ce n'était pas une question. C'était une affirmation lancée d'une voix rauque et vive qui semblait lui déchirer la gorge.

Jessica se leva et prit le visage d'Eric entre ses mains.

— Pas en ce qui concerne mes sentiments pour toi.

— Mais à propos du mariage.

— Non, mais...

Elle poussa un long soupir et baissa les mains.

— Je suis vraiment épuisée, Eric. Sais-tu combien de fois nous nous sommes disputés pendant les six premiers mois avant de nous fiancer ?

Il réfléchit quelques secondes.

— Non. Hormis quelques accrochages à propos du travail, je ne m'en rappelle aucune.

— Nous en avons eu deux, qui n'étaient rien d'autre que de stupides malentendus, vite réglés et vite oubliés. Le reste du temps... c'était magique.

Oui, ils avaient passé des soirées romantiques à parler et à rire, qui se finissaient par des nuits voluptueuses et sensuelles de découverte et d'exploration. Ils avaient fait du patin à glace et des

promenades dans la neige, puis des randonnées au printemps avant de partager des soirées plus tranquilles chez eux. L'été, ils étaient allés pique-niquer. Puis Eric l'avait demandée en mariage et ce fut le début de cette situation.

— Depuis nos fiançailles, j'ai perdu le compte de nos disputes, continua-t-elle d'une voix calme. J'ai l'impression de passer mon temps à me battre. Quand ce n'est pas avec ma mère, c'est avec mes frères, ou avec toi. J'aime vivre en paix. J'aime le calme. Gérer le Hayden's est suffisamment stressant. Ma vie personnelle ne peut pas être remplie de querelles incessantes. Je ne suis pas défaitiste mais je suis fatiguée de me battre.

Eric porta la main de Jessica à ses lèvres et déposa un baiser rapide mais insistant sur sa paume.

— Arrêtons de nous battre, alors.

— Si l'on se base sur les quatre derniers mois, plus misérables les uns que les autres, c'est plus facile à dire qu'à faire.

— Non, tu te trompes. Nous avons juste besoin d'arrêter de nous disputer entre nous. Et, si nous devons lutter, faisons-le ensemble. Nos familles sont la cause de ces tensions. Elles ne pourront pas nous atteindre si nous ne les laissons pas faire.

— Nous avons déjà débattu de ces grandes théories. Mais, comme ces quatre derniers mois nous l'ont prouvé, il est difficile d'ignorer nos familles. Surtout si l'on travaille ensemble. Et que l'on habite à deux pas les uns des autres. Et qu'elles se présentent au beau milieu de notre week-end en amoureux.

— C'est difficile, en effet. Mais pas impossible. Ils sont tous partis, maintenant.

Eric saisit son autre main et la pressa contre son torse.

— Je t'aime tellement, Jess. Rien... rien n'est plus important à mes yeux que toi. Tu le sais... n'est-ce pas ?

Jessica cligna les yeux pour chasser les larmes qui lui brûlaient les paupières et hocha la tête.

— Je suis simplement tellement déçue.

— De moi ?

Elle secoua la tête.

— Non, de toute cette situation. De la tournure désastreuse qu'elle a prise. J'ai toujours imaginé un scénario heureux, avec de grands repas de familles, des vacances, des barbecues. Au lieu de cela, nous vivons un malheureux désastre.

— Tant que ce désastre ne nous concerne pas directement, c'est tout ce qui importe, Jess. Ta mère et Kelley n'auront qu'à se battre entre elles. Après le mariage, tout rentrera dans l'ordre.

— C'est ce que je me dis tout le temps.

— Parfait.

— Mais je ne suis pas sûre de pouvoir supporter la situation deux mois de plus. Du moins, pas sans quelques gouttes de morphine.

Il sourit mais une lueur d'inquiétude planait toujours dans son regard.

— Nous avons quelques jours devant nous, sans pression, sans disputes. Sans nous inquiéter de rien d'autre que de nous.

Il effleura ses lèvres d'un baiser à deux reprises, très doucement, et sa lassitude s'estompa, remplacée par un désir aussi soudain que violent. Jessica avait besoin de sentir Eric. De se réapproprier la magie qu'il y avait entre eux. De redécouvrir combien ils étaient bien ensemble. De se rappeler ce qu'ils risquaient de perdre s'ils ne se montraient pas prudents. De tout oublier pour se laisser emporter par les sensations.

— Rien à part nous, ça me va, murmura-t-elle contre ses lèvres.

Elle laissa glisser les mains le long de ses épaules et les enroula autour de sa nuque.

Eric la transperça du regard.

— Tu m'aimes ?

Elle eut honte de l'incertitude qu'elle lut dans ses beaux yeux et elle se demanda avec douleur comment il pouvait lui poser la question. Comment elle avait pu le faire douter de ses sentiments. Car, même si elle détestait cette situation, elle était sûre de l'aimer. Et elle avait peur de voir leur relation s'effondrer.

Une violente bouffée d'amour la submergea, associée à un besoin presque désespéré de le rassurer. Elle ne voulait pas seulement lui dire qu'elle l'aimait, mais aussi lui montrer l'étendue de son amour et de son désir pour lui. Maintenant.

Se hissant sur la pointe des pieds, elle se pressa contre lui et l'attira vers lui pour l'embrasser.

— Oui, je t'aime, Dieu sait que je t'aime. Tellement...

Il l'interrompit par un baiser profond et passionné qui lui coupa le souffle.

— Je t'aime tellement, répéta-t-elle en parsemant son visage de baisers avant de lui mordiller le lobe de l'oreille.

— Et tu m'as manqué, ajouta-t-elle. Cela fait si longtemps...

— Si longtemps, approuva-t-il en glissant les doigts dans les cheveux de Jessica. Beaucoup trop longtemps.

Elle glissa les mains sous son pull et caressa son dos.

— Tu essaies de me séduire ? demanda-t-il en grognant.

— Oui, répondit-elle en se frottant contre lui. Et ça marche ?

— Tout à fait.

Eric plongea ses yeux dans ceux de Jess et son corps se raidit en croisant la flamme qui brillait au fond de ses prunelles d'un brun intense. Elle n'avait pas beaucoup d'efforts à fournir pour le séduire : elle pouvait le faire d'un simple regard. D'une simple caresse. D'un simple mot. D'un simple sourire.

Un désir impérieux s'empara de lui, et une envie irrépressible de prendre Jessica dans ses bras et de passer ces quelques jours à lui faire oublier tous ces mois et ces heures de stress mobilisa tout son être. Il ne voulait qu'une seule chose : se perdre en elle.

Même s'il vivait pendant cent ans, il n'oublierait jamais la première fois qu'ils avaient fait l'amour. C'était un soir après le dîner. Ils étaient d'abord allés au cinéma avant d'aller chez lui. Un vent froid de mars soufflait dehors et formait un contraste saisissant avec leur désir brûlant qui le consumait. Aucune femme ne lui avait jamais fait un tel effet. N'avait éveillé en lui un mélange aussi complexe d'émotions, le laissant à la fois plus vulnérable et plus fort que jamais. Une nuit avec elle lui avait fait oublier toutes ces aventures passées. Il avait alors eu la certitude qu'il ne désirerait plus jamais toucher une autre femme de sa vie.

En la regardant maintenant, il fut envahi par une puissante vague de tendresse. Cette femme signifiait tout pour lui. Et il avait besoin de le lui montrer, de lui rappeler à quel point ils étaient faits l'un pour l'autre. A quel point ils s'appartenaient mutuellement.

— Jess.

Sa voix rauque contenait tout l'amour et le désir qu'elle lui inspirait. Dès que leurs lèvres se touchèrent, il perdit la tête. Sa bouche se mêla à la sienne dans un long et profond baiser qui catalysait à lui seul toutes ses envies de se perdre en elle. Sans cesser de l'embrasser, il l'entraîna avec lui près du lit. Les jambes de Jessica touchèrent bientôt le matelas pendant que sa bouche traçait un chemin brûlant le long de son cou. Sa peau avait un goût délicieux. Un mélange chaud d'épices et de vanille qui ne faisait qu'attiser encore plus son désir. Il n'avait jamais rien éprouvé de tel avec aucune autre femme. La première fois qu'il l'avait touchée, elle l'avait laissé frémissant et pantelant.

Eric s'arrêta de l'embrasser uniquement pour ôter son pull. Jessica ne portait pas de soutien-gorge, et la vue de ses seins ronds et de leurs pointes roses et dressées lui arracha un grognement.

Il embrassa de nouveau ses lèvres pleines puis descendit le long de son cou et de ses frêles épaules. Pendant ce temps, ses mains s'attelaient à défaire les boutons de son jean. Il lécha et aspira langoureusement son mamelon gonflé de désir tout en passant une main sur la douce courbe de ses fesses. Jessica gémit et se cambra dans le but de mieux s'offrir à lui. Eric répondit aussitôt à l'invitation. Tandis que ses lèvres et sa langue attisaient ses seins, il finit de la déshabiller. Puis il

parsema son buste de baisers brûlants avant de s'agenouiller devant elle. Son long corps voluptueux s'offrit à son regard tandis que les prunelles de Jessica brillaient d'excitation.

Eric tendit les mains vers ses seins fermes pour les caresser de nouveau. Elle gémit en enfouissant les doigts dans ses cheveux. Puis il pressa son visage sur son ventre et traça les contours de son nombril du bout de la langue. Le souffle court, il sentait les effluves de désir de Jessica embraser ses sens et lui donner le vertige. Il saisit ses hanches et la coucha au bord du lit.

Puis, d'un geste presque solennel, il écarta largement ses cuisses, avide de se délecter du spectacle de son sexe luisant. Il passa ensuite les cuisses de Jessica par-dessus ses épaules avant de lécher lentement ses plis humides et intimes.

— Eric...

Jessica murmura son prénom en soupirant de bonheur, puis gémit lorsqu'il introduisit deux doigts dans son intimité. Lentement, il la caressa pendant que ses lèvres et sa langue la léchaient et l'aspiraient pour son plus grand plaisir.

De sa main libre, il saisit la pointe de son sein pour la faire rouler entre ses doigts, passant de l'un à l'autre. Jessica souleva les hanches et se tordit sous lui, haletante de plaisir. Il sentit son corps se tendre, son excitation s'intensifier, jusqu'à ce qu'elle pousse un cri aigu. Alors que son corps frémissait encore, il introduisit un troisième doigt et aspira dans sa bouche son petit bouton si sensible. Elle retint de nouveau son souffle et se cambra, tandis qu'un nouvel orgasme l'emportait.

Cette fois, lorsque ses tremblements s'apaisèrent, il remonta le long de son corps. Puis il se mit à genoux pour ôter sa chemise.

— C'est mon tour, maintenant, déclara-t-elle, les joues roses et le regard brillant. Mets-toi debout.

Il suivit son regard et vit qu'elle se léchait les lèvres, geste qui n'était pas fait pour apaiser son désir.

Eric obéit et Jessica se leva pour lui faire face. Puis elle fit passer son pull par-dessus sa tête et l'aida à se débarrasser de son pantalon. Un désir profond s'était emparé de lui depuis qu'il avait compris qu'elle ressentait le même besoin impérieux que lui.

Jessica fit ensuite glisser son boxer le long de ses hanches, libérant ainsi son sexe dur et bandé. Son soupir de soulagement se mua en un long gémissement lorsqu'elle s'accroupit devant lui pour le prendre tout entier dans sa bouche. Sans préliminaires, sans caresses, de façon aussi soudaine qu'inattendue.

Un aiguillon ardent de plaisir le traversa tout entier. Baissant les yeux, il grogna en se délectant du spectacle érotique des lèvres de Jessica qui glissaient le long de son sexe. Elle enroulait sa langue autour de lui en gémissant de plaisir, pendant que ses mains habiles s'égarèrent partout. Entre ses cuisses. Sur ses fesses. Le long de ses jambes et de ses hanches. Il glissa ses doigts dans la masse de ses boucles brillantes et désordonnées. Bientôt, Jessica se concentra sur la partie la plus sensible de son sexe, et la stimulation soyeuse de sa langue associée à ses caresses expertes l'amena rapidement au point de non-retour.

— Je ne vais pas tenir très longtemps si tu continues comme ça, dit-il, pantelant.

Mais au lieu de s'arrêter, elle émit un faible son approbateur et continua de plus belle. Eric ferma les yeux, frémissant au rythme de son lent et long va-et-vient, jusqu'à en perdre la tête. Par sa force de volonté, il se retint le plus longtemps possible, mais chacune des aspirations érotiques de Jessica, chaque caresse de sa langue, le conduisait plus près du gouffre. Lorsqu'il ne tint plus, il comprit qu'il voulait qu'elle jouisse avec lui. Qu'il voulait la sentir contre lui.

Il l'aida doucement à se relever et la prit dans ses bras. Son regard plongé dans le sien, il

l'allongea sur le lit et se coucha entre ses cuisses ouvertes. Doucement, il fit glisser son sexe entre ses plis soyeux et humides avant de la pénétrer d'un seul coup de reins. La chaleur de son corps l'étreignit comme un étau et lui arracha un grognement.

Eric serra les dents sous l'intensité du plaisir, puis se retira presque entièrement avant de plonger de nouveau en elle en frottant lentement ses hanches contre les siennes. Son sexe étroit lui arracha des frissons et chaque mouvement déclenchait des vagues de plaisir jusqu'au bout de ses extrémités. Puis son rythme plus rapide, plus profond, l'amena au bord de l'explosion. Jess enroula ses jambes autour de sa taille pour le pousser plus loin en elle. Elle enfonça ses doigts dans ses épaules tendues pour mieux aller à sa rencontre. Et, lorsqu'elle s'arc-bouta sous lui, il enfouit son visage dans son cou et s'abandonna à son plaisir en gémissant.

Lorsque son pouls reprit un rythme normal, il l'embrassa sous l'oreille puis leva la tête. Jessica cligna lentement les yeux et Eric croisa le plus beau regard qu'il ait vu. Et, comme chaque fois, il en retomba amoureux.

— C'est comme ça que ça devrait toujours être entre nous.

— Oui, répondit-elle en lui caressant la nuque.

Sa caresse déclencha une série de frissons dans son dos.

— Je me sens tellement mieux, ajouta-t-elle.

— Moi aussi, grâce à toi.

— Tu sais, j'avais une dette envers toi, dit-elle avec un sourire en coin.

— Considère qu'elle est réglée.

— C'est bon à savoir. Mais, si l'on compte les points, je suis toujours en avance de trois orgasmes par rapport à toi. Ce qui veut dire que je t'en dois deux.

— Ça me va.

Elle lui lança un regard faussement sévère.

— A ce rythme, je ne remonterai jamais le score. Tu vas devoir te tenir tranquille et me laisser payer mes dettes.

— Non, impossible, dit-il en laissant courir ses doigts sur ses seins avant de caresser leurs pointes soyeuses. Ces trente-deux jours sans toi ont failli me tuer. Je ne veux plus jamais vivre ça. En plus, c'est beaucoup trop agréable de te caresser. Même si je pars animé de bonnes intentions, je suis certain de ne pas m'y tenir.

— Hm. Il va falloir y remédier et je tiens la solution.

— Ah oui ? Laquelle ?

— C'est une surprise. Qui va avec une autre surprise que je te réserve.

— Parfait. Parce que moi aussi, j'ai une surprise pour toi. Qui s'accompagne d'une bouteille de champagne et d'un pique-nique au coin du feu.

Elle lui pinça légèrement les fesses et roula de grands yeux.

— En voilà, une façon de gâcher ma surprise.

Il sourit en croisant son regard brillant de malice et elle lui sourit en retour. Les fossettes qu'il aimait tant creusèrent ses joues. Voilà comment il aimait la voir. Rieuse. Heureuse. Détendue. Les yeux pleins d'amour et d'espièglerie. Et non le visage couvert de larmes, les yeux mouillés, l'air triste, inquiet et abattu, comme il l'avait trouvée lorsqu'il était entré dans leur chambre. La voir ainsi lui transperçait le cœur et, à l'avenir, il ferait tout son possible pour que cela n'arrive plus.

Après avoir embrassé chacune de ses fossettes, il se leva et lui tendit la main.

— Pourquoi ne pas aller prendre une douche pendant que j'allume la cheminée ? Je te rejoins dans une minute. Pour t'aider à te laver le dos.

— Juste le dos ?

— Pour commencer.

— Tu essaies de me faire dire oui.

— Tout à fait. Et ça marche ?

— Tout à fait.

Ils échangèrent un rapide baiser puis il la suivit du regard tandis qu'elle se dirigeait vers la salle de bains. Cette femme avait sans aucun doute la démarche la plus incroyablement sexy qu'il ait vue. Si la médaille olympique du plus merveilleux fessier avait existé, elle aurait été décernée à Jessica.

Eric, qui se sentait enfin beaucoup plus détendu que ces dernières semaines, alluma rapidement le feu et sortit de son sac tout ce qu'il avait prévu pour le pique-nique : une couverture qu'il étendit près de la cheminée, une bouteille de champagne qu'il plongea dans un seau à glace, plus un assortiment de friandises qu'il avait ramené du restaurant. Satisfait du résultat, il partit pour la salle de bains où Jessica fredonnait sous la douche. Elle chantait faux, mais il ne l'en aimait que plus, songea-t-il le sourire aux lèvres. C'était lui qui chanterait des berceuses à leurs enfants. Il aimait la taquiner à ce sujet.

Les enfants... Ils représentaient un point lumineux dans leur avenir, chose qu'il n'avait jamais été capable de voir clairement avec d'autres femmes. Mais, en contemplant Jess, il se projetait dans le futur. Une fois mariés, ils avaient prévu de fonder une famille. Et d'avoir deux, peut-être même trois enfants. Elle ferait une mère formidable.

Elle poussa une note particulièrement fausse et un bruit entre le grognement et le rire s'échappa de ses lèvres. Il fallait qu'il intervienne vite avant que les occupants des chalets voisins appellent la réception de l'hôtel pour se plaindre.

Il savait justement comment la distraire.

Tout sourire, il s'apprêtait à ouvrir la porte de la salle de bains quand son téléphone sonna. Il fronça les sourcils en regardant l'appareil et se morigéna de ne pas avoir fait renvoyer tous les appels vers sa boîte vocale. S'il s'agissait d'une autre personne que Helen ou Roland Krause qui appelait pour savoir s'il ne leur manquait rien, il risquait de se mettre sérieusement en colère. Car il ne pouvait pas s'agir de l'une de ses sœurs ou d'un membre de la famille de Jess. Il décrocha brutalement à la troisième sonnerie.

— Allô ?

— Eric, c'est Kelley. Je voulais te dire que...

— Je t'arrête tout de suite. Quelqu'un est blessé ?

— Non, mais...

— Quelqu'un est à l'hôpital ?

— Non.

— Dans ce cas, je ne veux pas...

— C'est justement pour cela que je t'appelle, Eric. Personne n'est en route pour nulle part. La tempête est trop violente et il est devenu trop risqué de prendre la route. L'aéroport a annulé tous ses vols et les routes secondaires sont fermées. Il y a également eu un carambolage sur l'autoroute.

Kelley émit un petit reniflement d'impatience avant de poursuivre.

— La mauvaise nouvelle, c'est que je suis bloquée ici. A l'hôtel de l'Heureux Mariage. Génial. Je viens de retenir une chambre et elle se trouve à deux pas de la tienne. Et, avant que tu puisses te plaindre, sache que cette idée ne m'enchante pas plus que toi. Si l'on en croit le bulletin météo, je risque de rester ici toute la journée de demain, et peut-être même jusqu'à lundi.

— Tu as d'autres bonnes nouvelles ?

— Non. En fait, elles sont pires. Au cas où tu ne l'aurais pas encore compris, cela veut dire aussi que Carol et Marc sont également coincés ici.

Eric prit une profonde inspiration. Bon sang ! Leur petit week-end romantique en tête à tête était très mal parti.

— Tu as raison. C'est pire que ce que je croyais.

— Et, cerise sur le gâteau, je viens de dépenser cinquante dollars dans la boutique de l'hôtel en produits de première nécessité.

— Lesquels ? Ta chambre devrait contenir tout le nécessaire pour la toilette.

— Du chocolat. Des barres chocolatées, des truffes, des bretzels, du caramel et des brownies faits maison. S'il y a des moments où le chocolat est nécessaire, c'est bien celui-ci.

— Je croyais que le chocolat était ta façon de soigner tes peines de cœur ?

Quelques secondes de silence suivirent sa réponse. Puis Kelley émit un rire qui sonnait faux.

— Les peines de cœur, et les problèmes de mariage, de famille : le chocolat résout tout. Qu'importe : je voulais juste que tu saches que je suis là. Je vais essayer de ne pas te croiser mais, puisque nous avons tellement de choses à régler et que je suis bloquée ici, ça risque d'être difficile.

— Je t'invite à ne pas prendre ce risque. Colle-toi du sparadrap sur la bouche si c'est trop dur. Je t'aime beaucoup, grande sœur, mais je ne veux vraiment rien savoir de toi ce week-end.

— Je sais. Je t'aime aussi. La plupart du temps. Je vais faire passer mon envie de chocolat et ne pas céder à l'envie de t'appeler.

Puis elle ajouta d'une voix plus douce :

— Je sais que je peux être parfois...

— Envahissante ? répondit-il sur le ton de la plaisanterie.

Elle rit.

— Oui, parfois. Mais, crois-moi ou non, je ne veux que ton bonheur. Et celui de Jessica, aussi.

— Je sais.

— Je te l'ai déjà dit mais je suis navrée que Jessica se soit fâchée. Et je pense que c'est surtout à cause de Carol, mais qu'importe. Si tu me trouves envahissante et autoritaire, à côté de cette femme, je suis une débutante.

Elle ajouta d'une voix plus hésitante :

— En parlant de personne autoritaire... comment ça s'est passé avec Marc ?

— Je pense que le qualificatif qui lui convient le mieux est « surprotecteur ». Le fait qu'il soit séparé de ses frères était très... instructif. Je pense même qu'il peut être humain.

— Oh ? Serais-tu en train de me dire que tu l'aimes bien ?

— Le mot est sans doute un peu fort, mais je pense que c'est un garçon honnête, travailleur, soucieux de sa famille. Apparemment, il fait fausse route en ce qui me concerne mais, même si ça m'agace, il le fait par amour pour sa sœur. Et, étant moi-même ton frère, je peux le comprendre. Je ne suis pas d'accord avec lui, mais notre conversation m'a laissé entrevoir quelques améliorations dans nos relations.

— Je comprends. C'est... très intéressant.

— Tu vas bien ? Tu as une voix bizarre.

— Non, je vais très bien.

— Parfait. Je raccroche. Inutile de m'appeler, c'est nous qui le ferons.

— Des mots en l'air. Je vais essayer de m'en contenter. Mais attention : Carol et Marc ne seront pas aussi arrangeants. Il vaut mieux que tu verrouilles ta porte et que tu décroches ton téléphone.

— Merci du conseil. Au revoir.

Il raccrocha puis éteignit la sonnerie de son téléphone. Mais, avec sa sœur à quelques pas et sa belle-famille toute proche, il n'était pas certain que ce geste lui serait d'une grande aide. A noter : leur prochain week-end romantique en tête à tête se ferait très loin de leur famille. Et de préférence dans un pays sans neige.

Miami lui paraissait une destination judicieuse. Mais ces bonnes résolutions ne lui servaient plus à rien maintenant. Bon sang. Ils étaient coincés avec leurs belles-familles. La situation pouvait-elle être pire ?

Dès que la question s'imposa à son esprit, il la chassa d'un haussement d'épaules.

— Inutile de défier le sort, murmura-t-il en se dirigeant vers la porte d'entrée pour s'assurer qu'elle était fermée.

Il se demanda s'il devait informer Jess des dernières nouvelles, puis il décida qu'il était préférable de ne rien lui dire, sauf si la situation l'exigeait. Si sa mère venait tambouriner à leur porte, par exemple. Il avait des milliers d'autres sujets de conversation pour elle.

Il était temps de penser à leur couple et à ces myriades de choses à faire avec elle, songea-t-il en se dirigeant de nouveau vers la salle de bains.

— Le score est désormais de cinq à deux.

Enveloppée dans un peignoir en éponge blanc fourni par l'hôtel, Jessica s'assit sur la couverture étendue devant le feu et contempla Eric. Il posa la tête sur ses genoux. Vêtu lui aussi d'un peignoir, qui dévoilait des parties de son large torse et de ses jambes musclées, il paraissait comblé, sexy, et affichait un air plus que suffisant.

— En effet, acquiesça-t-il.

— Ce qui fait que je t'en dois trois.

— Oui.

— Tu n'as pas l'air mécontent.

— Non.

— Eh bien, tu n'es pas loquace.

Il passa une main autour de son cou et attira Jessica vers lui pour l'embrasser langoureusement.

— C'est ta faute. Tu me laisses sans voix.

— A ce rythme, je te serai redevable pour les soixante-quinze années à venir.

— Je ne suis pas près de me débarrasser de toi.

Il soupira exagérément.

— Je vais essayer de me montrer courageux, continua-t-il, et de ne pas trop me plaindre.

— Parfait, parce que personne n'aime les geignards.

Jessica saisit du raisin dans le plat posé sur les couvertures et fit lentement glisser un grain sur les lèvres d'Eric. Les yeux brillants, il saisit son poignet, et prit le fruit et deux de ses doigts dans sa bouche. Elle les retira lentement.

— Hm, dit-il avec un air d'extase.

Puis il prit du raisin et le lui tendit. Elle l'imita en saisissant son poignet et lécha lentement un grain et ses deux doigts sur lesquels elle passa la langue. Puis elle l'aspira très fort.

Les yeux d'Eric se troublèrent.

— Si tu continues à faire ça, dit-il d'une voix rauque, en un rien de temps, tu ne m'en devras plus que deux.

Elle retira d'un geste langoureux ses doigts. Puis elle mâcha lentement son grain de raisin.

— Mais je suis prête à payer complètement ma dette, répondit-elle en glissant une main dans l'encolure du peignoir d'Eric.

Elle caressa lentement son torse et titilla ses tétons.

— J'ai des projets pour toi.

— La surprise dont tu m’as parlé ?

Elle tendit sa main libre vers sa flûte de champagne.

— En effet.

— Si elle a quelque chose à voir avec ces merveilleuses caresses sur mon torse, je suis certain de l’aimer, dit-il d’une voix à moitié endormie.

Elle baissa les yeux vers lui et s’aperçut que ses paupières étaient closes.

— Eh ! Tu ne vas pas t’endormir, j’espère ?

Il ouvrit un œil paresseux.

— Hm... non.

— Pourtant, on dirait que tu somnoles.

— C’est ta faute, mon cœur. Entre nos ébats, la douche chaude, la nourriture, le vin et tes caresses, tu ne peux t’en prendre qu’à toi-même.

— Je vais donc devoir te réveiller, conclut-elle.

— Ça ne sera pas très difficile. Ton contact me fait l’effet d’une fusée.

— Parfait. Je pense que ma surprise va vraiment te faire monter en orbite.

Il ouvrit un deuxième œil.

— Je suis tout ouïe.

Elle souleva la tête d’Eric, se dégagea et se leva.

— Debout, paresseux, ordonna-t-elle en lui tendant les mains pour l’aider.

Une fois sur pied, il la tira vivement vers lui.

— T’a-t-on déjà dit que tu étais très autoritaire ? demanda-t-il en enfouissant son visage dans son cou.

— Tout le temps. Et je traite ces gens-là très durement.

Il poussa son bas-ventre vers le sien.

— Tu n’aurais pas des penchants pervers ?

— Hm. On dirait que tu es vraiment en train de te réveiller.

— Encore une fois, c’est toi la responsable.

Elle rit en se dégageant de son étreinte. Puis elle désigna la chaise d’un signe de tête.

— Tout ce que je te demande, c’est de t’asseoir à côté du feu et de te détendre. Je reviens tout de suite.

— M’asseoir, ce n’est pas un problème, mais me détendre ?

Il contempla la bosse de son sexe qui tendait son peignoir.

— Impossible quand tu es près de moi, ajouta-t-il.

— Ne t’inquiète pas, dit-elle en lui envoyant un baiser du bout des doigts. Je vais m’occuper de toi.

— Ce sont les six mots que je préfère.

Il fit semblant de vouloir l’attraper mais Jessica l’esquiva en riant. Puis elle alla fouiller dans son sac de voyage et se dirigea vers la salle de bains pour se préparer pour la surprise qu’elle réservait à Eric. Dès qu’elle fut prête, elle s’observa dans le miroir. Le soutien-gorge pigeonnant en dentelle noir lui faisait un superbe décolleté et le demi-bonnet dévoilait subtilement la pointe de ses seins. Le shorty assorti était évocateur à souhait. Jessica jugea sa tenue parfaite.

Du moins l’espérait-elle car elle n’avait jamais rien fait de tel auparavant. Mais aucun autre homme n’avait si pleinement possédé son cœur et son âme. Sa rencontre avec Eric lui avait fait comprendre qu’elle avait toujours préservé une partie d’elle-même dans ses précédentes relations. Mais pas avec Eric. Ils s’entendaient si bien à tous les niveaux. Leurs personnalités et leurs objectifs

concordaient à la perfection, comme les lettres d'un problème de mots-croisés. Même les sujets sur lesquels ils n'étaient pas d'accord aboutissaient à des débats intéressants. Mais ils étaient d'accord sur toutes les choses importantes. En plus, Eric était l'homme le plus honnête qu'elle ait connu. Il la faisait rire. Et c'était un merveilleux amant.

L'ensemble était irrésistible.

Si seulement ces querelles familiales pouvaient se finir...

Jessica se ravisa très vite. Ce soir, ce week-end, elle ne voulait penser qu'à Eric et à elle. Et personne d'autre. Ils n'allaient se concentrer sur rien d'autre que sur eux et leur relation.

Après avoir enfilé ses vertigineuses sandales à talons, elle mit son peignoir et glissa son dernier accessoire dans la poche.

Ils pouvaient recommencer à compter les points.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, elle trouva Eric assis dans le fauteuil, une flûte de champagne à moitié vide dans la main. Avec ses cheveux ébouriffés, sa barbe naissante qui assombrissait ses joues et son peignoir à demi ouvert qui dévoilait les muscles de son torse, il était délicieusement sexy, plus que ce qui aurait dû être autorisé.

Jessica approcha de lui en balançant les hanches, ce qu'il ne manqua pas de remarquer. Son regard était brûlant lorsqu'elle se planta devant lui. Puis elle se pencha en avant et mit les deux mains sur ses avant-bras posés sur les accoudoirs du fauteuil.

— Prêt pour ta surprise ? dit-elle avec douceur avant de passer le bout de la langue sur sa lèvre inférieure.

— Tu veux me faire dire oui ?

— Tout à fait.

Elle lécha de nouveau sa lèvre.

— Et ça marche ? demanda-t-elle.

— Tout à fait.

Jessica se redressa, ôta le verre de la main d'Eric et le posa par terre. Puis elle glissa une main dans sa poche et sortit deux foulards de soie.

— Que vas-tu faire avec ça ? demanda-t-il avec une lueur d'intérêt dans le regard.

— Tu te souviens quand je t'ai demandé de te tenir tranquille et de me laisser payer mes dettes ? Eh bien, je veux m'assurer que tu ne vas pas m'empêcher de le faire.

Jessica noua le foulard à l'accoudoir du fauteuil.

— Tu vas m'attacher ?

— Si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Elle le dévora du regard avant de planter son regard dans le sien.

— Sauf si tu veux que je m'arrête ? demanda-t-elle.

— Seigneur, non. Mais tu dois savoir que je prendrai ma revanche.

Elle sourit.

— Il me tarde.

Puis elle finit d'attacher les mains d'Eric à l'accoudoir et recula de deux pas.

— Prêt ? demanda-t-elle d'un air provocant.

— Oh ! que oui. J'ai comme le sentiment que ça va me plaire.

Jessica défit lentement la ceinture de son peignoir avant de le faire glisser le long de ses épaules. Le regard brûlant d'Eric passa en revue ses longs cheveux, son soutien-gorge en dentelle et son shorty, ainsi que ses sandales à talons avant de remonter vers son visage.

— Oh oui, dit-il d'une voix rauque, ça me plaît beaucoup. Tu vas me faire un strip-tease ?

— Non, du lap dance.

Eric paraissait se consumer de l'intérieur.

— Tu as donc lu ma lettre au Père Noël ?

— Peut-être.

Jessica posa les mains sur ses genoux avant de remonter lentement ses paumes en caressant son corps.

— As-tu été un gentil ou un vilain garçon ?

— Un peu des deux...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'elle passa le bout de ses doigts sur la pointe dressée de ses seins.

Eric se racla la gorge.

— Heureusement que je suis attaché. Mais je ne suis pas certain que ces foulards de soie soient assez résistants.

— J'ai fait un double nœud.

Avec des gestes délibérément lents, elle écarta les jambes, se cambra et entreprit de se déhancher en dessinant des cercles avec son bassin. Puis elle s'accroupit doucement avant d'effectuer un mouvement montant et descendant. Sans quitter Eric des yeux, elle passa les mains dans ses cheveux. Le désir cru qui dansait dans ses yeux en disait long sur la qualité du spectacle.

— Où diable as-tu appris à bouger comme ça ? demanda-t-il, les yeux rivés sur les ondulations de ses hanches.

— J'ai acheté un DVD : *Le Lap Dancing pour les amoureux*.

— Tu veux dire que tu t'es entraînée ?

Elle lui offrit de nouveau un sourire hautain.

— Pendant des semaines.

— Des semaines ? Et j'ai raté les répétitions ? C'est injuste.

Jessica humidifia son index, heureuse de l'attention qu'Eric lui portait, avant de le passer langoureusement sur le bord de son soutien-gorge en dentelle. Elle fut récompensée par un profond grognement. Sans cesser d'onduler des hanches, elle se tourna de façon à lui offrir son dos. Les jambes bien droites, elle se pencha légèrement en avant et lui décocha un regard par-dessus l'épaule tout en caressant délicatement ses fesses. Le sexe d'Eric pointait sous son peignoir et Jessica fut surprise de trouver autant que lui ce petit jeu excitant. Le désir violent qui brillait dans son regard l'encourageait à savoir à quel point elle était capable de l'exciter. En songeant aux fruits de ses efforts qu'elle ne manquerait pas de récolter, elle sentit une onde de chaleur envahir son bas-ventre.

Elle continua de le torturer par ses mouvements délibérément lents puis elle écarta plus largement les cuisses avant de se pencher encore plus en avant, jusqu'à ce que son fessier pointe directement vers lui. Puis elle tapota élégamment ses fesses et lui envoya un baiser aguichant.

— Viens ici, grommela-t-il.

— Oh, non. A vouloir prendre des raccourcis, on passe à côté de l'essentiel.

— Oui, mais il se peut que j'explose avant d'arriver à destination.

— Tu n'aimes pas mon spectacle ? susurra-t-elle en répétant paresseusement son dernier mouvement.

— Tu plaisantes ? Je suis tellement excité que je me sens incapable de marcher.

— Oui, en effet, tu m'as l'air plutôt... tendu.

Eric tira sur ses liens et souleva le bassin. Son peignoir s'écarta, révélant une magnifique érection.

— Aucun doute là-dessus.

Jessica le contempla longuement et un désir violent se répandit comme de la lave en fusion dans ses veines.

— Ecarte tes cuisses, murmura-t-elle.

Le regard trouble, il obtempéra. Elle se redressa et, sans cesser d'onduler, elle recula jusqu'à ce que ses jambes heurtent le bord du fauteuil. Le dos droit, elle plia les genoux, posa les mains sur ses cuisses puis se baissa jusqu'à ce que le sexe dressé d'Eric se loge entre ses fesses. Elle amorça ensuite un lent mouvement du bassin.

— Jess... dit-il d'une voix hachée.

Elle sentit ses muscles tendus et sa respiration saccadée caresser l'arrière de sa nuque. Puis il se pencha vers elle et pressa ses lèvres brûlantes contre sa peau.

— Tu me rends fou, souffla-t-il.

Des frissons coururent dans le dos de Jessica sous l'effet des baisers d'Eric. Elle modifia le mouvement de ses hanches pour imprimer un lent va-et-vient qui leur arracha à tous les deux un grognement de plaisir.

— Que tu es chaude, murmura-t-il dans son cou. Et... humide. Tu es aussi excitée que moi, on dirait.

— Voyons si nous pouvons l'être plus.

— Un peu plus et je me consume sur place.

— Dans ce cas, tu rateras la meilleure partie du spectacle.

Il lui mordilla l'épaule.

— Je ne raterai ça pour rien au monde. Continue, mon cœur. Mais, si je m'embrase, ce sera ta faute.

— C'est noté.

Jessica se redressa en balançant ses hanches puis se tourna vers lui. Le désir qui brillait dans les yeux d'Eric attisa le sien. Il avait les poings serrés, son souffle était court, ses muscles, raides d'impatience pour ce qui allait suivre. L'avoir si complètement à sa merci et le voir si profondément affecté lui donnaient un sentiment de puissance.

Elle se pencha alors vers lui, les bras posés de part et d'autre de sa tête, puis frotta ses seins gonflés sur son visage.

Il aspira sa chair entre deux halètements. Jessica posa un genou entre ses jambes et traça lentement les contours de son oreille du bout de la langue. Eric enfouit ses lèvres dans le creux de son épaule et inspira profondément.

— Tu sens si bon, Jessica. Et tes caresses sont si douces.

Il lécha la pointe rose de son sein et Jessica sentit une onde de chaleur envahir son bas-ventre.

— Tu as si bon goût, ajouta-t-il.

Elle continua de le titiller, de frotter ses seins sur son visage, de lui mordiller le lobe de l'oreille, de passer la langue sur sa lèvre inférieure avant de l'aspirer doucement dans sa bouche. Pendant ce temps, son genou exerçait une douce pression rotative à la base de son érection. La respiration d'Eric s'accéléra. Il décolla les hanches pour mieux se frotter contre son genou.

— Je suis vraiment très près de rendre les armes, dit-il.

Elle recula lentement, le souffle aussi court que le sien. Sans quitter des yeux son regard ardent, elle défit le peignoir d'Eric et l'ouvrit en grand. Un désir encore plus grand s'empara d'elle en voyant son ventre musclé et son sexe fièrement dressé devant elle qui perlait. D'un doigt, elle caressa la peau fine et sensible de son membre viril. Eric renversa la tête en arrière et la contempla à travers

ses paupières mi-closes. Puis il roula les hanches pour augmenter son plaisir.

Jessica se dégagea aussitôt, se forçant à bouger aussi lentement et langoureusement que possible. Passant les mains derrière son dos, elle défit son soutien-gorge, puis le fit tomber au sol. Elle prit ensuite ses seins à pleines mains pour les offrir à son regard trouble. Puis elle caressa leurs pointes avant de faire glisser ses paumes le long de sa gorge. Enfin, elle écarta le tissu de son shorty et laissa ses mains et ses doigts s'y égarer.

Eric poussa un grognement presque animal. Il écarta encore plus largement les cuisses et poussa son bassin lentement vers le haut. Jessica sentit aussitôt son ventre se contracter.

— Détache-moi, implora-t-il d'une voix rauque.

Elle secoua la tête en le regardant calmement puis se pencha vers lui pour saisir ses épaules tendues. Précautionneusement, elle posa ses genoux de part et d'autre de ses cuisses. Aussitôt, il s'avança pour saisir dans sa bouche un téton. Jessica poussa un petit cri de surprise et frémit en sentant sa langue chaude et humide sur sa peau.

Incapable de le torturer plus longtemps, elle enroula les doigts autour de son membre dressé. Les effluves de désir et sa chaleur lui donnèrent le vertige. Elle se plaça au-dessus de son sexe puis, lentement, elle frotta l'extrémité douce comme du daim sur ses plis humides. Ce simple contact embrasa ses sens comme un baril de poudre. Elle ne pouvait plus attendre de le sentir en elle.

Saisissant ses épaules, elle s'empala lentement sur lui. De puissantes vagues de plaisir l'envahirent bientôt. Les gémissements d'Eric résonnèrent dans sa poitrine et il aspira plus fort la pointe rose de son sein. Jessica remonta lentement puis s'empala de nouveau.

— Eric... gémit-elle d'une voix presque inaudible. Tu es si...

Elle ne put terminer sa phrase. Il venait de projeter son bassin plus loin pour la pénétrer plus profondément.

— Tu es si chaude, murmura-t-il en embrassant son cou. Si humide. Ne t'arrête pas.

Elle obéit, le prenant en elle en de longs mouvements langoureux auxquels il répondait par des coups de reins impatients. Elle accéléra le rythme, éperdue de désir, chacun d'eux attendant avec délectation la prochaine vague qui les amènerait au paroxysme du plaisir. Elle jouit la première et explosa dans un cri tandis que son corps était pris de spasmes d'extase. Eric s'arc-bouta et, avec un grognement rauque, il explosa à son tour. Pantelante, le corps encore secoué de soubresauts de plaisir, elle s'effondra contre lui comme une poupée de chiffon et posa la tête contre son épaule.

— Je te détacherai dès que je serai capable de bouger, dit-elle d'une voix hachée.

— Ne t'inquiète pas, je suis incapable de bouger un seul muscle, répondit-il, haletant. Heureusement que mon cœur est solide. Tu aurais pu me tuer.

Il tourna la tête vers elle et embrassa son front couvert de minuscules gouttes de sueur.

— Je n'ai pas l'impression que tu t'en plains.

Le souffle chaud d'Eric caressa ses cheveux.

— Il ne manquerait plus que cela. C'est le plus beau cadeau de Noël que l'on m'ait jamais fait.

Jessica trouva la force de lever la tête et croisa son regard lourd.

— Je suis heureuse que tu aies aimé ma surprise.

— « Aimé » est un peu faible.

— Cela veut-il dire que j'ai payé ma dette ?

— Complètement. Je pense même que c'est moi qui te suis redevable, maintenant.

Elle enroula les bras autour de son cou et lui donna un baiser long et profond.

— Crois-tu que ce sera toujours aussi... magique entre nous ?

Les yeux d'Eric prirent une expression sévère.

— Oui, je le pense. Parce que je t'aime tout autant lorsque je suis habillé. Tu es la femme la plus incroyable que j'aie rencontrée, au lit et ailleurs. Partout. Tout le temps. Et c'est ce qui rend notre relation magique.

Une bouffée d'amour emporta Jessica et l'enveloppa comme une couverture moelleuse.

— Je pense que cela fait au moins une heure que je te montre mon amour.

— Ma chérie, avec cette performance, tu me l'as dit un millier de fois.

— Cela veut-il dire que ta dette envers moi a considérablement augmenté ?

Elle se pencha vers lui et lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Tu essaies de me faire dire oui.

— Tout à fait. Et ça marche ?

— Tout à fait.

Jessica planta son regard dans le sien. La profondeur de l'amour qu'elle y lut lui serra le cœur, qui lui avait appartenu dès le premier instant.

— Dire que nous avons encore trois jours devant nous, rien que nous deux ! C'est incroyable ! s'exclama-t-elle en passant les doigts dans ses épais cheveux. Sans interruptions, sans appels, sans notre famille et sans disputes. Juste toi et moi.

Le regard d'Eric vacilla légèrement, mais son hésitation s'évanouit si vite que Jessica décida de l'ignorer.

— Sans interruptions, répéta-t-il. Juste toi et moi.

— Oh ! mon Dieu ! Mais... c'est ma mère !

En entendant le murmure incrédule et horrifié de Jessica, émis une octave plus haut que sa voix habituelle, Eric suspendit son geste alors qu'il s'apprêtait à accrocher son manteau dans le hall de l'hôtel. Mince ! Cela ne présageait rien de bon pour le petit déjeuner détendu qu'il espérait.

Aussitôt, il se tourna et suivit le regard interloqué de Jessica, braqué vers le salon. Il sentit son estomac se retourner.

Carol était assise face à une table basse, le téléphone vissé à l'oreille. Une tasse de café fumante était posée devant elle. Bon sang ! Il était pourtant certain de ne croiser aucun des membres de leur famille de si bonne heure. Il était à peine 6 h 30 ! Kelley n'émergeait jamais avant 10 heures, sauf en cas d'urgence. Elle n'avait jamais été lève-tôt, ce qui expliquait pourquoi elle aimait son statut de travailleuse indépendante : elle pouvait organiser son emploi du temps comme elle l'entendait.

Eric était persuadé que Marc et Carol étaient aussi des lève-tard. La restauration était un métier où l'on ne se couchait pas de bonne heure, et la plupart de ses collaborateurs n'étaient jamais debout à l'aube. Eric non plus, mais la veille Jess et lui s'étaient endormis très tôt sans même dîner et s'étaient réveillés à l'aurore. Ils avaient fait l'amour en douceur avant de s'apercevoir qu'ils mouraient de faim. Les quelques grains de raisin de leur pique-nique n'auraient pas suffi à leur remplir le ventre. Comme le service en chambre ne concernait que les chambres qui se trouvaient dans l'hôtel, ils n'avaient eu d'autre choix que de s'habiller et de se frayer un chemin à travers l'épaisse couche de neige qui s'était amoncelée pendant la tempête.

Mais Eric s'était trompé car Carol était assise devant eux, le téléphone à la main. Avec qui parlait-elle à une heure pareille ? songea-t-il, inquiet.

Il soupira.

— Oui, c'est ta mère.

Il sentit le regard pesant de Jessica sur lui avant de se tourner vers elle.

— J'ai comme l'impression que tu n'es pas surpris de la voir.

Eric lui prit fermement la main et l'entraîna vers l'immense arbre de Noël derrière lequel Carol ne pourrait pas les voir.

— C'est vrai. Ta mère, Marc et Kelley ont été bloqués par la tempête.

Jessica écarquilla les yeux.

— Tu veux dire qu'ils sont ici, tous les trois ?

— Je le crains. Le chalet de Kelley est à deux pas du nôtre. Et ta mère et Marc logent dans

l'hôtel.

— Et comment le sais-tu ?

— Kelley m'a appelé hier soir pendant que tu étais sous la douche.

Jessica croisa les bras sur la poitrine et le fusilla du regard en tapant du pied.

— Et pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Parce que je ne voulais pas que tu me regardes comme tu le fais maintenant.

Il saisit calmement ses épaules tendues.

— Je me suis dit que si tu étais au courant de leur présence ici, expliqua-t-il, tu craindrais de les voir venir frapper à notre porte.

— Et pas toi ?

— Je ne dis pas que l'idée ne m'a pas effleuré l'esprit. C'est pourquoi j'ai décroché le téléphone. Et, quant à venir frapper à notre porte, j'ai été très clair : j'ai interdit à quiconque de venir nous déranger.

Il saisit sa main et la porta à sa bouche pour y déposer un baiser.

— Dès que tu m'as attaché, je n'ai plus pensé à rien d'autre qu'à toi. J'espérais qu'en arrivant ici très tôt nous ne croiserions personne.

Il tendit le cou et jeta un regard circulaire dans le salon.

— Nous n'avons pas de chance de trouver ta mère ici, conclut-il.

— Ma mère se réveille tous les jours à 5 heures sans réveil, expliqua Jessica. Peu importe l'heure à laquelle elle se couche, elle est debout avec les poules. Et elle a le sommeil très léger. Lorsque j'étais jeune, il était impossible de faire le mur ou de rentrer à la maison après 5 heures du matin.

Un sourire furtif plana sur ses lèvres.

— C'était pire pour mes frères car ils sont tous grands et maladroits, et n'ont jamais compris le sens du mot « discrétion ».

— J'aurais aimé le savoir avant de venir prendre le petit déjeuner. A qui peut-elle bien parler à cette heure ?

— A sa sœur, Liz. Elle vit en Floride et se lève aussi à l'aube. Elles se téléphonent tous les jours à la même heure. Mes frères et moi n'avons eu de cesse de lui répéter que, si elle avait passé autant de temps à chercher un homme gentil près de chez elle qu'à parler avec sa sœur qui vit à deux mille kilomètres, elle ne serait peut-être pas aussi seule aujourd'hui. Et elle serait peut-être trop occupée pour essayer de gouverner nos vies. Même si, cette dernière remarque, nous avons pris soin de la garder pour nous.

— Vous avez certainement bien fait.

Il observa plus attentivement Carol. La femme ne manquait pas de charme. Elle était veuve depuis onze ans et se sentait certainement très seule. Cela expliquait peut-être son côté dominateur.

— Ecoute, si tu penses qu'un peu de compagnie masculine pourrait l'aider à se concentrer sur sa vie au lieu d'interférer dans la nôtre, je suis prêt à me charger de lui trouver quelqu'un.

— Parfait. Mais cela ne nous sert à rien pour l'instant.

L'estomac de Jess gargouilla bruyamment.

— Je meurs de faim, se plaignit-elle.

— Moi aussi.

L'odeur du bacon grillé parvenait à leurs narines depuis la salle de restaurant. Eric huma avec bonheur les délicieux effluves. Malheureusement, les portes à double battant du restaurant étaient situées directement derrière l'endroit où Carol était assise.

— Ma mère ne boit que du café à cette heure-ci, l’informa Jess à voix basse. Elle ne mange pas avant 8 heures. En nous débrouillant bien, nous pouvons peut-être atteindre le restaurant sans être vus. Nous choisirons ensuite une table en retrait.

— Ton plan est parfait. Et il existe peut-être une autre porte pour sortir du restaurant. Nous allons y arriver.

— Que fais-tu de Kelley ? Si jamais elle vient prendre son petit déjeuner ?

— Aucune chance. Elle ne se lève jamais aussi tôt. Et Marc ?

— C’est un gros dormeur. Et, s’il peut bénéficier du service en chambre, il s’en servira.

— D’accord.

Il balaya la pièce du regard avant d’ajouter avec un air conspirateur :

— Tu as appris à te faufiler sans être vue ?

Elle réfléchit quelques secondes.

— J’ai été jeannette autrefois. Et toi ?

— Je n’ai jamais été jeannette.

— C’est plutôt rassurant.

— Mais j’ai fait un stage de voile, un été.

Elle leva les yeux au plafond.

— Formidable. Si nous croisons un yacht, je m’en remettrai à ton intelligence supérieure. Mais je n’ai pas peur : nous sommes bien équipés.

Jessica le contempla d’un air espiègle puis passa furtivement la main sur l’entrejambe d’Eric.

— Très bien équipés, même, ajouta-t-elle.

Son corps réagit aussitôt et Eric sursauta légèrement. Riant et grognant à demi, il saisit le poignet de Jess et ramena sa main contre son torse.

— Merci, mais je ne peux pas me déplacer discrètement si je suis excité.

— On ne te l’a pas appris à ton stage de voile ?

— Non. Mais on nous a montré comment faire avec les petites aguicheuses.

Il l’enlaça et enfouit son visage au creux de son cou.

— Tu veux voir mon grand mât ?

— Vous essayez de me faire dire « oui », capitaine ?

— Tout à fait. Et ça marche ?

— Oui, mon capitaine.

Elle recula légèrement pour frotter son pubis contre le sien avant de lui lancer un regard interrogateur.

— Comment se porte ta grand-voile ?

— Elle est hissée. Tout bien réfléchi, je me demande si nous ne pouvons pas faire une croix sur le petit déjeuner et retourner dans notre chambre...

— Ah, non ! s’insurgea-t-elle. Ou tu risques de devoir gérer une mutinerie. Tu m’as promis des pancakes dégoulinants de sirop d’érable. Avec des œufs, des saucisses, du bacon, du café, et...

Il l’interrompit d’un baiser rapide puis la contempla d’un air sévère.

— Alors, arrête de me tenter ou nous ne prendrons jamais ce repas.

Il sortit légèrement la tête de derrière le sapin et remarqua que Carol bavardait toujours au téléphone.

— C’est maintenant ou jamais, lança-t-il. Prête ?

Jess acquiesça. Eric lui prit la main et, les yeux baissés, ils se dirigèrent vers le restaurant en rasant les murs.

Eric se sentit soulagé dès qu'il s'aperçut qu'ils n'étaient plus dans le champ de vision de Carol. Mais ils devaient encore passer tout près d'elle pour entrer dans le restaurant. Encore quelques mètres et ils seraient en lieu sûr.

— J'ai réservé la salle de bal du Ritz pour le premier samedi de juin, entendit Eric en passant derrière elle.

Certain d'avoir mal entendu, il s'arrêta net. Jessica se pétrifia, comme si elle venait de heurter un mur.

— Oh ! ils feront d'abord des histoires, dit Carol, mais je n'y peux rien. Il se trouve que la grande salle de réception du Country Club n'était plus disponible à la date qu'ils ont choisie en février, et la petite salle ne suffira pas. J'ai pensé que, quitte à changer la date, pourquoi ne pas la fixer en juin ? C'est le mois parfait pour un mariage, tellement mieux que février.

Stupéfait, Eric sentit tous ses muscles se raidir. Un halo rouge perturba sa vision. Il regarda Jess. Parfaitement immobile, elle contemplait la nuque de sa mère.

Carol garda le silence quelques secondes. Elle devait certainement écouter la réponse de sa sœur. Puis elle reprit la parole.

— Remettre le mariage au mois de juin me permettra de m'assurer que tout sera parfait. J'espère aussi que Jessica s'impliquera plus dans les préparatifs. Elle devrait y prendre du plaisir, au lieu de se morfondre comme elle le fait.

Après un autre instant de silence, Carol hocha la tête.

— Elle n'est peut-être pas sûre d'elle. Après tout, ils se sont fiancés si vite. Ils ne se connaissent que depuis six mois. J'espère que ce laps de temps supplémentaire lui donnera le temps de réfléchir. Il se peut qu'elle reconsidère ce choix malheureux. Dire qu'elle pourrait avoir tous les hommes qu'elle veut !

La colère qui submergea Eric sembla exploser dans sa tête. Il ne s'était jamais senti aussi furieux de sa vie. En un battement de cœur, sa vie défila devant ses yeux. Pas son passé mais son avenir. Un avenir où il était manipulé, victime de machinations et de manigances, où ses désirs étaient ignorés et désavoués. Le tableau n'était pas beau. Il était même très laid. Cette prise de conscience le heurta de plein fouet et le fit vaciller.

Non, il n'en voulait pas. Et il ne permettrait pas qu'il se réalise.

Il savait ce qu'il lui restait à faire.

La voix de Jess le sortit de son état de choc.

— Maman ? appela-t-elle d'une voix à la fois confuse et outrée.

Eric vit Carol sursauter avant de se retourner, les yeux écarquillés. Son visage était rouge de stupeur.

— Je te rappelle, marmonna-t-elle dans le combiné avant de raccrocher.

Puis elle se leva pour leur faire face.

— Bonjour, dit-elle avec un sourire timide en les regardant tour à tour.

Elle devait certainement se demander ce qu'ils avaient entendu de sa conversation.

— Je ne m'attendais pas à vous voir si tôt. Habituellement, tu te réveilles tard, Jess.

— Il faut que l'on parle, maman, dit Jess en se tournant vers Eric. Je suis désolée d'avoir à annuler notre petit déjeuner, mais j'ai besoin de parler seule à seule avec ma mère.

Il contempla Jess, le regard perdu dans le vide. Il déglutit à plusieurs reprises avant de pouvoir s'exprimer.

— Bien sûr.

Les mots sortirent péniblement de sa gorge serrée. Avec un hochement de tête, il tourna les

talons et partit à grands pas, complètement perdu. Mais qu'importe. Il voulait juste s'en aller. Avant de dire quelque chose qu'il pourrait regretter. Heureusement, il était trop furieux pour pouvoir parler.

Une chose était certaine, il allait donner du temps à Jess, tout le temps qu'elle voulait. Peu importe ce qu'elle dirait. Parce qu'il en avait assez. C'était terminé. Il ne pouvait pas en supporter plus. Les mots de Carol avaient altéré quelque chose en lui, quelque chose d'irréparable. Il était temps de voir la vérité en face : ce qu'il avait entendu était la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase. Ce week-end était censé leur appartenir, à Jess et à lui. Juste tous les deux. Il était censé les aider à reprendre une vie normale. Mais à la place il était désormais exactement ce qu'ils cherchaient à fuir : un nid de vipères, reflet de ce que leurs fiançailles étaient devenues.

Eric attrapa son manteau à la volée, l'enfila à la hâte puis se précipita dehors sans même sentir le froid ni la neige qui continuait de tomber légèrement.

« Elle ne fait que se morfondre... » Les propos de Carol hantaient son esprit. Il était temps de se montrer brutalement honnête avec lui-même. Jess n'était pas heureuse. Elle ne l'était pas depuis des mois. Et lui non plus. Pas vraiment. Simplement, il n'avait pas voulu se l'avouer, pas même à lui-même. Mais à présent il ne pouvait plus le nier.

*Il se peut qu'elle reconsidère ce choix malheureux. Dire qu'elle pourrait avoir tous les hommes qu'elle veut !* Ces mots résonnaient en boucle dans sa tête. Il serra les poings de colère et de rage. Oui, Jess pouvait avoir tous les hommes qu'elle voulait. Il l'avait su dès l'instant où il avait posé les yeux sur elle. Tout comme il avait su qu'il voulait être cet homme.

*Juin est le mois parfait pour un mariage.* Peut-être. Mais cela n'avait plus aucune importance. Il n'y aurait pas de mariage en juin. Pas plus qu'en février.

Il en avait assez.

Lorsqu'il arriva au chalet, quelques minutes plus tard, il se dirigea directement vers le téléphone et appela la réception.

Roland Krause l'accueillit d'une voix joviale, mais Eric demanda sans autre préambule :

— Les routes sont-elles fermées ?

— Je le crains, monsieur Breslin. Avez-vous besoin de quelque chose ?

Oui. Partir d'ici aussi vite que possible. Il savait qu'il y aurait des conséquences, et des larmes. Mais il ne pouvait l'empêcher. Et advienne que pourra.

— Que dit la météo ? s'enquit-il.

— La neige tombe toujours, mais les informations disent que les autoroutes seront bientôt dégagées. Ensuite, ils s'attaqueront au réseau secondaire. Nous sommes assez isolés ici, il faudra du temps. Au mieux, vous pouvez considérer que vous êtes bloqué ici jusqu'à demain matin. Vous avez bien fait de réserver jusqu'à mardi.

Eric inspira profondément.

— Et les motoneiges ? demanda-t-il en dernier recours.

— Elles sont toutes louées pour l'instant.

— Le traîneau ?

Roland rit doucement.

— Nous n'en avons pas. Pourquoi ne me dites-vous pas de quoi vous avez besoin, monsieur Breslin ? Nous pourrions certainement vous aider.

Eric en doutait. Mais pourquoi ne pas essayer ? L'homme possédait peut-être une paire de skis de fond ou des raquettes, n'importe quoi qui lui permettrait de partir. Il se confia donc à Roland. Dès qu'il eut terminé, l'homme lui parla d'une voix solennelle.

— Je comprends. Eh bien, monsieur Breslin, vous avez de la chance : je crois que je peux vous

aider.

Ils s'entretinrent encore quelques minutes, puis Eric raccrocha. Il balaya la pièce du regard et son regard se posa sur son sac de voyage. Il reviendrait chercher ses bagages bientôt mais, pour l'heure, il avait une personne à voir.

Eric sortit du chalet et se fraya un chemin dans l'épaisse couche de neige. Lorsqu'il atteignit le chalet numéro douze, il frappa à la porte.

— Kelley, c'est Eric ! Ouvre-moi.

Sachant que sa sœur dormait comme une souche, il continua de tambouriner à la porte. Deux minutes s'écoulèrent avant que le battant s'ouvre en craquant. Kelley, la main fermée autour du col de son peignoir et les cheveux ébouriffés, le contempla, l'air mécontent.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle.

— J'ai besoin de te parler.

Il s'avança pour entrer dans le chalet lorsqu'elle lui bloqua l'accès.

— A cette heure indue ? Je ne crois pas, Eric. Appelle-moi dans quelques heures.

— Maintenant, dit-il en essayant d'entrer de nouveau.

Mais une fois encore elle l'en empêcha.

— Quelque chose ne va pas ? demanda-t-elle.

— Pas quelque chose, répondit-il en fermant brièvement les yeux. Tout va mal.

L'inquiétude remplaça aussitôt son mécontentement.

— Entre Jess et toi ?

Eric sentit sa gorge se nouer.

— Oui.

— Que s'est-il passé ?

— Je serais heureux de t'en parler dès que tu m'auras laissé entrer. Ou bien vas-tu me laisser geler dehors ?

La voyant hésiter, il roula les yeux, prêt à perdre patience.

— Bon sang, je me fiche qu'il y ait des choses de fille qui traînent dans ta chambre, Kell. Comme si je n'y étais pas habitué, après avoir grandi avec trois sœurs.

Kelley serra un peu plus son peignoir.

— Ecoute, je vais m'habiller et je te rejoins à l'hôtel dans un quart d'heure.

— Pas question. C'est le temps qu'il m'a fallu pour arriver ici. Ils n'ont pas encore déneigé l'allée. En plus, l'hôtel est le dernier endroit où j'ai envie d'aller. Jess et Carol s'y trouvent.

Impatient de se mettre au chaud, il entra de force dans le chalet. Tandis que Kelley fermait la porte derrière lui, il pénétra à grands pas dans la chambre.

Tout en retirant sa parka, il balaya d'un air absent la pièce, remarquant le lit défait et la belle flambée qui brûlait dans la cheminée.

Près de l'âtre se trouvait une paire de bottes d'homme.

Eric se figea et plissa les yeux. Aucun doute, vu leur taille, ce n'était pas les bottes de sa sœur. Il scruta le reste de la pièce. Nul signe de vêtements d'homme, mais deux verres de vin à moitié pleins étaient posés sur la table. Soudain, il se souvint que, lorsque Kelley était venue lui ouvrir, elle n'avait pas l'air endormi. Et, si les bottes étaient encore là, l'homme aussi.

Son regard se tourna vers la porte close de la salle de bains puis Eric pivota vers Kelley. Debout près de l'entrée, elle s'empourpra violemment.

— Tu n'es pas seule, lâcha-t-il, incapable de contenir sa surprise.

— Eric, écoute, je...

Elle soupira longuement et passa une main nerveuse dans ses cheveux.

— Je ne sais pas quoi dire, ajouta-t-elle.

— En fait, moi non plus.

Sa sœur avait trente-quatre ans, et sa vie amoureuse ne le regardait pas.

— J’aurais dû appeler d’abord, continua Eric, mais jamais je n’aurais imaginé que tu avais de la compagnie...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu’il vit la porte de la salle de bains s’ouvrir. Un homme grand, complètement habillé, à l’exception de ses bottes, s’avança vers lui.

Eric faillit tomber à la renverse.

— Marc ?

— Eric.

Le frère de Jess le regarda de haut, comme à son habitude. Puis il s’arrêta près de Kelley et lui prit la main. Mais il n’y avait rien de hautain dans la façon dont il la regarda. Kelley leva vers lui son visage, l’air transfiguré.

— Bon sang, je veux bien être damné, murmura Eric en les regardant fixement. Je croyais que vous ne pouviez pas vous supporter.

Marc se tourna vers lui.

— Il semblerait que ce soit faux.

En effet. Apparemment, les étincelles qu’il avait cru voir entre eux étaient dues à tout autre chose qu’à de l’animosité.

— Ça dure depuis combien de temps ? demanda Eric.

— Cela fait quelques mois que nous avons des sentiments l’un pour l’autre, avoua Marc.

— Mais nous n’en avons mesuré la profondeur que la nuit dernière, expliqua Kelley.

— Il semblerait que nos sentiments soient plus forts que nous l’imaginions, confirma Marc sans quitter Eric des yeux. Ça vous pose un problème ?

Eric contempla sa sœur et sentit son cœur se serrer en remarquant la légère lueur qui brillait dans ses yeux.

— Tant que ma sœur est heureuse, c’est tout ce qui m’importe.

Il hésita avant de s’adresser à Marc.

— Vous savez que votre mère va désapprouver cette relation.

— Peut-être pas, répondit Marc en haussant les épaules. Il faudra juste qu’elle s’y fasse.

Bonne chance, songea Eric. Mais c’était tout ce qu’il souhaitait à sa sœur, pour son bien.

— Je te conseille de bien traiter ma sœur, grand crétin, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

Marc tiqua, puis ses lèvres s’incurvèrent.

— Toi aussi.

Eric sentit son ventre se nouer encore plus fort et, avant qu’il puisse répondre, Marc s’était approché de lui.

— Je me dois d’être aussi sympathique que toi. Je suis navré de ne pas l’avoir été plus tôt. Tant que Jessica est heureuse, c’est tout ce qui compte pour moi.

Marc lui tendit la main et Eric hésita quelques secondes pour la prendre. Il souffrait d’avoir à leur annoncer la nouvelle. Bon sang, il ne voulait pas mettre en péril la paix qu’ils venaient de conclure, mais avait-il le choix ? Il serra la main de Marc et prit une profonde inspiration.

— C’est très aimable à toi, mais je dois vous dire quelque chose.

Jessica se précipita à travers le hall, qui grouillait d'activité. Elle croisa Helen Krause et la salua d'un geste de la main sans s'arrêter. Elle voulait retourner au chalet aussi vite que possible. Le petit déjeuner avec sa mère avait duré plus de temps que prévu. Il était presque 11 heures. Elle avait espéré qu'Eric l'attendrait dans le salon ou dans l'entrée de l'hôtel, mais elle ne pouvait pas lui en vouloir de n'être plus là.

Soudain, le souvenir de son visage, juste avant qu'il ne la laisse dans le restaurant avec sa mère, lui revint à l'esprit. Elle ne lui avait jamais vu une telle expression. Il paraissait particulièrement contrarié. Tout comme elle. Mais Eric lui avait, lui aussi, paru hébété. Furieux, comme un volcan sur le point d'entrer en éruption, avec l'air d'une personne qui venait d'apprendre la mort de son meilleur ami.

Elle avait voulu s'élaner derrière lui pour lui parler, mais il fallait qu'elle s'entretienne d'abord avec sa mère. Et, maintenant qu'elle l'avait fait, elle devait confier à Eric le compromis auquel elles étaient arrivées. En espérant qu'il l'approuve.

Jessica quitta l'hôtel et s'élança sur le chemin fraîchement déneigé. Elle sourit en croisant une famille qui faisait un bonhomme de neige et un groupe d'adolescents qui criaient en se lançant des boules de neige.

Des nuages de vapeur d'eau s'échappaient de sa bouche tandis qu'elle accélérait le pas. Lorsqu'elle arriva au chalet, elle ferma la porte derrière elle et cligna plusieurs fois les yeux, surprise par la soudaine obscurité qui y régnait par rapport à la lumière éblouissante de la neige. Elle était sur le point d'appeler Eric lorsqu'elle discerna sa silhouette. Il était assis au bord du lit.

— Désolée d'avoir été si longue, dit-elle en retirant rapidement son manteau avant de s'avancer vers lui. Tu croyais que j'avais déserté...

Les mots moururent sur ses lèvres en l'apercevant penché en avant, les coudes sur les cuisses, les mains ballantes entre les genoux. Il leva la tête vers elle, l'air grave. Puis il se leva lentement, comme s'il portait tout le poids du monde sur ses épaules. L'inquiétude s'empara de Jessica.

— Tu vas bien ? demanda-t-elle en lui pressant légèrement le bras.

Il se dégagea de son contact, chose qu'il n'avait jamais faite auparavant. Pleine d'appréhension, elle comprit qu'il était en colère. Elle ne pouvait pas lui en vouloir.

— Il faut que l'on parle, annonça-t-il.

En effet. Mais, face à son air sérieux et à l'expression sombre de son visage, l'appréhension de Jessica se mua en panique. D'instinct, elle comprit qu'elle n'allait pas aimer ce qu'elle allait entendre.

Se forçant à sourire, elle dit sur un ton aussi joyeux que possible :

— Evidemment. Il faut que je te parle de la conversation extrêmement longue que j'ai eue avec ma mère, même si je t'en donnerai la version condensée...

— Jessica...

Eric s'était exprimé d'une voix si calme qu'elle se figea. Jamais il ne l'appelait Jessica. Il préférait Jess, ou ma chérie, ou tout autre mot tendre. Elle dut déglutir pour retrouver l'usage de la parole.

— Oui ?

— Je ne veux pas parler de cette conversation avec ta mère.

Il désigna d'un signe de tête le fauteuil près de la cheminée.

— Tu devrais t'asseoir.

Son estomac chavira. S'asseoir ? Oh ! seigneur. Cela ne présageait rien de bon. Elle secoua la tête.

— Je préfère rester debout.

Les muscles de sa mâchoire tressaillirent. Elle aurait aimé tendre la main vers lui, lui caresser la joue, mais soudain elle eut l'impression de ne plus pouvoir bouger.

— Je veux parler de ce qui s'est passé ce matin à l'hôtel, expliqua-t-il.

Un sentiment proche de la panique la poussa à intervenir.

— Je sais que c'est horrible mais...

— C'était plus qu'horrible. C'était intolérable.

Il détourna le regard quelques secondes et, lorsqu'il leva de nouveau les yeux, ils étaient pleins de tristesse et de regrets.

— Je suis désolé, dit-il d'une voix douce. Tellement désolé d'avoir à te le dire, mais je ne peux plus supporter cette situation plus longtemps.

Jessica tenta de respirer mais les paroles d'Eric semblaient avoir consommé tout l'oxygène présent dans la pièce. Elle s'humecta les lèvres.

— Qu'entends-tu par « la situation » ?

— Je parle du mariage. Je ne peux plus continuer. C'est terminé.

Muette de surprise, elle avait l'impression que ses poumons étaient obturés. Un silence pesant les enveloppa. Elle regarda fixement Eric, certaine d'avoir mal entendu. Mais l'expression de son visage indiquait clairement qu'elle se trompait. Eric paraissait très sérieux. Même si elle avait craint de voir arriver ce moment, au fond de son cœur, elle refusait d'y croire.

Elle se mit à trembler comme une feuille.

— Tu ne peux pas être sérieux, murmura-t-elle. Je sais que c'est difficile mais...

— Mais maintenant c'est devenu impossible. Nous savons tous les deux pourquoi nous sommes ici. Toutes ces disputes, ce stress, les problèmes cumulés, sont devenus trop pesants. Et, après ce que j'ai entendu ce matin, la coupe est pleine.

Jessica vit des étoiles danser devant ses yeux et elle dut raidir ses genoux pour ne pas défaillir.

— Je... vois.

Elle s'était exprimée d'une voix à peine audible. Mais aussitôt elle comprit qu'en réalité elle ne comprenait pas. Rien du tout. Une colère sourde se forma au fond de son cœur meurtri.

— Alors, c'est tout ? C'est fini, comme ça ?

Eric semblait aussi dévasté qu'elle, ce qui était tout à son honneur.

— Je suis navré, dit-il, mais j'espère que nous pourrons...

— Que nous pourrons quoi ? Rester amis ?

Eric prit un air soucieux. Il ouvrit la bouche pour parler mais Jessica continua, des larmes plein les yeux.

— Comment peux-tu faire ça ? Où est l'homme qui m'a dit m'aimer plus que tout au monde ? Qui ne voulait rien d'autre qu'être mon mari ? Le père de nos enfants ? Qui voulait vieillir à mes côtés ?

Eric paraissait de plus en plus soucieux.

— Il est ici même.

Il se pencha vers elle et contempla son visage.

— Oh non, mais tu pleures !

Il se dirigea vers la table de nuit et extirpa une demi-douzaine de mouchoirs d'une boîte.

D'une main tremblante et impatiente, elle essuya ses joues mais d'autres larmes vinrent aussitôt les mouiller. Seigneur, était-il possible de souffrir autant ? Elle avait l'impression que son cœur saignait sans discontinuer.

— Ça te surprend tellement ? demanda-t-elle d'une voix amère et tremblante. Tu crois peut-être que je vais sauter de joie en t'entendant rompre nos fiançailles ?

La main d'Eric qui tenait les mouchoirs se figea à mi-chemin de sa joue. Il la regarda fixement.

— Mais de quoi parles-tu ?

Elle lui arracha les mouchoirs de la main et s'essuya les yeux. Son solitaire brilla à la lueur du feu de cheminée et elle ferma les yeux, désireuse de faire disparaître de sa vue l'anneau qui avait concentré tous ses rêves et tous ses espoirs.

Eric prit son visage en coupe.

— Jess, regarde-moi. Ma chérie, s'il te plaît...

Un sanglot s'étrangla dans sa gorge. Formidable. Non seulement il ne la voulait plus, mais il n'hésitait pas à lui manifester sa pitié par des petits mots tendres. Jessica ouvrit les yeux et croisa le regard intense et confus d'Eric.

— Tu crois que je suis en train de rompre nos fiançailles ?

— Ce... n'est pas le cas ? demanda-t-elle face à son air incrédule.

— Non. Jamais je ne ferai une chose pareille !

Il parsema ses joues humides de baisers.

— Comment peux-tu imaginer ça ?

— Tu as pourtant dit « c'est terminé », « j'en ai assez », non ?

Il passa ses bras musclés autour de sa taille et la pressa contre lui. De son autre main, il essuya ses larmes.

— Je parle du mariage, pas de nous.

Il posa la main sur sa joue et planta son regard dans le sien.

— Jess... Je t'aime tellement fort. Jamais je ne remettrais en cause notre relation. Jamais.

Cette idée semblait vraiment le faire souffrir.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu le penser, ajouta-t-il, sincèrement triste.

Jessica éprouva un tel soulagement qu'elle eut l'impression de s'envoler.

— Je suis désolée. Au début, je ne voulais pas y croire, mais tu avais l'air si furieux lorsque tu as entendu ma mère, et si sérieux en me disant « il faut que l'on parle ».

Elle l'embrassa puis recula pour mieux le regarder.

— Tu aurais pu être plus clair, tu sais.

— Mais je croyais l'être.

— Oui, aussi clair que de la boue.

— A ma décharge, l'idée que tu puisses penser que j'allais te quitter ne m'avait pas effleuré l'esprit.

Elle prit en coupe son visage entre ses mains encore tremblantes.

— Jamais de la vie, dit-elle en redressant fièrement le menton. On ne me quitte pas aussi facilement.

— Ma chérie, ce serait impossible. Comment pourrais-je vivre sans mon petit cœur ?

Jessica se sentit gagnée par l'émotion.

— C'est très romantique, ce que tu dis.

— Et très vrai. Je n'ai jamais voulu mettre un terme à notre relation.

— Tu as failli me faire mourir de peur.

— Je suis navré.

Il effleura légèrement ses lèvres.

— Désolé de t'avoir fait peur, désolé de t'avoir fait pleurer.

Il scruta intensément son regard.

— Tu me pardonnes ? ajouta-t-il.

— Oui, je pense, répondit-elle en reniflant. Mais seulement si tu me promets de ne plus jamais me refaire une telle frayeur.

— Je te le promets.

Une lueur espiègle brilla dans ses yeux.

— Ainsi, je t'aurais manqué, c'est bon à savoir.

— Peuh, tu ne m'aurais pas manqué le moins du monde.

— Oui, c'est évident, mademoiselle Madeleine, la taquina-t-il en finissant d'effacer les dernières traces de larmes.

— Tu ne m'aurais pas manqué parce que je ne t'aurais pas laissé partir. J'ai des foulards de soie pour t'attacher et je n'ai pas peur de m'en servir.

Eric sourit.

— Tu as encore lu ma lettre au Père Noël.

Puis son expression redevint grave.

— Jess, je voulais juste te dire que ce mariage ne nous attire que des ennuis, qui semblent se multiplier quoi que nous fassions. Ne faisons pas de grande fête.

Il lui caressa la joue.

— Je veux t'épouser et passer le reste de ma vie avec toi. Mais me marier en grande pompe ne change rien pour moi. Tout ce qui compte, ce sont les vœux que je veux échanger avec toi.

Eric lui prit la main et s'agenouilla devant elle.

— Jess, veux-tu m'épouser ? Je veux dire, te marier avec moi, et non pas faire un grand mariage ?

Jessica sentit de nouveau ses yeux s'embuer sous le coup de l'émotion. Entre rire et larmes, elle s'écria :

— Oui, oh, oui !

Il se leva et la prit dans ses bras. Puis ils rirent ensemble dans les bras l'un de l'autre jusqu'à ne plus avoir assez de souffle. Eric lui donna alors un baiser, profond, passionné, qui avait le goût de l'amour et du bonheur.

— Voilà exactement ce que je suis venue te dire, expliqua enfin Jessica dès qu'il la laissa respirer. J'ai eu une très longue conversation avec ma mère, mais cela nous a fait beaucoup de bien. Nous avons éclairci beaucoup de choses et, après beaucoup de larmes et de tension, nous avons enfin

trouvé un arrangement.

— Lequel ?

— Je lui ai dit que je t'aimais et que je voulais t'épouser. Si elle ne l'acceptait pas, notre relation mère-fille risquait d'en souffrir de manière irréversible. Ensuite, j'ai précisé qu'il s'agissait de notre mariage, à toi et à moi. Et que nous voulions une cérémonie simple et intime, à l'issue de laquelle nous pouvions même nous éclipser. Ou bien nous pourrions aller à Las Vegas. Je lui ai fait comprendre que nous ferions ce que nous voulons, quand nous le voudrons. En revanche, libre à elle d'organiser une fête après le mariage. Même si, selon moi, elle ferait mieux de garder son argent et de s'offrir une croisière. Elle rencontrera peut-être un homme gentil avec lequel elle pourra organiser le grand mariage dont elle rêve.

— Et elle a accepté de l'entendre ?

— Ça n'a pas été facile, et elle était très déçue car elle rêve de mon mariage depuis des années. Mais au final elle a compris qu'elle devait accepter nos choix, même s'ils ne concordent pas avec les siens. J'ai été très claire sur le fait que je n'accepterai plus aucune forme d'ingérence et de manipulation. Je ne pense pas qu'elle réalise tout le mal qu'elle a fait mais elle s'est excusée et m'a promis qu'elle ferait tout son possible pour s'améliorer. C'est une bonne mère. Je pense simplement qu'elle est très seule.

— Résumons-nous. Tu avais déjà décidé de ne pas faire une grande fête de mariage avant que je fasse tout mon discours ?

Son air renfrogné la fit sourire.

— Oui, répondit-elle en passant les bras autour du cou d'Eric. Les grands esprits se rencontrent, on dirait.

— Formidable. Alors, que dirais-tu de te marier ici ? Aujourd'hui même ?

— Maintenant ?

— Enfin, pas exactement mais disons...

Il consulta sa montre.

— Dans deux heures, précisa-t-il.

Elle voulut éclater de rire mais, en croisant le regard d'Eric, elle se ravisa.

— Tu es sérieux.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Lorsque j'ai compris que je ne pouvais plus supporter l'idée d'un grand mariage, j'ai décidé de prendre les choses en main. Pendant tout ce temps que tu as passé avec ta mère, j'ai tout organisé.

Jessica se sentit transportée par une joie immense.

— Mais nous sommes bloqués par la neige. Comment as-tu fait pour tout arranger ?

— Tu oublies que ma formidable sœur si talentueuse est ici. Avec Helen et Roland Krause, ils ont tout organisé. Apparemment, Timberline Lodge est un lieu célèbre pour ses mariages.

— Mais qui va nous marier ?

— Helen Krause. Elle est aussi pasteur.

— Mais nous avons besoin de tous les documents administratifs.

— Ils sont dans ma serviette, où je les garde au chaud depuis que nous les avons réunis, voilà deux semaines.

Une onde de chaleur enveloppa Jessica.

— Il semblerait que tout soit prêt.

— Oui, sauf une chose.

— Laquelle ?

— La future mariée n'a pas encore dit oui à ma demande. Veux-tu m'épouser aujourd'hui ?  
Il déposa un tendre baiser sur ses lèvres.  
Les vannes s'ouvrirent et le bonheur déferla sur Jessica.  
— Tu essaies de me faire dire oui.  
— Tout à fait. Et ça marche ?  
Elle lui sourit en croisant son superbe regard.  
— Tout à fait.

\* \* \*

A 4 heures, Jessica leva les yeux vers le grand sapin de Noël qui s'élançait dans le hall de l'hôtel, transformé pour l'occasion en une belle et romantique chapelle décorée de branches de pin, de houx et d'une multitude de bougies blanches. Un parfum de vanille et de sève flottait dans l'air, agrémenté par la douce musique d'un violon.

Jessica sentit un souffle chaud sur sa nuque et frémit de plaisir. Elle se tourna, le sourire aux lèvres.

— Attention, monsieur, dit-elle d'un air faussement sévère. Mon mari ne verrait pas d'un bon œil que vous m'embrassiez dans le cou.

Eric lui tendit une coupe de champagne puis trinqua avec elle.

— Votre mari est l'homme le plus chanceux de la terre.

— Sa femme a elle aussi beaucoup de chance. Tu réalises que nous sommes mariés depuis presque deux heures ?

— Joyeux anniversaire.

Elle rit doucement avant de pousser un soupir de satisfaction.

— La cérémonie était très belle, n'est-ce pas ?

Roland Krause l'avait escortée dans la courte allée au bout de laquelle Eric l'attendait, vêtu d'un costume sombre, d'une chemise blanche et d'une cravate de soie rouge. Il l'avait accueillie avec un sourire radieux. Marc et Kelley avaient été désignés comme témoins sous le regard attendri de la mère de Jessica, qui les mitraillait de photos. Helen s'était chargée de la belle et simple cérémonie pour les unir.

— Merveilleuse, approuva Eric en couvant Jessica du regard. Comme ma femme.

Elle portait une robe d'hiver blanche très simple qu'elle avait amenée dans ses bagages, au cas où elle en aurait eu besoin un soir pour aller dîner. Jamais elle n'aurait imaginé qu'elle lui servirait de robe de mariée.

— Toi aussi, tu es très beau, dit-elle. J'aime surtout cette partie-là...

Elle déposa un baiser furtif sur ses lèvres, mais Eric l'enlaça et l'embrassa avec une telle fougue qu'elle en eut le vertige.

— Le premier qui dit que la passion s'effrite après le mariage raconte des bêtises. Et en parlant de passion et d'amour...

Jessica chatouilla gentiment Eric en dirigeant son regard vers la table où Kelley et Marc étaient assis, un peu à l'écart. Ils bavardaient en riant, comme s'ils étaient seuls au monde.

— Tu as vu comme ils ont l'air heureux ? ajouta-t-elle. Je n'ai jamais vu Marc regarder une femme comme cela.

Eric acquiesça.

— Parfait. C'est ainsi que ma sœur mérite qu'on la regarde.

— Je suis heureuse qu'elle ait accepté que l'on se marie aujourd'hui. Et Marc aussi.

— J'ai eu un peu la même discussion avec eux que celle que tu as eue avec ta mère. Je sais que ma sœur était déçue de ne pas organiser notre mariage, mais au final elle veut nous voir heureux.

Jessica lui sourit avec enthousiasme.

— Mission accomplie.

— Tout à fait. Je regrette simplement que nous n'ayons pas pris cette décision quatre mois plus tôt.

— En réalité, lorsque je regarde en arrière, je pense que ces quatre mois ont été une bonne chose pour nous. Ma mère a fini par comprendre que je n'étais plus une enfant, et qu'ensemble nous étions suffisamment forts pour faire face aux querelles familiales.

— Tu as raison. Et maintenant c'est à Kelley et à Marc de les affronter.

Eric lorgna d'un air entendu vers leur table.

Jessica hocha la tête.

— Tu as raison. J'ai parlé à Marc à propos de ta sœur. Tu sais qu'il m'a avoué avoir eu le coup de foudre pour elle la première fois qu'il l'a vue.

— Il est fichu.

Eric effleura les lèvres de Jessica.

— Je sais exactement ce qu'il ressent, ajouta-t-il.

— C'est bon à savoir, dit-elle en riant. Tu imagines Kelley et ma mère se disputant autour de leur mariage ? Nous allons nous amuser.

— Oui. Ils vont connaître les affres de la migraine. Mais c'est leur problème et ils vont devoir le régler, comme nous.

— Qu'il en soit ainsi. J'espère simplement que, le temps qu'ils parlent de mariage, ma mère sera suffisamment occupée de son côté pour ne pas avoir envie de s'en mêler. As-tu remarqué comment Steve, le barman, la regardait ? Et la façon dont elle le regarde en retour ?

— Oh ! oui.

Jessica décocha un sourire radieux à Eric en découvrant dans son regard tout l'amour et toute la passion qu'elle rêvait d'y trouver.

— Il semblerait que nous ayons un candidat potentiel pour ma mère.

— Tu as raison. Puisque tout le monde est occupé, pourquoi ne pas en profiter pour faire nos adieux et commencer notre lune de miel ?

Eric vint embrasser Jessica dans le cou.

Elle soupira de plaisir et pencha la tête en arrière pour mieux s'offrir à ses baisers. Il lui mordilla légèrement l'oreille, déclenchant en elle une vague de frissons.

— Tu essaies de me faire dire oui ? demanda-t-elle d'un air espiègle.

— Tout à fait. Et ça marche ?

Elle rit de bon cœur.

— Tout à fait.

*TITRE ORIGINAL* : HOLIDAY INN BED

*Traduction française* : EMMANUELLE SANDER

© 2007, Jacque D'Alessandro. © 2013, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

VICKI LEWIS THOMPSON

# Sulfureuses retrouvailles

*Passions extrêmes*

---

éditions  HARLEQUIN

Bon sang, elle était toujours aussi séduisante, songea Riley Kinnard en regardant par la fenêtre de la navette qui l'amenait de l'aéroport international de Tucson à la maison où il avait passé les dix-huit premières années de sa vie. De l'autre côté de la rue, son ancienne petite amie de lycée était en train de construire un décor de Noël dans son jardin. Depuis qu'elle avait racheté la maison de ses parents, elle semblait prête à perpétuer la tradition. Si Riley avait espéré pouvoir mettre de l'ordre dans ses sentiments avant d'affronter Hayden Manchester, il s'était trompé.

Il aurait été grossier et lâche de sa part d'entrer chez lui sans lui dire bonjour. Hayden était au courant de son arrivée et elle avait très certainement entendu la navette arriver, même si elle n'avait pas lâché son marteau. En descendant du minibus pour récupérer sa valise, Riley se rappela la conversation téléphonique qu'il avait eue avec sa mère. « Quel dommage que nous ayons réservé cette croisière juste au moment où tu dois passer ces entretiens d'embauche. Mais, bon, si tu penses revenir, ce n'est pas si grave. Nous dirons à Hayden qu'elle n'a plus besoin de récupérer notre courrier. Et, si jamais la porte se ferme par accident, souviens-toi qu'elle a les clés. »

Evidemment. Les Manchester et les Kinnard avaient échangé leurs clés trente-cinq ans plus tôt, à la construction du lotissement. Enfant, Riley avait pour habitude de rester bloqué dehors. Mais pas Hayden. Elle faisait tout à la perfection. D'aussi loin qu'il se souvienne, Hayden était parfaite.

Et elle l'était toujours. Ses longs cheveux châtain retenus en queue-de-cheval captèrent les rayons du soleil lorsqu'elle leva son bras nu et hâlé pour brandir le marteau. Elle était grande et athlétique. Au lycée, elle était championne de basket-ball et collectionnait les bonnes notes. Elle avait aussi été son premier amour. Hayden se pencha en avant pour cogner et Riley fut confronté à la vue de son magnifique fessier moulé dans un corsaire en jean. Comme lorsqu'il était adolescent, il serra les mâchoires pour réprimer une violente bouffée de désir.

Lorsqu'il avait appris que Hayden avait quitté Los Angeles pour acheter la maison de ses parents après leur départ à Washington, il n'y avait pas attaché une grande importance. Après tout, Hayden et lui, c'était du passé. Mais cette histoire ancienne lui paraissait soudain beaucoup plus belle que dans ses souvenirs.

Le chauffeur du minibus sortit bientôt sa valise et la posa sur la chaussée mais Riley était tellement absorbé par le spectacle de Hayden qu'il faillit le laisser partir sans un pourboire. Au dernier moment, il fouilla dans son portefeuille et tendit au garçon un billet de cinq dollars. Quelques instants plus tard, la navette disparaissait au bout de la rue.

Comme si elle avait attendu ce moment, Hayden donna un dernier coup de marteau sur la planche de bois, se redressa et se tourna vers Riley. Elle fit passer l'outil dans sa main droite et

remonta ses lunettes de soleil griffées sur son nez.

— Alors, tu en avais assez de Chicago ?

L'accueil de Hayden était plutôt glacial. Visiblement, même après ces dix années, elle était encore furieuse après lui. Oui, elle l'avait surprise en train d'embrasser Lisa Trenton le soir de leur remise de diplôme. Riley était alors très ivre et très bête, mais Hayden s'était montrée impitoyable et avait refusé d'écouter ses explications.

Dire qu'il croyait que ces vieilles blessures étaient guéries ! songea-t-il en remontant ses Ray-Ban sur son nez.

— Chicago est une ville formidable mais les hivers sont rudes.

— Ça, je le savais déjà, riposta-t-elle en balançant négligemment le marteau contre sa hanche.

Riley rit doucement. Rien n'avait changé. Hayden savait toujours tout.

— Mon travail me plaît beaucoup mais après cinq hivers c'est terminé. En parlant de déménagement, qu'est-ce qu'une décoratrice de cinéma vient faire à Tucson ?

Riley faisait tout ce qui était humainement possible pour éviter de lorgner la poitrine de Hayden.

Elle portait à la taille un tablier de charpentier qui plaquait son débardeur noir sur ses seins. Le vêtement faisait la promotion du film *Transformers* et les monstres mécaniques n'avaient jamais été aussi beaux. Les seins de Hayden étaient les premiers qu'il avait touchés et les voir moulés dans le coton moelleux le renvoya dix années en arrière, à l'époque où ses hormones bouillaient dans ses veines.

— Comme je dois de toute façon voyager pour mon travail, répondit-elle d'une voix nonchalante, j'ai pensé que je serais mieux ici qu'à Los Angeles. Mon père a reçu une très belle offre d'emploi à Washington. Quand j'ai appris que mes parents allaient partir, j'ai décidé de déménager.

Elle haussa les épaules et ses seins bougèrent de manière suggestive.

— Je ne voulais pas que des étrangers aménagent dans la maison de mon enfance, expliqua-t-elle.

Seigneur, elle était magnifique ! Avec ses pommettes hautes et sa bouche expressive, elle aurait pu devenir mannequin si elle avait voulu.

Riley avança machinalement vers elle, comme un vaisseau spatial attiré par le rayon tracteur de l'Etoile de la mort.

— Oui, ce serait bizarre que les Manchester n'habitent plus cette maison.

Il restait donc à Hayden quelques bribes de nostalgie. Pensait-elle aussi avec regret à son ancien amour de jeunesse ? songea Riley. Non. Vu la façon dont les choses s'étaient terminées, dont elle l'avait traité de salaud et lui de garce sans cœur, il n'y avait aucune chance.

Il aurait aimé qu'elle retire ses lunettes. Un simple regard dans ses grands yeux sombres l'aurait aussitôt renseigné sur son état d'esprit. Lorsqu'ils faisaient l'amour, ses prunelles s'illuminaient de bonheur. Mais, la dernière fois qu'il les avait croisées, il n'y avait vu que des éclairs de colère.

Evidemment, il n'était pas prêt à aborder ce fâcheux incident. Hayden était tellement convaincue de sa culpabilité, et le temps ne semblait pas avoir apaisé sa colère. Riley n'avait pas envie d'être jugé encore une fois par une personne si prompte à le condamner. Et Hayden lui paraissait tout aussi inflexible qu'autrefois.

Fermant la boîte de ses souvenirs, qui était restée close pendant toutes ces années, Riley désigna d'un geste de la main la structure que Hayden était en train de construire.

— Je vois que tu perpétues la tradition.

— En effet.

Elle jeta un coup d'œil sur son ouvrage.

— Mes parents reviennent passer avec moi le jour de l’an, expliqua-t-elle, et je ne pouvais pas laisser la devanture de la maison sans décorations de Noël, même si tes parents ne sont plus dans la compétition.

— Ils m’ont dit qu’ils ne feraient pas grand-chose cette année, approuva Riley, trop occupé à contempler Hayden pour observer le jardin de la demeure familiale.

Lorsqu’il tourna la tête, il trouva la maison triste avec ses trois guirlandes blanches en spirale posées sur la pelouse.

Plus personne à Tucson ne plantait de la pelouse, préférant opter pour des cactus et des allées en gravier. Les Manchester et les Kinnard l’avaient conservée car elle leur offrait une excellente base pour leurs décorations de Noël.

Autrefois, la rivalité des deux familles avait atteint des proportions mémorables. Lorsque Riley et Hayden étaient en terminale, les Manchester avaient fait venir des animaux vivants pour la scène de la nativité et les Kinnard avaient répondu en invitant l’équipe de football au grand complet, dont faisait partie leur fils, à se déguiser en soldats de plomb et à défiler dans le jardin sur la musique tonitruante de *Casse-Noisette*. Les voitures défilaient devant chez eux pare-chocs contre pare-chocs et leur rivalité avait même fait l’objet d’un reportage télévisé au journal régional de 20 heures.

Riley contempla ce que Hayden avait déjà construit.

— C’est un dortoir ?

— Tout à fait. J’ai opté pour un thème rétro, Noël dans le Vieux Continent.

— Bonne idée. Ça ne devrait pas être trop difficile.

Hayden redressa le menton d’un air de défi.

— Tout dépend de la manière dont c’est fait.

En tendant l’oreille, Riley aurait presque pu entendre un gant tomber par terre en signe de défi. Mais il n’avait pas l’intention de le ramasser. Il devait passer des entretiens d’embauche toute la semaine et il avait la ferme intention de décrocher cet emploi afin de revoir le soleil de Tucson. Quant à ses parents, ils semblaient se contenter de leurs guirlandes en spirale, qui seraient certainement d’un plus bel effet une fois le soir venu.

Il sourit aimablement à Hayden.

— Te connaissant, tout sera parfait.

Une pointe de sarcasme souligna sa réponse. On ne se débarrassait pas facilement des vieilles habitudes.

— J’y compte bien.

Soudain, le bruit d’une grosse cylindrée de l’autre côté de la rue attira son attention. Lorsqu’il tourna la tête, il remarqua aussitôt que sa valise était restée sur la chaussée et trônait dans la trajectoire de la Mustang rouge maintes fois restaurée de son voisin. David Faulkner adorait cette voiture mais il était aussi le pire conducteur de l’histoire de l’automobile. Il avait très souvent cabossé la Mustang. Un jour, il avait reculé dans son allée sans remarquer le camion des poubelles stationné devant chez lui. Il y avait fort à parier qu’il ne verrait pas la valise de Riley.

— Excuse-moi, dit-il avant de traverser la rue en courant et de s’emparer juste à temps de son bagage.

David se mit debout sur les freins.

— Riley Kinnard ! s’écria l’homme. Ta mère nous a dit que tu logerais ici cette semaine. Je suis heureux de te voir !

— Merci, monsieur Faulkner.

Riley remarqua les tempes légèrement grisonnantes et les petites rides d’expression autour du

regard clair de son voisin. Mais, à part cela, l'homme n'avait pas changé. Il avait gardé son beau sourire, ses lunettes cerclées de métal et son corps grand et maigre qui ne semblait jamais vouloir s'étoffer. Sa femme et lui enseignaient tous les deux à l'université.

— Riley, je n'ai que quinze ans de plus que toi. Tu peux m'appeler David. Cela m'éviterait de me sentir comme une relique.

— Oui, bien sûr.

Mais il n'était pas certain de pouvoir le faire. Les Faulkner avaient emménagé dans cette maison juste après leur mariage, alors que Riley n'avait que sept ans. Le couple n'avait jamais eu d'enfants mais il avait copieusement gâté ceux du voisinage. Les Kinnard avaient toujours appris à leur fils qu'il fallait appeler les adultes par leur nom, même s'il connaissait leur prénom. Et cette règle s'appliquait aussi aux Faulkner.

— Ta mère t'a certainement laissé un réfrigérateur bien rempli, déclara David, mais Marlana et moi aimerions beaucoup t'inviter à dîner un soir.

— Cela me ferait très plaisir.

Riley espérait en effet qu'ils l'inviteraient car, à moins que les choses aient changé, les Faulkner cuisinaient toujours fabuleusement bien. Et le pain à la bière de David était à lui seul une légende.

David se pencha par la fenêtre et interpella Hayden.

— Tu peux venir aussi ! Marlana aimerait beaucoup que tu lui parles des stars que tu as rencontrées. Vous êtes libres, ce soir ?

Hayden hésita quelques secondes de trop, et Riley comprit qu'elle aurait préféré se faire dévitaliser une dent plutôt que passer une soirée avec lui. Apparemment, elle lui en voulait toujours. Mais lui aussi, bon sang. Elle lui avait brisé le cœur, ce qui était grave quand on avait dix-huit ans et que l'on était fou amoureux pour la première fois. Ou fou de désir. Comment faire la différence, à cet âge ?

— Ma soirée est déjà prise, rétorqua Hayden.

David lui décocha un grand sourire.

— J'ai une part de gâteau au fromage blanc pour toi, avec ton nom inscrit dessus.

Hayden lui retourna son sourire.

— Tu sais que je ne peux pas résister à ton gâteau au fromage blanc. D'accord, j'annulerai mon rendez-vous. Qu'est-ce que je peux apporter ?

— Des histoires salaces sur les célébrités. Une soirée avec toi vaut mieux qu'un numéro de *Voici*.

Riley n'avait pas compris à quel point il désirait passer la soirée avec Hayden jusqu'à ce que cette dernière accepte l'invitation de David. Il essaya de se convaincre que son impatience n'était due qu'à la nostalgie du bon vieux temps. Sa sœur Ginny avait huit ans de plus que lui, si bien qu'il avait passé une grande partie de son enfance à sillonner le quartier en compagnie de Hayden, qui était fille unique. Ils découpaient des bouts de bois pour construire des forts dans le désert, désert qui s'était transformé depuis en une multitude de programmes immobiliers.

Riley était certain que ces forts avaient inspiré sa carrière d'architecte. Peut-être avaient-ils également poussé Hayden à devenir décoratrice pour le cinéma. Il ne lui avait jamais posé la question mais il aurait aimé le faire. La maison des Faulkner leur offrirait un terrain neutre où ils pourraient parler sans s'envoyer des piques ou ressasser des souvenirs douloureux.

— Je vous attends pour 20 heures, déclara David.

L'homme leur fit un petit signe de la main avant de démarrer dans un crissement de pneus.

Riley secoua la tête. Même adolescent, il n'avait jamais conduit de cette façon. Pourtant, d'une

certaine manière, il trouvait rassurant de constater que David Faulkner était toujours un danger au volant et que Hayden Manchester était bien décidée à décorer le jardin de ses parents pour les fêtes. S'il avait eu un quelconque sens de la communauté... Soudain, l'image d'un faux gratte-ciel de bois survolé par un traîneau lui traversa l'esprit. Il la chassa d'un haussement d'épaules, tant l'idée d'une telle réalisation lui paraissait saugrenue.

\* \* \*

Bon sang, il était toujours aussi séduisant. Hayden salua Riley d'un geste vague de la main avant de se concentrer sur sa construction, comme si son arrivée était un événement sans importance. Mais, dans le secret de son être, elle n'était qu'une boule de désir et de pulsions sexuelles. Si elle avait eu le moindre espoir de découvrir que son amour de jeunesse était devenu chauve ou bedonnant, il s'était évanoui à la seconde où l'homme était descendu du minibus.

Elle avait dû faire beaucoup d'efforts pour le regarder du coin de l'œil tout en faisant semblant de manier le marteau. Mais, à Hollywood, elle avait appris à développer ces qualités. Los Angeles était une ville où l'on croisait des célébrités à tous les coins de rue, mais personne ne voulait être surpris à les dévisager. C'était du plus mauvais effet. Hayden avait ainsi développé l'art de regarder sans se faire remarquer.

Elle avait donc repéré la tenue décontractée et chic de Riley. Il portait un jean serré qui lui allait merveilleusement bien, avec une chemise ouverte et un blouson en cuir noir. Un homme comme lui, avec la carrure d'un ancien champion de football, pouvait séduire toutes les femmes. Il avait des cheveux noirs et aussi épais que dans ses souvenirs, lorsqu'elle y glissait les doigts pendant l'amour. Et, même s'il avait gardé ses lunettes de soleil, elle se rappelait facilement le vert profond de ses yeux.

Des yeux qui lui avaient menti, comme elle l'avait appris à ses dépens. Dire qu'elle avait eu une confiance aveugle en lui ! Mais c'était avant de le surprendre les mains sur les fesses de Lisa Trenton, rien de moins. Hayden avait refoulé sa douleur derrière un mur de colère. Comment avait-il pu lui faire ça ? A elle, qui lui avait offert sa virginité avant de se donner à lui corps et âme pendant leurs longs ébats à l'arrière du pick-up.

Hayden rougit en songeant à tout ce qu'elle l'avait autorisé à lui faire sous le ciel étoilé du désert. Dans une librairie de livres d'occasion, Riley avait trouvé un exemplaire des *Joies du sexe*. Il l'avait persuadée d'essayer toutes sortes de positions. Il l'avait aussi initiée aux plaisirs du sexe oral. Elle avait aimé chaque minute passée à explorer leurs corps et, bientôt, elle avait commencé elle aussi à feuilleter le livre à la recherche d'idées pour elle.

Le soir de leur remise de diplômes, ils avaient décidé de faire une brève apparition aux fêtes de leurs amis avant de s'éclipser pour une autre soirée de plaisirs. Malheureusement, à l'une d'elles, Hayden avait découvert Riley lèvres contre lèvres avec Lisa, les mains posées sur ses fesses. Hayden s'était sentie si trahie qu'elle pouvait à peine parler. Finalement, lorsqu'elle avait retrouvé l'usage de la parole, sa décision était prise : entre Riley et elle, c'était fini. Terminé. Pour de bon.

Le garçon s'était épanché en excuses bidons, prétendant que c'était Lisa qui l'avait provoqué. Mais la vue de la bouche de Riley, qui s'était posée sur chaque parcelle de son corps, pressée contre celle de Lisa avait été insupportable. De même que celle de ses mains posées là où elles n'avaient rien à faire. Pour Hayden, l'insulte était de taille. Elle n'avait pas été capable de le supporter, et même aujourd'hui, lorsqu'elle se rappelait cet événement, elle en avait des frissons.

En dix ans, elle avait pourtant réussi à chasser Riley et sa trahison de son esprit. Hollywood

regorgeait d'hommes beaux et séduisants et elle s'était bien amusée. Mais, ses aventures avaient beau être plaisantes, Hayden n'avait jamais ressenti ce sentiment de plénitude qu'elle avait connu avec Riley. Elle avait compris qu'une femme ne pouvait pas faire semblant d'être amoureuse, et Dieu sait qu'elle avait essayé.

La trahison de Riley avait-elle ruiné chez elle tout espoir de trouver le véritable amour ? se demandait-elle parfois. Mais elle préférait en rire. Après tout, à l'époque, ils n'étaient que des enfants. Cela n'aurait plus dû avoir beaucoup d'importance. Pourtant, après avoir revu Riley aujourd'hui, elle devait admettre qu'il avait sacrément compté pour elle. Quel gâchis !

Abaissant d'un geste rageur son marteau, elle rata le clou et frappa durement son pouce, suffisamment pour se blesser. Tout de suite après, elle lâcha un chapelet de jurons. Mais pourquoi n'avait-elle pas mis des gants ? se dit-elle en se précipitant à l'intérieur de la maison à la recherche de la trousse à pharmacie. Elle ne les avait pas enfilés car les seuls qu'elle possédait étaient affreux et elle voulait paraître à son avantage au moment où Riley arriverait. Elle était déjà assez ridicule avec son tablier de charpentier mais elle en avait besoin pour ranger ses clous.

Elle n'aurait pas dû se soucier de son apparence. Après tout, elle se fichait que Riley décroche le poste pour lequel il était venu postuler à Tucson. Elle ne l'intéressait pas, c'était certain. Car, si tel avait été le cas, il aurait essayé de la reconquérir avec plus d'énergie lorsqu'elle l'avait quitté. A la place, il avait été furieux après elle, ce qui était absurde était donné que c'était lui qui l'avait offensée.

Il fallait qu'elle oublie toute cette histoire et qu'elle le chasse définitivement de son esprit. Mais comment le pourrait-elle, maintenant qu'elle venait d'accepter de dîner avec lui chez les Faulkner ? Une seule solution : considérer qu'elle allait passer la soirée chez le couple en faisant abstraction de la présence de Riley.

Mais, même ainsi, il fallait qu'elle l'ignore tout en paraissant à son avantage. Après avoir bandé son pouce, elle se dirigea vers la suite parentale, qui était devenue sa chambre, et ouvrit le placard. Après toutes ces années passées en compagnie de costumiers, elle possédait quelques belles pièces. Riley pouvait très bien se présenter chez les Faulkner en jean s'il le voulait, mais pas elle. Gare à toi, Riley Kinnard ! songea-t-elle.

\* \* \*

La chambre de Riley n'avait plus rien à voir avec celle de son enfance. Les lits superposés où il avait invité tellement d'amis à dormir avaient disparu, de même que les maquettes d'avion autrefois accrochées au plafond et les posters des Red Hot Chili Peppers, qui décoraient les murs.

Son lecteur CD avait rendu l'âme depuis longtemps, tout comme le petit téléviseur dont il avait été si fier. Il lui restait pourtant encore une chambre où dormir. Ginny, sa sœur, n'avait pas eu autant de chance. Son ancienne chambre à coucher avait été transformée en bureau pour accueillir les locaux de l'agence immobilière de leur mère.

Riley découvrit un lit de grande taille orné d'un confortable édredon fleuri dans des tons pastel. De part et d'autre, des lampes de chevet en fer forgé trônaient sur des tables de nuit en noyer. Dans un coin, un grand fauteuil en cuir occupait l'espace réservé autrefois par son bureau. Une armoire en noyer avait remplacé la bibliothèque que Riley avait autrefois maculée de peinture et de colle. Il ne restait plus grand-chose de son ancienne chambre, à l'exception d'une légère trace de peinture sur les portes du placard.

Riley posasa valise et s'approcha pour caresser du bout des doigts les taches légères. Le

souvenir lui arracha un sourire. Lorsqu'ils avaient dix ans, Hayden et lui avaient fabriqué ensemble une maquette du cuirassé *USS Arizona* pour la présenter à un concours.

Comme c'était à prévoir, ils s'étaient disputés pour savoir qui collerait les autocollants. Il l'avait traitée de bêtasse qui n'y connaissait rien aux cuirassés et, en représailles, elle lui avait lancé le flacon de peinture noire. Il l'avait évité juste à temps et le flacon avait heurté la porte du placard suffisamment fort pour se briser.

Suite à cet incident, ils avaient essuyé une sévère remontrance, lui pour avoir manqué de respect à son amie et elle pour son geste violent. Ils avaient dû payer avec leur argent de poche le nettoyage du tapis mais le bois de la porte avait bu trop de peinture pour être nettoyé complètement.

Sous la surveillance de la mère de Riley, ils s'étaient partagé les autocollants. La maquette avait remporté le premier prix et ils avaient partagé à tour de rôle le trophée et la maquette tous les mois pendant deux ans, jusqu'à ce que Riley décide d'en faire cadeau à Hayden. Qu'en avait-elle fait aujourd'hui ? songea-t-il, curieux.

Il pourrait lui poser la question ce soir. S'ils étaient encore en sa possession et si elle n'en voulait plus, il était prêt à les récupérer. Un jour, il aurait des enfants qui seraient heureux de...

La sonnette de la porte d'entrée vint soudain mettre fin à ses rêveries. Peut-être était-ce Hayden qui venait lui emprunter du sucre ? Non, aucune chance. Il descendit lentement les escaliers et traversa le salon.

Ses parents y avaient installé un arbre de Noël artificiel qui venait rompre, lui aussi, la tradition. Ils avaient toujours acheté un véritable arbre par le passé. Celui-ci n'était pas désagréable mais il ne sentait pas bon la sève et Riley adorait cette odeur.

Arrivé dans l'entrée, il ouvrit la porte, gardant une pointe d'espoir de découvrir Hayden de l'autre côté. Mais ce n'était résolument pas elle qu'il découvrit.

L'homme devant lui portait des lunettes miroir. Ses biceps étaient tatoués. Tout à fait le genre d'homme à fréquenter les salles de sport uniquement pour rencontrer des filles en se pavanant sur les appareils de musculation. Le T-shirt enfoncé à l'intérieur de son jean usé portait l'inscription : « Faites la fête avec Damon Claus ». Le tout était rehaussé par deux grosses boules de Noël rouges.

— Joyeuses fêtes ! lança l'homme avec un grand sourire. Je suis ici pour vous aider.

— M'aider ?

— Damon Claus, à votre service. Je suis spécialiste en décorations de Noël, intérieures et extérieures. « La créativité au service des fêtes », telle est notre devise. Profitez-en.

L'homme sortit une carte de sa poche et l'agita sous le nez de Riley.

— J'apprécie votre démarche mais ceci n'est pas ma maison. Je ne suis ici que provisoirement et les propriétaires sont actuellement absents. Les décisions concernant la décoration leur appartiennent.

— Qui a donc mis ces trois arbres ?

— Eh bien...

Riley vivait depuis des années dans un appartement et il n'avait pas eu souvent à se débarrasser de démarcheurs indésirables. Il manquait totalement d'expérience en la matière. De plus, cet homme venait lui parler d'un sujet qui le titillait depuis qu'il était arrivé chez ses parents. Car, il devait le reconnaître, leur décoration était pitoyable.

— Loin de moi l'idée de me moquer de ces arbres, continua Damon Claus, mais votre maison mériterait bien mieux. Surtout comparée à celle de votre voisin d'en face.

Il accompagna sa remarque d'un geste du pouce.

— Ils voient les choses en grand de l'autre côté de la rue.

Riley entendait le crissement d'une scie monter du garage ouvert des Manchester.

— Je sais. Ils ont toujours fait un grand étalage.

— D'après ce que m'ont dit vos voisins, votre maison était très bien décorée autrefois. Je fais quelques bricoles pour les Faulkner, et ils m'ont raconté qu'il existe une rivalité vieille de trente ans entre votre maison et celle-ci. Il semblerait que tout ça soit terminé, si je comprends bien. Quel dommage ! C'est pourtant cet esprit qui porte notre pays.

Riley le fixa d'un œil vide.

— Les décorations de Noël ?

— Mais non. La compétition. Celle qui accélère les battements de votre cœur, qui éveille votre esprit créatif, votre...

— Permettez-moi de vous interrompre, monsieur Claus. Mais est-ce là votre vrai nom ?

— Croyez-moi, je n'aurais jamais inventé un nom pareil. Parfois, j'aurais aimé qu'il soit différent, mais que voulez-vous que j'y fasse.

— Je suppose que vous vous en êtes servi pour monter votre entreprise de décorations de Noël. Mais je n'ai pas l'intention de vous embaucher. Si mes parents veulent s'en tenir à ces trois arbres artificiels, c'est leur choix.

Riley se mordit la langue. Il n'avait jamais eu l'intention de révéler à l'homme que la maison appartenait à ses parents. Il savait qu'il ne fallait jamais livrer des informations à un démarcheur tenace. Trop tard.

— Ah, c'est la maison de vos parents.

Damon Claus hocha la tête pensivement avant de lui décocher un regard plein de compassion.

— Je ne voulais pas mettre les pieds dans le plat, désolé.

— Non, vous vous trompez, riposta Riley, de plus en plus agacé par l'homme. Si j'avais voulu décorer moi-même leur maison, je suis certain qu'ils m'auraient laissé faire mais...

— Eh bien, faites-le ! Il y a trente années de tradition en jeu ! Vos voisins attendent tous le grand spectacle !

— Je me fiche de ce qu'ils attendent. Je suis ici pour passer un entretien d'embauche, pas pour me lancer dans les décorations de Noël.

— C'est pourquoi je suis là. Je peux vous construire un décor qui vous laissera bouche bée. Vous ferez la jalousie de tout le voisinage.

— C'est très aimable de votre part mais non, merci.

— D'accord, d'accord.

Claus leva les deux mains en signe de reddition.

— Elle m'avait prévenu, ajouta-t-il, mais au moins j'aurai essayé.

— Qui vous a dit quoi ?

— Le joli brin de fille de l'autre côté de la rue, celle qui construit un si beau décor. Elle m'a dit que vous vous en fichiez.

— Vous lui avez parlé ?

— Evidemment. Mais elle veut tout faire elle-même, et je respecte son choix. J'ai parlé à tout le monde dans le quartier. Quelques-uns m'ont embauché mais tous m'ont dit la même chose : Noël ne sera pas pareil si les Kinnard se défilent cette année.

Riley était capable de supporter la déception des voisins. Mais savoir que Hayden avait dit qu'il se fichait des décorations le mettait hors de lui. Non seulement cela comptait pour lui, mais il était prêt à honorer le souhait de ses parents.

Ne te mêle pas de ça ! lui criait sa conscience. Mais ses parents apprécieraient qu'il prenne en

charge les décorations de Noël cette année. Eux ne s'en sentaient pas le courage mais Riley était certain qu'ils se réjouiraient de rentrer chez eux et de découvrir un décor digne de la tradition familiale, surtout si leur fils en était l'instigateur.

— Au revoir, annonça Claus. On se reverra dans le coin.

L'homme s'engagea dans l'allée de la maison pour rejoindre sa camionnette.

— Attendez !

Claus s'arrêta net. Aucun doute qu'un sourire triomphant fendait son visage. Mais le temps qu'il se retourne, il s'était évanoui.

— Vous avez changé d'avis ?

— Oui.

— Parfait.

Riley se massa la nuque d'un air gêné. Il fallait être fou pour se lancer dans cette entreprise mais il ne supportait pas de rester là en laissant croire à Hayden qu'il avait perdu son sens de la compétition. Avec son diplôme en architecture et ses cinq années d'expérience dans une prestigieuse entreprise de Chicago, il était sacrément capable de réaliser ce décor de Noël.

Dernièrement, il avait été agacé par les efforts de ses parents, plus routiniers que réellement inspirés. En revanche, il n'avait rien fait pour les aider et n'avait donc rien pu leur dire.

Mais aujourd'hui il était là, et mademoiselle la décoratrice de Hollywood n'avait qu'à bien se tenir.

— Je n'ai pas le temps d'aller chercher les matériaux, intervint Riley, mais je peux vous dessiner ce que j'ai à l'esprit. Si vous m'apportez ce dont j'ai besoin, nous pouvons travailler ensemble.

— Je suis votre homme.

Riley ne faisait pas entièrement confiance à Claus, mais il avait besoin de son aide pour ce travail. Avec ses entretiens d'embauche, il ne disposait pas d'assez de temps pour le faire seul.

— Entrez, l'invita-t-il en s'écartant pour le laisser entrer. Nous allons parler des aspects pratiques.

Tandis que Claus franchissait le seuil, Riley jeta un coup d'œil de l'autre côté de la rue. Hayden s'était arrêtée de travailler pour le regarder. Instinctivement, il leva la main, l'index dressé. C'était le signal qui avait amorcé la rivalité entre les deux familles autour des décorations de Noël et qui voulait dire : « Nous sommes numéro un ! »

Hayden répondit en reproduisant le même geste. La bataille était engagée.

Hayden se trouvait risible. Non seulement elle avait répondu au geste ridicule de Riley mais elle venait de passer beaucoup trop de temps à se préparer en vue du dîner chez les Faulkner. Elle aurait pu impressionner Riley sans y passer des heures.

Pourtant, elle avait arrêté de travailler de bonne heure pour pouvoir s'offrir une manucure et une pédicure. Elle comptait en effet assortir sa robe noire avec des sandales ouvertes. Elle opta pour un rouge Père Noël pour les ongles des mains et des pieds. Sa robe en maille moulait juste ce qu'il fallait tandis que la jupe, d'une longueur très conventionnelle, flottait sagement autour de ses genoux lorsqu'elle marchait.

Il n'y avait rien d'ouvertement sexy dans cette tenue, agrémentée simplement d'un collier en argent et de créoles. En revanche, le décolleté était assez plongeant, détail qui n'échapperait certainement pas à Riley. Autrefois, elle avait déjà porté une robe comme celle-ci dans l'espoir que Riley la lui retire. Ce soir, elle le laisserait souffrir en silence.

Hayden lava soigneusement ses cheveux mi-longs et utilisa un fer à friser pour encadrer son visage de boucles légères. En se contemplant dans le miroir, elle était convaincue d'atteindre son objectif : éblouir Riley.

Elle saisit ensuite un boléro ivoire dans le placard, fourra la clé de la maison dans sa poche et prit le chemin de la porte d'entrée cinq minutes avant l'heure. Les guirlandes de Noël qui brillaient dans le quartier formaient des taches de couleur mouvantes dans le crépuscule. Elle n'avait pas encore accroché de guirlandes lumineuses et elle ne le ferait pas tant que son décor ne serait pas terminé. Elle avait une idée bien précise du rendu qu'elle souhaitait et ne voulait pas tout gâcher par une illumination prématurée.

Jusqu'à cet après-midi, la décoration de son jardin n'était pour elle qu'un divertissement destiné à perpétuer la tradition familiale et à avoir la satisfaction de surprendre ses parents lorsqu'ils viendraient passer les fêtes. Mais depuis que Riley avait invité Damon Claus à entrer chez lui et qu'il lui avait fait le signe marquant le début de la compétition, ses motivations avaient changé.

Depuis qu'ils étaient enfants, Riley et elle s'étaient affrontés dans toutes sortes de domaines, des jeux vidéo au sport. Même lorsqu'ils avaient commencé à sortir ensemble, leur rivalité ne s'était pas atténuée. D'une certaine manière, elle s'était même intensifiée sous l'effet des hormones. Ils s'étaient défiés pendant des heures sur les courts de tennis, et au basket Hayden était capable de marquer des paniers à trois points sur tous les terrains qu'ils choisissaient.

Autrefois, la compétition autour des décorations de Noël était plus un sujet familial qu'un concours entre Hayden et Riley. Mais aujourd'hui les choses avaient changé et, comme au bon vieux

temps, Hayden était prête à lui faire mordre la poussière.

De délicieuses odeurs d'herbes et d'aromates montaient de la belle maison des Faulkner tandis que Hayden remontait leur allée pavée. Marlena avait disposé des pots de pétunias et de pensées pour égayer un jardin dominé par des figuiers de Barbarie et de grands cactus épineux. Une couronne de Noël ornait la porte de bois, mais les Faulkner s'en étaient pour l'instant tenus à cette unique décoration.

Damon Claus lui avait confié que le couple l'avait embauché pour illuminer les cactus, tâche dont David s'était acquitté pendant des années au prix de nombreuses écorchures. S'il avait persévéré, c'était pour respecter la tradition dans le voisinage car tout le monde décorait son jardin et tout le monde était très fier du résultat. Hayden aimait ce quartier pour de nombreuses raisons, y compris pour son sens de la communauté. Elle connaissait la plupart de ses voisins et elle se sentait bien parmi eux.

D'ailleurs, il y en avait un qu'elle connaissait un peu trop bien et qui aurait mieux fait de rester à Chicago. Elle ne pouvait pas lui en vouloir d'avoir envie de revenir à Tucson. Mais, même s'il déménageait, il ne reviendrait pas vivre de l'autre côté de la rue. Avec le salaire qu'il percevait, il s'achèterait certainement une belle maison en haut de la colline.

Peut-être avait-il une petite amie qui voudrait s'installer avec lui ? Hayden n'y avait pas vraiment songé. Qu'importe. Elle se fichait qu'il revienne en ville avec une superbe femme. Il y avait longtemps qu'elle ne se souciait plus de savoir qui il embrassait.

C'était du moins le raisonnement qu'elle se tenait lorsqu'elle sonna à la porte d'entrée, le cœur battant beaucoup plus vite que nécessaire. Le fait de s'habiller pour Riley avait fait grimper en flèche sa libido, et Hayden pensait beaucoup trop à ses lèvres viriles à son goût.

David lui ouvrit la porte, vêtu d'un pantalon en velours et d'un sweat-shirt décoré de lutins de Noël.

— Hayden ! Toujours aussi ponctuelle.

— On ne change pas les vieilles habitudes, David.

Lorsqu'elle avait aménagé dans la maison de ses parents, son voisin lui avait servi le même discours qu'à Riley, l'invitant à l'appeler par son prénom, mais cela lui demandait encore quelques efforts.

— Je suis toujours la première arrivée, ajouta-t-elle.

— Pas cette fois.

David s'effaça pour la laisser entrer.

— Riley est arrivé depuis au moins une demi-heure, ajouta-t-il. Il est dans la cuisine avec Marlena ; il l'aide à préparer la salade.

— Il est venu plus tôt ? Mais...

— Je sais. Il avait l'habitude d'être toujours en retard, mais je pense que ce garçon a grandi.

David lui prit son manteau.

— C'est formidable de vous avoir tous les deux ici. Comme au bon vieux temps.

Hayden crut percevoir une lueur malicieuse dans le regard de David.

— Eh bien, pas exactement comme au bon vieux temps, précisa-t-elle.

David se pencha vers elle en baissant la voix.

— Il n'a pas de petite amie. Je lui ai déjà posé la question.

— Et en quoi cette information devrait-elle m'intéresser ?

— Parce que pendant toutes ces années aucun de vous ne s'est marié. Voilà pourquoi.

Il haussa exagérément les sourcils.

— Mais il y a une raison à cela, objecta-t-elle. Lorsque l'on a vingt ans, on est trop occupé par sa carrière professionnelle pour penser au mariage. Je suis sûre que vous l'avez remarqué à l'université de l'Arkansas.

— Peut-être.

David suspendit son manteau dans le placard de l'entrée.

— Mais d'après mes calculs, ajouta-t-il, vous n'aurez bientôt plus vingt ans et votre carrière est lancée.

— Si vous espérez jouer à l'entremetteur, vous faites fausse route.

L'homme détailla sa robe et sourit.

— Riley s'est mis sur son trente et un ce soir, lui aussi. Une chemise verte de soie d'un grand couturier. Je pense que vous vous êtes tous les deux habillés pour nous impressionner, Marlana et moi. Je suis flatté.

Elle était piégée. Et, pire encore, Riley jouait au même jeu qu'elle.

— Nous sommes sortis ensemble autrefois, expliqua-t-elle. Une fille veut toujours paraître à son avantage lorsqu'elle revoit un ancien petit ami. Ce n'est pas comme si...

— David ! cria Marlana depuis la cuisine. Dis à Hayden de venir. Les entrées sont prêtes et j'ai besoin de toi pour ouvrir le vin.

— On arrive !

David fit un geste en direction de la cuisine.

— Après vous, mademoiselle je-ne-suis-pas-intéressée.

— Je ne suis pas intéressée.

Hayden traversa le salon, qui n'avait pas beaucoup changé depuis son enfance, à l'exception de quelques souvenirs accrochés au mur et d'étagères. Les Faulkner étaient de grands voyageurs et préféraient partir à la découverte du monde qu'acheter un nouveau canapé.

— Si tu le dis, renchérit David en lui emboîtant le pas.

Hayden pénétra dans la cuisine où régnait une délicieuse odeur au moment même où Marlana, une petite femme rousse tout en rondeurs avec des taches de rousseur, sortait du four un plat rempli d'entrées chaudes. Et, si les narines de Hayden ne la trompaient pas, un somptueux ragoût de bœuf mijotait à petit feu dans une cocotte en fonte.

Il aurait dû y avoir une loi pour interdire une scène comme celle-ci. Car non seulement la cuisine avait des effluves de paradis, mais un dieu grec vêtu d'une chemise vert foncé était occupé à découper des radis sur une planche de bois. Il en fallait peu pour imaginer que le mariage avec Riley pouvait être tout aussi merveilleux.

Mais peut-être pas tant que ça. A moins que Riley ait beaucoup changé, il cuisinait aussi mal qu'elle. Il leur faudrait embaucher les Faulkner pour que le tableau soit parfait.

Riley leva les yeux vers elle.

— Salut, Hayden.

— Salut, Riley.

Comme elle l'imaginait, la chemise était assortie à ses yeux. C'était injuste. Personne n'aurait dû avoir l'air aussi beau en découpant des radis. Ou être capable de continuer de lui sourire sans lâcher son couteau.

— Oh ! flûte ! s'écria soudain Riley en retirant vivement sa main de la planche de bois pour la porter à sa bouche.

Marlana posa à la hâte la plaque et se tourna vers lui.

— Tu t'es coupé, Riley ?

— Oui.

Il contempla son doigt, qui saignait abondamment.

— Vous avez un pansement ? demanda-t-il.

— Je vais en chercher un, déclara David avant de quitter la cuisine.

Hayden dut refréner l'élan de compassion qui la poussait vers Riley. En raison de leur esprit de compétition, ils avaient enduré ensemble de nombreuses blessures, coupures et bleus. Elle s'était cassé le bras en tombant de bicyclette et il l'avait soutenue le temps de la raccompagner chez elle. De son côté, les nombreuses années où Riley avait joué dans l'équipe de football du lycée avaient été une torture pour elle, et le jour où il s'était déboîté l'épaule avait été un enfer.

Une simple coupure au doigt était un événement mineur en comparaison. De plus, ces belles années étaient maintenant révolues.

— Je suis navrée, dit Marlana d'un air contrit.

Elle déchira un morceau d'essuie-tout et le tendit à Riley.

— J'aurais dû te prévenir que ce couteau était très aiguisé.

— Mais tu l'as fait, soupira Riley en enroulant le papier autour de son doigt.

— Marlana ! cria David à l'autre bout de la maison. Peux-tu venir m'aider à trouver la trousse à pharmacie ?

— Elle est dans le meuble, sous le lavabo.

— Je ne la trouve pas !

— J'arrive, répondit Marlana en roulant de grands yeux. Excusez-moi une minute. Je suis pourtant certaine qu'elle est sous ses yeux.

Une fois Marlana partie, Hayden ne put s'empêcher d'observer Riley. Il était si délicieusement beau. Sentait-il aussi bon ? songea-t-elle en s'approchant de lui. Elle était certaine qu'il portait un merveilleux après-rasage.

— Tout va bien ? demanda-t-elle.

— Je survivrai.

Ses prunelles émeraude brillèrent tandis qu'il la regardait fixement.

— Mais tout cela est arrivé par ta faute, ajouta-t-il.

— Par ma faute ? Comment cela ?

Seigneur, elle brûlait de l'embrasser, ce qui était tout à fait déplacé.

— J'étais à l'autre bout de la pièce, continua-t-elle, incrédule.

— Avec cette robe décolletée, tu es certaine de faire oublier à un homme qu'il coupe des radis avec un couteau tranchant.

Il lorgna ses seins avant de planter de nouveau son regard dans le sien.

— Tu l'as fait exprès, n'est-ce pas ?

— J'ignore de quoi tu parles.

Hayden brûlait d'envie qu'il l'embrasse.

— Tu le sais très bien. Il me suffit d'un seul regard sur ce décolleté pour me souvenir d'une certaine couverture à l'arrière de ma camionnette par une chaude soirée d'été, avec une certaine Hayden Manchester complètement nue dans mes bras.

Une onde de chaleur courut entre ses cuisses, traversa son bas-ventre avant de remonter vers sa poitrine et terminer sa route en embrasant ses joues.

Les yeux de Riley brillaient comme de la lave en fusion.

— Je suis certain que tu avais tout prévu, dit-il à voix basse.

— Tu t'imagines des choses.

Ils s'étaient rapprochés comme deux aimants jusqu'à ce que leurs corps se touchent. Au souffle court de Riley, Hayden savait qu'il était très excité.

— Tu es contente de toi, Hayden ? Tu me fais cet effet depuis que nous sommes adolescents. Apparemment, rien n'a changé depuis cette époque.

Elle soutint son regard.

— Peut-être pour toi, mais en ce qui me concerne j'ai tourné la page.

Comment pouvait-elle mentir avec autant d'aplomb ?

Riley étouffa un juron.

— Si c'est le cas, pourquoi as-tu mis cette robe ce soir ?

— Pure vanité, déclara-t-elle dans un élan de sincérité. Je voulais voir si j'étais encore capable de te faire de l'effet.

— En revanche, je te laisse complètement indifférent. C'est ce que tu essaies de me faire comprendre ?

— Exactement.

— Faisons un petit test. Laisse-moi t'embrasser, juste un petit baiser, veux-tu ?

Hayden sentit son pouls s'accélérer. Elle leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas si c'est permis. Je ne vois pas de gui au plafond.

— Je n'ai pas besoin de gui.

Il l'enlaça si vite qu'elle eut à peine le temps de pousser un petit cri de surprise avant de sentir les lèvres de Riley sur les siennes.

Oh ! doux Jésus. Aucun homme n'embrassait comme Riley Kinnard. Elle s'était longtemps répété que le temps avait embelli le souvenir de ses baisers, que personne n'arrivait à la hauteur de ses fantasmes. Mais ce qu'elle vivait n'avait rien d'imaginaire. Ses performances en la matière dépassaient celles de tous les hommes qu'elle avait connus, y compris celui qui avait été payé pour le faire de manière convaincante devant une caméra.

En sentant de nouveau les bras de Riley autour d'elle, la douceur de ses lèvres et la caresse si familière de sa langue, Hayden eut une impression de perfection qui lui fit monter les larmes aux yeux. Mais elle ne pouvait pas se laisser aller. Elle allait lui répondre aussi bien qu'il le faisait.

Elle leva les mains vers ses joues rasées de près et glissa langoureusement les doigts dans ses cheveux. Puis, tenant son visage en coupe, elle approfondit son baiser. Riley émit un grognement qu'elle n'avait plus entendu depuis des années. Autrefois, ce bruit de gorge pouvait presque la faire monter au septième ciel. L'histoire semblait vouloir se répéter.

Mais c'était impossible. Elle ne pouvait pas se permettre de laisser les baisers de Riley la conduire jusqu'à l'orgasme au beau milieu de la cuisine des Faulkner. A contrecœur, elle s'écarta de son ancien amant, le souffle court.

Le regard du jeune homme s'attarda sur la courbe de ses seins, puis sur ses lèvres avant de revenir vers ses yeux. Ceux de Riley étaient troubles de désir. Par expérience, elle savait qu'il l'imaginait nue, se voyait déjà sur elle et en elle.

Ces dix années passées s'étaient évanouies en un instant. Hayden était interloquée de constater à quel point leur attirance mutuelle était restée intacte.

Riley paraissait aussi atterré qu'elle. Il prit une profonde inspiration avant de se racler la gorge.

— Inutile de me dire à présent à quel point je te laisse indifférent, Hayden.

— Peu importe que je sois indifférente ou non.

— Pourquoi cela ?

— Parce que pour l'instant je me tiens à distance des hommes.

Il rit doucement.

— Non, tu mens. Une femme qui porte ce genre de robe ne se tient pas à distance des hommes.

— Je n'aurais pas dû la porter, en effet. C'était une impulsion stupide.

— Ou une stratégie brillante faite pour nous rappeler tout le bon temps que nous avons passé ensemble.

Il la dévora des yeux.

— Tu sais, nous pourrions encore... ajouta-t-il.

— Passer du bon temps ensemble ? Oh ! mais je suis certaine que cela te plairait beaucoup,

Riley.

La colère venait de remplacer le désir. Il avait peut-être toujours pensé que coucher avec elle était un passe-temps agréable, mais de son côté elle avait toujours cru à un engagement éternel. Ils auraient dû parler de leurs différents points de vue lorsqu'ils étaient en terminale, mais ils avaient été trop occupés pour le faire. Apparemment, Hayden s'était trompée sur les intentions de Riley.

— Je suis certain que tu y prendrais aussi du plaisir, Hayden.

— Désolée, mais l'idée ne me séduit pas.

Elle s'était beaucoup amusée à Los Angeles et elle aurait aimé pouvoir passer du bon temps avec Riley mais, depuis qu'elle l'avait embrassé, elle avait compris que le petit jeu pouvait très vite devenir plus sérieux, ce qui aurait été une énorme erreur de sa part.

— Nous avons trouvé les pansements !

La voix de Marlena sonnait tellement faux qu'il ne faisait aucun doute que les Faulkner avaient assisté à une partie de la scène qui venait de se dérouler dans la cuisine. Comme le couple semblait espérer voir leur flamme se ranimer, ils avaient probablement attendu quelques minutes que leur petit interlude soit terminé.

Hayden n'éprouvait aucune gêne à être surprise dans les bras de Riley. Elle connaissait les Faulkner depuis si longtemps qu'ils faisaient presque partie de la famille. Mais David allait très certainement la taquiner dès qu'il en aurait l'occasion.

Elle se présenta pendant le dîner, au moment où David lui proposa du vin. Il contourna la table pour remplir leurs verres. Arrivé près de Hayden, il tint la bouteille au-dessus de son verre.

— Veux-tu encore un peu de vin ? demanda-t-il en insistant sur le mot « encore ».

— Oui, merci.

— David, gronda Marlena, pourquoi t'exprimes-tu ainsi ?

— C'est une simple plaisanterie entre Hayden et moi.

Il lui remplit son verre à ras bord.

— Le fait que je veuille encore du vin, intervint Hayden, ne veut pas dire que cela s'applique à d'autres choses.

David rit bruyamment.

De l'autre côté de la table, Riley ne la quittait pas du regard.

— Veux-tu nous expliquer cette plaisanterie ? demanda-t-il, curieux.

— Non, elle n'en vaut pas la peine, riposta sèchement Hayden.

— Je n'en doute pas, ajouta Marlena en faisant circuler le panier de pain à la bière. David a un sens de l'humour douteux parfois. Ce n'est pas que je veuille changer de sujet, mais que pensez-vous de cet homme, Damon Claus ? Je suis heureuse d'avoir un peu d'aide pour les décorations de Noël mais je lui trouve un air un peu louche. J'espère qu'il ne va pas mettre le feu à notre maison.

— Je garderai un œil sur lui, déclara Riley en se servant une autre cuillerée de ragoût de bœuf. J'ai travaillé avec suffisamment d'entreprises pour vous dire s'il est compétent ou non. Il peut

commencer par la maison de mes parents, si vous voulez.

Hayden ne put s'empêcher de le titiller un peu sur le sujet.

— Comment ça ? Je croyais que les trois arbres artificiels faisaient très bien l'affaire.

Riley lui lança un regard désarmant d'innocence.

— Lorsque j'ai vu tous les efforts que tu déployais pour surprendre tes parents, j'ai décidé d'en faire de même.

— Je ne te crois pas, Kinnard. Et le signe « nous sommes numéro un » que tu m'as fait sur le pas de ta porte ? Tu veux relancer la compétition.

Riley lui sourit d'un air nonchalant.

— Peut-être. Mais laisse-moi ajouter que tu m'as répondu très vite par le même geste.

— Par pur réflexe.

— Dans ce cas, heureusement que je ne me suis pas trompé de doigt.

— Tu ferais mieux de faire attention à tes doigts.

Hayden observa la main gauche de Riley et son annulaire bandé. Etrange qu'il se soit coupé précisément le doigt qui était resté vierge de tout anneau, comme le sien.

— Comme tu nous l'as montré ce soir, tu pourrais te blesser.

— Allons, allons, intervint David en se levant pour leur verser du vin. Faites l'amour, pas la guerre.

Riley regarda dans la direction de Hayden.

— Pourquoi ne ferions-nous pas l'amour et la guerre ? proposa-t-il, très sérieux.

Marlena fronça les sourcils.

— Je ne crois pas que les deux aillent très bien ensemble.

— Mais, géré correctement, pourquoi pas ? insista Riley en tendant son verre à David. D'ailleurs, en parlant de compétition, Hayden, sais-tu ce qu'est devenue cette maquette de l'*USS Arizona* que nous avons fabriquée ensemble ? Et le trophée que nous avons gagné ?

Hayden hésitait à lui avouer qu'ils trônaient toujours derrière une vitrine dans la maison de ses parents. Ces derniers avaient un côté sentimental, mais elle tenait bien plus aux choses qu'eux. Après tout, ils étaient prêts à vendre leur maison alors qu'elle avait refusé l'idée de se séparer de la demeure familiale.

Elle finit par trouver une réponse pertinente à la question de Riley.

— Pourquoi ? Tu aimerais les récupérer ?

— Peut-être bien.

Hayden sentit son ventre se nouer. Elle n'avait aucune envie de les lui rendre. Et s'il les perdait ? Pouvait-elle faire semblant de ne pas savoir où ils se trouvaient ? Non, impossible. Elle mentait horriblement mal.

— Je me souviens de cette maquette, confirma David.

— Moi aussi, renchérit Marlena en étalant du beurre sur son pain. Tu l'as encore, Hayden ?

Hayden pouvait jouer la montre avec Riley, mais pas avec Marlena.

— Oui, en effet. Elle se trouve dans une vitrine, avec le trophée. Mes parents l'ont gardée et...

Elle ne voulait pas admettre à quel point cet objet comptait pour elle car Riley était capable de mal interpréter ses propos et croire qu'elle en pinçait toujours pour lui.

— Je n'ai pas encore décidé de ce que j'allais en faire, avoua-t-elle.

— Tu peux me les donner, alors, insista Riley. Je voudrais les garder pour mes enfants.

La réponse la piqua au vif. Hayden se souvint de l'époque où elle s'était imaginée devenir un jour la mère de ses enfants.

— Et que fais-tu de mes enfants ? répliqua-t-elle. Ça peut aussi les intéresser. Je te tiendrai au courant.

Après deux verres et demi de vin, Hayden ne voulait prendre aucune décision précipitée.

— En supposant que tu reviennes à Tucson, expliqua-t-elle, nous trouverons une solution. Nous sommes en train de parler de nos enfants... enfin, des enfants que nous aurons séparément. Avec des personnes différentes.

Plus elle parlait et plus elle s'enfonçait.

— Peu importe, conclut-elle, nous ne sommes pas encore mariés, alors d'ici à ce que nous tombions enceintes !

Marlena se mit à rire.

— Si Riley tombe enceinte, il faudra prévenir la presse à scandale. A ce propos, Hayden, quels sont les derniers potins sur Britney Spears ?

Hayden était ravie de changer de conversation. Parler de la maquette que Riley et elle avaient construite et des enfants qu'ils n'auraient pas ensemble la mettait mal à l'aise. Ils passèrent le reste de la soirée à s'épancher sur les célébrités. Le repas se termina par un gâteau au fromage blanc et le meilleur café que Hayden ait bu.

Le dessert fut servi dans le salon afin que tout le monde puisse profiter du sapin de Noël. Comme toujours, il était garni de décorations du monde entier, et d'autres faites à la main. Hayden reconnut même deux boules qu'elle avait confectionnées lorsqu'elle était à l'école primaire.

— Le sapin sent très bon, commenta Riley en posant sa tasse vide. Quel dommage que mes parents aient choisi cette année un arbre artificiel.

— Ils m'en ont parlé, répondit Hayden. Ils savaient que cela ne te plairait pas, mais ils trouvaient ce choix plus pratique.

— Lorsque je serai définitivement de retour, peut-être arriverai-je à les convaincre d'acheter un vrai sapin, surtout si je les aide à le décorer.

Hayden but une dernière gorgée de café.

— Je leur ai proposé de les aider mais ils ont décliné mon offre.

— Oui, mais je suis leur fils.

— Et moi, je suis pratiquement leur fille. Ils m'ont laissé peindre la chambre d'amis comme si je faisais partie de la famille. Je pense qu'ils en ont simplement assez de tout le travail que représentent les décorations de Noël.

— Oui, c'est possible, soupira Marlena. Heureusement, j'apprécie toujours tout ce qui tourne autour des fêtes. Si l'on écarte les nombreuses blessures de David lorsqu'il installe les guirlandes autour des cactus. Je suis heureuse que Damon Claus s'en charge, cette année.

Elle saisit la cafetière.

— Encore un peu de café ? proposa-t-elle.

— Non, pas pour moi, merci, répondit Hayden en reprenant sa tasse et son assiette à dessert. Tout était délicieux.

Elle se tourna vers son hôtesse, qui venait de la rejoindre sur le canapé.

— Laisse-moi t'aider pour la vaisselle, proposa Hayden.

Normalement, cette tâche aurait dû incomber à Riley et à elle mais elle ne voulait pas se trouver de nouveau seule dans la cuisine avec lui.

Marlena secoua vigoureusement la tête.

— J'apprécie ta proposition, mais David et moi avons nos habitudes. Riley peut te raccompagner chez toi.

D'emblée, l'idée lui parut mauvaise.

— C'est ridicule. Il me suffit de traverser la rue, protesta-t-elle.

Riley quitta aussitôt le grand fauteuil dans lequel il était assis.

— Ma mère me tirerait les oreilles si elle apprenait que j'ai refusé de raccompagner une dame chez elle après dîner. Tu ne veux pas que j'aie des ennuis avec ma mère, n'est-ce pas ?

— Si tu ne lui dis rien, elle ne risque pas d'être au courant.

David s'était éclipsé en silence. Il était revenu avec le manteau de Hayden et la veste en cuir de Riley.

— S'il ne lui dit pas, c'est moi qui le ferai, intervint-il. Sa mère m'a demandé de garder un œil sur lui et je suis bien décidé à prendre mon rôle très au sérieux.

Hayden comprit aussitôt qu'elle avait été la victime d'une conspiration échafaudée par les Faulkner. La trousse à pharmacie introuvable n'était qu'un stratagème pour la laisser seule avec Riley. Et elle ne pouvait pas décliner son offre de la raccompagner sans paraître impolie. Elle se résigna en soupirant. Mais elle restait sur ses gardes car elle avait peur de ce qui pouvait arriver après un, deux ou plusieurs baisers de bonne nuit.

Hayden enfila très vite son manteau avant que Riley lui propose son aide. Tout contact avec lui pouvait lui attirer des ennuis. Il valait mieux qu'elle garde ses distances.

Riley et elle remercièrent chaleureusement leurs hôtes pour le dîner et la compagnie avant de se diriger vers la porte, les bras chargés de Tupperware contenant des restes de ragoût, de pain et de gâteau. Hayden ne put retenir un sourire. Les Faulkner n'avaient sans doute pas pensé que le fait de transporter tous ces restes pouvait compromettre le romantisme de leurs adieux devant sa porte. Involontairement, ils venaient de saboter leurs efforts de les rapprocher car Riley et elle repartaient très chargés.

— Je n'ai rien contre la cuisine de ma mère, lança Riley en suivant Hayden dans l'allée, mais je n'ai jamais rien mangé d'aussi bon de toute ma vie.

— Moi non plus.

Hayden avançait prudemment de peur de trébucher sur un pavé.

— Le jour où ces deux-là seront fatigués d'enseigner, ils pourront ouvrir un restaurant.

— Je leur ai déjà posé la question mais, d'après eux, cuisiner pour de l'argent leur mettrait trop de pression. Ils préfèrent offrir ce qu'ils préparent à leurs amis et leur famille.

— Dans ce cas, nous avons de la chance d'être leurs amis.

La rue était déserte lorsque Hayden entreprit de traverser.

— C'est vrai, approuva Riley en lui emboîtant le pas.

Puis il leva les yeux vers le ciel.

— Belle nuit étoilée, remarqua-t-il.

Hayden répondit en marmonnant vaguement. Pourvu qu'il ne fasse pas d'autres allusions aux nombreuses nuits qu'ils avaient passées ensemble sous un ciel comme celui-ci. A la moindre tentative, elle n'hésiterait pas à l'interrompre.

— A Chicago, les nuits sont très différentes, ajouta-t-il. On ne voit aucune étoile dans le centre de la ville. Il y a trop de lumières.

Heureusement, il avait choisi de ne pas évoquer leurs ébats. Il avait bien fait car elle ne l'aurait pas suivi sur ce terrain. Elle préféra se cantonner au sujet qu'il venait de lancer.

— J'en avais assez de la circulation à Los Angeles, de tous ces gens, de toute cette agitation. Et surtout, bizarrement, j'avais le mal du pays.

— Je sais ce que c'est. Moi non plus, je ne m'attendais pas à ça. Quand tu as dix-huit ans, tu ne

penses qu'à partir.

— Oui, à aller dans des endroits plus excitants.

— C'est ça, confirma Riley. Même si je ne peux pas nier que Chicago est une ville excitante.

— Je veux bien te croire.

En remontant l'allée qui conduisait jusqu'à sa porte, Hayden s'efforça de ne pas penser aux filles que Riley avait pu rencontrer à Chicago. Après tout, cela ne la regardait pas.

— Los Angeles est une ville excitante, aussi, ajouta-t-elle.

— J'en suis certain.

Au lieu du traditionnel porche, la maison de Hayden possédait un petit patio entouré d'un petit mur en pierre surmonté d'une grille en fer forgé. Si elle essayait d'ouvrir la grille les bras chargés de Tupperware, elle craignait de renverser ce à quoi elle tenait le plus : sa part de gâteau au fromage blanc. Elle se tourna vers Riley.

— Peux-tu me tenir ça pendant que je cherche mes clés ? demanda-t-elle.

— Bien sûr.

Le fait d'entendre sa voix à cet endroit précis raviva bien des souvenirs, comme toutes les fois où il était venu la chercher et tous les baisers passionnés qu'ils avaient échangés debout dans le patio. Aussi sûrement que les pluies torrentielles se déversaient dans le désert à l'époque de la mousson, Hayden se sentait de nouveau excitée.

Impossible de lui donner le Tupperware sans le toucher, même brièvement. Elle s'efforça de faire comme si Riley était une personne qu'elle n'aimait pas. Il y avait un petit producteur qui avait essayé de la mettre dans son lit et, en fermant un peu les yeux, elle pouvait l'imaginer à la place de Riley.

Enfin, presque. Car elle ressentait toujours le besoin urgent de se jeter sur lui. Si elle se dépêchait, elle pourrait se faufiler dans la maison avant que ses hormones prennent le dessus.

— Tu es pressée ?

— Non, répondit-elle en se ruant littéralement vers la porte. J'ai juste un peu froid.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas...

— N'en dis pas plus.

D'un geste théâtral, elle ouvrit la porte et lui arracha les boîtes des mains.

— Merci et bonne nuit, lança-t-elle.

— Je crois bien que tu as pris les deux parts de gâteau ! protesta-t-il.

— Non, tu te trompes. Bonne nuit.

Elle referma le battant d'un coup de hanche et s'adossa contre la porte, haletante.

Il était temps ! En se dirigeant vers la cuisine pour ranger les Tupperware, elle s'aperçut à quel point Riley lui avait fait de l'effet. Cet homme était beaucoup trop séduisant à son goût. Il fallait qu'elle l'évite à tout prix.

En rangeant les boîtes dans le réfrigérateur, elle s'aperçut qu'il y en avait quatre, et non trois. Elle avait bien emporté le gâteau au fromage blanc de Riley. Qu'importe, elle le lui ramènerait demain. A la lumière du jour, elle aurait les idées plus claires. Elle ne serait plus aussi vulnérable aux souvenirs de son corps nu dans les bras de Riley.

A dix-huit ans, le jeune homme était très beau dans le plus simple appareil. L'était-il encore plus dix ans plus tard ? Probablement. Les hommes gagnaient en musculature entre vingt et trente ans. Mais elle ne le saurait jamais.

La sonnette de la porte d'entrée vint rompre soudain le silence de la nuit.

Hayden rebroussa chemin et regarda dans le judas. Riley se tenait debout devant la porte, sans

ses Tupperware. Elle soupira longuement : non, elle ne se sentait pas capable de l'affronter une deuxième fois.

Mais ne pas lui ouvrir serait une grande impolitesse, surtout qu'elle savait ce qu'il venait chercher. A contrecœur, elle entrebâilla la porte.

— Oui, j'ai bien pris par erreur ta part de gâteau. Je vais la chercher.

— Ce n'est pas la raison de ma visite.

Oh ! seigneur. En l'espace d'un instant, il était entré. Ils étaient beaucoup trop seuls dans cette grande maison. Mieux valait faire semblant de ne pas avoir entendu.

— Attends ici, je vais te l'apporter.

— Qu'y a-t-il, Hayden ? Tu réagis comme si tu avais peur de moi.

Il pénétra dans la cuisine et, lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle crut avoir devant elle une incarnation de ses fantasmes.

— Je n'ai pas peur de toi mais de moi.

Elle sortit la boîte du réfrigérateur, claqua la porte et lui tendit le Tupperware. Elle le désirait tellement qu'elle tremblait.

— C'est très mauvais de se dénigrer, déclara Riley. Je l'ai appris dans un cours de psychologie.

— Je sais.

Elle rejeta une mèche de cheveux qui tombait sur son visage.

— Je te raccompagne, ajouta-t-elle.

— En fait, j'étais surtout venu pour...

— Je sais pourquoi tu es venu. Je ne le sais que trop.

Hayden rendit les armes : l'homme était beaucoup trop craquant. Elle saisit le Tupperware des mains de Riley, le posa sur une table et se jeta dans ses bras.

— J'ai changé d'avis, Kinnard. Finissons-en une bonne fois pour toutes.

La récompense de Riley pour avoir claqué la porte en laissant les clés à l'intérieur de chez lui ne pouvait pas être plus grande. Ce n'était pas le moment d'avouer à Hayden qu'il était venu lui demander le trousseau que ses parents lui avaient confié, alors qu'elle l'embrassait avec une énergie capable d'alimenter une ville entière. Car il avait enfin la possibilité de faire ce qu'il rêvait d'accomplir depuis le début de la soirée. Il passa une main dans le dos de Hayden et fit glisser la fermeture Eclair de sa robe.

Elle se dégagea de son étreinte en se tortillant.

— Pas ici, dit-elle, le souffle court.

Elle prit sa main et l'entraîna avec elle vers le salon plongé dans l'obscurité et saturé d'une riche odeur de sapin.

Riley ne fit aucun commentaire. Il préférait tenir sa langue et s'en tenir à embrasser Hayden jusqu'à lui faire perdre la tête. En pensant à ce qui l'attendait, il pouvait à peine marcher. Pourvu qu'elle ne l'emmène pas trop loin.

Hayden le conduisit dans la pénombre prometteuse de sa chambre à coucher où se détachaient les contours d'un grand lit. Soudain, Riley se souvint qu'il n'avait pas anticipé l'événement et n'avait pas pris avec lui les précautions d'usage. Autrefois, c'était toujours lui qui se chargeait des préservatifs.

Il allait donc falloir qu'il parle, et vite, car Hayden avait déjà retiré sa veste et s'était attaquée aux boutons de sa chemise. Ses lèvres avaient de nouveau trouvé les siennes et bientôt il serait incapable de réfléchir : seul le désir concentré dans ses reins guiderait ses actes.

Riley dut se concentrer pour s'arracher aux lèvres voluptueuses de Hayden.

— Hayden, dit-il enfin, je n'ai rien sur moi. Je n'ai pas pris de...

Elle s'écarta de lui, haletante.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

Il ferma les yeux. S'il était revenu pour coucher avec elle, il aurait pris un préservatif. Il avait donc deux possibilités : soit lui avouer la véritable raison de sa visite, soit avoir l'air d'un idiot complètement inconscient.

Le choix fut rapide.

— J'ai oublié, avança-t-il d'un air contrit.

— Riley ! Mais c'est terrible ! Comment as-tu pu oublier une chose pareille ?

— Je l'ignore.

Pour le reste de la semaine, c'était certain, il ferait des réserves de préservatifs, mais en

attendant, il allait devoir improviser. Il s'approcha de nouveau de Hayden et la prit dans ses bras.

— Nous nous débrouillerons sans...

— Mais...

Il étouffa ses protestations sous un baiser qui, il l'espérait, lui ferait comprendre qu'ils avaient d'autres solutions. Pendant leur dernière année au lycée, ils avaient découvert le sexe, et Riley savait comment lui donner du plaisir même sans préservatif. Elle aussi, d'ailleurs, à condition que son oubli ne l'ait pas trop contrariée.

A la façon dont elle se retint de l'embrasser pleinement, il comprit qu'elle était déçue. Mais, quelques instants plus tard, elle s'abandonna contre lui et vint se lover dans ses bras dans un élan si familier qu'il en perdit la tête. Il aimait son corps, il aimait la façon dont il s'emboîtait si parfaitement avec le sien, comme s'ils étaient faits l'un pour l'autre. Dix ans plus tôt, il ne l'avait pas compris, mais aujourd'hui il avait acquis une certaine expérience.

Il aurait aimé que toutes les possibilités leur soient offertes ce soir mais, comme il n'avait rien anticipé, il préférait s'estimer heureux et profiter de ce qui s'offrait à lui.

Riley avait également acquis une certaine expérience en matière de déshabillage. Il fut agréablement surpris de constater qu'elle préférait toujours les soutiens-gorge agrafés dans le dos. Ceux qui s'ouvraient par l'avant étaient censés être plus pratiques, mais Riley s'était toujours entraîné avec Hayden, ce qui expliquait ses préférences.

Une fois le soutien-gorge à terre, il saisit sa récompense à pleines mains. Seigneur, c'était ainsi que les seins d'une femme devaient être. Il les pétrit doucement et la caressa comme elle aimait qu'on la touche. Il passa ses pouces sur la pointe rosie de ses seins jusqu'à ce qu'elle tremble. La pièce était plongée dans l'obscurité, mais Riley n'avait pas besoin de lumière pour savoir exactement l'expression de son visage. Il imaginait clairement ses joues roses et ses seins dressés sous l'effet de l'excitation.

Son entrejambe devait être trempé à présent. Sans cesser d'explorer sa bouche du bout de la langue, Riley glissa une main à l'intérieur de son string, ce qui confirma ses suppositions. Hayden gémit lorsque ses doigts s'attardèrent sur son point le plus sensible avant de s'aventurer plus loin dans l'intimité de son corps, là où son sexe ne pourrait pas se nicher ce soir. Riley se jura de corriger rapidement son erreur.

Mais pour l'heure il était bien décidé à satisfaire les besoins de Hayden. Car, même s'il ne l'avait pas touchée depuis dix ans, il n'avait oublié aucun geste. Ils avaient dansé cette danse tant de fois qu'il savait imprimer le bon rythme et les bonnes pressions, avec la certitude de lui faire perdre la tête.

Comme ça. Là, il y était presque. Maintenant... D'un mouvement brusque, elle s'arracha à son baiser et cria tandis que des spasmes de plaisir secouaient son corps. Riley l'enlaça fermement par la taille pour l'empêcher de vaciller et accentua la pression sur les parois de son sexe, sachant que ce geste déclencherait un orgasme encore plus profond.

Un violent sentiment de possessivité le saisit par surprise. Il refusait d'imaginer qu'un autre homme que lui avait fait l'amour avec Hayden pendant le temps où ils avaient été séparés. Il détestait l'idée qu'elle ait eu d'autres amants, et plus encore d'y attacher de l'importance. Car lui aussi avait eu son lot d'aventures.

Sauf qu'il savait qu'aucune femme n'était comparable à Hayden. Et il aurait aimé savoir que c'était également vrai pour elle. Mais comment lui demander si elle avait eu de meilleurs amants que lui sans prendre le risque de paraître pathétique et pitoyable ?

Il fit donc ce qu'il avait de mieux à faire. Il passa à l'action. Il souleva Hayden dans ses bras

pour l'amener vers le lit. Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à l'obscurité, il distinguait mieux la pièce et l'édredon aux motifs sombres qui s'étalait devant lui.

En revanche, il était beaucoup trop occupé à ne pas la faire tomber pour remarquer autre chose. A l'époque où il jouait dans l'équipe de football, il portait Hayden facilement. Elle n'était pas beaucoup plus lourde aujourd'hui, contrairement à lui. Un petit régime s'imposait.

Hayden gémit doucement lorsqu'il l'allongea sur le matelas, les jambes au bord du lit.

— Merci, murmura-t-elle.

— Merci de t'avoir portée jusqu'au lit sans te faire tomber ?

— Non, de m'avoir fait jouir en moins de soixante secondes, répondit-elle, le souffle encore court.

— Tu m'as chronométré ?

— Non, mais ça a été très... rapide.

Riley fit glisser le string de Hayden le long de ses cuisses.

— Cette fois, je vais prendre mon temps, déclara-t-il en s'agenouillant devant elle.

Hayden se redressa sur les coudes.

— Mais c'est ton tour, maintenant, protesta-t-elle.

— Je passe mon tour.

Mais il lui était reconnaissant de penser à lui.

— Ce n'est pas juste, se plaignit-elle.

— Arrête de penser.

Riley se pencha vers elle, écarta doucement ses cuisses et s'efforça de lui prouver que sa langue était la plus douce et la plus habile de l'Ouest.

\* \* \*

Riley n'eut pas besoin d'insister pour se faire obéir. Dès que Hayden sentit son souffle chaud caresser son entrejambe, le monde disparut autour d'elle. Dix ans plus tôt, Riley était déjà très doué. Mais maintenant... il s'évertuait à la transformer en une femme haletante, impudique et passionnée.

Elle saisit à deux mains la tête de son amant tandis qu'un torrent de sensations délicieuses se déversait sur elle. Elle planta fermement les talons dans le matelas pour ne pas rater un seul coup de langue. Soudain, elle accentua la pression sur la tête de Riley. Oh ! seigneur, que c'était bon.

Son monde bascula au rythme de sa bouche. Des bruits aussi érotiques qu'humides se mêlèrent à ses soupirs impatients tandis qu'il tenait fermement ses hanches. Pourtant, elle ne s'abandonna pas aussi vite que la première fois, et la partie de son cerveau encore consciente s'en réjouissait.

En prenant son temps pour jouir, elle put se délecter du talent de Riley et savourer l'onde de plaisir qui parcourait son corps, qui montait, descendait avant de s'étendre de plus belle. Des étincelles multicolores explosaient derrière ses paupières closes comme un feu d'artifice.

Hayden s'était embrasée pour Riley, et les flammes de son orgasme latent grignotaient ce qui lui restait de volonté à chacune de ses caresses humides. Finalement, elle ne put contenir le raz-de-marée. Toutes les digues cédèrent dans un cri de triomphe et de plaisir, comme si elle n'avait jamais joui avec un tel abandon de sa vie, pas même avec lui.

Riley planta une ribambelle de baisers sur son corps nu en remontant vers sa bouche, qu'il s'appropriait en conquérant. Mais il en avait le droit car Hayden était complètement retournée. Tandis que dans son esprit les brumes se dissipaient lentement, une seule pensée lui paraissait claire : elle se sentait comblée.

Hayden n'avait jamais voulu lui laisser le dessus, et pourtant c'était arrivé. Riley était le vainqueur de ce round sauf si... elle renversait les rôles et arrivait à lui offrir un orgasme encore plus puissant.

Elle ignorait si c'était humainement possible, mais cela valait la peine d'essayer. Le souffle court de Riley et son érection flagrante sous son jean l'informèrent qu'il était plus que prêt à se livrer à tous ses caprices. Peut-être arriverait-elle à reconquérir un peu du terrain qu'elle avait perdu.

Prenant le visage de Riley en coupe, elle écarta ses lèvres des siennes.

— C'est ton tour, murmura-t-elle.

Riley se pencha vers elle et effleura légèrement sa bouche.

— Pas ce soir.

Puis il se leva du lit.

— Comment ?

Hayden n'avait jamais vu Riley refuser une gâterie.

— C'est injuste ! protesta-t-elle.

Son rire avait des accents de douceur et d'intimité.

— En amour comme à la guerre, tous les coups sont permis.

Puis il sortit de la chambre.

Hayden se redressa, prête à s'élaner derrière lui pour lui demander une explication. Mais elle était nue et, quelques instants plus tard, elle entendit la porte d'entrée se fermer.

Maudit soit cet homme ! Il avait délibérément déséquilibré leurs rapports afin de lui prouver... Lui prouver quoi ? Qu'elle était plus en manque de sexe que lui ?

Il allait regretter l'instant où il lui avait fait perdre la tête. Avant qu'elle renouvelle sa proposition, il allait se passer du temps !

Hayden retourna dans son lit, se dirigea avec raideur vers le placard, enfila un peignoir et partit en quête d'un bloc de papier. Ses projets de décoration de Noël étaient soudain devenus beaucoup plus ambitieux.

\* \* \*

Compte tenu de son manque de sommeil, Riley considéra que son entretien d'embauche s'était assez bien passé. Même après s'être soulagé sous la douche, il était resté presque toute la nuit éveillé, réprimant son envie de retourner de l'autre côté de la rue avec une grande provision de préservatifs. Il tirait toutefois une grande fierté d'avoir su résister à la tentation.

Après son entretien, il revint à la maison de ses parents au volant de leur Lincoln, voiture qui ne lui correspondait en rien.

En chemin, il se prépara psychologiquement à croiser Hayden dehors dans son jardin. Il garderait ses distances, même si le simple fait de la voir le mettrait certainement dans tous ses états.

Il n'avait jamais voulu se lancer dans une compétition avec elle. Ou peut-être que si. C'était ainsi que Hayden et lui fonctionnaient : tantôt en s'affrontant, tantôt en faisant l'amour. Il n'avait jamais rencontré de femme capable aussi bien de le mettre en colère que de l'exciter.

Certes, en se présentant chez les Faulkner dans une robe aussi suggestive, elle avait été la première à déclencher les hostilités. Puis elle lui avait fermé la porte au nez avant de se jeter à son cou quelques minutes plus tard.

Tous ces signaux indiquaient qu'il devait garder la tête froide s'il ne voulait pas finir en miettes. Car elle était capable de le piétiner et de le réduire en poussière. Dix ans plus tôt, elle l'avait

abandonné pour un écart insignifiant. Il lui avait pourtant dit que Lisa lui avait tendu un piège, mais Hayden n'avait rien voulu entendre.

Elle avait mis fin à leur relation pour un seul et stupide baiser, une étreinte que Lisa avait orchestrée dans le seul but que Hayden les découvre. A cette époque, Riley avait songé au mariage, même s'il était conscient que Hayden et lui devaient d'abord terminer leurs études. Mais il songeait sérieusement à se fiancer. Ensuite, leur relation avait volé en éclats.

Leur dernière soirée n'avait fait que lui rappeler à quel point il avait aimé Hayden. Il fallait donc qu'il soit très prudent. La laisser la veille en marquant des points d'avance était une manœuvre très habile. Extrêmement difficile, mais habile.

Il préférait ne plus penser à elle tant elle l'excitait et se concentrer sur ses perspectives d'emploi. Son prochain entretien allait être décisif. Il avait pris rendez-vous avec la seule entreprise qui l'intéressait et qui avait la réputation de trier ses architectes sur le volet. Il devait passer une série d'entretiens toutes les matinées de la semaine, et Riley appréciait ce gage de sérieux.

Si seulement il pouvait décrocher cet emploi ! Car, malgré le poste intéressant qu'il occupait à Chicago, il se sentait prêt à revenir au pays. Il avait envie de voir un peu plus ses parents et d'y élever ses enfants, le moment venu.

Mais Hayden ne faisait pas partie de ses projets. Mieux valait repartir de zéro avec une autre personne, une personne sans histoire, une personne qui ne lui gardait pas rancune.

En revanche, pour le reste de la semaine, il était prêt à prendre ce qui viendrait en allant dans le sens de Hayden. A condition de pouvoir contrôler la situation et de ne pas lui livrer son cœur sur un plateau... une nouvelle fois.

En arrivant devant chez lui, il décida également de faire des étincelles. Il n'était pas architecte pour rien ! Il fallait bien que cela lui serve à quelque chose. Comme il ne faisait rien de l'après-midi, il avait demandé à Damon de venir après le déjeuner avec tous les matériaux pour commencer leur décor de Noël.

Le camion de Damon, un monstre noir dont les accessoires chromés l'aveuglèrent comme de la neige, était déjà garé devant sa maison. Il était chargé de planches de contreplaqué et de bois. Damon n'était pas dans son camion. Il se trouvait dans le jardin de Hayden et parlait avec elle tandis qu'elle maniait une tarière.

Riley ne pouvait pas en vouloir à Damon d'être allé lui parler. Hayden portait un short en jean ultracourt et un débardeur rouge. Il faisait certes chaud, près de 27 °C, mais elle n'avait pas choisi cette tenue à cause du temps.

Elle l'avait enfilée en connaissance de cause, comme elle avait fait exprès de se présenter la veille chez les Faulkner avec cette robe noire. Elle voulait qu'il la désire, mais ses motivations étaient louches. Peut-être souhaitait-elle lui donner une leçon pour l'avoir laissée la nuit dernière ? Et lui faire perdre la tête pour mieux l'assommer ensuite.

Quels que soient ses projets, ils fonctionnaient. Car il regrettait déjà l'impulsion stupide qui l'avait poussé à partir. Quelques minutes plus tôt, il ne songeait qu'à garder le contrôle de la situation. Mais, dès qu'il avait posé les yeux sur Hayden et qu'il l'avait vue avec ce short et ce débardeur, toutes ses bonnes résolutions s'étaient envolées en fumée.

Heureusement qu'il n'y avait pas beaucoup de circulation à cette heure car Riley venait de s'apercevoir qu'il était resté planté au milieu de la rue, le moteur au ralenti, à regarder bêtement Hayden. Ni Claus ni elle ne l'avaient remarqué. Mais Riley souhaitait mettre un terme à leur petite conversation. Claus paraissait être le genre d'homme à tenter sa chance si jamais il croyait avoir une ouverture.

Riley s'avança pour se garer à côté du camion de Claus et ouvrit la fenêtre de la Lincoln.

— Bonjour, Damon ! lança-t-il. Prêt à commencer le travail ?

Claus se tourna vers lui et le salua de la main.

— Bien sûr ! J'étais justement en train de prendre la mesure de la compétition.

En appui sur la tarière, Hayden lui lança un regard par-dessus l'épaule, comme si elle venait de s'apercevoir de sa présence.

— Salut, Riley !

Puis elle lui décocha un grand sourire avant de se remettre à creuser. Riley vit ses hanches se balancer.

Il se demanda aussitôt comment se débarrasser de Claus afin de pouvoir proposer à Hayden une limonade dans le jardin situé à l'arrière de la maison. L'endroit était un havre de paix où ils pouvaient parfaitement faire l'amour.

Absorbé dans ses pensées et dans la contemplation des charmes de Hayden, il leva le pied du frein. La Lincoln avança et Riley faillit renverser Claus, qui traversait juste devant lui pour monter dans son camion.

Claus fit un bond en arrière, visiblement effrayé. Riley freina brusquement et tira le frein à main.

— Désolé ! cria-t-il par la fenêtre.

Hayden se retourna.

— C'est à moi que tu parles ?

— Non, je parlais à Claus.

— Oui, intervint Claus, qui s'était enfin remis de ses émotions.

Il décocha à Riley un sourire espiègle avant de se tourner vers Hayden.

— Il était tellement occupé à vous regarder creuser ce trou qu'il a failli m'écraser, expliqua-t-il.

En parlant de trou, Claus était en train de creuser sa tombe. L'homme lui rendait la tâche vraiment difficile.

— Tu me reluquais, Riley ? demanda Hayden en lui souriant de nouveau, d'un air satisfait, cette fois. Je te croyais immunisé.

— Je voulais voir ce que tu étais en train de construire, c'est tout.

Hayden avait sûrement compris qu'il mentait, mais cela ne lui coûtait rien d'essayer.

— Un enclos.

— Ah, je vois.

En réalité, il ne voyait rien. Pourquoi voudrait-elle construire un enclos ? Mais soudain, il se souvint des animaux vivants que les Manchester avaient fait venir dix années plus tôt.

— Tu ne penses quand même pas faire venir de vrais chevaux, n'est-ce pas ?

Elle le regarda d'un air suffisant.

— Bonne décoration ! lui lança-t-elle avant de lui tourner le dos.

Ainsi, elle allait faire venir des animaux vivants. Il allait donc devoir réfléchir à quelque chose de tout aussi spectaculaire, comme des éléments mobiles en haut de son paysage urbain. Hayden le mettait au défi et elle avait toujours admiré les hommes capables de lui tenir tête. S'il voulait la mettre de nouveau dans son lit, il fallait qu'elle croie qu'il allait fabriquer un décor de Noël renversant.

Et il allait le faire. Il n'était pas certain des motivations de Hayden mais il connaissait parfaitement les siennes. Dix ans plus tôt, elle l'avait abandonné comme un malpropre. Aujourd'hui, il allait lui prouver à quel point elle avait commis une terrible erreur.

Comme elle n'avait pas l'intention de couler les poteaux dans du ciment, Hayden termina son enclos avant la nuit. Elle rentra ensuite chez elle pour se changer. Elle était curieuse de savoir ce que Riley et Damon fabriquaient dans le garage de l'autre côté de la rue. Jusqu'à présent, ils n'avaient rien installé sur la pelouse à l'exception des supports de bois qui laissaient supposer qu'une structure plus importante était en cours de fabrication. Hayden sentait de chez elle les relents de peinture qui émanaient du garage.

Un peu plus tôt dans la journée, Damon avait essayé de découvrir ses projets car il avait remarqué qu'elle avait ajouté des accessoires à son dortoir. Elle ne lui avait rien dit de plus mais Riley avait deviné qu'elle avait l'intention d'installer des chevaux vivants. Sauf qu'il ignorait que ce n'était qu'un début.

Un peu plus tard, après sa douche, elle était occupée à se sécher quand le téléphone sonna. Enveloppée dans une serviette, elle se dirigea vers la chambre à coucher et regarda le numéro qui s'affichait sur le combiné. C'était Riley. Une femme plus volontaire aurait attendu qu'il laisse un message.

Hayden était forte, mais c'était trop lui demander. Dès la première sonnerie, elle avait senti son pouls s'accélérer. Elle avait pressenti qu'il s'agissait de Riley. Et elle espérait vivement qu'il pensait encore à son short en jean.

Prenant une profonde inspiration, elle décrocha le combiné.

— Salut, Riley.

— Tu as toujours ma part de gâteau au fromage blanc, déclara-t-il.

Elle y avait pensé plusieurs fois dans la journée mais elle avait décidé d'attendre de voir s'il se servirait de cette excuse pour l'appeler.

— Je l'ai peut-être mangée.

— Les deux parts ?

— Pourquoi pas ? J'ai eu une longue journée.

— Que tu as passée en petite tenue. Ce n'est pas du jeu.

Hayden ne put réprimer un sourire.

— C'est toi qui m'as dit qu'en amour comme à la guerre tous les coups étaient permis.

— Tu risques de t'en mordre les doigts lorsque tu me verras demain après-midi, torse nu dans mon jardin.

— J'imagine que tu n'as plus les mêmes muscles qu'autrefois, Kinnard.

— Comment en es-tu aussi sûre ?

— Parce que tu as failli me laisser tomber en me portant jusqu'à mon lit.

Cette conversation lui faisait-elle le même effet qu'à elle ? songea Hayden.

La voix rauque de Riley lui donna la réponse.

— As-tu vraiment mangé tout le gâteau ? s'inquiéta-t-il.

— Non, susurra-t-elle d'une voix volontairement sensuelle. Tu veux venir chercher ta part ?

— Tu me mets au supplice, Manchester.

Ainsi, elle venait de marquer un point.

— Pas assez, apparemment, puisque tu as été capable de partir, la nuit dernière.

— Tu n'imagines pas à quel point ça a été dur.

Cette fois, elle ne put s'empêcher de rire.

— Oh si, j' imagine très bien. Tu n'as pas arrêté de te frotter contre ma cuisse.

Riley émit un grognement de frustration.

— Je devrais depuis longtemps savoir qu'il ne faut pas se lancer dans une joute verbale avec toi. Ecoute, cette proposition est aussi romantique qu'une soirée au McDo, mais que dirais-tu de partager les restes chez moi ?

— J'ai comme l'impression que cette invitation sous-entend bien de plus de choses.

Un frisson d'excitation parcourut le corps de Hayden lorsqu'elle imagina tout ce qu'impliquait l'offre déguisée de Riley.

— Tu porteras peut-être des sous-vêtements sexy, avança-t-il.

Avec ce genre de conversations, ils n'étaient pas près de dîner.

— Ou pas de sous-vêtements du tout.

Riley retint son souffle.

— Tu arrives bientôt ?

— Dans une minute.

— Je laisserai ma porte ouverte.

— Où seras-tu ?

— Sers-toi de ton imagination, Manchester. Je suis certain que tu me trouveras.

Aussi simplement que ça, ils venaient de se donner rendez-vous. Hayden était au comble de l'impatience. Jetant sa serviette à terre, elle s'aspergea de parfum. En revanche, elle ne s'encombra pas de maquillage. Elle se contenta de passer un coup de brosse dans ses cheveux mouillés et décida que c'était suffisant.

A la hâte, elle sortit d'un tiroir un pantalon de survêtement gris, l'enfila et savoura le contact sensuel du tissu partout sur ses jambes. Le sweat-shirt qu'elle passa était jaune mais il aurait pu être de n'importe quelle couleur. Lorsqu'il y avait urgence, les effets de mode n'avaient plus leur place.

Elle mit des chaussons, saisit ses clés et parcourut une bonne partie de l'allée avant de s'apercevoir qu'elle avait oublié les Tupperware. Avec un soupir de frustration, elle revint les chercher. Soudain, le téléphone se mit de nouveau à sonner.

Hayden décrocha en riant le combiné qui se trouvait dans la cuisine, certaine d'entendre Riley lui demander pourquoi elle n'était pas encore dans son lit.

— Tu ferais mieux de contrôler tes hormones, Kinnard, lâcha-t-elle.

— Hayden ?

La voix confuse de sa mère résonna à l'autre bout du fil.

— De quel Kinnard parles-tu ? ajouta-t-elle.

Hayden sentit sa gorge se serrer. C'était une chose de se laisser séduire par un ancien amant. Mais c'en était une autre de l'expliquer à sa mère, elle qui l'avait soutenue tout le temps qu'elle avait

sangloté dans ses bras à cause de ce même amant. A cette époque, Hayden déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle préférerait mourir plutôt qu'adresser de nouveau la parole à Riley.

— Eh bien, expliqua-t-elle très vite, gênée, Riley est de retour pour la semaine. Il passe des entretiens d'embauche dans plusieurs cabinets d'architectes de la région.

Sa mère s'adressa à elle avec méfiance. Sans doute hésitait-elle à lui demander des explications sur son entrée en matière.

— Ce serait formidable pour ses parents. Je suis certaine qu'ils sont heureux de le savoir de retour.

Hayden ne pouvait qu'approuver mais ses propres parents allaient revenir dans trois semaines et ils passeraient du temps avec les Kinnard. Ces derniers leur parleraient sans aucun doute de leur croisière.

— Ils ne sont pas là cette semaine, répondit précipitamment Hayden. Ils ont gagné un voyage en croisière et ils sont partis.

— Je vois, répondit la mère de Hayden d'une voix hésitante. Tu croyais donc que c'était Riley qui t'appelait, n'est-ce pas ?

— Eh bien...

— Ecoute, tu as longtemps vécu seule à Los Angeles et je ne voudrais pas insinuer que tu ne sais pas ce que tu fais.

— Tout va bien, maman.

Quelle conversation étrange ! Sa mère avait certainement deviné qu'elle avait l'intention de coucher avec Riley ce soir. Comment aurait-elle pu interpréter autrement son allusion à ses hormones ?

— Je me souviens juste à quel point tu étais malheureuse lorsqu'il y a eu cette histoire avec cette autre fille. Peut-être sommes-nous loin de toi, ici, à Washington, mais... d'habitude, tu es tellement indépendante, et Riley semble être le seul homme à avoir le pouvoir de te blesser. Je ne voudrais pas qu'il te brise le cœur une deuxième fois.

— Nous sommes deux.

— Fais attention à toi, Hayden.

— J'y veillerai, maman. Merci. Au fait, pourquoi appelais-tu ?

— Oh ! J'ai failli oublier. Ton père a dit qu'il serait dommage de revenir pour Noël et de ne pas décorer le jardin. Voudrais-tu avoir la gentillesse de faire quelque chose ? Peut-être accrocher un Père Noël ou quelques rennes ?

— Bien sûr, avec plaisir.

— Surtout, il ne faut pas que ce soit un problème.

— Crois-moi, cela ne me dérange pas.

Son problème se trouvait plutôt de l'autre côté de la rue.

— Sinon, quelles sont les nouvelles ? Tu dois partir bientôt faire des repérages pour ton prochain film ?

— Vers le 15 janvier.

Hayden n'était pas d'humeur à bavarder. Il fallait qu'elle raccroche et qu'elle réfléchisse à l'attitude à adopter vis-à-vis de Riley. Sa mère avait raison : coucher avec lui était dangereux. Mais était-elle capable de lui résister ?

— Je pensais que, lorsque nous serions de retour, nous pourrions partir en excursion du côté de Bisbee et de Tombstone. Qu'en penses-tu ?

— Oui, c'est une très bonne idée.

Comment pouvait-elle raccrocher sans donner l'impression à sa mère d'avoir une folle envie de traverser la rue pour s'envoyer sauvagement en l'air avec Riley ?

— Oh ! et il faut absolument que nous allions déjeuner à Tohono Chul, ajouta sa mère. J'adore leur salon de thé.

Hayden roula les yeux au ciel. Elle soupçonnait sa mère de la retenir délibérément dans le but de protéger sa vertu.

— J'aimerais beaucoup, maman. Ecoute, je...

La sonnette de la porte d'entrée retentit soudain.

— On sonne à la porte.

Et Hayden avait sa petite idée du visiteur.

— Va ouvrir. Je t'attends.

Non, il ne fallait pas qu'elle attende ! Mais sa mère avait toujours eu un sixième sens pour ces choses.

— Je reviens tout de suite, lança Hayden.

Elle ne fut pas du tout surprise de découvrir Riley de l'autre côté de la porte, vêtu d'un survêtement et d'un sweat-shirt. Il portait un petit sac à commissions.

— Je t'attends depuis une éternité, déclara-t-il. J'ai décidé de venir te rejoindre. Après tout, un lit est tout aussi confortable qu'un autre...

Hayden plaqua une main sur la bouche de Riley pour le faire taire et désigna du doigt la cuisine.

— Je suis au téléphone avec ma mère, chuchota-t-elle.

— Oh ! répondit-il en baissant la voix. Et elle me déteste, n'est-ce pas ?

— Oui, elle te déteste. Et, lorsque j'ai décroché, j'ai cru que c'était toi et j'ai dit quelque chose d'assez compromettant.

— Elle sait que nous étions sur le point de nous envoyer en l'air ?

— Je le crains.

— C'est ennuyeux.

— Sans blague. Bon, il faut que j'y retourne et que je lui dise...

— Dis-lui que ce qui s'est passé avec Lisa Trenton n'était qu'un malentendu.

Hayden lui lança un regard dubitatif.

— Oui, bien sûr.

— Je te jure que ça l'était, Hayden. J'ai essayé de te l'expliquer, mais tu n'as rien voulu entendre.

— Rectification : tu as essayé de t'excuser pour avoir embrassé et tripoté une autre fille. Comment as-tu pu faire une chose pareille après toutes les nuits que nous avons passées ensemble ? J'étais peut-être juste celle avec laquelle tu as fait tes premières armes, celle avec laquelle tu as testé différentes positions pour avoir l'air expérimenté avec des filles comme Lisa.

— Tu t'emportes, Hayden. Ta mère risque de t'entendre.

— Eh bien, ce n'est pas un problème parce que je sais ce que je vais lui dire.

Hayden se dirigea d'un pas furieux vers la cuisine.

— C'était Riley, maman, mais ne t'inquiète pas. Je le renvoie chez lui, de l'autre côté de la rue.

— Bon choix, ma fille. Je n'ai pas confiance en ce garçon.

Mais le garçon était devenu un homme. Et elle le désirait plus que jamais.

— Moi non plus, répondit-elle. Bon, je dois raccrocher.

— Rappelle-moi si tu as besoin de parler, ma chérie.

— Bien sûr, merci et embrasse papa de ma part.

Hayden raccrocha le combiné. Lorsqu'elle se tourna, Riley l'avait rejointe dans la cuisine. Il était debout à quelques centimètres d'elle.

— Tu dois partir, dit-elle sans oser le regarder dans les yeux. Ceci est une très mauvaise idée. Va-t'en.

— Il y a dix ans, je t'ai obéi, mais aujourd'hui j'ai le courage de te tenir tête.

Riley la prit dans ses bras et saisit son menton pour l'obliger à lui faire face.

— Dis-moi que tu n'as pas envie de ça.

Puis il l'embrassa.

Elle lui résista pour la forme avant de lui céder. Désolée, maman, songea-t-elle. Car, contrairement à sa mère, Riley était là, en chair et en os. Elle s'en débarrasserait demain.

\* \* \*

Riley prenait des risques et il le savait. Car, même après toutes ces années, Hayden était prête à le crucifier à cause de Lisa Trenton. Et apparemment sa mère aussi. Il pouvait très bien être rejeté de nouveau.

Pourtant, le baiser de Hayden n'avait rien d'un rejet. Il avait un goût d'abandon. Vu la manière dont elle plaquait son corps voluptueux contre le sien, elle avait certainement de grands projets pour eux avant cet appel téléphonique, de grands projets où les sous-vêtements n'avaient pas leur place.

Dire que vingt minutes plus tôt il attendait Hayden nu comme un ver. Mais l'impatience l'avait poussé à enfiler une tenue confortable, à passer des chaussures et à traverser la rue. Il se félicitait à présent d'avoir eu une aussi bonne idée.

Car quelques minutes plus tard, après avoir parlé avec sa mère, Hayden aurait certainement annulé leur soirée. Il était arrivé juste à temps.

Lorsqu'elle le tira par la manche pour sortir de la cuisine, Riley avait déjà passé les mains sous son sweat-shirt. Peut-être voulait-elle le conduire vers la chambre mais leurs pas ne les guidèrent pas beaucoup plus loin. Dire qu'il avait toujours rêvé de lui faire l'amour enveloppé dans la bonne odeur de sève d'un arbre de Noël. Le moment était bien choisi.

Il prit en coupe le visage de Hayden et s'arracha à son puissant baiser.

— Ici, souffla-t-il.

— Par terre ? répondit-elle d'une voix rauque de désir.

— Oui, près du sapin.

— D'accord.

Elle envoya valser ses chaussons.

Il l'allongea avec lui sur le tapis berbère au prix de quelques contorsions. Puis, à tâtons, il trouva le préservatif dans sa poche et s'agenouilla entre les cuisses de Hayden.

La lumière qui filtrait par la porte de la cuisine lui offrait assez de clarté pour dérouler le préservatif mais sa motivation était telle qu'il aurait pu le faire les yeux fermés.

Hayden avait le souffle court mais elle trouva la force de lui lancer une pique.

— Je vois que tu n'as pas oublié, cette fois.

— J'apprends vite.

— Tu dois alors savoir à quel point j'ai envie que tu me fasses l'amour, Kinnard.

— Je crois oui, surtout que tu as accepté de le faire par terre.

— Ça ne peut pas être pire que l'arrière de ta camionnette.

Riley était piqué au vif.

— J'avais mis de la mousse sous la couverture.

— D'un centimètre d'épaisseur.

— Il fallait que je sauve ta réputation ! Si elle avait été plus épaisse, tout le monde aurait su à quoi elle servait !

Hayden caressa son torse nu.

— Ils le savaient quand même. Alors, on passe à l'action ou pas ?

— On passe à l'action.

Riley glissa la main entre ses cuisses et grogna en découvrant son entrejambe trempé de désir.

Dès qu'il la pénétra, le bonheur d'être en elle le frappa de plein fouet. Et il comprit son erreur.

Aujourd'hui, Hayden lui permettait de lui faire l'amour, mais rien ne lui garantissait qu'elle le ferait encore. Soudain, Riley se projeta dans l'avenir. Et il voulait que Hayden en fasse partie.

Son ancienne petite amie haletait à présent sous le poids de son corps.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiéta-t-il.

Il était prêt à lui faire l'amour avec passion mais peut-être n'était-elle pas aussi bien disposée à subir ses assauts.

— Non, répondit-elle d'une voix étranglée.

— Cela fait si longtemps, et c'est bon, merveilleusement bon. Je n'ai pas envie de te faire mal.

— Tu ne me fais pas mal.

Il se pencha vers elle et effleura ses lèvres.

— Je n'ai jamais voulu te faire du mal, Hayden.

— Si tu le dis.

Il y avait quelque chose d'étrange dans sa voix.

— Tu ne vas pas pleurer, quand même ?

— Mais non, dit-elle en renflant. C'est juste que... tu m'as manqué.

La réponse était plutôt prometteuse.

— Toi aussi, tu m'as manqué, Hayden. Ne pleure pas, ma chérie.

— C'est à cause de mes allergies, répondit Hayden. Peux-tu simplement continuer, s'il te plaît ?

— Bien sûr.

Mais Hayden pleurait, alors il embrassa ses paupières, ses joues, sa bouche, qui toutes avaient le goût des larmes.

— Hayden...

— Ne t'inquiète pas ! Continue !

Il obéit, dans le seul but de lui donner tellement de plaisir qu'elle en oublierait ses larmes. Mais les événements ne se déroulèrent pas comme prévu. Car plus elle approchait de l'orgasme et plus ses larmes coulaient abondamment. La connaissant, il supposait qu'elle était gênée que leurs retrouvailles provoquent en elle un tel déferlement d'émotions. Mais lui était ravi. Il aimait savoir qu'elle éprouvait encore des sentiments pour lui.

Il allait lui montrer à quel point elle comptait pour lui, et le lui montrer comme elle l'aimait. Lorsqu'elle souleva ses hanches, il se positionna de manière à lui donner un maximum de plaisir. Ils avaient découvert ensemble l'existence du point G et il savait exactement où se trouvait le sien.

— Oh ! Riley, gémit-elle.

Elle enfonça profondément ses ongles dans les muscles de son dos et se cambra pour aller à sa rencontre.

— C'est ça, Hayden, continue, c'est bien.

Elle pleurait peut-être, mais elle était aussi concentrée que lui sur son orgasme. Dix ans plus tôt,

il avait appris que sa jouissance déclenchait la sienne. Il attendait donc son signal.

Ils y étaient presque. Riley sentit son cœur s'emballer à cette perspective. Dire qu'il avait oublié les frissons du sexe avec elle. Mais elle avait beau lui donner tout ce qu'elle avait, elle pleurait toujours, et de plus en plus fort.

Il trouva à peine la force de l'interroger tant son souffle était court, mais l'attitude de Hayden l'inquiétait.

— Tout va bien ? s'enquit-il.

— Tout va bien ! haleta-t-elle sans perdre le rythme. Oui, comme ça, continue. Plus vite, oui !

Oui !

Elle monta en orbite en sanglotant.

Il la suivit aussitôt dans la stratosphère et son orgasme le propulsa au sommet du plaisir comme les réacteurs d'une fusée. Hayden était la seule à lui offrir de telles sensations. La seule.

— Que faisons-nous par terre ? demanda Hayden en enfouissant son nez dans le cou de Riley, allongé de tout son poids sur elle. Qui a eu cette idée lumineuse ?

Elle avait attendu de se remettre de ses émotions avant de le réveiller. Elle avait trop honte de s'être transformée en fontaine pendant qu'ils faisaient l'amour pour avoir envie d'en parler.

Riley se redressa en soupirant et la contempla d'un air hagard.

— C'était mon idée. J'aime Noël. Et je savais que j'adorerais te faire l'amour à côté du sapin.

Seigneur, tout ce discours autour de l'amour, même s'il n'était pas spécialement dirigé vers elle, lui serra de nouveau la gorge. Ses yeux s'humidifièrent de nouveau.

Riley la regarda fixement.

— Tu pleures encore ?

— Non.

Elle le repoussa doucement.

— C'est à cause de ton parfum, expliqua-t-elle. Il me fait pleurer.

— Tu mens très mal, Hayden.

— Mais je ne mens pas.

Elle essaya de se dégager de son étreinte.

— Arrête de te tortiller ou tu risques de déplacer quelque chose de critique.

Elle s'immobilisa complètement. Ils avaient toujours fait très attention à la contraception. Inutile de commettre une irréparable imprudence.

— Laisse-moi me lever, alors.

— Pas avant que tu m'aies expliqué la raison de ces larmes. S'il y a un problème, nous pouvons peut-être le régler.

Ils ne pouvaient pas le faire, à moins d'avoir une machine à remonter le temps. Sous la faible lueur qui filtrait de la cuisine, Hayden n'avait pas l'impression que Riley avait dix ans de plus. Ce Noël aurait très bien pu être celui de leur dernière année de lycée. Dire qu'à cette époque elle avait une foi aveugle en lui.

Mais Hayden n'avait aucune envie de revenir en arrière, d'oublier tout ce qu'elle avait appris et accompli depuis cette époque. Si seulement Riley avait la capacité de faire comme les superhéros, de faire tourner la planète en sens inverse et de revenir juste avant le moment où il avait embrassé Lisa et posé les mains sur ses fesses.

Pour Hayden, la leçon avait été dure. Riley n'avait jamais été aussi impliqué qu'elle dans leur relation, car si tel avait été le cas il se serait excusé au lieu de chercher à se dédouaner de ses

responsabilités.

— Parle-moi, Hayden.

— C'est trop tard.

— Il n'est jamais trop tard, à moins d'être mort.

— Si tu ne me libères pas, tu risques de mourir, Riley, et ensuite il sera vraiment trop tard.

N'essaie pas d'utiliser la force avec moi, je n'aime pas ça.

Il la regarda avec insistance, comme s'il voulait lire dans ses pensées.

— D'accord, je te lâche, mais d'abord promets-moi de me dire pourquoi tu pleurais.

— C'est inutile.

Comme Riley ne pouvait pas changer le passé, elle ne voyait pas l'intérêt de le faire.

— Les choses sont comme elles sont. Ou comme elles étaient. Peu importe.

— Promets-moi d'en parler pendant le dîner.

Elle soupira.

— Nous en parlerons pendant le dîner. Ça te va ?

— Ça me va.

Il accepta alors de la lâcher.

Hayden était heureuse d'être dans le noir car ce moment était toujours le plus embarrassant après l'amour. Les préservatifs ne présentaient jamais un spectacle très réjouissant, peu importaient leur couleur ou leur motif. Aujourd'hui, elle avait envie d'une relation où son partenaire et elle pourraient faire l'amour sans latex.

Mais elle ne pouvait pas s'engager tant qu'elle ne trouverait pas un homme de l'envergure de Riley. Et ce dernier ne pouvait pas lui convenir car il n'était pas digne de confiance. La situation était inextricable.

Hayden enfila à la hâte ses vêtements, arrangea sa coiffure du bout des doigts et se dirigea d'un pas incertain vers la cuisine. Riley lui avait fait l'amour avec beaucoup d'énergie, comme toujours. Et elle ignorait si, après lui, elle serait capable d'aimer un autre homme.

Le temps qu'il la rejoigne, elle avait mis les restes du ragoût à chauffer dans une poêle, et le pain, à griller.

— Il y a du vin dans ce panier.

Elle désigna les bouteilles qu'elle avait achetées après avoir emménagé.

— Et tu trouveras un tire-bouchon dans ce tiroir, ajouta-t-elle.

En le voyant ouvrir les placards à la recherche des verres, Hayden avait l'impression que Riley était chez lui. C'était presque le cas car il avait utilisé cette cuisine presque aussi souvent que celle de ses parents.

Tandis que le ragoût commençait à rendre ses odeurs d'oignon et d'ail, Riley lui tendit un verre de cabernet.

— Je bois à...

— Si jamais tu deviens sentimental, je te jure que je te lance la bouteille à la tête.

Elle avait assez pleuré pour la soirée.

— D'accord. Je bois à l'esprit de compétition.

— D'accord.

Hayden se rappela ses projets de décoration et sourit.

— Je vais te battre à plate couture cette année, Kinnard.

Riley sirota son vin.

— Tu ignores ce que je prépare dans mon garage.

— Non, mais tu y travailles depuis une journée, alors que je viens de passer une semaine sur mon décor. Tu pars avec une longueur retard, ce qui n'a jamais été une position très confortable.

Elle goûta le vin et regarda l'étiquette de la bouteille. Parmi toutes celles qui s'alignaient dans le panier, il avait choisi sa préférée. Simple coup de chance.

Riley s'approcha de la cuisinière et souleva le couvercle de la poêle.

— C'est prêt, annonça-t-il.

Décidément, il était beaucoup trop à l'aise dans son espace.

Hayden aurait préféré ne pas le voir aussi décontracté. Elle s'imaginait avec lui en train de préparer une recette tout en sirotant un verre de vin, essayant de minimiser les choses si jamais le plat était raté. Ils s'étaient toujours très bien entendus, ce qui expliquait pourquoi elle avait eu autant de mal à trouver un autre homme.

Ils mirent tranquillement la table. Riley prit même la peine de chercher des allumettes et d'allumer des bougies sur la petite table de la cuisine. Puis il fit quelque chose de totalement inattendu : il lui tira la chaise pour l'aider à s'asseoir.

— Je ne me souviens plus de la dernière fois qu'un homme a fait ça pour moi, dit-elle en s'asseyant. Merci.

— Dois-je te rappeler que ma mère vient du Sud ? S'il ne tenait qu'à elle, j'aurais grandi en la vouvoyant. Mais mon père a veillé à ce que je ne passe pas pour un abruti à l'école.

— J'ai toujours adoré l'accent de ta mère.

Hayden découvrit que Riley avait également trouvé les serviettes en tissu. Elle posa la sienne sur ses genoux.

Le ragoût sentait délicieusement bon et elle plongea sa fourchette dans le plat avec bonheur.

— Elle t'a toujours beaucoup aimé, convint Riley tout en continuant de manger, l'air de rien.

Hayden avait l'impression que rien ne pouvait couper l'appétit des hommes, pas même les déclarations les plus graves.

— Ma mère ne m'a jamais pardonné de t'avoir perdue, ajouta-t-il.

Hayden sentit son cœur se serrer.

— Sait-elle ce qui s'est passé ?

— Plus ou moins.

Riley enfourna une autre cuillerée de ragoût.

— J'ai essayé de lui expliquer, continua-t-il, mais je crois qu'elle était de ton côté. Elle pense que ce que j'ai fait est impardonnable.

Hayden le contempla en délaissant son plat.

— Dis-moi que tu ne t'es pas mis en tête de me courtoiser pour plaire à ta mère.

— Mon Dieu, non.

Il saisit un morceau de pain grillé et la regarda d'un air grave.

— Laissons nos parents de côté, d'accord ? Oublions que ta mère me déteste et que ma mère m'en veut d'avoir gâché quelque chose de beau. Occupons-nous de nous, plutôt.

Puis il coupa un généreux morceau de pain.

— D'accord.

Hayden se souvenait de ce sentiment de solidarité qui les reliait, comme s'ils étaient seuls contre tous. Bien sûr, ils s'étaient beaucoup disputés, mais ils avaient aussi formé un front uni face au reste du monde. Et cela lui manquait plus qu'elle voulait l'admettre.

Riley prit le temps d'avaler avant de poursuivre.

— Voilà ce que j'aimerais : je voudrais que tu écoutes, vraiment, ce qui est arrivé ce fameux

soir.

Hayden sentit son estomac se nouer.

— Riley, si c'est pour me raconter des histoires, tu ferais mieux de...

— Contente-toi d'écouter, l'interrompit-il d'une voix douce en posant la main sur la sienne. Je n'ai jamais eu l'occasion de te raconter ma version des faits sans être interrompu. Tu me dois bien ça.

Elle ignorait s'il le méritait, mais elle ne voyait pas comment lui refuser cette faveur, pas avec ses beaux yeux verts et implorants qui la contemplaient.

— D'accord, je t'écoute.

— Je ne sais pas si tu avais remarqué que Lisa Trenton me tournait autour depuis son arrivée dans notre collège.

Hayden sentit sa gorge se contracter.

— Si, je le savais, crois-moi. Elle n'était pas très discrète.

— Mais je ne l'ai jamais regardée.

— Jusqu'à cette soirée chez Rob.

La douleur de ce souvenir la transperça de nouveau, comme si c'était hier.

— Après, continua-t-elle, je peux te garantir que tu l'as regardée. D'après ce que je sais, après que je vous ai quittés, tu l'as amenée à l'arrière de ta camionnette pour feuilleter avec elle *Les Joies du sexe* et...

— Mais non, bon sang ! Elle savait que tu étais occupée dans la cuisine avec la mère de Rob. Elle avait le nez fin. Elle savait aussi que j'avais beaucoup trop abusé du punch. Je t'assure qu'elle s'est arrangée pour que tu nous surprennes au moment même où elle prenait ma main pour la mettre sur ses fesses et qu'elle m'attirait vers elle pour m'embrasser.

— Et, à la manière dont tu étais vautré sur elle, j'imagine que tu détestais ça.

Hayden savait que sa remarque était sarcastique mais cette scène était marquée au fer rouge dans son esprit, et si ses souvenirs étaient bons Riley n'avait pas cherché à résister. S'il n'avait pas voulu embrasser Lisa, il aurait dû la repousser, que diable ! Il était au moins dix fois plus fort qu'elle.

— Hayden, j'avais un peu bu, dit-il. Lisa avait un plan et elle s'est jetée sur moi avant même que je comprenne ce qu'elle avait à l'esprit. Tout a fonctionné exactement comme elle l'espérait car, dès que tu nous as vus ensemble, tu t'es disputée avec moi et tu as rompu devant tous nos amis.

Oui, c'était exact. Et elle n'en était pas fière. Elle avait toujours eu un côté dramatique, ce qui expliquait son choix de travailler dans l'industrie du cinéma en tant que décoratrice. Mais les drames devaient rester cantonnés à la scène. Et, à sa décharge, elle n'avait que dix-huit ans à l'époque.

Elle lui lança un regard en biais.

— Je t'ai mis dans l'embarras.

— On peut le dire.

— Et je m'en excuse, mais si tu n'avais pas...

— Pour ta gouverne, j'ai demandé à Kevin de me ramener chez moi ce soir-là. Les plans de Lisa sont tombés à l'eau car je ne suis pas allé chercher du réconfort dans ses bras, comme elle l'espérait. Nous ne sommes jamais sortis ensemble et nous avons encore moins couché ensemble.

Hayden avait envie de le croire, et pourtant...

— Si une femme peut abuser de toi lorsque tu as un peu bu, qu'est-ce que je dois comprendre ? Que tu restes fidèle jusqu'à ce que quelqu'un se présente avec une bouteille ?

— Hayden, j'avais dix-huit ans. J'ai mûri depuis, tu ne crois pas ?

Elle gardait cette rancune depuis si longtemps. Elle hésitait encore à lui pardonner.

— Qu'est-ce que tu peux être bornée, ajouta-t-il en poussant sa chaise en arrière.

Son regard devint glacial.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire. Mais peut-être as-tu raison : il est trop tard pour se remettre ensemble.

— Tout ce que je sais, c'est que rien ne sera plus pareil.

— Très bien ! Mais n'as-tu jamais pensé que ça pouvait être encore mieux ?

Riley sortit à grands pas de la cuisine.

— Tu ne veux pas ta part de gâteau ? l'interpella Hayden.

— Non ! Tu peux la manger. Je dois travailler sur mon décor de Noël.

La porte d'entrée ne claqua pas mais elle ne se ferma pas doucement non plus. Visiblement, Riley était furieux, comme seul un homme avec du sang irlandais dans les veines pouvait l'être.

Hayden avait peut-être un don pour les drames, mais Riley se défendait très bien. Il paraissait très satisfait de sa dernière tirade et d'être parti vexé.

S'imaginait-il qu'une explication rapide suffirait pour qu'elle se jette dans ses bras et qu'elle lui voue un amour éternel ? Il était sans doute soulagé quand Lisa s'était ruée sur lui, mais il avait eu tort de ne lui opposer aucune résistance. Et Hayden ne l'avait pas entendu s'excuser pour ça.

En réalité, c'était même elle qui s'était excusée de lui avoir fait une scène ! Qu'il aille au diable ! C'était lui qui avait tout gâché en autorisant Lisa à l'embrasser et elle avait réagi comme n'importe quelle jeune femme amoureuse l'aurait fait.

Mais elle l'aimait toujours, elle l'avait compris. C'était la seule explication aux larmes qu'elle avait versées pendant qu'ils faisaient l'amour. Elle avait du mal à se l'avouer. Car quelle serait l'imbécile qui continuerait à aimer un homme pendant dix ans ? Bien sûr, elle avait eu d'autres aventures, mais elle ne leur avait pas donné son cœur. Il n'était plus à elle : il appartenait à Riley.

Heureusement, il l'ignorait, ce qui signifiait qu'elle pouvait encore sauver sa fierté. Et construire le plus beau décor de Noël que cette rue ait connu. Saisissant la bouteille de vin, elle traversa le salon plongé dans l'obscurité et regarda par la fenêtre la maison de l'autre côté de la rue.

Un trait de lumière filtrait sous la porte close du garage. Le bruit sourd d'une scie électrique glissait par l'entrebâillement. Si Riley pouvait travailler la nuit, elle aussi.

Hayden but une gorgée de vin directement au goulot, comme un bandit de l'Ouest. Leur affrontement allait être violent. Elle avait prévu de l'éblouir lentement avec son décor, un peu plus chaque soir, mais elle avait abandonné cette stratégie. Demain soir, elle allait frapper fort.

\* \* \*

Le deuxième entretien d'embauche se termina tard et l'équipe chargée des tests invita Riley à déjeuner. Il avait beau avoir hâte de rentrer chez lui pour travailler sur son décor de Noël, il ne pouvait pas prendre le risque de décliner l'invitation. Manifestement, il avait fait le bon choix : on lui apprit à ce moment-là qu'il avait décroché l'emploi tant convoité.

Après le déjeuner, Riley avait prévu de faire des achats dans un magasin de bricolage, ce qui signifiait qu'il ne serait pas de retour chez lui avant 15 heures. En arrivant, il ne fut pas surpris de découvrir un van dans l'allée de Hayden. Elle aussi avait beaucoup avancé dans son travail. L'ensemble avait l'air très soigné, avec des lumières accrochées partout, des branches de sapin et des couronnes tout autour du dortoir et de l'enclos.

Était-elle consciente que les poneys risquaient de manger tout ce qui serait à leur portée ? Enfant, Hayden avait eu un chien et deux chats, mais il ne se rappelait pas qu'elle ait jamais eu une

adoration pour les chevaux.

Après tout, réfléchir aux dégâts qu'ils allaient faire ou s'inquiéter de savoir si Hayden avait demandé un permis pour mettre ces animaux dans son jardin n'était pas son problème. Riley savait que les chevaux n'étaient pas autorisés dans ce district. A l'âge de dix ans, alors qu'il envisageait de devenir cow-boy, il s'était renseigné.

Le camion de Damon Claus était garé devant la maison des Faulkner. L'homme était occupé à accrocher les guirlandes lumineuses autour des cactus. De temps en temps, un juron lui échappait. Décorer ces plantes n'était pas une tâche facile.

Riley avait appelé Damon pour reporter leur rendez-vous et il lui avait répondu qu'il en profiterait pour travailler dans le jardin des Faulkner.

Claus leva la tête au moment où Riley sortait de sa voiture.

— J'arrive tout de suite ! cria-t-il. Vous avez vu ce qui se prépare de l'autre côté de la rue ? La compétition s'annonce rude. J'ai parlé à la petite dame et elle m'a dit qu'elle allait vous ridiculiser.

— Laissons-la essayer.

Riley n'était pas resté éveillé la moitié de la nuit pour rien. Il revenait avec trois puissants moteurs dans son coffre. Dès qu'il les mettrait en marche, plus personne ne regarderait les chevaux dans leur enclos et le dortoir de Hayden au charme désuet.

Grâce aux cours de psychologie qu'il avait suivis à l'université, il savait que sa construction monumentale était une façon de sublimer ses pulsions sexuelles. Si Hayden avait décidé de faire la paix avec lui la nuit dernière, ce qui les aurait amenés de nouveau en position horizontale, il n'aurait peut-être pas déployé autant d'énergie dans ce décor.

Mais rien n'était moins sûr car l'esprit de compétition coulait dans ses veines. Pourtant, jamais il n'aurait été aussi décidé à lui faire mordre la poussière. Bon sang, pourquoi ne pouvait-elle pas laisser le passé derrière elle et considérer l'occasion qui se présentait à eux, maintenant ? Non, elle préférerait faire toute une histoire d'un tout petit événement.

— Prêt à vous mettre au travail ? demanda Damon en avançant vers lui d'un pas nonchalant.

Ses mains portaient toutes les deux de petits bandages.

Riley les regarda avec insistance.

— Vous êtes certain de pouvoir m'aider ?

— Oui, bien sûr. Mais on dirait que ces cactus ont des dents.

— On dirait que cela vous surprend.

Riley soupçonnait Damon d'avoir très peu d'expérience en matière de décorations de Noël.

— D'où je viens, il n'y a pas de cactus.

— D'où venez-vous ?

— Du Nord.

La réponse évasive de l'homme ne l'incita pas à insister. Riley avait le sentiment que, quoi qu'il lui demande, Damon ne lui livrerait qu'une approximation de la vérité. Peut-être même était-il recherché par la justice ? Mais l'homme était là et Riley avait besoin d'une paire de mains, bandées ou non.

Deux heures plus tard, ils terminèrent juste à temps. La lumière du jour déclinait rapidement et, très vite, ils eurent du mal à travailler. De plus, Riley avait choisi d'illuminer le décor le soir même, car il pressentait que Hayden était sur le point d'en faire de même.

Damon recula pour mieux contempler les toits de Chicago en bois. Riley vint le rejoindre. Les mains sur les hanches, il inspira profondément. Son décor était si réussi. Il était certain que ses parents, qui avaient beaucoup aimé cette ville les fois où ils étaient venus lui rendre visite, allaient

l'apprécier.

Le décor mesurait plus de trois mètres à son point culminant, représenté par le Hancock Building. L'ensemble était câblé de telle sorte que les fenêtres des gratte-ciel s'illuminent. Pour plus de réalisme, une grande roue tournait au bout de la Navy Pier, la grande jetée qui courait le long du lac Michigan, et des rubans de plastique suggéraient la grande étendue d'eau bleue. Un deuxième moteur faisait avancer un petit bateau de plaisance sur des vaguelettes artificielles.

Mais Riley misait tout sur le troisième élément animé pour porter le coup fatal à Hayden Manchester.

— On l'allume ? demanda Damon.

— Absolument.

— Avant de le faire, qu'avez-vous convenu avec Hayden ? Je ressens toujours des vibrations étranges entre vous.

— C'est une simple amie.

— Inutile de me mentir, Kinnard. Elle est beaucoup plus que ça. Vous avez construit ce monstrueux Hancock Building, qui est tellement phallique qu'il fait peur. Pendant ce temps, elle fabrique cet accueillant petit dortoir qui ressemble à un nid, ou bien au...

— D'accord, je vois où vous voulez en venir. Je reconnais qu'il y a quelque chose entre nous.

Claus accrocha ses lunettes de soleil à l'encolure de son T-shirt.

— Vous avez déjà vu ces vieux films avec John Wayne et Maureen O'Hara ?

— Oui, pourquoi cette question ?

— C'est comme ça que je vous vois tous les deux. Toujours à vouloir avoir le dernier mot. Mais c'est très bien, ça rend le sexe beaucoup plus intéressant.

Riley le regarda fixement.

— Ne pensez-vous pas que cette conversation entre un décorateur d'extérieur et son client est un peu déplacée ?

— Pas vraiment. Ecoutez, il m'arrive de rapprocher des couples, et dans votre cas j'ai décidé de porter les deux casquettes...

— Mais qui donc êtes-vous ? Un entremetteur ?

Un large sourire illumina le visage de Claus.

— J'aime ce terme. Il décrit bien l'autre facette de mon métier. Pour revenir à ce que je disais, j'espère qu'elle va apprécier votre Hancock Building.

Hayden s'était inspirée des croquis de Walt Disney pour reproduire à l'échelle son dortoir et son enclos. Tout était donc à la taille des chevaux nains qu'elle avait loués le temps où son décor prendrait vie. Le service d'urbanisme de la ville lui avait assuré qu'ils pouvaient faire une exception pour des chevaux nains, du moment qu'elle ne prévoyait pas de les installer à demeure chez elle. Le fait d'avoir un ami de lycée dans ce service l'avait beaucoup aidée.

En fin d'après-midi, tout était prêt, à l'exception de Pete Gibson, le cow-boy, qui devait chanter pour animer son décor. Elle avait trouvé sa carte accrochée à sa porte, même si l'homme niait l'y avoir placée.

Hayden se fichait de ce détail. Le cow-boy était parfait pour sa stratégie de surenchère. Avant que Riley arrive en ville et lui lance ce défi, elle avait prévu de passer des disques de chants de Noël sur fond de musique country. Mais aujourd'hui ils ne suffisaient plus.

Le cow-boy n'était pas n'importe qui. Elle l'avait connu au lycée. Il travaillait dans le bâtiment le jour et chantait dans un bar le week-end. L'homme s'était arrangé pour se libérer de ses engagements pour Hayden.

Même si elle lui avait assuré que les disques feraient très bien l'affaire le week-end, Pete avait refusé de lui faire faux bond.

Au lycée, il en pinçait pour elle et Pete manifestait un tel empressement à satisfaire ses besoins que Hayden craignait qu'il en soit toujours ainsi. Si elle avait eu le choix, elle ne l'aurait pas embauché. Mais, à défaut de faire venir quelqu'un de Los Angeles, Pete restait son meilleur atout.

Sauf qu'il était en retard. Il lui avait promis d'arriver à 17 h 30 et il était déjà 17 h 45. Elle hésita à actionner l'interrupteur et à faire entrer les chevaux car elle voulait que tout intervienne en simultané pour un maximum d'effet.

Tandis qu'elle était assise dans son jardin à bavarder avec l'homme qui lui avait amené les chevaux, elle observa l'imposante œuvre de Riley. Les gratte-ciel de Chicago étaient un excellent choix, reconnut-elle à contrecœur. De nombreux habitants de Tucson venaient d'ailleurs de cette ville et ne manqueraient pas d'éprouver une pointe de nostalgie en les regardant. Mais elle ne voyait pas le rapport avec Noël.

Riley envisageait peut-être d'apporter d'autres éléments de décor grâce à l'éclairage, qui donnerait à Chicago un air de fête. Il fallait qu'elle attende que tout s'illumine avant de porter un jugement. Mais Riley s'y connaissait-il en éclairage ? Il était architecte et non décorateur. Peut-être avait-il songé à des projecteurs rouges et verts, pensant que cela suffirait ? Parfait. Son décor à elle serait le plus beau.

Comme mue par ses pensées, l'installation de Riley prit soudain vie. Hayden aurait aimé ne pas être bluffée par le résultat, mais elle l'était. Elle était déjà allée à Chicago, mais à cet instant précis elle se revoyait presque sur le port, contemplant la grande roue au bout de la jetée.

Soudain, le bateau de plaisance fit son entrée en glissant sur les flots ! Il disparut derrière le décor avant d'apparaître de nouveau. L'idée avait du génie. Hayden ne voyait toujours pas de symboles de Noël dans ce décor, mais elle était pourtant impressionnée.

Mais où était donc son chanteur ? songea-t-elle en se tordant les mains. Il fallait qu'elle réponde au défi de Riley, et sans attendre. En balayant la rue du regard, elle aperçut dans le virage une Corvette gris argent qui s'avavançait vers elle. Les affaires du cow-boy marchaient mieux qu'elle ne l'imaginait.

Pete gara la voiture et extirpa son long corps dégingandé du véhicule, son chapeau à la main. Après l'avoir mis sur sa tête, il le repoussa en arrière d'un geste étudié de la main. Il sourit avec insolence à Hayden en lui désignant sa voiture.

— Tu aimes mon carrosse ? demanda-t-il.

Hayden fit la grimace. Visiblement, l'homme voulait l'impressionner avec sa voiture. S'il imaginait la séduire avec un bolide, c'est qu'il ne devait pas avoir beaucoup évolué depuis le lycée.

Mais Hayden était incapable de méchanceté.

— Il est très beau, répondit-elle sans trop d'enthousiasme.

— Je croyais que tu l'aimerais. Je suis allé la chercher hier.

Elle leva les yeux au ciel. Pourvu que Pete ne l'ait pas achetée spécialement pour elle. L'idée lui faisait horreur.

— Quand nous aurons terminé, ce soir, je peux t'emmener faire un tour.

Hayden sentit souffler un vent de panique. Tout allait de mal en pis. Elle réfléchissait à la façon de lui faire comprendre qu'elle n'était pas intéressée sans le faire fuir lorsqu'un Père Noël de bois sur son traîneau s'élança sous ses yeux ébahis au-dessus des gratte-ciel de l'autre côté de la rue. Voilà comment Riley avait donné à son décor un air de fêtes.

Pete suivit la direction de son regard.

— Ça alors ! Magnifique !

Ça l'était, songea Hayden. Le Père Noël et son renne disparurent bientôt derrière le décor. Elle attendit qu'il réapparaisse mais, en lieu et place, un chapelet de jurons monta de derrière le panneau éclairé.

— Cette saleté de Père Noël est coincée ! s'écria Riley.

Accroupi derrière le décor, il lança un regard furieux vers Damon.

— Le traîneau est trop lourd, conclut l'homme.

— Il n'est pas trop lourd. C'est le moteur qui n'est pas assez puissant. Je vous l'avais bien dit.

— Ils n'en avaient pas d'autres en stock, d'accord ? J'ai fait au mieux.

Riley éteignit le moteur, qui dégageait une odeur de brûlé.

— Nous devons allumer le décor, se lamenta Riley en étudiant le dispositif supposé s'élever au-dessus de Chicago.

— Laissez tomber le Père Noël.

Damon paraissait ravi à cette idée.

— Nous ne pouvons pas laisser tomber le Père Noël. Il faut qu'il soit là.

— D'accord, d'accord. C'est toujours lui, la vedette, n'est-ce pas ? Tout le monde l'aime. Baratin. Si seulement...

— Nous allons retirer quelques rennes. Personne ne le remarquera.

Riley entreprit de détacher le harnais qu'il avait fabriqué avec une corde en Nylon afin de couper deux rennes à l'aide d'une scie.

— Vous avez raison. Mais nous aurions tout aussi bien pu nous passer du Père Noël.

— Ecoutez, ne le prenez pas mal, mais vous devez voir les choses différemment. Cette fête ne semble pas vous réjouir.

— Evidemment, avec un nom comme le mien, il a fallu que je vive avec. Quant à mon prénom, n'en parlons pas !

Riley repositionna les guirlandes lumineuses reliées au traîneau afin de pouvoir utiliser la scie sans couper les fils.

— Si votre nom vous dérange tellement, pourquoi ne pas avoir demandé à en changer ?

— Cela n'aurait servi à rien, vous savez. Le mal est déjà fait. Je suis qui je suis.

— Bien parlé, Damon.

Riley préféra prendre ses précautions en détachant trois rennes. L'année suivante, avec un moteur plus gros, peut-être pourrait-il les conserver tous.

— Il faut bien que j'en prenne mon parti. Je voulais vous poser une question : n'êtes-vous pas heureux que vos parents aient gagné cette croisière ?

— Bien sûr. Ils en ont toujours rêvé et je suis certain qu'ils s'amuse beaucoup.

— Non. Vous devez être heureux qu'ils soient absents : vous avez ainsi le champ libre pour vivre votre amourette avec votre voisine.

Riley fit la grimace.

— Il y a de l'eau dans le gaz.

Riley remit les lumières en place et plaça un harnais plus court pour attacher les rennes.

— N'abandonnez pas encore. Je sais, elle est terriblement bornée et, oui, vous êtes un peu lent pour endosser la responsabilité de vos actes, mais même les plus mauvais d'entre nous méritent de prendre du bon temps.

Riley termina de serrer le harnais.

— Merci pour votre confiance.

— De rien.

Soudain, son attention fut attirée par un mouvement de l'autre côté de la rue.

— Que se passe-t-il ? demanda Riley. Regardez : que voyez-vous ?

— On dirait que l'on marche sur vos plates-bandes. Cet homme fait les yeux doux à votre voisine.

— Pete Gibson.

Riley vit soudain rouge.

— Il chantait dans un groupe au lycée, ajouta-t-il.

Et il était fou amoureux de Hayden.

— Je n'aime pas la tournure que ça prend, affirma Riley.

— C'était voulu.

Riley lança à Damon un regard furibond.

— Qu'insinuez-vous ?

Damon éclata de rire tout en se dirigeant vers son camion.

— Incroyable, l'effet que peut faire une petite carte de visite accrochée à une porte ! Bon, mon travail est terminé, je vous laisse.

— Attendez une minute, ne partez pas ! Je reviens tout de suite.

— Je vous conseille de ne pas trop traîner.

Riley tourna vivement la tête juste à temps pour découvrir Pete en train d’embrasser Hayden. Et, bon sang, il avait l’impression qu’elle le laissait faire. Le moteur du camion de Damon démarra mais Riley avait autre chose en tête. Il avait une affaire urgente à traiter de l’autre côté de la rue.

\* \* \*

Hayden n’avait pas vu venir le baiser. Ils étaient en train de parler du choix des morceaux lorsque, soudain, Pete avait brandi une branche de gui avant de fondre sur elle. Son baiser était humide et visqueux, et il n’hésita pas à mettre la langue.

Sous le choc, Hayden se figea quelques secondes, laissant à Pete le temps de lâcher le gui pour l’enlacer. De ses longs bras, il la serra de sorte qu’elle ne puisse pas le repousser. Elle aurait pu le mordre, mais le cow-boy n’aurait plus été capable de chanter pour elle.

Mais plus le baiser durait, et plus elle envisageait de passer à l’acte, quitte à se contenter d’un disque. Elle était sur le point de lui arracher la langue lorsqu’elle entendit la voix de Riley.

— Je dois reconnaître que le spectacle vaut le détour.

Il avait le souffle court et paraissait mécontent. Très mécontent.

Pete avait dû entendre l’avertissement qui sous-tendait sa voix. Il recula vivement et regarda l’homme qui venait de surgir devant eux. Ils étaient de la même taille mais les larges épaules de Riley le faisaient paraître plus imposant.

Pete fut pris d’un rire nerveux.

— Eh, salut, Riley ! J’ai entendu dire que tu étais revenu en ville. Je suis heureux de te voir. Je...

Riley leva une main, lui intimant le silence. Puis il se tourna vers Hayden et la regarda d’un air sévère.

— Tu ne m’as pas dit que tu fréquentais Pete Gibson.

— Je ne sors pas avec lui.

— Peux-tu m’expliquer ce que tout cela signifie ?

L’ironie de la situation arracha un sourire à Hayden. Elle regarda Riley calmement, inquiète de savoir s’il allait comprendre le renversement de situation.

— Ce n’est rien, Riley. Pete s’est un peu emporté, voilà tout.

— Vous êtes toujours ensemble ? demanda Pete.

— Non, répondit Hayden sans quitter Riley des yeux.

— Oui, répondit Riley en soutenant son regard.

Un frisson d’excitation parcourut son corps.

— Depuis quand ? demanda-t-elle.

— Depuis que nous avons trois ans et que tu m’as frappé avec ce camion à benne en plastique.

Hayden lui sourit. Elle connaissait la fin de l’histoire.

— Et tu as commencé à pleurer.

— Oui, renchérit Riley d’une voix plus douce. Et tu m’as embrassé.

Il s’approcha d’elle.

— Le fait de te voir avec Pete m’a fait plus mal que le coup que tu m’as donné ce jour-là. Je comprends ce que tu as ressenti il y a dix ans, Hayden. Je suis désolé. Tellement désolé d’avoir permis que cet incident se produise.

Une bouffée de joie faillit l’étrangler. Il l’avait dit, enfin !

— Mais je ne te vois pas pleurer.

— Si, je pleure, mais intérieurement. J'ai désespérément besoin d'un baiser. De plusieurs, en réalité. Réfléchis bien : je vais certainement avoir besoin d'une montagne de baisers.

— Oh ! Riley ! s'écria-t-elle, des étoiles dans les yeux, tandis que toute sa rancune à son égard disparaissait. Tu n'avais que dix-huit ans.

— Et j'étais stupide.

— Mais moi aussi. Je t'en ai voulu pendant trop longtemps.

— Ecoute, Hayden, intervint Pete. Quand veux-tu que je commence à chanter ? Tu as dit que tu voulais époustoufler Riley avec ton décor.

— J'ai changé d'avis.

Elle se blottit dans les bras de Riley.

— Je préfère l'époustoufler avec un baiser, ajouta-t-elle.

— Je t'aime tellement, murmura Riley. Je suis désolé pour Lisa. Je me suis comporté comme un idiot.

— Et moi, comme une petite fille capricieuse. Je t'aime aussi, Riley.

— C'est une bonne chose, dit-il en caressant sa joue. Car je viens d'accepter un nouvel emploi en ville. Tu risques de me voir souvent par ici.

— Serait-ce une façon détournée pour remettre la main sur cette maquette de l'*USS Arizona* ?

— Non, c'est une façon détournée de reposer mes mains sur toi.

Son baiser était si profond qu'elle jugea préférable de continuer à l'intérieur de la maison.

Beaucoup plus tard, nichée au creux de son bras, elle se souvint avoir pensé qu'entre eux plus rien ne serait pareil. Et, de fait, elle avait raison : entre eux, à partir de ce jour, tout ne pouvait qu'être mieux.

*TITRE ORIGINAL* : NO MISTLETOE REQUIRED

*Traduction française* : EMMANUELLE SANDER

© 2009, Vicki Lewis Thompson. © 2013, Harlequin S.A.

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

# BRÛLANT NOËL

4 histoires inédites

## Au nom du désir **JENNIFER LABRECQUE**

Aussi loin qu'il s'en souvienne, Knox a toujours considéré Trudie comme sa meilleure amie. Mais, lorsqu'il la revoit après deux ans d'absence, il sent son cœur s'affoler étrangement. Quand Trudie est-elle devenue aussi désirable ? Dès lors, il n'a plus qu'un but : se faire pardonner par tous les moyens – et surtout les plus délicieux – la façon abrupte dont il a disparu deux ans plus tôt...

## Un amant si sexy **LESLIE KELLY**

Comment son frère a-t-il pu louer l'appartement au-dessus du sien à un étranger, sans l'en avertir ? Furieuse, Claire est bien décidée à tout faire pour chasser cet intrus. Mais, lorsqu'elle se retrouve face au nouveau locataire, elle sent très vite sa résolution vaciller. Car à peine pose-t-il son regard brûlant sur elle qu'elle y lit la promesse de délices inoubliables...

## Les mille et un fantasmes de Noël

**JACQUIE D'ALESSANDRO**

Un chalet isolé, de la neige à perte de vue, et l'homme le plus sexy du monde – celui qu'elle aime et va épouser – pour seul compagnon... Jessica est bien décidée à faire de ces quelques jours loin du stress lié aux préparatifs du mariage, un week-end de retrouvailles aussi torride qu'inoubliable. Et, pour ça, elle est prête à toutes les audaces...

## Sulfureuse retrouvailles **VICKI LEWIS THOMPSON**

En apprenant que Riley Kinnard, l'homme qui lui a brisé le cœur, est de retour à Chicago pour quelques jours, Hayden est partagée entre colère et excitation. Si elle n'oublie pas le mal qu'il lui a fait, le souvenir du corps musclé de Riley contre le sien et du plaisir infini qu'il a toujours su lui donner continue à la hanter. Alors pourquoi ne pas céder, une dernière fois, au désir qu'il lui inspire sans penser à demain ? A condition, bien sûr, de mettre son cœur à l'abri...